BnF Gallica

# Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Mercure étranger, ou Annales de la littérature étrangère. 1813.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à conserver -

Z

Q 705
B. 46 a. 2.
(4)

55042

# MERCURE ÉTRANGER,

OU

# ANNALES

## DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

PAR

MM. LANGLÈS, GINGUENÉ, AMAURY-DUVAL, Membres de l'Institut Impérial de France; VANDERBOURG, SEVELINGES, DURDENT, CATTEAU-CALLEVILLE, et autres Hommes de Lettres, tant français qu'étrangers.

*Poma que non notis legit ab arboribus.*
TIB.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

## TOME DEUXIÈME.

598

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS.

A PARIS,

CHEZ { ARTHUS-BERTRAND, LIBRAIRE, rue Hautefeuille, N° 23;
D. COLAS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue du Vieux-Colombier, N° 26;

Et chez les principaux LIBRAIRE de l'Europe.

1813.

Z.

55042

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° VII.

## LANGUES ORIENTALES.

### *Grandeur et puissance de Dieu, actions de grâces qui lui sont dues.* (1)

(Traduit du Persan par GRANGERET DE LAGRANGE.)

QUI pourrait compter les attributs de l'Eternel ? qui pourrait lui rendre de dignes actions de grâces pour un seul de ses innombrables bienfaits ?

Ouvrier étonnant et sublime, il a fait de l'univers un vaste tableau où il a représenté les êtres sous mille formes diverses, et les a revêtus des couleurs les plus variées et les plus séduisantes.

C'est pour offrir aux yeux du sage un spectacle magnifique, que sa main toute puissante a formé la voûte des cieux et a suspendu ces globes de lumière qui roulent avec pompe et harmonie au-dessus de nos têtes.

Il a déployé la terre comme un vaste tapis, il l'a affermie au-dessus des mers ; et il a posé les montagnes sur des bases inébranlables.

---

(1) Cette pièce est du célèbre Sady, le prince des poëtes et des philosophes persans. Ceux qui savent la langue persanne trouveront à la suite du Gulistan et du Bostan le texte de ce morceau ; ils le trouveront également dans la Vie des Poëtes persans, par *Dewleth Schah*, à l'article *Sady*.

La terre, la mer et les forêts; le soleil, la lune, les étoiles, la nuit et le jour, l'homme, sont les œuvres de sa puissance créatrice.

Prodigue de ses bienfaits, il les répand sur toute la face de la terre, il en couvre l'immensité des cieux.

Sur un bois sec et fragile il fait naître des fruits savoureux, il remplit de sucre l'intérieur d'un roseau, il arrondit au fond des mers la perle éblouissante.

Il commande au soleil de porter la vie et la fécondité, et la terre devient tout-à-coup fertile; les yeux ne rencontrent que riches vergers, qu'abris délicieux, que parterres de tulipes et de roses.

Du sein des nuages il fait descendre ces pluies bienfaisantes qui rafraîchissent les plantes altérées. Les branches étaient nues, il les revêt au printems d'une robe éclatante de verdure et de fleurs.

Crois-tu que l'homme seul dans la nature jouisse du glorieux privilège de proclamer l'unité infinie du Très-Haut? Les oiseaux en remplissant les airs de sons mélodieux, publient les louanges du Dieu unique et indépendant.

O prodige de puissance et de générosité! Il a tiré tous les êtres du néant. Quels cantiques peuvent lui rendre hommage! l'âme interdite succombe sous tant de merveilles, et la langue embarrassée reste muette dans la bouche de l'éloquence.

Ses mains ne s'ouvrent que pour nous verser des dons; mais le plus grand, le plus ineffable de tous, c'est d'avoir gravé dans le cœur de l'homme l'espérance d'une vie future et bienheureuse.

O faible mortel! pose la tête de l'humilité sur le seuil de l'adoration, et souviens-toi que pour s'être abandonné à l'orgueil, Eblis (2) est à jamais condamné à la honte et au désespoir.

---

(2) Lucifer, le prince et le chef des Anges prévaricateurs et apostats. Voy. la *Bibliothèque Orientale* de Dherbelot, pag. 307.

Fais le bien, car le Souverain des cieux n'ouvrira les portes des demeures éternelles qu'à l'homme sage et inébranlable dans la voie de la justice.

Quiconque n'a point essuyé de fatigues ne trouvera point de trésor. Travaille, et tu recevras la récompense due à tes peines.

Insensé ! tu n'as point fait de bonnes œuvres et tu veux avoir part aux faveurs du Dieu Très-Haut ! Tu n'as point semé et tu prétends recueillir une moisson abondante !

Le monde que le saint Prophète nomme le pont qui mène à l'autre vie, n'est point le lieu où nous devons fixer notre demeure; passons donc rapidement.

Le jardin des suprêmes délices est le séjour éternel de l'homme. Cette terre n'est qu'une route ; marchons sans nous arrêter.

Que sont-ils devenus tous ces ossemens entassés par les mains de la mort ? La meule (3) des siècles les a tellement broyés qu'ils se sont confondus avec la terre que nous foulons sous nos pieds et la poudre qui obscurcit les airs.

L'homme injuste meurt, mais les traces de ses iniquités subsistent après lui; le juste meurt, mais sa mémoire est honorée.

L'orgueilleux Karoun (4) a méprisé les lois de l'Eternel pour courir après les biens terrestres, et aussitôt lui et ses richesses ont disparu. Aigle dégénéré, il n'a pas eu honte de poursuivre un vil corbeau.

Tout ce que tu adores à l'exclusion de Dieu n'est rien.

---

(3) Il y a dans le persan *le mortier des siècles*. Le mortier ne broye pas, c'est le pilon qui broye dans le mortier. Mais le pilon des siècles est insoutenable en français.

(4) Voyez la *Bibliothèque Orientale* de Dherbelot, page 259, et l'élégante traduction du *Coran*, par Savary, tome second, page. 160.

Hé quoi, malheureux ! oserais-tu préférer le néant à l'Etre infini ?

Mets plutôt ta confiance en la miséricorde du Dieu Très-Haut ; implore son secours, et ne t'appuie pas sur les biens passagers de ce monde. Ils ne sont qu'un prêt, dois-tu donc y attacher ton cœur ?

Heureux, qui docile à la voix de la sagesse, pourra suspendre à l'oreille de son âme les anneaux précieux des conseils de Sady !

Tout poëte qui consacre ses veilles à la louange des rois, obtient pour prix de ses vers une pelisse d'honneur, et l'espoir de nouvelles récompenses enflamme encore son génie.

Mais Sady humblement prosterné devant l'Eternel dont il vient de célébrer les bienfaits toujours renaissans, le supplie de jeter sur son fidèle serviteur un regard de compassion et d'approuver ses chants religieux.

## POÉSIE TURQUE.

*Baky chante dans la pièce suivante le printems, les fleurs et les louanges d'Ali Pacha* (1).

Doux printems, image du créateur, viens ranimer le monde, viens, que les fleurs engourdies par l'âpre froidure, reprennent leur fraîcheur et leur éclat.

A ton approche, la terre reçoit une nouvelle vie, la nature naguère épuisée, se remet de ses fatigues. Déjà le cyprès et le platane balancent mollement dans les airs leurs branches rajeunies.

Le lys odorant ombrage sa tête d'un panache blanc que rehausse l'éclat de l'or. Orgueilleux il s'élève, et semble régner sur les fleurs.

Plus modeste, l'iris embellit nos bosquets. Les arbres protégent les plantes d'une ombre tutélaire, et couvrent la prairie de leurs tentes verdoyantes.

Le printems, tel qu'un sultan magnifique fait son entrée glorieuse dans les campagnes et pour le recevoir, la nature a déployé sur son passage le tapis émaillé de fleurs.

Le sensible rossignol commence ses chants d'amour.

---

(1) Baky est un poëte turc moderne; il vivait dans le onzième siècle de l'Hégire. Ses poésies sont généralement estimées dans son pays. Il se distingue par la facilité de sa composition, la variété de ses sujets et les graces de son style. Peu semblable aux autres poëtes Turcs qui ne sont pour la plupart que de froids traducteurs, ou de mauvais imitateurs des Arabes et des Persans, il a presque tout tiré de son propre fonds, et il ne doit qu'à lui ses diverses productions.

La pièce de vers dont j'offre ici la traduction, je l'ai extraite d'un des manuscrits de la Bibliothèque impériale. J'ai consulté aussi un autre manuscrit de Baky que M. Rhasis, jeune et savant professeur de grec moderne à l'école spéciale des langues orientales, a eu la complaisance de me prêter. Les deux textes ne s'étant pas trouvés d'accord, j'ai choisi, autant qu'il m'a été possible, la leçon qui m'a paru la meilleure et la plus naturelle.

Il vient saluer l'aurore et annoncer aux arbres, enfans de la plaine, l'arrivée des beaux jours.

Les nuages déposent sur la tête des plantes les perles du matin. Ainsi la tendre nourrice orne d'une rangée de diamans ou de pièces d'or le front chéri de l'enfant commis à ses soins.

Le bouton captif se hâte d'éclore. Il semble entr'ouvrir des lèvres vermeilles et conter mille douceurs à la rose qui sourit et l'écoute avec un vif plaisir.

Le bosquet dans sa magnificence, est à mes yeux une belle idole. Les tulipes colorent ses joues, le jasmin couvre sa taille, et la rosée lui prête ses colliers humides et transparens.

Venez, chers amis, ne perdons point l'occasion fugitive des plaisirs; loin de nous le triste habit religieux; point de faux sentimens, et que désormais les gouttes d'un vin pur et délectable soient nos seuls chapelets.

Je chante Aly Pacha, ce prince dont la majesté s'élève jusqu'aux cieux, et dont la gloire est si imposante que ma pensée, dans son vol hardi, ne peut en mesurer la hauteur.

Oui, si le rosier se couvre de ses fleurs, si le pêcher prodigue ses fruits, c'est qu'ils voudraient les répandre comme un respectueux tribut sur les pieds du héros objet de mes chants.

Il sait, ce prince magnanime, prendre quand il lui plaît, la coupe enchanteresse du plaisir. Il sait allier la grandeur de Djem à la sagesse de Djemchid.

Qu'il passe dans une plaine stérile, sa présence seule est capable de changer l'eau saumâtre en eau de rose, et l'argile desséchée en un musc odorant.

Noble et désintéressé, il prévient tous nos besoins. L'arbre de sa générosité, toujours fertile, nous rapporte ses fruits, et nous comble de ses dons.

Près du pavillon élégant où repose sa grandeur, la

fortune ne saurait porter aucun coup, et jamais le vent destructeur de l'adversité ne souffla dans les contrées heureuses où il a fixé sa demeure.

Sous ce prince équitable, personne n'a le droit de se plaindre, les larmes ont cessé de couler, et l'on n'entend plus gémir aujourd'hui que la corde tremblante sous les doigts du musicien.

Aly Pacha, tandis qu'occupé de toi, et pour te cueillir quelques fleurs je parcourais le vaste champ de tes louanges, tout-à-coup cette douce poésie, sur un rhythme uniforme m'a été inspirée.

Que puis-je dire à ta gloire? Ta beauté mâle est au-dessus de mes faibles éloges. La grenade orgueilleuse s'est sentie piquée de jalousie en reconnaissant sur la fleur du jasmin l'éclatante blancheur de tes dents.

Peindrais-je ton port majestueux? Parlerais-je du trouble que causent à tes maîtresses, et tes cheveux plus noirs que l'ébène, et tes cils imprégnés de parfums, et ton œil plus doux que celui de la gazelle, et ce regard enfin plus redoutable pour une belle, que la lance d'un Tartare.

Le sourire qui se répand sur tes lèvres, fait renaître l'espoir consolateur au fond d'un cœur ulcéré de chagrin; tel un sorbet délicat, rend à la bouche affadie du malade sa fraîcheur et sa pureté.

Abaisse un regard de bonté sur ton humble esclave; tends une main secourable à celui que tu peux dédaigner comme cette goutte inutile qui reste au fond d'un verre.

Fier de ton appui, qu'il s'agisse désormais de célébrer tes louanges, Baky ne craint plus ses rivaux. Qu'ils paraissent tous, fussent-ils mille, plus éloquens, plus harmonieux que le chantre des amours, Baky saura se mesurer avec eux, et remporter la victoire.

*Traduit du Turc par* DUVAL-DESTAINS.

# LANGUE ESPAGNOLE.

## ODA

*De el maestro Frai Luis de Léon* (1).

¡ Que descansada vida
La del que huye el mundanal ruido,
Y signe la escondida
Senda, por donde han ido
Los pocos sabios que en el mundo han sido!

Qué no le enturbia el pecho
De los sobervios grandes el estado;
Ni del dorado techo
Se admira fabricado
Del sabio Moro en jaspes sustentado.

No cura si la fama
Canta con voz su nombre pregonera,
Ni cura si encarama
La lengua lisonjera
Lo que condena la verdad sincera.

¡ Qué presta à mi contento
Si soi del vano dedo senelado (2),
Si en busca deste viento
Ando desalentado
Con ansias vivas, con mortal cuidado!

¡ Oh monte! oh fuente! oh rio!
Oh secreto seguro, deleytoso!
Roto casi el navio
A vuestro almo reposo
Huyo de aqueste mar tempestuoso.

---

(1) L'histoire de la littérature espagnole par Bouterwek fait connaître de la manière la plus intéressante le beau talent et le noble caractère de ce poëte du seizième siècle. Tom. I.

(2) At pulchrum est digito monstrari, et dicier : « Hic est! »
(PERSIUS, Satyr. 1.)

« Quod monstror digito prætereuntem. »
(HORATIUS.)

Un no rompido sueño,
Un dia puro, alegre, libre quiero:
No quiero ver el ceño
Vanamente severo
De à quien la sangre ensalça, ò el dinero.

Despierten-me las aves
Con su cantar sabroso no aprendido,
No los cuidados graves
De que es siempre seguido
El que al ageno arbitrio està atenido!

Vivir quiero conmigo;
Gozar quiero del bien que devo al cielo,
A solas, sin testigo,
Libre de amor, de zelo,
De odio, de esperanças, de rezelo.

Del monte en la ladrera
Por mi mano plantado tengo un huerto,
Que, con la primavera,
De bella flor cubierto,
Ya muestra en esperança el fruto cierto:

Y, como codiciosa,
Por ver y acrecentar su hermosura,
Desde la cumbre ayrosa
Una fontana pura
Hasta llegar corriendo se apresura.

Y luego sossegada
El passo entre los arboles torciendo,
El suelo, de pessada,
De verdura vistiendo,
Y con diversas flores va esparciendo.

El ayre el huerto orea;
Y ofrece mil olores al sentido,
Los arboles menea
Con un manso ruido
Que del oro y del cetro pone olvido.

¡Tengan-se su tesoro
Los que de un falso leño se confian!

No es mio ver el lloro (3)
De los que desconfian
Quando el cierco y el abrego porfian.

La combatida antena
Cruxe, y en ciega noche el claro dia
Se torna, al cielo suena
Confusa voceria,
Y la mas enriquecen à porfia!....

A mi una probecilla
Mesa, de amable paz bien abastada
Me basta; y la baxilla
De fino oro labrada
Sea de quien la mar no teme ayrada!

Y, mientras miserable- (4)
Mente se estan los otros abrasando
Con sed insaciable
Del peligroso mando,
Tendido yo à la sombra estè cantando;

A la sombra tendido,
De yedra y lauro eterno coronado,
Puesto el atento oido
Al son dulce acordado
Del plectro sabiamente meneado.

*Traduction.*

QUELLE est paisible la vie de l'homme qui fuit le tumulte du monde et marche dans le sentier solitaire où l'ont précédé les pas d'un petit nombre de sages!

La pompe superbe qui environne les grands de la terre ne trouble point le calme de son cœur; il n'admire pas les toits dorés soutenus sur des colonnes de jaspe, magnifiques ouvrages du Maure industrieux.

---

(3) Non est meum, si mugiat africis
Malus procellis, ad miseras preces
Decurrere, et votis pacisci
Ne Cypriæ Tyriæque merces
Addant avaro divitias mari.
(HORAT. lib. 3, ode 23.)

(4) *Miserablemente*, mot unique, est ainsi coupé dans l'original; ce qui est un peu bizarre pour les oreilles françaises: mais ici le rythme et la rime espagnole le veulent évidemment.

Il ne s'inquiète point si la renommée proclame son nom d'une voix éclatante, ou si sa langue mensongère est dans ce monde l'organe de l'imposture.

Qu'importe à mon bonheur que du doigt, en passant, l'on me signale, si, haletant après ce vain bruit de la gloire, je ne vis que d'angoisses et de soucis mortels !...

O Montagne ! ô fontaine ! ô fleuve ! ô délicieuse et sûre retraite ! mon frêle navire à demi-brisé sur cette mer orageuse se réfugie dans votre doux repos.

Un sommeil que rien ne trouble, un jour pur et riant, une vie innocente et libre, voilà mes vœux. Puissé-je ne point voir le front sourcilleux de l'homme vain qui s'énorgueillit de sa race et de son or !

Que les seuls oiseaux me réveillent par ces chants mélodieux qu'ils n'ont point appris ! Loin de moi les ennuis pesans qui suivent toujours l'esclave infortuné d'une volonté étrangère !

Solitaire et sans témoins, je veux vivre avec moi-même; je veux, libre d'amour et de jalousie, de soupçons, de haine, et même d'espérances, jouir de ce peu de biens que je dois à la bonté du ciel.

Au penchant de la montagne, je possède un jardin que j'ai planté; le printems le couvre des plus belles fleurs, et déjà l'espérance me montre les fruits que je dois cueillir.

Jalouse de contempler et d'embellir cette heureuse retraite, une fontaine limpide se précipite du riant sommet de la montagne.

Bientôt plus paisible, et dirigeant son cours sinueux entre les arbres, elle revêt en passant la terre d'une molle verdure, et l'émaille de mille fleurs.

Les zéphirs y entretiennent une fraîcheur aimable et m'apportent des parfums exquis : au murmure harmonieux des arbres qu'ils balancent, j'oublie et les jouissances de l'or et la toute-puissance du sceptre.

Ah ! qu'ils gardent leurs trésors ceux qui se confient au bois d'un frêle et perfide vaisseau ! Puissé-je n'être jamais témoin des larmes du nocher qui pâlit d'effroi quand l'auster et l'aquillon s'attaquent avec furie !

Que les antennes entrechoquées fassent entendre un horrible craquement ! Que ton éclat, ô jour, se change en nuit ténébreuse ! que de confuses clameurs retentissent jusques dans les cieux, que la mer avare s'enrichisse des débris de ces misérables !....

Que me faut-il à moi? une table modeste où l'aimable paix fasse les frais de mon frugal repas; je ne dispute point les riches vaisselles d'or à celui qui brave l'Océan courroucé :

Et, tandis que d'autres insensés brûlent de la soif insatiable d'un pouvoir entouré d'écueils, puissé-je assis à l'ombre jouir du charme des beaux vers!

Oh! puissé-je chanter sous l'ombrage, le front couronné de lierre et de l'immortel laurier, ne prêtant mon oreille attentive qu'aux accords mélodieux de cette lyre que peut-être je ne touche pas sans art!.....

S...sé.

---

*Del Comercio de los Romanos, etc.* — Du Commerce des Romains depuis la première guerre de Carthage. (*Voyez* l'annonce entière dans le N° VI du *Mercure étranger.*)

(SECOND ARTICLE.)

Messieurs, en accueillant un premier article qui appelait l'attention de vos lecteurs sur un ouvrage espagnol ayant pour titre : *Del Comercio de los Romanos, etc.*, vous m'avez déterminé à vous adresser quelques nouveaux morceaux de cet ouvrage, pour répondre à votre témoignage de bienveillance.

I^ere *époque, chap.* I^er. « L'existence des Romains commença au milieu des guerres; c'est par les guerres qu'ils s'accrurent. Un concours prodigieux de circonstances fit de Rome un camp de soldats. Personne n'ignore l'origine obscure et vile, pour ne pas dire ignominieuse, de cette célèbre cité. Une troupe de vagabonds et d'aventuriers ne pouvait exister que par la force et les armes; les lois de Rome se dirigeaient toutes vers ce but. Leurs exercices guerriers, leurs jeux, les danses militaires, la course, le Tibre qu'ils s'exerçaient à traverser à la nage, étaient autant de moyens employés pour fortifier les muscles de la jeunesse romaine, car leurs muscles étaient les seuls garans de leur liberté. La discipline militaire était le premier soin et la première éducation des Romains; les couronnes, les

colliers et les pompes triomphales portaient l'émulation et l'arrogance dans leurs ames féroces et belliqueuses ; la superstition, souveraine tyrannique des peuples ignorans et grossiers, les enflammait du plus cruel fanatisme : la divine origine de leurs aigles, les piques sacrées, les sermens et les féciaux, les oblations pour les défunts, et les sacrifices aux dieux de la guerre, imprimèrent chez les Decius un si grand courage et un si grand désir d'éterniser leur nom, qu'ils s'immolèrent volontairement eux-mêmes pour le salut de la patrie. Les prétendus descendans de Mars eurent peut-être toute l'ignorance et l'enthousiasme des disciples de Mahomet et d'Odin. »

Après avoir indiqué la position géographique et politique de Rome, après avoir fait connaître l'influence de ses voisins sur le génie des habitans de cette ancienne capitale du monde, l'auteur continue ainsi :

« Ces détails sont peut-être connus de beaucoup de personnes ; mais un bien petit nombre ont pensé qu'il est extrêmement difficile, et peut-être impossible, d'unir en même tems et chez un même peuple le caractère d'un soldat à celui d'un marchand : l'un est diamétralement opposé à l'autre ; l'un est hardi, orgueilleux et féroce, l'autre est timide, réservé et pusillanime : l'un ne pense qu'à détruire, l'autre cherche constamment à conserver; l'un acquiert par la force et les armes, l'autre avec la paix et l'industrie : de sorte que pour joindre l'esprit de conquête à l'esprit du commerce, il faudrait pouvoir concilier la férocité avec la timidité, l'arrogance avec la pusillanimité, la violence avec l'industrie, la guerre et la destruction avec le repos et la paix.

» Outre ces divers penchans qui s'excluent entr'eux, un peuple fier et conquérant regarde le commerce comme une occupation vile et indigne de sa propre grandeur ; les idées vastes, les plans étendus, les projets brillans, les pensées ambitieuses de gloire et de renommée, la splendeur et la célébrité des victoires, la pompe et l'ostentation

des triomphes, les titres fastueux ne s'accordent pas avec les petites idées et les calculs minutieux d'un marchand (1).

» L'histoire de tous les peuples barbares et conquérans vient à l'appui de ce principe. Ces peuples ont une certaine force d'âme que n'ont jamais connue les nations civilisées et commerçantes; ils regardent comme indigne d'un homme libre de travailler aux plaisirs et aux jouissances des autres. Les anciens Germains, comme l'observe Tacite, tenaient, pour vil et digne d'un lâche, de se procurer par le travail ce que l'on pouvait acquérir les armes à la main (2). Les peuples barbares préférèrent toujours le brigandage et la guerre au commerce; tels étaient les héros des Grecs avant leur civilisation; tels étaient les Huns et les peuples septentrionaux qui désolèrent l'empire; tels étaient les Danois dans les premiers siècles; et tels furent les Romains, comme nous le verrons bientôt: c'est pour cela qu'à Rome on n'appréciait que l'art militaire (3). La guerre procurait la noblesse, les honneurs, les magistratures, les préséances, les inscriptions, les statues, les triomphes et les richesses. Rien ne paraissait grand et digne d'un Romain que la guerre. L'on peut en conclure avec raison que dans les premiers siècles de Rome le caractère, l'esprit national, les institutions, les usages, les maximes politiques et religieuses, et l'opinion publique, étaient entièrement opposées au commerce. »

Pour faire connaître combien l'auteur avait approfondi les mœurs de ces fiers conquérans, voici quel langage il leur fait tenir au sujet de la loi Flaminia (4).

---

(1) Il faudrait supposer dans cet Etat, que chaque particulier eût la tête pleine de grands projets, et cette même tête remplie de petits, ce qui est contradictoire. *Esprit des Lois*, liv. XX, ch. IV.

(2) *Tacite de mor. Germ.* 14.

(3) *Cic. pro. Mur.*

(4) Deuxième Ep., chap. I.

« Le sénat craignait d'affaiblir, par le commerce, et d'abattre le courage, les sentimens élevés, orgueilleux et féroces, qui formaient le caractère de la nation. Pour y mettre obstacle, on publia la loi Flaminia, appelée Claudia par quelques-uns. La loi défendait expressément le commerce aux Patriciens, et réservait cette profession au peuple.

» Lorsque l'on discuta l'approbation d'une semblable loi dans la Curie, il est probable que le consul L. Emilius parla en ces termes :

» En vous conseillant d'approuver une loi qui proscrit la profession la plus indigne des Romains, je suis certain de rendre un plus grand service à la patrie, qu'en subjuguant Démétrius, il y a un mois, et en assujétissant les Illiriens : cette loi décide pour toujours de la grandeur du nom romain. Nos pères se rendirent-ils maîtres de l'Italie, en faisant le commerce avec les Eques, les Samnites et les Lucaniens, ou bien en combattant valeureusement contre eux? Emilius Papus, Flaminius et Furius, qui m'entendent et qui obtinrent de magnifiques triomphes sur les Liguriens, les Gaulois et les Boïens; et celui qui se trouve ici à mes côtés, Claudius Marcellus, l'illustre vainqueur de Britomarus et de l'Insubrie, ont-ils porté les limites de l'Empire jusqu'aux Alpes, en faisant le commerce avec ces divers peuples, ou en les subjuguant à la tête des légions? C'est la guerre qui nous a rendus puissans, c'est elle qui a rendu votre nom redoutable à toutes les nations; elle fut la profession de vos pères, et elle doit être la seule digne des Romains nés pour donner des lois au monde. Quelle honte ne serait-ce pas pour les descendans des Camille, des Décius et des Papirius, de se convertir en commerçans! Et si quelques-uns sont possédés d'une basse inclination pour l'argent, comme il y a tout lieu de le craindre, car l'antique sévérité de vos mœurs commence à se corrompre, même chez la plupart de ceux auxquels je parle ici; y a-t-il donc un champ plus fertile que la guerre pour acquérir des richesses? Les

peuples efféminés et commerçans sont destinés à être votre proie; ils amassent des richesses pour vous. Les Etrusques furent vaincus sans peine; les Tarentins, malgré les secours de Pyrrhus, ne purent vous résister; les Campaniens vinrent, de leur propre mouvement, vous rendre hommage et vous reconnaître pour maîtres. Je n'existerai déjà plus, vraisemblablement, lorsque la Grèce, la Macédoine, et les royaumes d'Asie, obéiront aux Romains; mais ils leur obéiront un jour, je vous le prédis. Rome versa toutes les richesses de la terre dans ses murs; il en coûta plus à vos ancêtres pour vaincre les pauvres et belliqueux Volsques et les Sabins, qu'il ne vous en coûtera pour conquérir une foule d'autres nations efféminées et opulentes. Laissons donc travailler les autres peuples pour nous, et ne pensons qu'à les vaincre et à les dépouiller. Suivons l'exemple de nos pères, qui se rendirent puissans par la guerre, tandis que les peuples, livrés au trafic, devinrent nos esclaves. »

» Telles étaient les maximes et les vastes idées des Romains de ce tems. La loi Flaminia fut donc approuvée, et elle opposa un obstacle invincible au commerce des Romains, en discréditant et en déshonorant cette profession, qui fut regardée, dès ce moment, comme ignoble et méprisable. Cette loi politique jeta une espèce d'infamie sur le commerce, et toutes les lois, qui suivirent cette époque jusqu'à Constantin, furent fondées, comme on le verra, sur ce principe absurde, que cette profession était répréhensible et infâme. Il est certain que les préjugés, une fois enracinés chez une nation, ne peuvent y être détruits si une main puissante ne s'en occupe, secondée, d'ailleurs, par les doctes ouvrages d'écrivains infatigables, occupés sans relâche à les combattre, et encore faut-il de longues années pour y parvenir.

» Cicéron lui-même, orateur et philosophe, grand en tout, instruit parmi les Grecs dans le siècle le plus éclairé de Rome, ne fut pas exempt de ce préjugé général de ses

concitoyens. Il faisait très-peu de cas du commerce et de tous ceux qui vivaient du travail de leurs mains (5). »

Dans le troisième chapitre de la seconde partie, sous le titre de *Butin immense des Romains*, l'auteur commence de cette manière :

» Rome qui pendant l'espace de cinq siècles s'était glorifiée de sa pauvreté, qui condamna un dictateur à l'infamie pour avoir fait usage d'un vase d'argent ; qui eut tous ses Dieux, même les plus vénérés, en bois et en argile ; Rome devint tout-à coup la ville la plus opulente de l'univers. Les Romains dépouillèrent toutes les nations, et accumulèrent d'immenses et prodigieuses richesses. Quelque pénible qu'en soit le récit, je ne puis me dispenser d'en présenter ici un tableau, qui n'a été tracé, jusqu'à présent, par aucun historien, et qui peut jeter un grand jour sur ce sujet. »

Je me propose, Messieurs, de vous adresser la suite de ce chapitre dans un troisième article. Je fonde l'intérêt qu'il pourra inspirer à vos lecteurs, sur un rapprochement dont l'auteur n'a pu s'occuper, sans offrir à l'imagination un de ces résumés importans, qui sont le fruit d'une étude réfléchie de l'histoire. C. V.

---

(5) *Opifices omnes in sordida arte versantur ; nec enim quidquam ingenuum potest habere officina. Cic. lib. I. cap XLII.* Et autre part. *Nolo eumdem populum imperatorem esse terrarum et portitorem.*

# LANGUE ANGLAISE.

## INGÉNIEUSE LEÇON SUR L'EXISTENCE DE DIEU.

Le fragment suivant est tiré d'un Mémoire ou Notice du docteur Jeames Beattie, professeur de philosophie morale et de logique à l'Université d'Aberdeen, contemporain et émnle des Roberson, des Hume, des Ferguson, des Reid, des Smith, des Stewart et des Blair; auteur des *Essais sur la Musique et la Poésie*, traduits en français, il y a quelques années, d'un beau *Traité de l'immuabilité de la vérité*, des *Elémens de la philosophie morale*, de poésies élégantes, et sur-tout d'un petit poëme célèbre en Angleterre, *le Ménestrel*.

Il perdit en 1790 l'aîné de ses fils, Jeames Beattie, jeune homme de la plus haute espérance, et qui, à peine âgé de dix-neuf ans, avait été nommé par le roi professeur adjoint à son père. Dans la même Notice où il déplore cette grande perte avec l'accent de Quintilien frappé d'un même malheur, il rend compte des soins qu'il donna à l'éducation de ce fils chéri, des méthodes qu'il pratiqua pour développer une intelligence qui semblait tardive, et de sa première leçon sur l'existence de Dieu.

«Son enfance, dit le docteur, n'avait eu rien de remarquable, si ce n'est peut-être une douceur de caractère et une docilité inaltérables, qualités qu'il conserva pendant toute la durée de sa trop courte vie. Les premières leçons de morale que je lui inculquai furent *de ne jamais mentir*, et *de garder religieusement un secret*; je puis assurer qu'il ne transgressa pas une seule fois ces préceptes.

» Je me réservais d'imprimer dans cette jeune ame les premières notions religieuses, quand je la jugerais suffisamment préparée à les recevoir. Je n'apercevais point la nécessité de surcharger la mémoire de mon fils de dogmes et d'aphorismes théologiques. En tout genre d'instruction

et de connaissances, je ne voulais lui enseigner que ce qu'il lui serait possible de comprendre. Je désirais ardemment qu'une occasion s'offrît naturellement à moi d'éprouver jusqu'à quel point, en la mettant légèrement sur la voie, sa raison pourrait s'élever d'elle-même jusqu'au grand principe, au principe fondamental de toute religion, *l'existence de Dieu*. Je raconterai le fait suivant, non comme la preuve d'une sagacité supérieure; en pareille circonstance, d'autres enfans, je n'en doute point, auraient senti et parlé de même; mais comme une expérience morale.

» Il entrait dans sa sixième année, et commençait à bien lire : je ne lui avais encore rien dit de l'auteur de son être; j'aurais craint de troubler sa jeune intelligence, et j'avais appris par mon expérience personnelle que condamner un pauvre enfant à répéter des mots qu'il ne comprend pas, c'est porter le plus grand désordre dans ses facultés naissantes. Profitant un jour de son éloignement momentané, je traçai sur un petit carré de mon jardin que je lui avais abandonné pour ses plaisirs, son nom, *James Beattie*; je semai du cresson dans ces petits sillons assez profondément creusés et je nivelai la terre avec soin. Dix jours se passèrent; je le vis courir de toutes ses forces à ma rencontre : ses traits exprimaient la plus grande surprise et même une sorte de stupeur. Il saisit ma main et me dit : oh! venez voir! voilà mon nom qui croît dans les herbes du jardin!..... Je souris et feignis de ne point ajouter foi à cette prétendue merveille. Il me pria, me supplia; il mit dans ses instances un ton caressant et surtout une énergie que je n'avais point encore remarquée dans ce doux et paisible caractère. Je me laissai conduire en le raillant un peu de sa crédulité. Vous le voyez, s'écria-t-il, *James Beattie!*..... Mais comment cela a-t-il pu se faire? ajouta-t-il avec beaucoup de vivacité. Je réponds négligemment : vous ne vous êtes pas trompé, je le vois, mais il n'y a rien en tout ceci de bien merveilleux; le hasard fait de ces choses-là. Et je lui tournai le

dos pour entrer dans une autre partie du jardin. Il me suivit, saisit avec force un pan de mon habit, et fixant sur moi un regard où brillaient à-la-fois la curiosité la plus ardente, une impatience impétueuse et quelques rayons d'une vive intelligence, il me dit : le hasard n'a point fait cela tout seul; il faut bien que quelqu'un ait tout préparé, tout arrangé exprès. Ainsi son jeune esprit entrevoyait déjà les rapports abstraits d'effet et de cause, de conséquences et de principe, d'œuvre et de dessein; j'éprouvais une secrète et inexprimable joie. — Ainsi donc, lui dis-je, vous ne croyez point que le hasard ait produit cet arrangement régulier des lettres de votre nom? — Je ne le crois pas, répondit-il avec beaucoup de fermeté. — Eh bien! regardez-vous vous même. Examinez votre main, vos doigts, vos bras, vos pieds; ne sont-ils pas aussi régulièrement arrangés, et n'en tirez-vous pas de grands services? — Oui certainement. — Et qui vous a mis dans ce monde? Qui vous a fait tel que vous êtes? Est-ce le hasard? — — Non, cela ne peut-être; il faut assurément que l'on m'ait fait. — Et qui vous a fait? — Je ne sais, répondit-il après un court silence. Je notai cette réponse; elle n'était point celle que Rousseau met dans la bouche de son fantastique élève, après une question toute semblable. — Maintenant, continuai-je, regardez le ciel, la terre, ce beau soleil : si le hasard n'a pu même produire un aussi frêle ouvrage que cet arrangement régulier de quelques lettres, pensez-vous qu'il ait pu créer le monde! — Oh! cela n'est pas possible!

» Je l'avais enfin amené au point où je l'attendais. Je vis que, sans pouvoir s'exprimer suffisamment, sa raison percevait non-seulement l'idée *d'effet et de cause*, mais encore d'une cause intelligente pour un effet régulier. Alors je lui prononçai le nom de l'être infini qui l'avait créé, lui, le monde, et toute la création vivante; je lui exposai quelques-uns des grands traits de cette divine sagesse, de cette intelligence souveraine partout empreinte dans l'œuvre de ce merveilleux univers; toutefois je ne

lui parlai qu'avec mesure et sobriété de son admirable nature et de ses attributs ; me bornant à ces notions générales et primitives que la pure raison d'un enfant pouvait comprendre : mais j'établis fermement dans son esprit l'idée et la croyance d'un être créateur ; c'est ce que j'avais uniquement désiré ; je ne pouvais lui rendre un plus grand service comme père, comme homme, et comme citoyen. Cette leçon lui fit une impression profonde : il ne l'oublia jamais, et elle est pour moi-même un des souvenirs qui me rappellent le plus douloureusement sa perte. Ainsi sont trompées toutes les espérances humaines ! Oh vains projets et vain orgueil d'un père ! *Siccine separat amara mors !.....* » BIBL. S..É.

---

*The Shipwreck, by* WILLIAM FALCONER. — Le Naufrage ; par GUILLAUME FALCONER. ( Poëme anglais en trois chants. )

L'AUTEUR de ce poëme n'est point du nombre de ceux dont la vie uniforme et sédentaire offre pour toutes époques celles de la publication de leurs ouvrages. Falconer éprouva les vicissitudes d'une existence agitée ; c'est ce qui me porte à dire quelque chose de lui, avant d'en venir à l'analyse de sa production la plus remarquable. Voici donc le résumé d'une notice placée à la tête de son poëme.

Jusqu'à l'année 1751, tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il naquit en Ecosse, et vécut dans une situation très-gênée. Alors, il commença de se faire connaître par un *poëme* sur la mort du prince de Galles.

En 1762, il publia la première édition du *Naufrage*, poëme en trois chants. Il y décrit la perte de la *Britannia*, vaisseau marchand, qui, allant d'Alexandrie à Venise fut submergé sur les côtes de la

Grèce. Quand il n'aurait pas choisi pour épigraphe le passage de Virgile :

*. . . . . quæque ipse miserrima vidi*
*Et quorum pars magna fui ;*

on ne pourrait méconnaitre en le lisant qu'il n'eut décrit un événement dont il avait été le témoin et presque totalement la victime. Les beautés réelles de l'ouvrage ; l'heureuse idée qu'il eut de le dédier au duc d'Yorck, frère du roi, et alors officier dans la marine royale, eurent une influence avantageuse sur sa fortune : de simple marin qu'il avait été jusqu'alors, il devint commissaire des vivres à bord du vaisseau de ligne le *Royal Georges*.

Le *Naufrage* avait eu trois éditions, lorsqu'en 1769, Falconer, espérant tirer un parti avantageux d'un voyage aux Indes-Orientales, s'embarqua sur la frégate l'*Aurore*. Il avait échappé avec deux seuls de ses compagnons au désastre de la *Britannia ;* moins heureux cette fois, il fut enveloppé dans celui du vaisseau qu'il montait. *L'Aurore* quitta le cap de Bonne-Espérance au mois de décembre ; et depuis ce tems on n'eut plus de nouvelles ni de cette frégate, ni de son équipage.

Falconer, outre le *Naufrage*, composa une *Ode au duc d'Yorck*, sur son second départ d'Angleterre, comme contre-amiral ; Une *Satyre* contre lord Chatam, et un *Dictionnaire de marine*, fort estimé.

Dès le début du *Naufrage*, on sent que l'énergie de l'expression et l'imagination poétique ne manqueront pas à l'Auteur. Il se représente dans une grotte sur le bord de la mer, prêt à chanter ses propres malheurs et ceux de ses compagnons ; tandis que l'univers est en armes, et « que l'océan entend de redoutables tonnerres

» gronder d'un pôle à l'autre sur ses flots épouvantés. »
Il invoque les muses ; mais daigneront-elles l'inspirer ? Un jeune homme, un simple matelot, inconnu d'Apollon et des divinités du Parnasse pourra-t-il obtenir l'entrée de leur temple ? Ici est une indication rapide et animée de toutes les côtes, de tous les pays qu'il a visités dans ses voyages, cherchant envain la fortune, «n'ayant pour » compagne que l'adversité, et marquant chaque chan- » gement de lieu par un changement de malheurs. » De tous ces détails, fort bien exprimés, il résulte qu'il avait parcouru une grande partie de l'univers, et qu'il devait être déjà familiarisé avec la détresse, lors de l'événement qu'il va décrire.

Après une nouvelle invocation, adressée à la *Mémoire*, il représente la *Britannia*, faisant voile de l'Egypte à Venise. Son joyeux équipage avait déjà parcouru les plus riches ports de l'Afrique, et ceux de la belle Italie. Ignorant le sort qui lui était réservé, il espérait revenir bientôt des bords du Nil dans sa patrie, lorsqu'il aurait touché à Venise ; et déjà, il était arrivé à Candie.

« Puissances éternelles ! s'écrie Falconer, comme la » ruine et la désolation marquent au loin les traces bar- «bares de la guerre ! » et aussitôt, il oppose à l'état jadis florissant de cette île la triste situation où elle est aujourd'hui. Ce contraste est si naturel qu'il ne faut pas en faire un mérite au poëte. Il n'est point d'écrivains, ayant voyagé en Grèce, chez qui cette même idée première ne se retrouve. C'est quelquefois pour eux une sorte de désavantage ; puisque tout lecteur, doué de sensibilité et ayant quelqu'érudition, a pensé d'avance une partie de ce qu'ils vont lui dire. Il reste à ces auteurs la ressource d'attacher, en multipliant les images ; et, sous ce rapport, Falconer est digne d'éloges ; quoiqu'il n'ait pas plus que bien d'autres évité tout-à-fait la monotonie,

attachée à un tel sujet. Il a d'ailleurs un mérite qui lui est particulier et qui se fait souvent sentir. On éprouve quelque surprise de ce qu'un marin qui a parcouru le monde, de ce qu'un matelot connaisse si bien et sache rappeler si à propos les faits fabuleux ou authentiques, mais toujours intéressans dont se compose l'histoire de l'ancienne Grèce. On en conclut que cet homme, ayant reçu une bonne éducation, n'était pas à la place qui lui convenait; et le poëte, comme son ouvrage, n'en inspirent que plus d'intérêt.

Falconer se demande comment il est possible que « les enfans de Neptune, généreux, braves et hardis » s'exposent à tant de hasards et de peines pour acquérir un or sordide. » La réponse est simple : elle se trouve dans la puissance de l'or; puissance décrite par le poëte, en quelques vers, avec une force qui annonce en lui un talent prononcé pour le genre satyrique.

Il nous fait ensuite connaître Albert, capitaine du vaisseau, et plusieurs officiers. Il faut se représenter la satisfaction mélancolique éprouvée par le poëte lorsqu'il traçait ces portraits, pour ne pas les trouver un peu trop étendus; mais du moins, l'épisode du jeune Palémon offre d'heureux détails. Amoureux d'Anna, fille d'Albert, il n'a pu obtenir de son propre père, homme avare et dur, la permission de s'unir à elle; on l'a forcé de s'embarquer, et il a depuis ce tems parcouru les mers avec Albert, en conservant à sa belle Anna un amour éternel.

Palémon a du moins un ami dans le jeune Arion; et il lui raconte ses peines, tandis que le vaisseau est à l'ancre, attendant un vent favorable. Ce récit est fort touchant, sur-tout lorsque Palémon retrace le moment où il fut obligé de se séparer d'Anna. Les sentimens sont vrais, les expressions justes; ainsi, au talent de décrire,

Falconer a prouvé qu'il savait joindre le talent plus grand sans doute, de bien peindre les affections de l'âme, et de faire parler aux passions leur véritable langage.

Cette confidence se fait à la vue du paysage charmant et classique dont est entourée la ville de Candie, fameuse par un siége si long et si meurtrier. De tels souvenirs, habilement rappelés, rendent fort attachante cette partie du poëme. Le chant finit très bien par une description du vaisseau, tel qu'on l'apercevait de la terre. Elle est faite avec l'enthousiasme d'un marin, et une magnificence d'expressions qui annoncent le véritable poëte.

On peut regarder tout ce qui a précédé comme une espèce d'introduction, qui, du reste, n'est nullement déplacée; mais, dès le second chant, le poëme commence à prendre une physionomie essentiellement originale. La nécessité de resserrer cette analyse m'oblige à m'en rapporter ici à l'imagination des lecteurs, sur une foule de circonstances que je ne pourrai pas même indiquer. Ils doivent se représenter Falconer, parfaitement versé dans la connaissance de la navigation, et se faisant un devoir de ne rien omettre de ce qui précède ou accompagne le désastre du vaisseau. Son second chant est donc une narration circonstanciée qui se rapproche des relations des voyageurs, par les matières qu'il traite; mais l'auteur saisit toutes les occasions possibles de se montrer poëte. Par exemple, le commencement de ce chant est un adieu à la belle contrée qu'il est forcé de quitter; et il exprime, en vers très-bien faits, les regrets d'un marin, qui va voir succéder à ce spectacle délicieux et paisible celui des vicissitudes inséparables de son état.

Il y a de l'intérêt et une extrême vérité dans la peinture des accidens qui rendent la situation du vaisseau

de plus en plus périlleuse ; mais cette vérité ne se retrouve pas à un aussi haut degré dans la délibération du capitaine avec ses officiers, sur le parti qu'il convient de prendre. On voit que le poëte a voulu déployer son éloquence dans d'assez longs discours, et que ce désir lui a fait perdre un peu de vue la situation de ses personnages.

Le troisième chant commence par un bel éloge de la poésie et d'Homère, dont le nom en est inséparable ; ensuite l'auteur a l'adresse de faire sentir que le choix de son sujet doit lui mériter l'attention, l'intérêt même de ses compatriotes ; et il continue à raconter les désastres de la *Britannia*.

Ce vaisseau est poussé, par la tempête, vers les côtes de la Grèce ; et Falconer saisit cette occasion de faire une revue poétique des villes, des personnages, des principaux événemens qui ont illustré cette contrée à jamais fameuse. C'est-là qu'oubliant, quelques instans, l'état critique où se trouve placé l'équipage anglais, il s'abandonne à tout son enthousiasme pour célébrer les héros des anciens tems. Tout en payant son tribut d'éloges à l'immortelle Athènes, à Corinthe, etc. ; c'est sur-tout pour Lacédémone qu'il professe une admiration sans bornes. Après avoir exalté Léonidas et son dévoûment sublime, il s'écrie, en apostrophant Sparte : « l'Asie vaincue n'entendit prononcer ton » nom qu'en tremblant, ta renommée fit pâlir Thèbes et » Athènes ! ton état politique, appuyé sur les lois de » Lycurgue mérita, comme ta gloire militaire, des ap- » plaudissemens unanimes. Le grand Epaminondas » lui-même s'efforça vainement de courber sous le joug » de Thèbes l'esprit public qui t'animait. »

Puis vient l'opposition de l'état actuel de *Misitra*, et de ces tems si glorieux pour l'antique Sparte. Il en est

de même lorsque le poëte peint les vallées de l'Arcadie, autrefois habitées par des pasteurs aussi heureux que paisibles. « Maintenant, quel douloureux contraste ! la » main de fer de l'oppression enchaîne ses enfans, et » dévaste son sol. Intrépides, et ne respirant que la » rapine, des troupes de brigands exercent, pendant la » nuit, leurs ravages sur ces champs désolés. »

» Now, sad reverse ! Oppression's iron hand
» Enslaves her natives, and despoils the land.
» In lawless rapine bred, a sanguine train
» With midnight ravage scour th' uncultur'd plain ».

Cette citation fait voir, d'abord, que le poëme est en vers rimés, ce qui donne à Falconer le mérite d'avoir vaincu une assez grande difficulté, ensuite que je n'ai pas loué sans raison l'énergie de ses expressions. Une foule d'autres citations, s'il m'était possible de les faire, ne pourraient que confirmer cette dernière assertion.

Quand le poëte a, en quelque sorte, épuisé son érudition à retracer tant d'imposans souvenirs, il revient à ses compagnons ; mais c'est pour les montrer dans l'état le plus déplorable. La tempête exerce toute sa rage ; le vaisseau, qu'on ne peut plus gouverner, est poussé contre un rocher ; une première secousse l'entr'ouvre, un seconde l'engloutit. Ah ! que le poëte n'a-t-il, comme Virgile, le talent d'émouvoir les cœurs, il peindrait le malheureux Albert voyant, à sa dernière heure, périr autour de lui tous ses compagnons, comme Priam périt au milieu de sa famille et dans sa ville en flammes, etc.

Tels sont les regrets de Falconer. Du moins, toute comparaison à part, le tableau qu'il trace est d'un habile maître, c'est-à-dire d'un poëte qui sait faire partager aux lecteurs son émotion profonde. Les vers où Albert, près de périr, sent son cœur brisé par des maux

bien plus grands que l'approche de la mort, sont d'une rare beauté. L'infortuné capitaine se représente alors :

His faithful wife for ever doom'd to mourn
For him, alas! who never shall return;
To black adversity's approach expos'd,
With want and hardship unforesseen enclos'd;
His lovely daughter left without a friend,
Her innocence to succour and defend;
By youth and indigence set forth a prey
To lawless guilt, that flatters to betray.

« Sa fidèle épouse condamnée à le pleurer sans cesse, lui qui, hélas! ne retournera jamais près d'elle, exposée à l'affreuse adversité et à des maux, des besoins qu'elle n'avait point prévus; sa charmante fille, abandonnée sans avoir un ami qui puisse la secourir ou défendre son innocence; et devenant, par sa jeunesse et sa misère, la proie du crime effréné qui flatte la beauté pour causer sa ruine. »

Alors, par une de ces circonstances malheureuses, qui se renouvellent souvent dans les naufrages, le lieutenant d'Albert, jeté près de lui par les vagues au moment où il se noie, s'attache à lui fortement, et, l'ayant saisi par la jambe, l'entraîne sous les flots.

» Le malheureux Albert sent que sa fin approche; il se débat pour se dégager, mais c'est en vain, *car la mort veut qu'il ne puisse échapper à ses étreintes fatales* (1). Epuisé, il élève au ciel ses yeux mourans; il s'écrie: Ah! protégez ma femme et mon enfant! Les vagues interceptent sa voix: il pousse un dernier soupir; il meurt, et est jeté vers le rivage. »

---

(1) Cette pensée si poétique, si terrible est exprimée dans un vers d'une tournure très-originale, mais qu'on ne peut guère traduire littéralement, vu la ressemblance de signification des trois derniers mots.

«For death bids ev'ry clinching joint adhere».

Arion, ce jeune homme à qui Palémon a raconté ses amours, parvient à se sauver avec deux autres. Il cherche son ami et l'aperçoit entre des rochers, vivant encore, mais dans l'état le plus affreux. Sur sa poitrine brille, attaché par une chaîne d'or, le portrait d'Anna. Palémon charge Arion d'exécuter ses dernières volontés, dans un discours dont l'unique défaut est peut-être encore un peu de prolixité. Après l'avoir prononcé, il rend le dernier soupir.

Les vers qui terminent le poëme sont d'une teinte mélancolique, et d'une simplicité parfaitement convenables au sujet.

« Les Grecs arrivent alors pour secourir le petit nombre de ceux qui avaient échappé à la tempête ; ils voient en passant les flots couverts de débris et de cadavres, et trouvent seulement trois Anglais encore vivans : ils étaient couchés sur un rocher, faibles, engourdis et gardant un morne silence. Les généreux habitans, touchés d'une tendre pitié, soutiennent dans leurs bras ces étrangers affaiblis ; ils déplorent, par des soupirs de compassion, leur cruelle destinée, et les conduisent, encore tout tremblans, loin de ce fatal rivage. »

Observons, en terminant, que, quoiqu'il fût l'un des trois marins sauvés, Falconer n'a nullement songé à entretenir de lui ses lecteurs ; pas un mot ne le désigne. Il a mieux aimé tracer des tableaux pathétiques du malheur de ceux qui tenaient à la vie par les plus doux liens, que de se livrer au plaisir, qu'on lui eût pardonné sans doute, d'attirer sur lui-même l'attention et l'intérêt. S'il y a dans une telle manière de penser une modestie très-rare, il y a aussi beaucoup de jugement, et ce trait doit ajouter à l'estime qu'a méritée, à plusieurs titres, le chantre énergique et touchant du *Naufrage*.

R. J. Durdent.

# LANGUE HONGROISE.

## Suite des Observations *sur la Littérature* Hongroise.

Avant de parler des ouvrages d'Etienne Gyöngyösi, il ne sera pas hors de propos d'offrir à nos lecteurs la biographie abrégée de ce célèbre poëte hongrois du dix-septième siècle, qui a si justement mérité d'occuper une place distinguée, même parmi les meilleurs poëtes de l'Europe ses contemporains (1).

M. Dugonics qui a publié, en 1796, les œuvres de Gyöngyösi, a tracé en même tems la biographie de cet illustre poëte; mais, malgré ses recherches, il n'a pu parvenir à savoir précisément l'époque de sa naissance. Ayant cependant trouvé dans les archives du comitat de Gömör qu'Etienne Gyöngyösi avait été, en 1653, membre du tribunal de ce comitat (*assessor tabulæ judiciariæ*), l'auteur suppose qu'il naquit en 1620. Ayant achevé ses études en 1640, il fut accueilli par le comte Veselényi de Hadad, dans la maison duquel il jouit d'une estime particulière pendant treize années.

En 1653, il se maria, et fut nommé, ainsi que nous venons de le dire, membre du tribunal du comitat de Gömör.

---

(1) Horányi, dans son ouvrage intitulé : *Memoria Hungarorum et provincialium scriptis editis notorum*, qui a paru en 1776, en parlant d'Etienne Gyöngyösi, s'exprime en ces termes :

« *Quantum Tasso Italia, Voltairo Gallia, Opizio Germania, tantum profecto Gyöngyösio suo debet Hungaria. Nihil enim pulchrius ipsius versibus. Carmen ejus nitidum et sponte fluens, cogitationes fœcundæ atque acutæ. Omitto elegantissimas descriptiones, adfectus amoris, odii, commiserationis, aliasque animi vicissitudines, nativis quasi coloribus depictas, ac fere oculis subjectas, quas vix melius aut elegantius vel in priscorum poetarum monumentis reperiamus.* »

En 1681, à l'âge de 61 ans, il fut envoyé en qualité de député du comitat dans celui de Heves, pour des affaires publiques. Ayant rempli cette mission à la satisfaction de ses commettans, il fut député dans la même année à la diète du royaume, assemblé à Oedenbourg.

En 1685, il fut chargé d'une mission importante auprès du comte Antoine Carafa. La relation qu'il en fit à son retour dans l'assemblée des Etats du comitat de Gömör, se trouve insérée dans le protocole de ce comitat.

En 1686, Gyöngyösi, âgé de 66 ans, d'après les vœux de plusieurs grands personnages et de la noblesse, est proclamé vice-président (2) dans son comitat.

En 1687, il fut député de nouveau à la diète tenue à Presbourg.

En 1688 et 1690, il est confirmé dans sa place par les suffrages unanimes des Etats. L'année suivante, accablé par le poids des années, il veut résigner; mais, à la demande générale des Etats, il continue ses fonctions. Depuis cette époque, il remplit cette charge presque sans interruption jusqu'en 1704. C'est alors qu'après avoir parcouru une carrière des plus honorables, il mourut âgé de 84 ans.

---

(2) Dans chaque comitat, et il y en a cinquante-trois, les Etats se rassemblent tous les trois ans, à une époque fixe, pour élire à la majorité des voix, ou plutôt par acclamation, le vice-président (*vice-comes*), le second vice-président et les autres fonctionnaires du comitat. Chaque comitat est gouverné par un président (*supremus comes*), qui est nommé par le roi (*a*). Le président convoque les Etats toutes les fois qu'il a des affaires importantes à leur communiquer, et alors l'assemblée des Etats est générale (*congregatio generalis*). Ordinairement c'est le vice-président qui fait rassembler les Etats, et dans ce cas, l'assemblée prend le nom d'assemblée particulière (*congregatio particularis*). Le vice-président a un suppléant qui s'appelle *substitutus vice-comes*. Les autres fonc-

---

(*a*) Il y a des magnats dans les familles desquels la présidence est perpétuelle, c'est-à-dire transmissible aux aînés.

Pendant son séjour auprès du comte Veselényi, il composa un poëme en quatrains qui a pour titre : *la Venus de Murány,* et qu'il dédia par reconnaissance à l'épouse du comte, Marie Szécsi. Il y décrit la valeur du comte Veselényi, devenu par la suite palatin de Hongrie, ses exploits contre les Turcs, le stratagême par lequel il s'empara du fort de Murány, alors entre les mains des partisans du fameux Rákóczi; il y chante la beauté, la sagesse de la comtesse Szécsi, renfermée dans ce même fort, l'amour qu'elle avait inspiré à ce héros, et leur hyménée, par lequel le comte Veselényi devint le seigneur du château de Murány (3).

---

tionnaires sont le premier notaire ou greffier (*notarius ordinarius*), deux vice-notaires, et par chaque district, il y a un juge (*judex nobilium*), un juge-adjoint, un juré (*jurassor* (*b*), un receveur particulier, et pour tout le comitat un receveur-général des contributions. Les autres membres (*assessores*) sont choisis, comme les premiers, dans le corps de la noblesse. Les villes libres royales y envoient deux députés qui n'ont qu'une seule voix. L'entrée dans ces assemblées est ouverte à tous les nobles; mais ils n'y ont aucune voix, excepté à l'occasion de l'élection des fonctionnaires qui se fait toujours, comme nous l'avons remarqué, par acclamation. Des trois candidats que le président propose, celui qui réunit le plus de voix est proclamé. Les bourgs et les villages y envoient aussi des députés, mais ils n'ont pas le privilège de voter.

(3) Le fort de Murány, situé dans le comitat de Gömör, était autrefois regardé comme inexpugnable; il est bâti sur un rocher extrêmement élevé. L'inscription latine qu'on lit sur les murs du fort atteste qu'il a été pris par le comte Veselényi, en 1646. Il n'y a pas pas long-tems qu'on y a trouvé plusieurs tombeaux, parmi lesquels

---

(*b*) Aucun procès ne peut être intenté en Hongrie que les parties ne se présentent, par leurs fondés de pouvoir, devant le juge et le juré du district auquel appartient la partie qui est attaquée. Nous remarquerons en cette occasion que cette forme de procédure a été empruntée à la France, sous Charles I, en 1309. Depuis l'an 999, époque de la naissance du roi saint Etienne, jusqu'en 1309, par conséquent pendant 310 ans, les jugemens se rendaient par l'épreuve du feu et de l'eau bouillante, comme cela se pratique encore dans quelques pays asiatiques, et notamment à l'île de Ceylan, parmi les Cingalais.

Ce poëme renferme beaucoup de beautés, sur-tout dans le genre descriptif; les tableaux y sont bien tracés, il y règne un grande variété dans les images, ce qui contribue à donner du mouvement et de la rapidité au style. On a seulement à reprocher à ce poëte des allégories entassées qui nuisent à l'ensemble et fatiguent. Mais malgré ce défaut, qu'on aperçoit dans la plupart de ses poésies, elles peuvent servir de modèle aux poëtes modernes hongrois qui regardent Gyöngyösi comme le premier poëte épique de leur nation (4).

---

est celui de Marie Szécsi, née Drugeth de Homonna, épouse de François Veselényi, palatin de Hongrie; il porte l'épitaphe suivante :

*Hæc ego quondam comes Széchenia Drugeth*
*Hommonnaidum Maria nomine clara fui.*

*Claudor in angusta, post novissima, tumba,*
*Nil moror : hic placide nam recubare licet.*

*Tristes sæpe dedi, devoto pectore, planctus,*
*Extimulans Christum voce gemente meum.*

*Ingredior terræ gratas jam læta latebras,*
*Lætior ad Christi mox oritura tubas.*

*Ac licet hoc antro, prostrato corpore, condar;*
*Liber at in cælo spiritus astra movet.*

*Quisquis es, ut mecum cælo condiscere, nec non*
*In Domino valeas vivere, disce mori.*

Le fort de Murány est bien déchu aujourd'hui de sa célébrité. Les palais qui en faisaient jadis l'ornement, à peine laissent-ils encore quelques vestiges de leur magnificence. Il appartient aujourd'hui à la famille des comtes Kohári, et l'on a bâti depuis une nouvelle ville au pied du fort qui en a conservé le nom.

(4) Gyöngyösi n'a pas été moins apprécié par ses contemporains, ainsi que le prouvent les vers suivans, d'ailleurs assez médiocres, qui lui ont été adressés de son vivant.

*Virgilius vates Romanæ gloria gentis;*
*Hungariæ nostræ gloria tuque manes.*

*Arma virumque tuba grandi musæ ille canebat,*
*Sic tua belligeros clangit et ipsa duces.*

Il composa son second poëme sous le titre de *Palinodia Prosopopeïa Hungariæ*, en 1681, et le dédia au comte Paul Eszterházy, palatin de Hongrie. Le sujet du poëme est la décadence de la splendeur et de la puissance de la couronne de Hongrie. Le poëte y retrace l'ancienne gloire de sa patrie, et les victoires remportées sur les différentes nations ses ennemies. Il attribue les calamités qui accablaient la nation aux divisions qui régnaient parmi les Hongrois. Il les exhorte à rétablir dans leur pays l'union et la concorde sous les auspices du nouveau palatin auquel le poëme est dédié.

Le troisième a pour titre : *Couronne de roses*; il fut publié en 1690. L'entreprise si épineuse de passer de la mythologie à l'histoire sainte, sans que les tableaux profanes de la première nuisent aucunement aux images et aux mystères de l'autre, n'a pas été tentée sans succès

---

*Gyögyösi tibi quod præclarum* (gemmeus *idem* (a))
*Majores tribuunt nomen, et omen habes.*

*Namque tuos quotquis versus expendit amœnos,*
*Tot gemmas musæ colligit illa tuæ.*

*Atque tuæ claræ stirpis tam nobile nomen,*
*Virtute, arte auges nobiliore tuum.*

*Præclaræ fateor te stirps tua nomine donat,*
*Clarius at Vatem Musa adamata suum.*

*Nam te mille inter laudes, præconia mille*
*Hæc vatum lauro tempora cingit ovans.*

*Jactet jamque suum spectatum Mantua Vatem,*
*Assurget Gyöngyös, concinet hæcque suum.*

*Fulge orgo nostrique Polidoctæ Hungariæ astrum*
*Ac Gyöngyösiadum gloria fisque decus.*

*Semper honos nomenque tuum celebrabitur omni*
*Quique tuas gemmas, carmina docta leget.*

---

(a) Allusion à son nom, qui veut dire *gemmeus*, de perle.

dans ce poëme. Gyöngyösi, après avoir presqu'épuisé la mythologie, embrasse le sujet de l'histoire de la vie de la sainte Vierge avec une rare habileté. Ses vers sont coulans, et son style est à la hauteur du sujet qu'il traite.

Le poëme qui a pour titre *Jean Kemény* fut imprimé en 1693. Le poëte décrit le mariage de Jean Kemény, prince de Transylvanie, avec Anne Lonnyai, sa captivité en Turquie, ses exploits militaires contre les Turcs pendant sa souveraineté, et sa mort héroïque. Ce poëme est le plus estimé parmi ses productions. Le charme et l'harmonie qu'on trouve dans ses vers, et la richesse de son imagination en rehaussent infiniment le prix; enfin, le talent rare que le poëte déploie dans le genre descriptif, lui a assuré une place honorable parmi tous ses contemporains.

Les deux derniers poëmes de Gyöngyösi sont *Cupidon*, composé en 1695, et *Chariclia*, qui a paru en 1700. Dans tous les deux, on voit le même génie poétique. Dans ce dernier, il a dénaturé, on ne sait pourquoi, les noms grecs tels qu'on les trouve dans Héliodore. Photius et tant d'autres écrivent *Charicléa*, *Théagénes*, *Thiamise*, etc., le poëte hongrois a changé ces noms en ceux de *Chariclia*, *Theogènes*, *Thiamuse*.

# LANGUES DU NORD.

## *Analyse du poëme de* LIDNER, *intitulé* LA MORT DE LA COMTESSE SPASTARA.

CE poëme est un tribut payé par le talent et la sensibilité aux mânes d'une femme intéressante, qui périt dans le tremblement de terre de Messine en 1783, victime de l'amour maternel.

« Dans quelque lieu que ce soit, dit le poëte, parmi les âpres rochers de la Nouvelle Zemble, ou dans les champs brûlés de Ceylan, partout où il se trouve un malheureux, il est mon ami, mon frère; en apprenant ses infortunes, ô nature! je t'offre ma douleur et mes larmes. »

» Le vent de l'adversité a flétri les fleurs de mon printems; mais me plaindrai-je de ma destinée? si je n'avais compté que des jours heureux, j'ignorerais peut-être encore que j'ai un cœur. Lorsque tu péris, ô Spastara! parmi les flammes, au milieu des ruines, en suivant la voix de l'amour maternel, je ne serai pas insensible, je ne serai pas dur comme le ciel semble l'être trop souvent.

» Au bord de cette source solitaire que la mélancolie environne, je te porte l'offrande qui t'est due; ici je prends ma lyre, ici je veux laisser couler mes pleurs : c'est le seul tribut que je puisse te présenter, et ton ombre sans doute n'en demande point d'autre (1) ».

Tel est le début du poëte; il trace ensuite le tableau du sort déplorable de Spastara, en suivant la relation qui en avait été publiée, mais en se livrant en même

---

(1) Le poëte a pris pour épigraphe : *His saltem accumulem donis et fungar inani munere.* VIRG. *Eneide VI.*

tems à l'élan de son imagination et à l'émotion de son ame.

Spastara (1) née en France, et fixé par son mariage à Messine, coulait des jours heureux dans la paix, dans l'union, et se faisait remarquer par ses vertus autant que par ses graces et sa beauté. Devenue, depuis peu, mère d'un fils, elle lui prodiguait les soins les plus tendres, et partageait son cœur entre son enfant et son époux.

« Le printems conduit sur des nuages d'or et tenant dans sa main la corne d'abondance renouvelle autour des riches bords de Messine sa gloire et son triomphe. Messine brille entre les cités, et la richesse, la prospérité règnent dans son sein ; mais parmi les trésors qu'elle possède, le plus beau c'est Spastara.

» Au déclin du jour, la voix mélodieuse du rossignol appelle Spastara vers un ruisseau que les zéphirs arrosent de leurs douces haleines. En y portant ses pas, elle apperçoit son fils qui se joue dans le berceau ; passera-t-elle sans l'embrasser? elle s'approche de lui, le couvre de baisers ; ô mères ! vous sentez son bonheur ! L'heureux époux qui l'accompagne, les serre l'un et l'autre contre son cœur, et se livre aux mouvemens de la joie la plus pure.

» Dieu ! s'écrie-t-elle en portant ses yeux vers la mer qui déjà commence à s'agiter, mon bonheur est trop grand pour pouvoir durer long-tems. Cependant, ô ! mon bien aimé, rassurons-nous ; celui qui est la source, le père de la vertu, doit à la vertu sa protection ; pourrait-il être jaloux de la voir heureuse sur la terre ? »

---

(1) Elle était fille d'un conseiller au parlement d'Aix en Provence, et avait environ vingt-deux ans ; son mari était de la famille distinguée des marquis Spadara ; plusieurs personnes dans son pays natal se rappellent encore l'avoir connue. Le poëte a changé le nom de marquise Spadara en celui de comtesse Spastara.

Mais le moment fatal est arrivé; le tremblement de terre commence à se faire sentir, et bientôt les phénomènes les plus sinistres répandent l'effroi.

« Le jour s'est obscurci; au milieu des ténèbres, les éclairs étincellent et la foudre éclate; une pluie de soufre se précipite; les entrailles de la terre sont déchirées, ses fondemens s'ébranlent; elle mugit, elle s'entr'ouvre..... Dieu de miséricorde ayez pitié des mortels.

» Les rochers se balancent; la mer s'enfle et s'élève vers les nues; les vaisseaux arrachés de leurs ancres sont lancés dans les airs par les vagues écumantes; encore une secousse, encore un moment, et les temples sont embrâsés, les palais disparaissent et s'ensevelissent dans les abîmes : Dieu de miséricorde ayez pitié des mortels ! »

Accablé par ce spectacle, Spastara a succombé à l'effroi, elle s'est évanouie; son époux la transporte au milieu des plus grands obstacles et au péril de sa vie jusqu'au seuil de la porte de leur maison qui commence déjà à s'écrouler. Entraîné par sa douleur, uniquement occupé de la femme qu'il adore, il néglige tout autre soin, et vole au port de la ville pour s'assurer d'un vaisseau; l'enfant est resté dans la maison.

« Cependant les flammes sortant de la terre détruisent et consument tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage. Les secousses redoublent et les ruines s'entassent. Puissance éternelle suspends ton courroux et conserve tes œuvres ! nous adorons tes décrets mystérieux; mais serais-tu plus admirable dans le tonnerre qui promène la destruction, que dans la pluie bienfaisante qui fertilise les champs, ou dans les rayons de cet astre qui embellit la nature ? »

» Vain espoir ! les carreaux de la foudre sortent des nuages ensanglantés, ils menacent les jours de Spastara; traits redoutables de la vengeance du ciel, approcherez-vous d'elle ? frapperez-vous la vertu ? arrêtez jusqu'à ce

que vous ayez trouvé le coupable qu'accusent les larmes de la veuve, les gémissemens de l'innocence ; tombez sur sa tête, satisfaites votre fureur ; mais respectez Spastara : en l'immolant vous nous forceriez à douter de la miséricorde, de la justice éternelle. »

Spastara ayant repris connaissance porte ses regards autour d'elle, et aperçoit partout le tableau de la mort et de la destruction ; le souvenir de son enfant se présente aussitôt à son esprit ; elle ne le voit point, existe-t-il encore ?

« Insensible à toute crainte, elle se précipite à travers les flammes ; les pierres embrâsées se détachent des murs et tombent autour d'elle, un nuage de vapeurs obscurcit ses yeux, mais l'instinct maternel la dirigera ; elle porte ses pas en avant, s'arrête un moment et entend un cri plaintif ; elle avance encore, atteint le berceau, saisit l'objet de sa tendresse, le serre contre son cœur, et s'écrie :

» Reviens, ô mon époux ! reviens pour contempler mon bonheur ! O mon fils ! mon seul enfant, mes lèvres peuvent donc encore presser les tiennes ! je puis encore t'embrasser, tu vis, ô mon fils ! et tu es avec moi ! Traversons ces flammes, passons au milieu de ces débris, la main qui vient de me conduire vers toi ne nous abandonnera point.

» Elle se dirige vers l'issue de la maison ; en même tems les craquemens des murs retentissent autour d'elle, et les flammes se répandent de toutes parts. O toi, dit-elle, qui recueillis les enfans dans ton sein ! Jésus entends ma voix. Par les larmes que répandit ta mère dans les vallées de Salem, lorsque, remplie d'angoisse, elle te cherchait, s'écriant : O mon fils ! ô mon fils ! Par ces accens plaintifs, qui attestaient sa douleur, je te conjure d'avoir pitié de moi Je suis mère aussi, Jésus, viens à mon secours ! »

Après avoir erré parmi les ruines, sans pouvoir trou-

ver aucune issue, Spastara cherche un asile sur un balcon qui avait été conservé.

« Les cheveux épars, la pâleur sur le front, elle jette des cris douloureux, et supplie toutes les mères, tous les pères de la secourir; que mon fils soit sauvé, et je ne craindrai pas d'être écrasée sous ces ruines!

» O! mère infortunée, que n'étais-je dans les murs de Messine! j'aurais.... Mais peut-être les dangers que l'on court soi-même rendent insensible aux dangers des autres. Non, j'en jure par tes cendres sacrées, par l'émotion dont mon âme est pénétrée, j'aurais bravé les flammes, et, quoique jeune encore, j'aurais cru avoir assez vécu, si j'eusse été englouti dans l'abîme en volant à ton secours; le héros, qui meurt sur le champ de bataille, n'a pas une fin plus glorieuse?

» Ne pouvant sortir de l'affreuse situation où elle est réduite, abandonnée au milieu des débris et des flammes, seule avec ses vertus et son fils, elle donne à celui-ci un dernier baiser, et pendant qu'elle lui adresse quelques paroles de tendresse, les murs s'écroulent, et la mort immole ses victimes.

» Arbitre de nos destins, père de tous les êtres, tu voulus jadis épargner une ville criminelle en faveur de quelques justes; de quoi donc se rendit coupable ce tendre enfant? quel fut donc le crime de sa mère? ils sont écrasés, ils périssent; Dieu d'Abraham, puis-je te reconnaître à ce trait?

» Mais lorsque tel est le sort de la vertu sur cette terre où se promènent l'injustice et le revers, son innocence la rassure; tranquille au milieu de la foudre et des éclairs, elle attend dans un autre séjour de meilleures destinées ».

Le poëte, qui avait perdu depuis peu sa mère, et qui luttait contre un sort peu propice, termine son poëme par cette apostrophe à celle dont il a représenté la déplorable fin.

» Spastara, si ma voix plaintive peut atteindre jusqu'à toi dans ce séjour où tu es allée te réunir aux anges, si là

tu rencontres une beauté céleste, un cœur pur comme la pensée de Dieu, un cœur qui compâtit à mon sort, si tu la vois, pendant qu'elle porte ses regards vers la terre, et que ses soupirs attestent qu'elle fut arrachée trop tôt à un fils chéri, ô Spastara! vole dans ses bras, c'est elle, c'est ma mère ».

Tels sont les traits les plus remarquables du poëme, qui a principalement établi en Suède la réputation de Lidner. Nous avons tâché de conserver dans cette analyse l'intérêt du sujet et la manière, le ton général de l'auteur, autant que le permet la différence du génie des deux langues. Une imagination ardente, une sensibilité aigrie par le malheur, entraînent quelquefois le poëte suédois au-delà du vrai, et lui font négliger les nuances du coloris, la précision du style, et l'art des transitions; mais il a un élan soutenu, une verve brillante, et cet abandon qui plaît tant aux âmes sensibles (1).

Né vers l'année 1760, Lidner avait fait de très bonnes études dans son pays; il fit ensuite un voyage en France, et fut très-bien accueilli par le comte de Creutz, alors ambassadeur à Paris. Son imagination prit un nouvel essor dans ce séjour des lettres et des arts; mais d'un autre côté elle allait l'entraîner à des écarts dangereux, et l'ambassadeur engagea Lidner à retourner en Suède. De retour dans sa patrie, il se fit bientôt remarquer par

---

(1) Le poëme sur la mort de Spastara a eu plusieurs éditions. La seconde, publié à Stockholm en 1786, est dédiée à la princesse royale Sophie-Albertine, qui avait arraché aux flammes les orphelins d'un institut de bienfaisance voisin de son palais, en les recueillant dans ce palais pendant l'incendie qui détruisit une grande partie des bâtimens de l'institut. Cette dédicace, écrite en vers, se termine ainsi : « Princesse, l'ombre d'une mère, l'ombre de Spastara applaudit à votre noble bienfaisance; soit que vous portiez vos pas vers le trône de votre frère et que vous paraissiez dans l'éclat de la majesté royale, soit que vous vous cachiez au sein de la retraite, elle vous accompagne et bénit votre nom ».

son talent, et il publia des poésies qui eurent un grand succès. Cependant son goût pour l'indépendance lui fit négliger la fortune, et rendit sa carrière orageuse. Il vit s'éloigner de lui ceux qui auraient pu lui procurer les encouragemens dont il avait besoin; mais, au milieu de la fougue de son caractère, il conservait les sentimens nobles et généreux qu'il avait reçus de la nature, et son talent se développait de plus en plus. Plusieurs productions distinguées étendirent sa réputation, et intéressèrent le public en sa faveur. Il venait de contracter un mariage honorable, et sa destinée allait changer lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge: peu après, le recueil de ses œuvres fut publié, par souscription, au profit de sa veuve. Le poëme qui, après celui de *Spastara*, fut lu avec le plus d'empressement, a pour titre *l'Année* 1783. Lidner y chante les principaux événemens de cette année mémorable, le siège de Gibraltar, la paix qui sanctionna l'indépendance de l'Amérique, la suppression des couvens par Joseph II, le tremblement de terre de la Calabre, et la famine, qui désola une grande partie du Nord. Lidner a fait, de plus, un poëme sur le jugement dernier, des odes, des épîtres. Quoique ces productions présentent moins de beautés, et qu'elles soient assez inégales, on y retrouve un talent original et des traits remarquables. L'extérieur de Lidner annonçait son génie; son regard était plein de noblesse et de feu, ses traits avaient quelque chose d'élevé, de poétique, et rappelaient ces vers d'Ovide.

*Os homini sublime dedit cœlumque videre*
*Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Un habile sculpteur a fait son buste, et plusieurs poëtes ont répandu des fleurs sur sa tombe.

J. P. Catteau-Calleville.

## *Imitation du chant de mort du roi Ragnar Lodbrog.*

### OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

On néglige beaucoup trop en France l'étude de l'ancienne littérature du nord: cependant nous avons dans notre langue quelques ouvrages qui auraient dû nous inspirer le désir de la connaître; mais ils sont moins lus qu'estimés. Mallet ni Kératio n'ont pu faire revivre parmi nous la gloire des *Scaldes*, et les savans seuls connaissent les hymnes énergiques de *Ragnar-Lodbrog*, des *Star-Kotter*, d'*Ervind-Frode* et de *Harald*.

M. Pougens, membre de l'Institut, a fait paraître il y a quelques années un mémoire sur les *Antiquités du nord et les anciennes langues septentrionales*, dans lequel on trouve des détails curieux sur les *Runes* et la mythologie des Scandinaves, et des extraits de *Sagas*; un savant étranger naturalisé parmi nous, M. Malte-Brun, a promis une traduction de la *Voluspa* avec un commentaire; on annonce aussi que M. *Bruun Neergaard*, également recommandable par sa vaste érudition, son goût pour les arts et ses connaissances en minéralogie, s'occupe de la littérature *runique*. Espérons que tant de travaux nous donneront l'envie d'étudier les essais poétiques d'un peuple auquel l'Europe moderne doit peut-être sa civilisation.

M. Graberg de Hemso a publié en 1811 un *Saggio istorico su gli Scaldi o antichi poeti scandinavi*. J'ai achevé la traduction de cet ouvrage et je compte la publier incessamment. Je sais que l'original a essuyé quelques critiques; mais elles tombent toutes sur des erreurs de fait qu'il est facile de faire disparaître, et M. Catteau-Calleville, si versé dans l'histoire du nord, a rendu une entière justice à M. Graberg en annonçant son ouvrage dans le *Mercure étranger*.

Ma traduction contiendra plusieurs morceaux des Scaldes que j'ai imités en vers, tels sont le chant de mort de

*Hagward*, le poëme d'*Ervind Skaldaspiller*, connu sous le nom d'éloge du roi *Hakon Adelstens fostre* ( élève d'Adelstan ), fils de *Harald aux beaux cheveux*, ( Haarsagre ) l'ode de *Harald le Vaillant*, traduite en prose par Mallet et plusieurs fragmens des *Star Kotter* et d'*Erik Frode*.

J'y ai joint aussi un grand nombre de notes dont plusieurs sont très-étendues, une traduction du *vafthrudnismal* et un autre du *havamaal* ou *discours sublime* d'*Odin*.

Le chant de mort du roi *Ragnar Lodbrog* que j'ai imité en vers, fera partie de ma traduction. M. Graberg a inséré dans son ouvrage une version italienne de ce poëme faite sur celle de Mallet qui est en prose.

L'imitation en vers que l'on trouvera à la suite de cette notice, contient toutes les idées de l'original quoiqu'elle soit moins longue de moitié, j'ai retranché ces répétitions qu'on rencontre dans presque toutes les strophes : on n'y trouvera donc pas si souvent les phrases par lesquelles *Lodbrog* peint le carnage; ainsi, toutes les fois qu'il parle d'un combat, et il en est question dans la plupart des strophes, il dit qu'il a préparé une abondante nourriture aux animaux sauvages et aux oiseaux de proie.

*Aquilæ impetravimus tunc sufficientem*
*Hospitii sumptum in illa strage :*
*Multa præda dabatur feris, etc., etc.*

Ces expressions de la férocité et beaucoup d'autres semblables, telles que celles-ci, *ruit pluvia sanguinis de Gladiis : omnis erat vulnus unda; vadavit corvus in sanguine cœsorum : cucurrit arcus ad vulnus*, etc., plus fréquentes peut-être dans *Ragnar* que dans aucun autre Scalde, sont trop hideuses pour être répétées plusieurs fois en français. Ces idées appartiennent aux mœurs d'un peuple toujours en guerre et qui pensait que pour jouir de la vie éternelle il fallait mourir de mort violente, afin d'aller au *valhalla* s'asseoir à la table des dieux, où l'on buvait la *biere*, la *cervoise* et l'*hydromel* dans le crâne sanglant d'un ennemi.

Les strophes de l'original sont régulières et ont chacune six vers, je n'ai pu observer la même régularité dans mon imitation, parce que je l'ai faite d'après la version de Mallet, qui a retranché les fréquentes répétitions, et a souvent réuni deux strophes en une. Cependant j'ai profité de plusieurs idées qu'il a négligées, et qui m'ont paru mériter d'être connues. Je laisse aux lecteurs le soin de juger jusqu'à quel point j'ai conservé le caractère de cet étonnant et bizarre poëme. Ils trouveront à la suite de ma traduction de l'ouvrage de M. Graberg, une version littérale des vingt-neuf strophes de l'ode originale, à laquelle j'ai joint plusieurs notes mythologiques, historiques et grammaticales.

*Olaüs Wormius* a publié le texte runique du chant de *Ragnar*, dans son ouvrage intitulé : *Danica litteratura, antiquissima vulgo Gothica dicta, luci reddita* (Hafniæ, in-4°, 1636); il y a joint une traduction latine, et c'est d'après ce travail que j'ai fait le mien.

Chacune des strophes du poëme commence par le même vers que Wormius a traduit ainsi : *pugnavimus ensibus*, et que Mallet a mis en français de cette manière : *nous nous sommes battus à coups d'épées*.

M. Creusé de Lesser, qui a imité quelques passages du chant de *Ragnar* pour les mettre dans son poëme d'*Amadis*, a rendu le vers de l'original par celui-ci :

Nous nous sommes battus, et l'épée a brillé.

J'ai cru devoir conserver aussi ce refrain que j'ai arrangé à ma manière, pour le placer en tête de chacune des dix strophes plus ou moins longues dont se compose mon imitation. Mais avant de mettre sous les yeux des lecteurs ce singulier monument de poésie, de courage et de férocité, il faut en faire connaître l'auteur et les circonstances dans lesquelles il l'a improvisé.

*Ragnar Lodbrog*, qui régnait au huitième siècle sur le Danemarck et sur d'autres contrées du Nord, ne se fit pas moins distinguer par son talent pour la poésie que par sa

valeur et ses connaissances dans la navigation. Ses expéditions contre les îles Britanniques dont il fit, dit-on, la conquête, ses courses dans la Méditerranée, où il a pillé la Corse, la Sardaigne, les îles de la mer Ionienne et de l'Archipel, portant le fer et la flamme jusqu'aux portes de Constantinople, lui ont mérité le nom de *pirate* et de *brigand;* mais il est un des plus grands poëtes dont les annales du Nord fassent mention. *Brage*, *Boddasson*, et le troisième *Star-Kotter* ou *Star-Kodder*, Scaldes non moins célèbres que lui, vécurent à sa cour.

La *Ragnara Saga*, qui contient l'histoire de ce roi, est un monument curieux à consulter, malgré les fables que l'auteur de cette *Saga* ou chronique a recueillies, car avec de l'attention on peut reconnaître ce qu'elles contiennent de vraisemblable.

Après tant d'expéditions heureuses et de victoires, la fortune contraire attendait Lodbrog sur les côtes du *Northumberland*. A peine échappé au naufrage avec un petit nombre de ses compagnons, il osa s'y livrer à ses brigandages accoutumés, mais ses forces ne répondirent pas à son courage; environné par un ennemi supérieur en nombre, il fut pris, et *Ella*, roi du pays, le fit jeter dans une fosse pour y être dévoré par des serpens. Au milieu de cet affreux supplice, il improvisa son chant funèbre, dans lequel il vante la gloire de ses anciens triomphes et le mépris que les héros doivent avoir pour la mort; il exalte ensuite la félicité qui l'attend dans le palais d'Odin, et annonce que ses quatre fils vengeront son trépas. Voici mon imitation des plus beaux passages de ce chant célèbre, dont quelques strophes seulement sont de *Ragnar*. Les autres ont été composées par le Scalde chargé de chanter ses louanges, où suivant une opinion assez accréditée et très-probable, par *Aslang*, épouse du héros.

## CHANT DE MORT.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage,
Lorsque sur mes vaisseaux à la fleur de mes ans,
Vers des bords éloignés je portai le carnage :

A mon bras les loups dévorans
Durent une abondante proie,
Et sur les braves expirans
Les corbeaux par leurs cris témoignèrent leur joie.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage,
Ce jour où j'envoyai dans la nuit des tombeaux
Les enfans d'Elsingie immolés à ma rage :
Ensuite vers Ifa porté par nos vaisseaux,
Du sang des ennemis nos lances s'abreuvèrent,
Sous de terribles coups leurs armes se brisèrent,
Et la mort par nos mains moissonna les héros.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage,
Dans la grande journée où dix mille soldats
Mordirent la poussière au milieu des combats,
Et d'Albion couvrirent le rivage.
Plus heureux que l'amant enivré des faveurs
De la beauté qui lui livre ses charmes,
Je contemplais le sang qui rougissait nos armes
Et je voyais Hélah (1) suivre nos traits vainqueurs.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage,
Lorsque d'un bras victorieux
J'étendis du trépas le funèbre nuage,
Sur ce jeune guerrier fier de ses beaux cheveux,
Et qui dès le matin suivait d'un pied rapide,
La veuve qu'il trompait ou la vierge timide.....
L'homme traîne ses jours dans un honteux repos
S'il n'est jamais atteint par la flèche ennemie,
Mais aux combats perdre la vie,
Ce sont là les destins qu'attendent les héros.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage :
Eh quoi! ne faut-il pas qu'au printems de son âge,
Un brave des guerriers éprouve la vigueur,
Et fasse de la gloire un noble apprentissage ?
Pour plaire à la beauté, pour mériter son cœur,
Un amant doit briller dans le champ du carnage
Et faire à ce qu'il aime admirer sa valeur.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage :
Mais voilà qu'aujourd'hui les vierges du Destin
Viennent guider mes pas vers le palais d'Odin,

(1) La Mort.

Et mon trépas est leur ouvrage.
Ah! quand près d'expirer et que d'un fer vengeur
Je semais dans les rangs la mort ou la terreur,
Je préparais sa proie à la bête sauvage,
Et des vaisseaux brisés je hâtais le naufrage;
Devais-je d'un supplice éprouver la douleur?

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage;
Mais je pense avec joie au festin somptueux
Qu'on prépare pour moi dans le séjour des Dieux;
Bientôt le Vaxhalln (2) deviendra mon partage;
Oui.... bientôt j'y boirai dans un crâne sanglant,
L'hydromel, aux guerriers agréable breuvage,
Et méprisant la mort, je mourrai triomphant.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage;
Ah! si mes fils connaissaient mes tourmens!
Ah! s'ils savaient que d'horribles serpens
Sur mon sein sans défense assouvissent leur rage,
Pour frapper mes vainqueurs respirant les combats,
Puisqu'au sang des héros ils doivent la naissance,
Leur rapide valeur servirait ma vengeance,
Et sur mes ennemis punirait mon trépas.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage:
Le venin maintenant parvient jusqu'à mon cœur,
De la mort, sans pâlir, je reçois ce présage,
Et je sens de mes jours s'éteindre la chaleur;
Mais bientôt l'affreux cimeterre
De mes enfans servira la fureur,
Ils fuiront le repos, appelleront la guerre,
Et frapperont enfin mon farouche oppresseur.

Mon glaive teint de sang a prouvé mon courage
En cinquante combats où flottaient mes drapeaux:
A diriger la lance instruit dès mon jeune âge,
Je la plongeai souvent dans le sein des héros,
Et jamais aucun d'eux n'égala mes travaux;
Mais tout finit....., d'Odin la prompte messagère,
Conduit mes pas vers ce dieu qui m'attend,
Dans ses festins je vais boire la bière,
Mon heure est arrivée et je meurs en riant.

L. A. M. BOURGEAT.

---

(2) Le Paradis des braves.

# VARIÉTÉS.

## ANTIPATHIE NATIONALE.

*Anecdote donnée pour vraie.*

Un Anglais riche, nommé *Péters*, était né d'une famille catholique et eut la fantaisie de recevoir les ordres sacrés. Il partit pour l'Espagne, où il se flattait de voir sa religion florissante sous l'aîle de la sainte inquisition. Pressé par son zèle, il négligea avant de partir d'apprendre au moins un peu d'espagnol, ce qui l'exposa, dès l'instant de son débarquement en Espagne, à beaucoup de désagrémens.

Heureusement que dans le séminaire où il fut adressé, il se rencontra un étudiant Irlandais très-peu pécunieux. Les pauvres fermiers catholiques en Irlande, s'imaginent gagner le paradis et relever beaucoup leur famille en faisant étudier au moins un de leurs enfans pour la prêtrise; et ces pauvres jeunes gens, lorsqu'ils sont une fois bien farcis de théologie, ne se trouvent plus propres à rien, si ce n'est à être soutenus par charité soit dans des collèges étrangers, soit dans quelques châteaux où l'on professe leur religion, et où ils jouent le rôle d'aumoniers honteux. L'Irlandais consentit donc avec empressement à enseigner l'espagnol à son confrère, et en attendant il se fit son interprète. Habitant l'Espagne déjà depuis plusieurs années, il s'exprimait facilement en Espagnol, et il savait de l'anglais tout ce qu'un Irlandais peut jamais en savoir.

La convenance réciproque resserra peu à peu leur intimité. Tous deux étaient fort honnêtes gens, et s'entendirent fort bien. Les revenus de *Péters* qui étaient bons et qui arrivaient régulièrement servaient pour tous les deux. L'habitude est une seconde nature; lors même que l'Anglais parla bien l'Espagnol, il n'avait aucun motif

de rompre avec le complaisant Irlandais. Tous deux éloignés de leur pays, ils s'étaient confié leurs secrets et leurs espérances. Tous deux avaient reçu les ordres ensemble; mais enfin des arrangemens de famille rappelèrent *Peters* en Angleterre. Il ne pouvait laisser en arrière son compagnon, dont il s'était d'ailleurs fait une habitude. Il n'aurait pas voulu non plus altérer l'odeur de sainteté et de bienfaisance qu'il voulait laisser après lui. Il déclara donc au pauvre Irlandais, en présence des supérieurs de la maison, qu'il se chargeait de son sort s'il voulait le suivre. Celui-ci y consentit avec empressement, le comblant de remercimens, et confessant qu'abandonné de son généreux frère, il mourrait de faim, n'ayant pas même de quoi regagner son pays.

« Nos deux voyageurs arrivent à Londres; et, soit dans cette capitale, soit dans la province où *Péters* avait ses biens, leur union, leur charité chrétienne fait l'édification de tous ceux qui les connaissent. Tout-à-coup *Péters* est attaqué d'une maladie grave, pendant laquelle le prêtre irlandais donne à son frère tous les soins qu'on peut attendre d'un chrétien et d'un ami. Le mal augmente, et bientôt *Péters* est dans le cas de mettre ordre à ses affaires pour ce monde-ci et pour l'autre. Il reçoit les secours spirituels de son ami; mais il semblait toujours avoir un grand poids sur la conscience et le besoin de la soulager. Il fit enfin approcher l'irlandais, et tout le monde s'étant retiré : « Mon très-cher ami et bon frère, lui dit-il, il dépend de vous que je meure en paix : accordez-moi votre pardon, je vous en conjure, pour mériter d'être pardonné à votre tour ! »

« Mon digne ami, répondit l'Irlandais, vous ne m'avez jamais fait la moindre offense; mais, si le repos de votre conscience en dépend, confiez-moi les reproches que vous croyez avoir à vous faire, et soyez assuré que je vous pardonnerai. »

Le moribond lui dit alors : « Je suis le plus grand hypocrite que la terre ait porté. Vos qualités vous rendent

digne de l'amitié de tout homme vivant; vous m'avez constamment rendu des services, vous avez même fait une étude d'aller au-devant de tous mes désirs, et, quoiqu'en apparence j'en aye été reconnaissant, il faut que je confesse que vous êtes l'homme que je déteste et méprise le plus; tout en vous, jusqu'à vos prévenances, me déplaît, et cent fois, dans le fond de mon âme, je vous ai envoyé à tous les diables. Le besoin que j'eus de vous en Espagne, m'obligea à me rapprocher de vous, à ne pas vous quitter; une certaine honte, un besoin machinal que je maudissais, me fit continuer mes relations, et finalement vous emmener en Angleterre. Je trouvai plus commode d'être un hypocrite et un cœur faux que de me séparer de vous. J'ai cherché à surmonter ce profond dégoût, mais tous les efforts de ma raison et de la religion ont échoué devant ma haine. Vous êtes Irlandais. Il ne m'a pas été possible de surmonter une antipathie nationale, sucée avec le lait de ma nourrice, fortifiée depuis par toutes les plaisanteries, par toutes les histoires qui m'ont poursuivi depuis l'école jusque dans le monde, sur le compte de votre pays. J'ai, depuis plusieurs années, été à l'affût d'une occasion, d'un prétexte de vous faire un grand affront, qui pût réjaillir sur votre nation; mais il a plu à Dieu, sans doute pour le salut de mon âme, d'amener l'instant de ma mort avant celui de commettre ce péché; mais je n'ai point encore le degré de contrition et de repentance que je crois nécessaire, et n'attends mon salut que de votre pardon nécessaire. O mon frère! par la miséricorde divine que vous espérez pour vos propres péchés, accordez-moi la rémission des miens! »

Le prêtre irlandais, après l'avoir écouté tranquillement, prit la parole, et, sans la moindre émotion, lui répondit: « Mourez en paix, mon cher frère; je vous pardonne et vous demande la même grâce à mon tour. Mes besoins étaient si grands, que, sans vous, je ne savais que devenir; mais la douleur de devoir quelque chose à un Anglais, était pour moi si forte, qu'elle a toujours sur-

monté la gratitude que je devais à mon bienfaiteur. Quand je réfléchissais aux mauvais traitemens que mon pays reçoit du vôtre, je ne pouvais considérer le bien que vous me faisiez que comme un trop faible dédommagement des maux auxquels nous sommes en proie à cause de vous. Je ne croyais pas vous devoir plus de reconnaissance que le prophète Elysée n'en devait aux corbeaux que Dieu lui avait envoyés pour lui porter sa nourriture. Tous les sentimens contraires que je vous ai montrés étaient de purs mensonges. Si votre antipathie nationale est extrême, la nôtre n'est pas moindre; mais nous avons, de plus que vous, le tort que, si vous nous haïssez, au moins votre conduite est en général conforme à vos sentimens, au lieu que nous autres, en Irlande, nous vous traitons avec une hospitalité, fruit de notre timidité et de notre sottise, quoiqu'au fond nous n'en ayons pas moins de haine pour vous, ni moins de dignité nationale. Ainsi donc, mon très-cher frère, nous n'avons rien à nous reprocher : puisse la tombe effacer nos torts mutuels; je ferai tous les efforts possibles pour vous aimer dans l'autre monde. »

Sur cette assurance, l'anglais rendit l'âme médiocrement satisfait.

(*Extrait du* MONTHLY REPERTORY.)

---

## *Notice sur* ALEXANDRE ADAM, *Recteur de l'Ecole-Haute d'Edimbourg* (1).

ALEXANDRE Adam naquit à Coats, de Bergie, paroisse de Rafford, au comté de Moray. Son père cultivait une de ces petites fermes qui alors se trouvaient en grand nombre dans le nord de l'Ecosse. Peu favorisé de la for-

---

(1) Cet article et le suivant contiennent ce qui a paru le plus intéressant à recueillir des *Notices* insérées dans les papiers anglais, sur le docteur Adam et le docteur Hurd.

tune, il n'essaya pas moins de procurer à son fils les avantages d'une bonne éducation. Un maître de village lui donna les premières leçons du latin. Le jeune Adam étudia cette langue avec assiduité, espérant avoir dans quelque université une bourse qui pût lui fournir les moyens de se perfectionner; mais quand il se présenta au Collège-Royal d'Aberdeen, pour obtenir cette faveur, il eut le chagrin d'être refusé et renvoyé à son instituteur.

Doué de persévérance, il se rendit une année après (en 1758) à Edimbourg. Là son ardeur pour acquérir des connaissances fut cruellement contrariée par son défaut de fortune. Rien n'est plus triste et en même tems plus honorable pour lui que les détails dans lesquels entre son biographe, sur sa situation et sur le courage avec lequel il la supporta. Forcé de donner des leçons particulières à un jeune homme, il n'en recevait qu'une guinée tous les trois mois, et ce qui paraît à peine croyable, cette faible somme le faisait subsister. Mais aussi de quelle manière! logé dans une petite chambre, à l'extrémité d'un faubourg, pour quatre sols par semaine; il ne mangeait ordinairement, à l'exception du dîner, qu'un potage fait de gruau d'avoine et de petite bierre, dont il n'achetait qu'une demi-bouteille à la fois. Quant à son dîner, il consistait en un petit pain d'un sol qu'il mangeait en se promenant si le tems était beau, et, dans les jours de pluie, en montant quelqu'escalier. S'il avoit froid, il s'échauffait en courant; et les soirs, il étudiait chez quelqu'un de ses camarades. A ce moyen, il n'avait pas besoin de se procurer de lumière ni de combustibles.

Il paraît que cet état pénible dura long-tems, puisque sa *Grammaire Latine*, le premier ouvrage qui commença sa réputation, ne fut publiée qu'au mois de mai 1772. Le mérite de ce livre ne fut pas d'abord convenablement apprécié; mais Adam, ayant fait paraître un *Sommaire de Géographie et d'Histoire*, on commença à rendre justice aux soins qu'il prenait pour donner à ses ouvrages tout le dégré d'utilité dont ils étaient susceptibles. Ses travaux

étaient justement estimés depuis long-tems, lorsqu'en 1791, il donna au public ses *Antiquités Romaines*, dont le manuscrit lui fut payé 600 livres sterling. (13500 fr.) Le nom d'Adam fut alors placé parmi ceux des savans les plus distingués de l'Angleterre. On reconnut dans ce pays que ce dernier ouvrage était supérieur à tout ce qui existait déjà sur les mêmes matières; et il obtint les honneurs de la traduction en Allemagne, en France et en Italie.

Il avait consacré sept ans à faire un vaste dictionnaire latin, lorsqu'en 1800 il fit paraître à Edimbourg une *Biographie Classique* dont il n'avait pensé d'abord qu'à faire l'Appendice de cet ouvrage. L'étendue que ses recherches donnèrent à ce supplément projetté lui fit naître l'idée de le publier à part. Il en eut 300 livres sterling; de sorte que malgré le temps considérable qu'il employait à la composition de chacune de ses productions, cet homme recommandable, qui avait su long-tems se résigner à une vie si dure, jouit enfin dans la dernière partie de sa vie d'une sorte d'aisance. Il la dut à la publication de ses livres et à la place qu'il occupait avec un applaudissement général.

---

## *Notice sur le Docteur* HURD, *évêque de Worcester.*

CE savant Prélat naquit en 1718, à Penford, paroisse de Tettenhall, en Staffordshire, et étudia d'abord à Brewood, dans le même comté, sous William Budworth, à la mémoire duquel il rendit hommage, lorsqu'il composa la dédicace d'un de ses ouvrages. Il passa ensuite à l'université de Cambridge, et devint membre du Collége Emmanuel. La première de ses productions fut une pièce de vers sur la paix d'Aix-la-Chapelle. En 1749, il publia *Q. Horatii Flacci epistolæ ad Pisones et Augustum*, avec un commentaire anglais. L'éloge qu'il y fit de Warburton, lui valut la protection de ce prélat qui, de son côté, donna au commentaire de Hurd des louanges dont personne ne contesta la justice. En 1757, 1765, et 1776, ce commentaire fut

réimprimé avec trois dissertations que l'auteur y avait successivement ajoutées.

En 1750, les divisions qui troublèrent l'université, fournirent à Hurd l'occasion de faire paraître quelques écrits polémiques. Deux ans après, il entra dans les Ordres, et fut nommé un des prédicateurs de Whitehall; en 1753, il devint ministre de Saint-André le petit, à Cambridge. Parmi plusieurs sermons qu'il prêcha et fit imprimer, il en est un dont le sujet paraît très-digne d'être remarqué. Il traite des dangers de l'enthousiasme et de la bigoterie.

Lié de plus en plus avec Warburton, Hurd composa en sa faveur un pamphlet contre le docteur Jortin, et l'évêque, dans une lettre au docteur Lowth, combla d'éloges son savant défenseur.

Hurd avait vécu dans une laborieuse solitude sans avoir ressenti aucunes faveurs remarquables de la fortune, lorsqu'en 1756, il fut nommé recteur de Thurcaston, comme doyen des membres du collège Emmanuel. Depuis ce tems, il occupa plusieurs autres places aussi honorables que lucratives; mais son ardeur pour le travail fut loin de se ralentir. Nous passerons sous silence la plus grande partie des ouvrages qu'il fit paraître; mais nous croyons devoir indiquer des *remarques* adressées à Warburton, à l'occasion de l'*Essai sur l'Histoire naturelle de la Religion*. Hurd s'efforça d'y convaincre le célèbre David Hume, auteur de cet ouvrage, de défaut de logique. En 1772, il réunit en deux volumes douze sermons qu'il avait prêchés à Lincoln's Inn, devant des assemblées aussi nombreuses que distinguées. Il intitula ce recueil : *Introduction à l'Etude des prophéties, concernant l'Eglise chrétienne, et en particulier l'Eglise de Rome.*

En 1774, par les soins de lord Mansfield, « La mitre, » dit le biographe de Hurd, fut placée, comme elle devrait toujours l'être, sur la tête du génie et du savoir. » Hurd devint évêque de Litchfield et de Coventry, sans avoir sollicité cette dignité, et fut en conséquence nommé précepteur de l'héritier présomptif du trône. Ses nouvelles

fonctions ne l'empêchèrent point de publier encore quelques ouvrages.

En Mai 1781, il passa à l'évêché de Woroester, fut clerc du cabinet du Roi (clerk of the closet), et en 1783 refusa l'archevêché de Cantorbery.

En 1788, il rendit un hommage solennel à la mémoire de Warburton: il publia ses œuvres, 7 vol. in-4°., et en 1794, pour completter cette édition, il y joignit un *discours en forme de préface générale, renfermant quelques détails sur la vie, les écrits, et le caractère de l'auteur.*

On lui attribue une *adresse du clergé du diocèse de Worcester à Sa Majesté sur sa dernière proclamation*, 1^er^ juin 1792; adresse que son biographe qualifie d'admirable.

Hurd mourut au palais épiscopal de Hartlebury, le 28 mai 1808, à 90 ans; regretté de ses nombreux amis, et autant estimé pour ses vertus que pour le goût et l'érudition dont ses écrits théologiques offraient des modèles. Il n'avait point borné ses travaux à ces seules matières, et l'auteur de la Notice qui nous a servi de guide déclare expressément «que ses *Dialogues sur la Constitution* sont » des productions d'un rare mérite, que les politiques » peuvent étudier avec beaucoup de fruit ». Tous ces détails authentiques prouvent que le docteur Hurd fut un des écrivains qui, dans ces derniers tems, ont le plus honoré l'église anglicane.

# Gazette Littéraire.

## ANGLETERRE.

M. KINNEIR qui a accompagné l'ambassadeur que les Anglais ont envoyé il y a peu d'années à la cour de Perse, a publié un Mémoire géographique sur l'Empire persan (*A geographical memoir of the Persian empire*), qui paraît être ce qu'on a non-seulement de plus récent, mais de plus exact sur ce pays. La carte qui accompagne l'ouvrage est sur une fort grande échelle ; les provinces, les chemins, les montagnes, les rivières, et tous les lieux remarquables y sont soigneusement indiqués, et les positions déterminées, pour la plupart, par des observations faites sur les lieux. Cette carte seule se vend une guinée et demie, ce qui peut donner une idée du travail de son exécution.

Voici quelques traits de la description que M. Kinneir donne de *Teheran* (qu'il écrit *Tehraun*) le siège actuel du gouvernement.

Au sud s'étendent les ruines de la fameuse ville de *Rae* ou *Ragès*, à l'est les monts *Elburz* fameux dans les traditions persannes comme étant l'habitation des démons ; au nord le sommet du *Domavend* couvert de neiges ; au couchant une riche plaine embellie par la culture, et de nombreux villages présentent des contrastes frappans. *Theran* a une circonférence de quatre milles environ, avec une enceinte formée d'une forte muraille flanquée de tours et d'un large fossé. Il y a un glacis entre le mur et le fossé. Le seul édifice de quelque conséquence est la citadelle qui contient le palais du prince. Durant les chaleurs, le roi habite sous des tentes dans les plaines de *Sultanée* ou de *Oujan* ; tout ce qui est attaché à sa cour le suit, et la ville

ne compte pas alors beaucoup plus de dix mille habitans ; en hiver on prétend que le nombre s'en élève à soixante mille.

*Ispahan*, *Schiras*, *Teheran* ont été successivement le siége du gouvernement ; cette instabilité forme un des traits du caractère persan.

M. *Kinneir* recherche et fixe avec soin l'emplacement des ruines célèbres et particulièrement de celles de Babylone ; mais les ruines des plus illustres cités laissent moins de traces en Perse que par-tout ailleurs, à cause de l'usage immémorial des Persans de bâtir en briques. Les briques dont se font les maisons des particuliers et même l'intérieur des murs des plus grands édifices, sont simplement cuites au soleil, et lorsqu'elles sont exposées pendant un certain laps de tems à l'action de l'air et de la pluie, elle se réduisent en poudre et deviennent semblables au reste du terrain. Quant aux briques de revêtement des principaux édifices, et qui étaient cuites au four, elles sont perpétuellement enlevées pour resservir dans d'autres constructions. Il faut voir dans l'ouvrage même la description des informes restes de la grandeur des Babyloniens exposées à ces causes de dégradation.

---

## ALLEMAGNE.

AUTRICHE. — M. Suppantschitsch, professeur à Cilly, a été chargé par l'archiduc Jean de recueillir tout ce que la nature, l'art et l'histoire offrent de remarquable dans le cercle de Cilly, pour être déposé dans le musée *Johanneum* à Gratz. D'après l'encouragement que S. A. R. a daigné donner, on s'occupera de la description topographique, géographique et statistique des comitats limitrophes de la Hongrie, du côté de la Styrie ; tels qu'Œdembourg, Weszprim, Raab, et Wieselbourg, et dans la suite de celle des autres comitats. Cette description sera accompagnée de paysages, de cartes, etc. pour servir à un *Voyage pittoresque en Hongrie*.

## *Aperçu général des Journaux qui paraissent à Vienne en* 1813.

Il y a quinze ans qu'à l'exception de quelques feuilles d'annonces hebdomadaires, il ne paraissait en Autriche aucun journal littéraire. Depuis cette époque le nombre s'en est successivement augmenté, au point qu'on en compte actuellement *trente-trois*.

1. Les *Feuilles patriotiques* méritent d'être placées au premier rang pour leur utilité. Elles paraissent sous les auspices du gouvernement, et contiennent des pièces officielles, des mémoires historiques, géographiques, statistiques, d'économie rurale, et des morceaux relatifs aux arts, à l'industrie, etc. Il en paraît un cahier gr. in-4°. par mois.

2. Les *Annales de Médecine pour l'Autriche*, publiées sous la direction de la faculté de médecine de Vienne, et rédigées par les professeurs du collége de médecine. Elles contiennent, outre les mémoires de médecine et de chirurgie, les ordonnances relatives à la police médicale.

3. Le *Journal militaire*, dont les matériaux sont fournis par les archives de la guerre. L'éditeur est le lieutenant-colonel M. de *Rothkirch*, et il en paraît un cahier in-8° par mois.

4. Les *Mines de l'Orient*, ouvrage périodique d'un mérite généralement reconnu, publié par les soins et la libéralité de M. le comte de *Rzevuski*, et rédigé par M. de *Hammer*.

5. Le *Musée allemand*, publié par *Frédéric Schlegel*. Il est principalement destiné à l'histoire, à la littérature et aux progrès des beaux-arts en Allemagne. Il en paraît un cahier gr. in-8°. par mois.

6. Les *Archives d'histoire, de géographie, de statistique et d'art militaire*, renferment tout ce qu'il y a de plus intéressant dans ces différens genres. L'éditeur est M. *Joseph de Hormayer*, et il en paraît deux feuilles par semaine, chez *Strauss*. in-8°.

7. L'*Observateur autrichien*. Journal politique et littéraire, qui contient des analyses critiques d'ouvrages nouveaux, de pièces de théâtres, annonces de musique, etc. Le rédacteur est M. *Pilat*, secrétaire particulier de M. le comte de *Metternich*.

8. Les *Annales de la littérature autrichienne*. Le plus ancien journal littéraire de l'Autriche, fondé en 1801 par le professeur *Schultes*, et rédigé par lui jusqu'en 1806. Le Dr *Sartori* le rédigea ensuite pendant cinq ans, et fut remplacé en 1810 par M. *Glatz*. Ce journal a cessé avec la fin de l'an 1812.

9. Les *Archives de Cosmographie, de géographie et de statistique*, publiées par M. de *Liechtenstern*. Journal intéressant qui offre des

extraits de grands ouvrages, et des mémoires originaux sur plusieurs branches des différentes sciences. Il en parait un cahier gr. in-8° par mois, accompagné de cartes et de planches.

10. L'*Esprit du Tems*, publié à Brunn, en Moravie, par le capitaine de *Tielke*. On y trouve des extraits bien faits de tous les autres journaux sur des objets militaires, historiques, politiques et statistiques.

11. *Kronos*, nouveau Journal commencé en janvier, par M. *Brahm*, à Prague. Il doit embrasser tout ce qui a rapport à l'histoire du tems, à la géographie, l'histoire naturelle, la physique, etc.

12. Le *Collecteur* (der Sammler), journal d'amusement qui paraît à Vienne, rédigé par M. de *Portenschlag*. Il contient des historiettes, des anecdotes, des nouvelles de spectacles, de musique, etc.

13. *Thalie*, journal consacré aux beaux-arts, aux analyses de pièces de théâtres. Il est actuellement rédigé par M. *Bernard*, et parait par mois, accompagné de costumes de théâtre.

14. Le *Journal de la langue française* est exclusivement destiné à ceux qui veulent s'exercer dans cette langue. Le rédacteur actuel est M. de *Launoy*.

15. Les *Lettres d'Eipeldan*, journal populaire qui jouit d'une grande vogue depuis plusieurs années Le rédacteur est M. *Richter*.

16. *Journal mercantil*, contenant des mémoires sur l'industrie, les manufactures, le commerce, etc. de l'Autriche et des pays étrangers, tant originaux que traduits. On y joint le cours de change, l'annonce des faillites, etc.

17. Les *Nouvelles économiques*, publiées par M. *André* à Prague. Elles sont fort répandues en Bohême et en Moravie.

18. *Hesperus*, journal d'instruction et d'amusement du même rédacteur, publié à Prague.

19. *Magasin de l'industrie*, publié à Prague par le *même*. Compilation de journaux allemands et étrangers.

20 et 21. Deux journaux théologiques, le premier publié à Graez sous le titre de l'*Esprit de la Religion catholique*; l'autre, à Prague, sous le titre de *Bibliothèque des Prédicateurs*.

22. *Journal des Spectacles*, publié à Vienne par M. *Bauerlé*.

23. *Jocus* ou *l'Antihypochondriaque*, recueil d'anecdotes, de bons mots, etc., sans beaucoup de choix.

24. *Jocus, ou l'Ami de la maison en bonne humeur*. Journal du même genre que le précédent, publié à Prague.

25. La *Gazette de Graez* est accompagnée chaque semaine d'une feuille littéraire, sous le titre l'*Attentif* ou l'*Observateur*. Ce sont des

extraits de livres et de journaux sur l'économie rurale et domestique, la médecine populaire, et la géographie, accompagnés de nouvelles de théâtre. Le rédacteur est M. *Kolman*.

26. *Karinthia*. Ce journal, qui paraissait à Klagenfurt en Carinthie, a été supprimé.

27. Journal en langue esclavonne, commencé en 1813, sous le titre de *Cysarské kralowské widnuské nowiny*, rédigé par le professeur *Hromadko*. Journal destiné à l'instruction du peuple slave, et qui contient des extraits d'autres journaux et ouvrages. Il paraît à Vienne.

28. Le prof. *Palkowitsch* publie à Presbourg un autre journal slave, sous le titre de *Tydényk*.

29. M. de *Kultsar* publie à Pesth un journal hongrois, sous le titre de *Hazai Tudositasok*.

30. L'archimandrite grec *Anthime Gazi*, à Vienne, publie un journal littéraire en grec moderne, sous le titre de Ἑρμῆς ὁ Λόγιος.

31. La *Gazette de musique*, publiée à Linz et rédigée par le maître de chapelle M. *Gloeggel*.

32. Le *Journal d'économie rurale*, rédigé à Vienne par M. J. *Kreutz*, et publié à Vienne depuis janvier 1813.

33. Un autre *Journal de musique*, publié à Vienne, par M. J. de *Schoenholz*, depuis la même époque.

Outre les journaux, il existe à Vienne plusieurs cabinets de lecture subordonnés à la police. Les livres sont divisés en ouvrages nécessaires à l'étude et à l'instruction, et en ouvrages imprimés ou réimprimés par permission dans les états autrichiens.

Les principaux établissemens de ce genre, à Vienne, sont: le cabinet de M. Charles *Armbruster*, fils du secrétaire-général de la police et de la censure; celui de M. *Binz*, libraire-antiquaire, et celui de M. J. *Tauer*. (*Journal de la Littérature étrangère.*)

HONGRIE. Il vient de paraître à Bude le 2^e^ et le 3^e^ volume de la *Statistique du royaume de Hongrie*, en allemand (deuxième édition, augmentée et corrigée), par M. de Schwartner, professeur de diplomatique, premier conservateur de la bibliothèque, et sous-doyen de l'université royale, à Pest, assesseur du comitat de Pest.

Dans le 1^er^ volume qui a déjà été publié, l'auteur donne la description du pays, de ses habitans, de ses productions naturelles et industrielles.

La 1ers partie du 2e volume contient des idées générales sur la constitution hongroise, les lois fondamentales et la littérature de ce pays. La seconde traite de la succession héréditaire au trône, de la minorité et de la tutelle du roi, et de son couronnement. La 3e parle de sa personne, sa dignité, son rang et de son titre, des ornemens royaux, des armes, de la résidence, de la cour, de la reine, des princes et princesses. Dans la 4e, il s'agit des droits du roi relativement à l'église et à l'Etat, des Etats, de la diète et de la procédure adoptée dans cette assemblée.

Le 3e volume traite de la division politique du royaume, des départemens (dicasteria), de l'administration de la justice, de l'armée, des finances, des écoles, etc.

Il est superflu d'observer que c'est la meilleure statistique qui ait paru jusqu'à présent sur le royaume de Hongrie, M. Schwartner a été à portée de puiser, dans les meilleures sources, tous les renseignemens dont il avait besoin pour achever un ouvrage qui doit être apprécié non-seulement dans les Etats autrichiens, mais encore en France, où des écrivains, mal instruits, n'ont donné jusqu'à présent qu'une idée faible et souvent fausse sur ce pays intéressant. (*Gazette littéraire* de Gottingue.)

— M. Marton vient de publier, à Presbourg, les œuvres de poésie de Michel Vitez de Csokonai.

*Œdenbourg*. — A l'exemple de la société hongroise et allemande, qui existe depuis plusieurs années dans le gymnase protestant de cette ville, il s'est établi aussi, cette année, une société latine, qui a nommé, pour son président et directeur, le docteur Rumi, professeur de philosophie et d'histoire. En prenant possession de son fauteuil, le 24 mars, il a prononcé un discours sur *le Beau*. La société se propose de publier, tous les ans, un prospectus de ses travaux.

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° VIII.

## LANGUE PORTUGAISE.

BIBLIOTHÈQUE DU PRINCE

### LIRAS (1).

Cupido tirando
Dos hombros a aljava,
N'hum campo de flores
Contente brincava;

E o corpo tenrinho,
Depois enfadado,
Incauto reclina
Na relva do prado.

Marilia formosa;
Que ao Deos conhecia,
Occulta espreitava
Quanto elle fazia.

Mal julga que dorme...
Se chega contente,
As armas lhe furta,
E o Deos o naô sente.

Os Faunos mal viram
As armas roubadas,
Sahiram das grutas
Soltando risadas....

(1) *Liras*, chanson pour la lyre, la *scolie grecque*, et notre ode anacréontique. Ce morceau est tiré de la *Marilia de Dirceo*, poëme pastoral de Thomas Antonio Gonzaga, poëte vivant.

Acorda Cupido
E a causa sabendo,
A quantos o insultam
Responde dizendo :

Temieis as setas
Nas minhas maôs cruas?
Vereis o que podem
Agora nas suas!....

*Traduction.*

CUPIDON avait déposé son carquois, et folâtrait, heureux, dans un champ émaillé de fleurs.

Après le jeu vient la fatigue : il étend ses membres délicats sur la pelouse, et ne redoute aucun danger.

La belle Marilia ( elle connaissait bien le Dieu ) épiait, sans être vue, tous ses mouvemens.

A peine le croit-elle endormi.... triomphante elle s'approche, et d'une main furtive qu'il ne sent pas, lui dérobe ses flèches.

Voyant désarmé le fils de Vénus, les Faunes sortirent de leurs grottes en riant aux éclats.

Cupidon se réveille à ces bruyantes risées.... « Insolens, leur dit-il, vous redoutiez mes armes quand elles armaient mes mains cruelles; vous verrez ce qu'elles peuvent dans les mains de cette jeune beauté!..... »

S..É.

# LANGUES ORIENTALES.

## LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

### Les quatre Saisons de l'Amour.

Φαίνεται κἰ ὁ ἐρωτικὸς ὁ χρόνος πῶς νὰ ἔχῃ
Κἰ αὐτὸς τοὺς τέσσαρας καιροὺς καὶ μέ βαθμοὺς νὰ τρέχῃ.

Ἀρχίζ' ἀπ' ἄνοιξιν γλυκίαν, πάντοτε πόθου νέου
Μέ ἄνθη ἀγάπης τερπνά τινὸς προσώπ' ὡραίου.

Μέ πρασινάδας δροσεραῖς νόσιμης θεωρίας
Καί μὲ γλυκοὺς κυλαϊδισμοὺς κάθε συνομιλίας,

Καί κατ' ὀλίγον καταντᾷ εἰς ἕνα καλοκαῖρι
Θερμόν καί φλογερώτατον καὶ εἰς τὰ δύω μέρη·

Τότε καϊμοί ξενοχωρίας, πίκραις ζηλοτοπίας,
Ἐκεί λιγοθυμίαις συχναῖς, ἵδρωτες ὑποψίας.

Κ' ἐπάνω ὁπού φαίνονται κάποιας ἐλπίδος τρόποι
Τῆς ἀκδίας ἔρχεται φθινόπωρον κατόπι.

Καί λιγοζένει τῆς καρδίας ἡ λαύρα ἡ μεγάλη
Καὶ 'κεῖν' ἡ πρώτη ἄμετρος ἡ θέρμη μεταβάλλει.

Τά φύλλα τῶν ἐρωτικῶν σημείων πέφτουν κάτου,
Καὶ γιἄλλα μέρ' ὁ ἔρωτας, ἀνοίγει τὰ πτερά του.

Κἰ ὡς τόσον φθάνει καὶ χειμῶν μίας ἀδιαφορίας
Καὶ ἄνεμοι ψυχρότατοι φυσοῦν μεταμελείας

Μὲ τέτοιαν μιαν περίοδον σφαλοῦν οἱ τέτοιοι χρόνοι,
Ἀπ' τὸ οὐδὲν κ' εἰς τὸ οὐδὲν, καὶ μάταιοι οἱ πόνοι.

*Traduction.*

» Ainsi que l'année, l'amour a ses quatre saisons : comme
» elle il suit une marche régulière.
» D'abord c'est un printems aimable où la fleur du sen-

» timent nouvellement éclose, croît dans un cœur qu'a
» subjugué la beauté; pour tapis de verdure, l'œil aperçoit
» le visage enchanteur de l'objet aimé; et pour ramage,
» on entend ces douces conversations où s'échappent de
» tendres aveux.

» Mais bientôt à ce tems calme succède un été brûlant
» qui embrâse de ses feux deux cœurs bien unis. Alors
» s'élèvent mille peines cuisantes: la jalousie, les soupçons,
» les alarmes leur livrent de cruels assauts.

» Au milieu de ces orages, quelque rayon d'espérance
» vient-il à briller, l'automne de l'ennui commence à se
» faire sentir; cette vive ardeur se rallentit, et ces premiers
» feux du cœur s'éteignent promptement.

» Les feuilles mourantes des égards et des petits soins
» tombent à terre, et l'amour, agitant ses ailes, s'apprête
» à voler vers d'autres lieux.

» Peu-à-peu s'approche l'hiver de l'indifférence; peu-à-
» peu le vent glacé du repentir souffle dans le cœur attristé.

» Telle est la marche rapide et périodique que suivent
» les années de l'amour; en commençant il n'est rien, en
» finissant il n'est rien encore, et toutes nos peines sont
» perdues. »

Cette petite pièce est dans le goût oriental. Le style se rapproche beaucoup de celui des Arabes et des Persans, qui n'écrivent souvent que par figures et métaphores. Ce genre, fatigant lorsqu'il domine, rend la traduction difficile, et exige une certaine fidélité pour conserver à l'ouvrage une teinte locale et naturelle. Je n'ai point adouci les figures, ni corrigé ce qui pouvait paraître un peu outré; je sais bien qu'en prenant plus de liberté, j'aurais pu rendre ma version plus élégante, mais le texte qui l'accompagnait eût déposé contre moi, et je ne me suis permis que ce que j'ai cru nécessaire pour le français.

Je vais faire quelques observations sur plusieurs mots qui se trouvent dans le texte, et qui paraissent irréguliers, ou qui s'éloignent du grec ancien.

*Premier distique.* — Premier vers, κἱ pour κἀι. Dans les vers, lorsque la mesure l'exige, on retranche ordinairement αι. Ici on n'a ôté que l'α, on a laissé l'ι, parce qu'en joignant le κ' à l'article ὁ on eût été obligé de prononcer κ' ὁ, ce qui eût été trop dur. Plus bas au contraire, distique 6, vers 1^er^, on a retranché, comme d'habitude, αι; mais le mot qui suit commence par un ε, et la prononciation n'a rien de désagréable, Κ' ἐπάνω.

*Deuxième distique.* — γλυκίαν est l'accusatif féminin de γλυκὸς pour γλυκὺς. On trouve aussi, au distique suivant, γλυκοὺς comme accusatif pluriel. On dirait en grec ancien γλυκεῖς.

*Troisième distique.* — νόςιμης. Dans le grec moderne, comme dans le dialecte attique, on place l'accent sur l'antépénultième, quoique la dernière syllabe soit une longue. πρασινάδαις devrait être à l'accusatif à cause de la préposition Με pour Μετά, mais en grec moderne, on emploie souvent le datif pour le nominatif et l'accusatif. On voit, au 5^e^ distique, au 1^er^ et au 2^e^ vers, les mots πικραις et λιγοθυμίκις au datif, quoiqu'ils soient au nominatif dans la construction de la phrase.

*Huitième distique.* — πέφτουν pour πίπτουν. On a changé la tenue en aspirée, et l'ι en ε. Γιἄλλα pour γία ἄλλα. La préposition δια s'est changée en γία par euphonie.

Ἔρωτας pour ἔρως. Dans les noms imparisyllabiques masculins, l'accusatif pluriel sert de nominatif; dans les noms féminins, c'est l'accusatif singulier. On dit γυναικα, φλογα, pour γυνη, φλοξ.

*Neuvième distique.* — Le trait qui est sous les mots τέτοιαν μιαν τέτοιοι indique que ces deux syllabes doivent se prononcer d'une seule émission de voix : c'est la mesure qui l'exige. Peu familier avec la prosodie grecque, je ne connaissais pas la valeur de ce trait, j'en dois l'explication à M. Rhazis, professeur de littérature grecque : c'est sous lui que j'ai étudié, et c'est à lui que je dois les connaissances que j'ai pu acquérir dans cette langue.

DUVAL-DESTAINS.

## LITTÉRATURE ARABE.

### BEHRAM GOUR *et son fils*, ou *les heureux effets de l'amour* (1).

(Traduit de l'Arabe par GRANGERET DE LAGRANGE.)

L'AFFRANCHI d'Ibrahim a raconté :

Ibrahim m'envoyait souvent, avec quelques personnes attachées à son service, dans le *Korasan*, auprès d'un religieux célèbre par son instruction, par la douceur de ses mœurs et la longue expérience qu'il avait des choses passées. Allez, nous disait Ibrahim, allez trouver ce bon religieux, il vous enseignera la sagesse, et vous donnera de salutaires conseils. Nous partions donc pour le Korasan; et à notre retour Ibrahim nous questionnait avec empressement et voulait savoir tout ce que le religieux nous avait appris. Un jour nous allâmes voir le religieux, et après avoir eu avec lui un long entretien, il nous dit, au moment de notre départ : « Mes amis, je vous ai enseigné à être bons et sages; dites-moi maintenant, est-il quelqu'un parmi vous qui aime? Non, lui répondîmes-nous. Eh bien, reprit-il, aimez donc; que tardez-vous? Faites-vous chacun une tendre maîtresse. L'amour développe l'intelligence de l'être le plus stupide, il délie la langue de l'imbécille, il fait couler de nos lèvres des expressions délicates et pleines de douceur, il rend l'esprit plus vif et plus pénétrant, il donne à l'âme des ressorts inconnus, il lui ins-

---

(1) *Behram Gour* est le nom d'un roi très-célèbre de la Perse. On peut consulter la *Bibliothèque Orientale*, par Dherbelot, p. 172. *Ed. in-fol.*

J'ai extrait cette *Nouvelle* de *La Prairie émaillée de fleurs et le parfum délicieux*, par *le Schérif Assoiouthy*. Cet ouvrage mêlé de prose et vers, est divisé en cinq chapitres qui ont chacun autant de subdivisions. Il roule tout entier sur l'amour, le vin, les fleurs et autres sujets riants et susceptibles de recevoir les couleurs brillantes de la poésie.

pire des sentimens généreux et sublimes: enfin il est le charme de la vie, la source inépuisable du bonheur. Ah! mes amis, puisque vous êtes dans la fleur de votre âge, je vous en supplie, que les flammes d'un chaste amour embrâsent désormais vos cœurs. » Lorsque le religieux eut achevé ces paroles nous retournâmes vers *Ibrahim*, qui nous demanda, suivant son usage, quels étaient les préceptes que nous avions entendus. D'abord nous n'osâmes rien répondre; mais, comme il insistait, nous dîmes qu'il nous avait parlé de l'amour et des merveilles qu'il opère. Oh! il a eu bien raison, s'écrie avec transport *Ibrahim*. Mais savez-vous pourquoi il vous a tenu un pareil discours? Non, répliquâmes-nous. *Behram Gour*, reprit *Ibrahim*, avait un fils qu'il devait nommer un jour son successeur au trône. Loin de répondre aux espérances de son père, il croissait avec des inclinations basses, et ne faisait paraître ni génie, ni grandeur d'âme, ni amour pour la gloire et pour les sciences. Un si mauvais naturel affligeait extrêmement *Behram Gour*. Il prit enfin le parti de l'entourer de maîtres sages et éclairés qui, par des soins assidus, essayâssent de corriger ces graves défauts, et de réveiller en son âme l'amour de la vertu et de la gloire. De tems en tems le roi demandait de ses nouvelles, et le compte désavantageux qui lui en était rendu était pour ce malheureux père un sujet d'amertume et de douleur. Une fois il questionna en particulier le maître le plus habile et le plus prudent de son fils. Hélas! répondit-il au roi, tous nos efforts sont vains, et d'après ce qui vient de lui arriver, nous avons perdu l'espérance de le rendre meilleur. Eh! que lui est-il donc arrivé? interrompit vivement le père. Dernièrement, reprit le maître, il a vu la fille d'un gouverneur de province, et aussitôt il a conçu pour elle une violente passion: il ne voit qu'elle par-tout; il ne s'occupe, il ne s'entretient que d'elle. Agréable nouvelle! s'écrie tout-à-coup *Behram Gour*, bonheur inattendu! Mon fils aime, oui, j'espère qu'il va devenir sage. Puis il mande sur-le-champ le gouverneur de province, et après lui avoir fait jurer de garder

le secret, il lui dit : « Sachez que mon fils adore votre fille, et que je désire la lui donner pour épouse. Mais auparavant, il faut que vous ordonniez à sa maîtresse d'enflammer de plus en plus la passion qu'il a pour elle, et d'entretenir correspondance avec lui sans qu'il puisse la voir ni l'entendre un seul moment. Lorsque son amour sera au plus haut degré, votre fille aura soin de feindre du refroidissement à son égard, et même de lui faire savoir qu'elle l'a banni de sa pensée. Mon fils ne manquera pas de lui adresser des plaintes amères ; elle lui répondra qu'elle refuse de prendre pour époux un homme que ses penchans vils et méprisables rendent indigne du trône : qu'elle veut un roi et non pas un être qui préfère une vie lâche et sans honneur au travail et à la gloire. Vous m'instruirez alors, ajouta *Behram Gour,* de tout ce qui se sera passé entre nos deux amans. » Ensuite le roi fit venir le maître de son fils et lui enjoignit de l'exciter à entretenir correspondance avec sa maîtresse, en lui recommandant toutefois de se renfermer dans les bornes que l'honnêteté lui prescrit. Le gouverneur de province et le maître étant sortis de chez le roi, ils se mirent à exécuter les ordres qu'ils venaient de recevoir. Voilà donc la jeune fille qui envoie lettres sur lettres à son amant, et celui-ci de répondre aussitôt. Peu de tems après elle affecte des dégoûts, puis des mépris, puis enfin ne veut plus entendre parler du fils de *Behram Gour.* La cause de ce changement ne reste pas long-tems inconnue au jeune homme ; et soudain, ô prodige de l'amour ! il rentre en lui-même, il déteste sa conduite passée, et, sans perdre de tems, il met tous ses soins et toute son application à orner son âme et à cultiver son esprit. Que ne fait-il pas pour plaire à sa maîtresse ? Déjà il sait monter à cheval, manier adroitement la lance et l'épée, et faire arriver la flèche à son but. Ce jeune homme, naguères si indocile, si farouche, si grossier dans ses manières, si plein d'aversion pour toutes les choses honnêtes, le voilà devenu pour jamais aimable, charmant, doux, soumis et vertueux. « Mon père, dit-il

à *Behram Gour*, donnez-moi donc des chevaux, des armes, des étoffes précieuses et des esclaves; je veux travailler pour la gloire et soutenir mon illustre origine. Transporté de joie, son père lui accorde tout ce qu'il demande. Au bout de quelques jours, le jeune homme parle de sa maîtresse au roi, et le prie de la lui accorder pour épouse. *Behram Gour* consent à cette union, il en presse les doux momens, et nomme son fils l'héritier du royaume. Lorsque *Ibrahim* eut terminé ce recit, il ajouta : « Allez maintenant demander au Religieux pourquoi il vous a exhorté à aimer. » Nous partîmes à l'instant, et arrivés chez le bon Religieux, nous l'interrogeâmes et il nous raconta l'aventure merveilleuse de *Behram Gour* et de son fils.

# LANGUE ANGLAISE.

## THE DEATH-SONG OF AN INDIAN CHEROKEE WARRIOR.

THE sun sets in night, and the stars shun the day;
But glory remains, when their lights fade away....
Begin, ye tomentors! Your threats are in vain,
For *the son of Alknomook* will never complain.

Remember the arrows he shot from his bow!
Remember your chiefs by his hatchet laid low!
Why so slow? Do you wait till j shrink from the pain?
No! *the son of Alknomook* can never complain.

Remember the wood where in ambush we lay,
And the scalps which we bore from your nation away!...
Now the flame rises high.... you exult in my pain;
But *the son of Alknomook* shall never complain.

J go to the land where my father is gone;
His ghost shall rejoiced in the fame of his son:
Death comes like a friend, to relieve me from pain,
And the son of Alknomook has scorn'd to complain.

BY Mrs HUNTER.

*Traduction.*

## CHANT DE MORT D'UN GUERRIER DE LA NATION DES IROQUOIS.

LE soleil se couche dans les ténèbres, et les étoiles fuient l'éclat du jour; leurs clartés s'effacent, mais la gloire demeure..... Commencez, ô bourreaux! vos menaces sont vaines, car le fils d'Alknomook ne fera pas entendre un soupir.

Vous souvient-il des flèches qu'il décocha de son arc? Vous souvient-il de vos chefs que sa hache de guerre abattit dans la poussière? Quoi, vous tardez encore! Attendez-vous que je recule d'effroi devant les tortures?..... Non, le fils d'Alknomook ne fera pas entendre un soupir.

Rappelez-vous les bois où nous vous attendîmes, postés en embuscade.... Que de chevelures sanglantes nous arrachâmes des têtes

de vos guerriers !..... Enfin la flamme s'élève et monte dans les airs !..... Le fils d'Alknomook ne fera pas entendre un soupir.

Je m'en vais dans la terre où tu m'as précédé, ô mon père (1)! Ton ombre sera heureuse de la renommée de ton fils.... O mort! tu viens, comme une amie, me délivrer de la douleur, et le fils d'Alknomook a dédaigné de pousser un soupir.

Par Mistriss HUNTER.

---

## THE DYING PERUVIAN CACIQUE.

THE dart of *Isdabel* prevails! 'twas dipt
In double poison..... J shall soon arrive
At that blest island, where no tigers spring
On heedless hunters; where ananas bloom
Thrice in each moon; where rivers smoothly glide,
Nor thuudering torrents whirl the light canoe
Down to the sea; where my forefathers feast
Daily on hearts of Spaniards!..... Oh my son!
J feel the venom busy in my breast....
Approach, and bring my crown, deck'd whith the teeth
Of that bold christian who first dar'd deflour
The *Virgins of the Sun*..... And, dire to tell!
Robb'd *Pachacamac's* altar of its gems.....
J mark'd the spot where they interr'd this traitor,
And once, at midnight, stole i to his tomb,
And tore his carcase from the earth, and left it
A prey to poisonons flies..... Preserve this crown
With sacred secrecy: if e'er returns
The much-lov'd mother from the desert woods
Where, as i hunter late, i hapless lost her,
Cherish her age..... Tell her i ne'er have worshipp'd
With those impious strangers; and when disease
Preys on her languid limbs, then kindly stab her
With thine own hands, nor suffer her to linger,
Like christian cowards, in a life of pain!....
J go! great *Capac* beckons me!.... Farewell!...

By the Rev. JAMES WHARTOIX.

---

(1) *Le pays des ames*, selon le systême religieux des Indiens d'Amérique.

*Traduction.*

## LE CACIQUE PERUVIEN MOURANT.

ELLE a vaincu la flèche lancée par *Isdabel;* trait fatal qui fut deux fois trempé dans un poison mortel..... Encore quelques instans, et j'arriverai sur tes bords, île fortunée ! où des tigres féroces ne fondent point sur l'imprudent chasseur, où l'ananas fleurit trois fois dans une lune (1), où les fleuves roulent mollement leurs paisibles ondes, où, bruyans comme le tonnerre, des torrens qui tourbillonnent n'engloutissent point la faible pirogue dans l'abime des mers; terre heureuse! où, dans la joie des festins, mes ayeux se repaissent des cœurs arrachés aux Espagnols....

O mon fils! je sens le poison qui dévore mes entrailles....., approche, apporte-moi ma couronne; elle est ornée des dents de ce hardi chrétien, qui, le premier, osa ravir les *Vierges du Soleil*, qui dépouilla (ô forfait exécrable!) l'autel de *Pachacamac* (2) des diamans dont il étincelait..... Je remarquai la place où ils avaient inhumé ce traître, et quand sonna l'heure de minuit, je me glissai silencieusement jusqu'à sa tombe; j'arrachai du sein de la terre son horrible cadavre, et l'abandonnai en proie aux insectes dévorans.

Conserve bien cette couronne, qu'elle soit un mystère inviolable et sacré. Si jamais ta mère, ta mère bien aimée, revient de ces bois déserts où j'eus naguères le malheur de la perdre à la chasse, prends un soin pieux de sa vieillesse; dis-lui que je n'ai point adoré le Dieu de ces étrangers impies; et quand les infirmités du vieil âge rongeront ses membres affaiblis, alors aie pitié d'elle, poignarde-la de ta propre main; ne permets pas qu'elle traîne, comme ces lâches chrétiens, les tristes restes d'une vie languissante, en proie à la douleur.....

Je pars; je vois le grand Manco-Capac (3); il m'appelle..... Adieu!...

S..É.

---

(1) Un mois.

(2) Le Soleil, dieu des Péruviens.

(3) Le fondateur de l'Empire des Incas.

*Notice biographique sur* JOHN ANTES (1).

JOHN ANTES naquit le 24 mars 1740, à Frederik-Town, comté de Philadelphie, dans l'Amérique septentrionale. Peu de tems après sa naissance son père connut le fameux comte de Zinzindorf, et entra dans la société des frères Moraves.

« Quand le comte, dit M. Antes, prit congé de mon » père, il désira voir tous ses enfans, et plaçant alors sa » main sur ma tête de la manière la plus solennelle, me » recommanda à la grâce de Dieu notre sauveur, le priant » de me protéger et de me guider pendant toute ma vie. » Cette circonstance fit sur mon esprit une impression » ineffaçable. »

On doit l'en croire, car il fut un ardent missionnaire de sa secte. Il s'était rendu habile dans la mécanique, et principalement dans l'horlogerie, lorsqu'en 1769 il fut désigné pour faire partie de la mission qui se formait alors au Caire.

Nous n'entrerons point dans plusieurs particularités de son voyage, qu'il a décrites avec un soin assez minutieux; elles n'auraient probablement pas pour nos lecteurs autant d'intérêt qu'elles peuvent en avoir eu pour lui; mais nous nous arrêterons sur une circonstance qu'il décrit avec beaucoup de chaleur et de vérité.

Habitant depuis neuf ans la capitale de l'Egypte, il avait eu le bonheur et l'adresse de ne pas tomber dans les mains des Beys et de leurs satellites « qui, dit-il, supposent » toujours que les Européens sont riches. » Mais le 15 no-

---

(1) M. Antes étant mort à la fin de 1811, la Société religieuse à laquelle il appartenait publia sur sa vie un *Mémoire* dont la plus grande partie avait été écrite par lui-même. Ce mémoire vient d'être inséré par fragmens dans le 75e nº du *Monthly Repertory*. Nous avons cru devoir en extraire ce qui nous a paru le plus digne d'être conservé.

vembre 1770, se promenant dans la campagne avec le consul vénitien, il fut assailli par quelques-uns des Mameluks d'Osman-Bey.

« Ils nous dépouillèrent incontinent de nos habits, de » nos schalls et de tout ce qui pouvait avoir quelque va- » leur; nous demandant cent maktufs ou sequins turcs (1), » et nous menaçant de nous mener vers leur maître si » nous ne les leur donnions pas aussitôt. »

M. Antes et son ami n'avaient que quelques pièces d'argent; ils les offrirent, mais elles furent refusées avec dédain. On voulut que le vénitien restât pour otage, tandis que M. Antes irait chercher dans la ville la somme exigée; mais le généreux frère morave aima mieux demeurer entre les mains de ceux qu'en Angleterre il aurait sans doute appelés «*gentlemen* de grand chemin.» On l'amena devant le bey qui le reçut très-mal. Mis en prison, il voulut essayer d'obtenir la liberté en donnant à son geolier le peu d'argent qu'il avait. Ce digne gardien prit la somme, et le conduisit dans un cachot où il le lia de la manière la plus cruelle. M. Antes fut ensuite amené de rechef devant le bey, et alors sa patience, sa résignation chrétienne furent mises aux plus cruelles épreuves.

« En entrant, je vis un petit tapis de Perse que l'on » avait placé là pour moi. C'était une marque de civilité, » car quand les gens du commun doivent recevoir la bas- » tonade, on les étend sur la terre nue. Le bey me de- » manda de nouveau qui j'étais. — Anglais. — Que faites- » vous? — Je vis de ce que Dieu m'envoie (phrase usitée » chez les Arabes). Il s'écria : jetez-le à terre! Je de- » mandai ce que j'avais fait. — Quoi, chien, répondit-il, » vous osez demander ce que vous avez fait! jetez-le à » terre! »

---

(2) Evalués par l'auteur en monnaie anglaise à environ 9 francs chacun.

Après avoir décrit les préparatifs du supplice, il ajoute :

» J'étais dans cette position, lorsqu'un officier vint me » dire à l'oreille : — Ne vous laissez pas battre, donnez- » lui mille dollars et il vous délivrera. — Je réfléchis » que si j'offrais alors de l'argent, le bey, probablement, » enverrait avec moi quelques-uns de ses gens pour le re- » cevoir, et qu'ainsi je serais obligé d'ouvrir mon coffre- » fort, dans lequel je gardais non-seulement mon argent, » mais des sommes considérables qui m'avaient été con- » fiées. Le tout, très-probablement, aurait été emporté en » même tems. Déterminé en conséquence à ne point en- » velopper les autres dans mon malheur, je répondis : Je » n'ai pas d'argent à donner. »

Cette réponse vraiment héroïque produisit un effet auquel on devait s'attendre. M. Antes fut cruellement bâtonné à la plante des pieds. On voulut savoir si, à défaut d'argent, il n'aurait pas quelque objet précieux. « J'offris, » dit-il, une carabine richement montée en argent, que » je pouvais donner sans ouvrir mon coffre-fort. » Cette offre fut rejettée, et les bourreaux recommencèrent.

Tous ces actes d'oppression et de cupidité n'avaient eu jusqu'ici rien de bien extraordinaire; mais nous arrivons à un incident remarquable.

Le bey et ses gens, enfin persuadés que réellement leur victime n'était pas riche, résolurent de la relâcher, et voici le parti qu'ils prirent.

» Quand j'arrivai encore une fois devant le bey, il dit à » un de ses officiers : — Est-ce-là l'homme dont vous » me parliez? — L'officier marcha vers moi, me regarda » en face, comme pour bien démêler mes traits, puis, » tout-à-coup, élevant les mains : — Par Allah, s'écria- » t-il, c'est lui-même! c'est le meilleur homme qui soit » dans tout le Caire, et mon ami très-intime; oh, que je » suis affligé de n'avoir pu vous en informer plus tôt! — » Quand il eut prononcé diverses expressions dans ce » sens, le bey lui répondit : — En ce cas, emmenez-le, » je vous le donne; et s'il a perdu quelque effet, ayez

» soin qu'on le lui rende. — De ma vie je n'avais vu cet
» officier, et je m'apperçus bientôt que c'était là une ma-
» nière trompeuse de se défaire de moi. Je fus obligé de
» marcher encore jusqu'à ce que je fusse hors de la pré-
» sence du bey. Ensuite les domestiques de mon ami pré-
» tendu me portèrent à sa maison qui était fort loin de là.
» Il m'offrit quelque chose à manger, et me fit faire un
» assez bon lit; ce qui me fut le plus agréable, car la plus
» grande partie de mes vêtemens m'ayant été enlevée,
» j'éprouvai un grand froid. Tout ce qu'on me rendit, ce
» fut un vieux schall de Cachemire. Je demandai à l'offi-
» cier si ce qui m'arrivait était une preuve de l'hospitalité
» tant vantée de ses compatriotes envers les étrangers;
» mais je n'eus d'autre reponse que: — *Min Allah! Mak-*
» *tub! Makkadder!—Cela vient de Dieu! Cela est écrit dans*
» *le livre du destin, auquel on ne peut rien changer!* »

Et après avoir donné à son *ami* ces consolations, l'officier du bey lui fit payer 20 liv. sterling, dont probablement son maître eut sa part.

Le malheureux Antes souffrit long-tems des suites de cette *avanie*. Au mois d'août 1781, il fut rappelé en Europe pour assister à un synode général de ses frères, en Saxe. Cinq ans plus tard il se maria, et enfin en 1808, ayant eu la permission de renoncer à un emploi qu'il avait exercé avec tant de zèle, de courage, et aussi avec de grandes peines, il choisit Bristol pour son séjour. Ses talens en mécanique lui procurèrent une existence agréable, dont il lui eût sans doute été très-possible de jouir plus tôt, si, au lieu de se livrer à son enthousiasme religieux, il se fût contenté d'être un artiste habile. Des maladies qui s'accrurent successivement le mirent au tombeau le 17 décembre 1811.

# LANGUE ALLEMANDE.

*Extrait d'un ouvrage ayant pour titre :* SUR L'ACTION SYMPATHIQUE DES ÊTRES ; *par* M. J. LOEW (1).

(*Dissertation inaugurale au grade de docteur à l'Université royale de Landshuth en Bavière.*)

L'AUTEUR se propose de traiter dans cet ouvrage de ce qu'il y a d'éternel dans la médecine, et de nous faire connaître ce que, dans son langage mystique, il appelle le médecin né des lumières de la grace. Il n'y a d'éternel dans la médecine que cette sympathie que le titre annonce, mais que l'auteur se garde bien de préciser ou

(1) Un savant étranger à qui nous avions demandé de coopérer au *Mercure étranger*, nous a envoyé cet article en y joignant une lettre que nous croyons également utile de publier.

» J'ai été sensible à votre invitation ; vous jugerez si le morceau que j'ai l'honneur de vous adresser peut trouver place dans vos annales. Comme vous avez pris l'engagement de rendre compte du mouvement intellectuel des peuples qui cultivent les lettres, vous vous êtes imposé, à ce qui me paraît, l'obligation de nous faire connaître et les progrès et les égaremens de l'esprit humain. L'exposition de ces égaremens ne sera pas la partie la moins utile de votre entreprise, car le bon sens n'est jamais assez sur ses gardes contre les chimères de la crédulité et de la superstition, qui tendent sans cesse à s'établir sur les ruines de la saine philosophie. Dans ses conjectures sur les progrès à venir de l'esprit humain, M. de Condorcet n'a eu nul égard à l'influence des passions. Ce défaut de calcul affecte les belles perspectives qu'il présente et les rend illusoires. Les lumières n'épurent pas toujours les passions, et celles-ci emploient souvent les lumières pour attaquer et pour resserrer le domaine de la raison. L'insouciance d'ailleurs qui accompagne l'accumulation des richesses, la présomption, l'exaltation et le goût de la nouveauté, ouvrent un champ facile à l'erreur.

de définir. Qualité occulte, elle anime tous les points de l'univers. C'est dans elle que repose la toute puissance du verbe; c'est d'elle que proviennent les facultés créatrices dont nous jouissons dans de certains momens, et c'est par elle que le médecin né des lumières de la grace obtient cette plénitude de vertus curatives ou médicinales qui n'est autre chose que l'esprit de Dieu ou plutôt Dieu lui-même dans un mode donné de révélation.

L'appétit est la première et la plus énergique des sympathies qui puissent exister d'un objet à un autre.

La cause du mouvement des corps, qu'on appelle gravitation, n'est qu'un appétit, qu'un désir immense de s'unir au principe de toute action. Cette même cause porte nos sentimens sur un être invisible. Ainsi tous les sujets de la nature tendent à se replonger dans le

---

» Nous avons vu les Français, abusant des principes de la politique spéculative, en renverser tout l'édifice; et nous voyons aujourd'hui la philosophie spéculative des Germains provoquer le retour des sciences occultes dont le 18e siècle se glorifiait d'avoir triomphé. En changeant de formes et de langage ces extravagances peuvent faire beaucoup de chemin, s'il est dans les destinées de l'Europe de retomber dans l'ignorance, suite ordinaire des grandes crises politiques.

» L'ouvrage dont je vous présente l'extrait est une dissertation inaugurale au grade de docteur. Elle respire, selon l'usage de ces sortes d'écrits, l'esprit de l'école. Ainsi tout un corps enseignant (l'Université de Landshuth en Bavière) professe comme doctrine le mélange le plus bizarre qu'il soit possible de concevoir, de théologie et de physique, de spinosisme et de cabale. Une pareille doctrine ne serait que ridicule et plaisante, si on ne l'appliquait pas à la vie pratique et particulièrement à l'art de guérir. L'amour est le spécifique universel de cette nouvelle école; s'il est adopté les débutans auront un avantage décidé sur les anciens de la Faculté, etc. »

sein de la Divinité, source unique de la pensée, du vouloir, de la force, de la santé, de la convalescence, du bien-être et du bonheur.

Le moteur qui transporte dans les plages éloignées les oiseaux de passage, les poissons, les insectes, et qui les ramène dans leurs anciennes demeures, est le même que celui qui fait passer les astres de l'aphélie au périhélie et qui les renvoie à leur point de départ. Il préside aux migrations des peuples, il conduit dans des pays inconnus les hommes à découvertes et les conquérans qui ne sont proprement que de grands voyageurs. C'est lui qui fait que l'aiguille aimantée tourne sympatiquement dans le sens de l'axe terrestre; c'est lui qui fait qu'un pôle trouve l'autre, qu'un sexe s'approche de l'autre, et c'est d'après la même loi motrice que nos pressentimens et nos vœux nous lancent dans un séjour plus pur que celui de la terre; ces pressentimens apparaissent avec plus d'énergie peu de tems avant la mort, particulièrement chez les personnes étiques ou qui sont attaquées de phthisie. Vers le dernier terme de leur existence, leurs rêves les transportent dans des contrées délicieuses et dans un pays de merveilles. L'envie de voyager est dans beaucoup de maladies un présage certain des approches de la mort.

La médecine a pris naissance dans les temples, elle doit y rentrer. Le sommeil préparatoire et mystérieux qu'y subissait le malade, provenait de l'emploi du magnétisme animal. C'est par le magnétisme animal que la médecine va se régénérer.

Toutes les grandes opérations de la nature s'exécutent pendant le sommeil, tel que l'accroissement du fœtus, celui des plantes.

Il en résulte que le somnambulisme est le meilleur état pour y voir clair.

Pour qu'une guérison devienne ce qu'elle doit être, c'est-à-dire sympathique, il faut qu'elle s'effectue par l'amour et par la foi.

Toute action dans la nature est ou *génération* ou *conception*.

Les différentes forces de la nature aspirent à l'égalité ou à se mettre en équilibre. La force supérieure appelle la force inférieure; elle y excite du désir et de la volonté; et la force inférieure s'évertue à s'élever au niveau de la force supérieure.

La pesanteur, la cohésion, les corps métalliques, magnétiques, électriques, les astres attirent ce qui leur est analogue, ou plutôt provoquent une suite d'opérations qui ont rapport à cette conformité.

La vie dès corps organiques consiste dans le jeu mystérieux des sphères consensitives : c'est de la magie. L'esprit s'incarne dans la matière; le cerveau communique sympathiquement ses dispositions à tous les organes du corps, et tout le corps en acquiert une tendance à se changer en cerveau. Déjà le lait et le sperme sont des matières cérébrales; mais certaines maladies, la mort et la putréfaction, produisent l'achèvement de cette transformation en cerveau et en sont l'accomplissement.

Chaque maladie n'est proprement qu'un acte de digestion ou de putréfaction par lequel l'organe en souffrance ou tout le corps (particulièrement dans les fièvres putrides) se digérant lui-même, prépare une nouvelle génération. Aussi existe-t-il la plus grande analogie entre les produits de la maladie et la substance du cerveau qui est le type de toute susceptibilité vitale.

Dans toute sensation qu'on éprouve, on s'éprouve soi-même. Le son que j'entends me fait retentir; la vue d'un objet développe ma propre lumière.

Il en résulte que l'efficacité du magnétisme et celle du

galvanisme peuvent s'élever à un degré d'autant plus éminent que l'exercice a développé l'activité des organes. C'est ainsi que la faculté de prévoir l'avenir, de prophétiser et celle d'apercevoir les esprits augmentent avec la foi et l'humilité de celui qui s'y abandonne.

Le magnétisme animal est le premier, le dernier et l'unique instrument par lequel les corps puissent agir les uns sur les autres.

La vue d'un mets ragoûtant et le souvenir seul de ce mets produisent la salivation. La vue de certaines drogues (telles que la rhubarbe et l'émétique) agit sur l'estomac, sur le rectum et le foie comme si on les avait prises. C'est ainsi que la volonté du magnétisme, quoique opérant de loin, porte l'estomac à vomir ou un abcès à s'ouvrir. Toutes les idiosyncrasies et la plupart des passions naissent de la même manière.

Les animaux phosphoriques, qui par le simple attouchement laissent échapper des étincelles, comme les chats; les fleurs et les fruits qui répandent de fortes odeurs excitent chez certaines personnes un état semblable au somnambulisme.

On connaît les effets que produisent quelques reptiles venimeux dont le poison agit à une grande distance, ou dont le regard, comme celui du *crotalus horridus*, étourdit les rats, les belettes, les oiseaux, les écureuils, au point de les faire descendre des arbres pour se jeter dans sa gueule.

Il est des maladies telles que l'épilepsie, la manie, l'hypocondrie qui se communiquent par l'aspect ou la description de ces maladies.

De-là les effets des émotions qu'éprouvent les femelles des animaux lorsqu'elles sont pleines, et qu'éprouvent plus particulièrement les femmes enceintes. C'est dans la femme que repose le secret de la terre:

elle est le sanctuaire de toutes les révélations sympathiques.

Voilà pourquoi la femme est si susceptible de tous les genres d'impressions, pourquoi elle sent si profondément et avec tant de délicatesse : elle est dominée par le bas-ventre et par les organes qui sont dans le rapport le plus immédiat avec la terre, tandis que l'homme est gouverné par la tête et les parties supérieures du corps, ce qui lui donne plus d'analogie avec les astres qu'avec la terre.

La femme est plus susceptible que lui de magnétisme animal. Les maladies du bas-ventre sont plus fréquentes et plus dangereuses chez les femmes, celles de la tête et de la poitrine le sont chez les hommes.

La plus haute et la plus mystérieuse révélation sympathique, c'est la conception et la grossesse. Cette conception provient réellement du Saint-Esprit dont l'homme n'est que l'organe : par cet acte la femme devient génératrice et créatrice à l'exemple de l'homme ; elle s'élève à la dignité virile par une création qui lui appartient.

Par cette exaltation de son être elle acquiert une plus grande aptitude à recevoir des impressions, à être affectée par la colère, par la surprise, par l'envie. Ces affections produisent des effets sur le fœtus dont la mère, qui a acquis une qualité virile, représente le cerveau, le système nerveux, l'organe des sens. C'est par cette raison que les maladies des parens se communiquent aux enfans et qu'on voit paraître les macules appelées : *Naevi materni*.

Ces macules, taches ou autres difformités, se montrent ordinairement à la tête, au front, aux organes des sens, à la poitrine et au bas-ventre.

C'est le front qui marque le plus dans la colère. La poitrine et le bas-ventre ressentent davantage les com-

motions magnétiques; la frayeur sur-tout agit sur ces parties.

C'est du bas-ventre que naissent les rêves que Dieu nous envoie et qu'il est bon de consulter.

Les organes d'où proviennent les rêves : l'estomac, le foie, les parties sexuelles de la mère et du fœtus se font face réciproquement, et cela nous explique pourquoi les femmes enceintes éprouvent si fréquemment des visions, des extases, etc.

L'acte de vision est une véritable génération comme toute autre action des sens. La lumière, la flamme, les couleurs sont l'esprit créateur des choses dans sa plus haute manifestation de sa gloire.

L'action réciproque des étoiles, du soleil et des planètes est une animation réciproque par intuition, une génération par lumière.

L'idée de l'accouplement des sexes est inadmissible dans plusieurs espèces de végétaux; mais un sexe provoque l'activité de l'autre par le simple fait de l'intuition.

L'action la plus intime des choses se réduit à un contact sympathique; il n'arrive jamais de mélange ni corporel ni spirituel. Aussi d'après un mythe indien les espèces se propageaient autrefois d'abord par un regard, puis par un sourire, dans un tems plus grossier par un baiser, puis par l'attouchement des mains, et à mesure que la dégénération s'accrut par le contact du corps entier.

Par la raison que le contact est la plus matérielle des actions, il en est aussi la plus spirituelle, ses effets pénètrent le plus loin dans l'intérieur. Tout attouchement est une magnétisation.

Vous ne pouvez toucher une pierre sans la mettre en commotion, ni sans la rendre vivante.

C'est par l'attouchement et par la friction que le fer

devient vivant et vivifiant, et c'est par une friction analogue que l'air et la lumière changent les fluides en gaz et les élèvent au plus haut degré d'existence.

La secousse magnétique, ou électrique, le mouvement des corps, la friction et le frottement, tout acte de création enfin est accompagné de son, de lumière ou de chaleur. Un coup violent, une pression forte sur le cerveau, sur les poumons, sur le foie, sur l'estomac ou sur tout autre organe du corps, après nous avoir fait soudain apparaître un éclair ou entendre le bruit du tonnerre, produit sur le patient un sommeil magnétique qui, avec une rapidité extrême, le met dans un état de parfaite clairvoyance en le livrant à la putréfaction.

Les souffrances et la mort épurent le corps et le rendent susceptible de recevoir le principe d'une existence supérieure à celle qui vient de s'évanouir. C'est par ce fait qu'on a remarqué que les personnes mortes dans de grands tourmens sont entourées d'une zone lumineuse, et que les hommes pieux et les saints qui s'abandonnent aux macérations de la chair, se trouvent pendant le sommeil entourés d'une sphère de rayons.

Dieu a imprimé à tous les êtres un instinct mystérieux à l'aide duquel ils s'aperçoivent, se reconnaissent, se touchent réciproquement et jouissent l'un de l'autre en amour. C'est ainsi que les médicamens agissent sur l'organe en souffrance qui les désire sympathiquement. Nous devons à cette sympathie la découverte des médicamens que la folie humaine a très-injustement attribués au hasard.

Comme toute guérison s'effectue par l'amour et par la foi, le meilleur médecin est celui qui connaît l'amour, qui en est pénétré et qui en exerce l'action magique.

Ce n'est que peu à peu et par la suite d'un accrois-

sement de corruption parmi les hommes que la médecine a cessé de puiser dans les sources de la magie céleste, et qu'elle a eu recours aux viles productions de la terre pour y chercher des vertus curatives. Abjurant le vrai culte, l'art de guérir s'est plongé dans l'idolâtrie.

L'atmosphère anime le métal, et le fer devient sensible pour toutes les destinées de la terre; il devient pour l'univers ce que le système nerveux est pour les êtres organiques.

Les élémens dont se compose l'atmosphère (l'eau, l'électricité, le calorique, la lumière) développent la vie métallique avec d'autant plus de force que ces métaux sont plus oxidables, plus fusibles, plus portés à se volatiliser.

Les métaux oxidables (tel que le zink) sont ceux que les rabdomantiques reconnaissent avec le plus d'énergie et de préférence à tous les autres.

Les métaux renferment le principe et le germe de toute animation. C'est des métaux qu'on retire les médicamens les plus efficaces : ils régénèrent la partie matérielle de la vie, la masse nerveuse.

Dans les animaux la partie terreuse l'emporte sur la partie métallique. L'ame de l'homme au contraire est un son métallique, ses idées en sont la musique.

L'oreille nous révèle l'intérieur de l'homme. Les fonctions qu'elle remplit par rapport au système des os, le métal les remplit par rapport à la planète entière; il en est l'organe d'ouïe, de langage, de mouvement.

Entendre, parler, sonner, mouvoir ne sont que les différens modes d'un même acte d'existence. Voilà pourquoi il y a de la sympathie entre les idées et le langage, entre le son et les gestes, entre le mouvement

et les figures des sons, les figures de la danse et celles de la rotation des astres.

Le noyau des planètes est de nature métallique. Le métal est la substance primitive de tout ce qui existe et le monde métallique est la racine de l'arbre de la vie.

Mais comme le son est l'ame des métaux, l'ame de toutes les choses de ce monde réside dans la voix, dans le chant, dans le langage, et voilà pourquoi la musique est si salutaire dans beaucoup de maladies. Elle est le verbe par qui tout a été créé; elle est la plus parfaite révélation du magnétisme universel.

De même que le métal la racine des plantes a aussi un sens profond pour les secrets de la terre. Selon les anciens, la racine de la mandragore révèle des choses miraculeuses qui se passent dans l'intérieur du globe.

Par la fleur et les parfums les sympathies des plantes s'étendent fort loin. Les végétaux sympathisent surtout avec les insectes : les uns et les autres ont un instinct profond pour la lumière. Dans les uns et les autres l'amour des sexes, qui se cherchent et qui se trouvent à des distances très-éloignées, excite en eux des odeurs pénétrantes.

Quelques espèces d'insectes s'exaltent par l'amour jusqu'à la phosphorescence. On connaît leur sympathie avec l'atmosphère. Les insectes en présagent les changemens.

L'eau communique aux êtres qu'elle nourrit dans son sein une force vitale particulière. L'efficacité de l'eau se fait sentir dans la plupart des maladies. Les poissons sont remarquables par leur lascivité, par leur fécondité, par leurs migrations (où ils suivent le mouvement de l'axe magnétique du globe), par leur phosphorescence et par l'électricité de plusieurs de leurs espèces. Les gymnotes, la raie torpille, le trichiures, les silures,

la loche d'étang ainsi que différens genres d'amphibies sont météorologiques.

La vertu curative des lézards dans le scirrhus, la syphilis, et dans plusieurs maladies de la peau, est un fait reconnu.

Les oiseaux vivent dans une sphère d'activité plus élevée.

Dans l'élément le plus mobile cette classe d'êtres représente la vie métallique avec le plus de liberté.

Le développement de leurs organes d'ouïe et de mouvement, la prépondérance du système des os, l'éclat phosphorique et le serrement métallique du plumage, leur chant, leurs migrations qui arrivent au printems et en automne, d'accord avec le mouvement et la direction du magnétisme terrestre; toutes ces circonstances réunies annoncent la sympathie des oiseaux avec le monde métallique. Comme les métaux ressentent le plus les variations intérieures du globe, de même les oiseaux sont affectés des changemens de l'atmosphère et de l'influence des astres. C'est avec raison que le vol des oiseaux a toujours été regardé comme prophétique. Leurs migrations sont soumises aux lois physiques avec la même rigueur que l'aiguille aimantée est assujettie à l'influence de l'astre terrestre et que la limaille obéit à l'influence de l'aimant. Tout cela, jusqu'à la rotation des étoiles, n'est qu'une révélation physique, une imitation matérielle de l'éternelle rotation, des esprits autour du centre d'amour de celui qui a créé l'univers.

La révélation de la vie, soit extérieure, soit intérieure, soit par rapport à la forme, soit par rapport au mouvement, est par-tout ellyptique. Voyez les orbites des astres, la direction des mines métalliques, celle des grandes chaînes des montagnes. La forme et le mouvement ellyptiques se découvrent dans la circula-

tion des liquides chez les êtres organiques. On les retrouve dans l'histoire. Les migrations des peuples ne sont pas arbitraires comme on pourrait croire; elles ont suivi la direction du magnétisme terrestre et de ses variations. Si des causes particulières ont modifié leurs mouvemens, il faut regarder ces modifications comme les perturbations et les excentricités des mouvemens planétaires. Les mœurs, les religions, les formes politiques des Etats, les maladies épidémiques sont soumises aux mêmes lois : elles ne sauraient franchir le cycle magique qui les retient dans leurs orbites.

L'atmosphère est l'esprit dégagé du globe, c'est l'élément de la métempsycose, l'ascension céleste des êtres terrestres, l'empire de la résurrection, le paradis de l'amour.

L'homme est l'image de Dieu sur la terre. Les métaux et les élémens exécutent ses ordres. Il crée l'aiguille aimantée, il fait mouvoir la baguette divinatoire, il arrache des sons harmonieux au verre. Son haleine et son attouchement magnétisent l'eau, les métaux, les vêtemens.

Il faut donc respecter les talismans, les amulettes, la magie des signatures, l'efficacité des conducteurs dans les maladies, On connaît la vertu des monnaies de fer, d'argent, de plomb, de soufre dans les hémorragies, dans l'épilepsie; celle de la *chorea sancti viti* dans les spasmes, celle du jaspe, de l'agathe et de l'émeraude contre les hémorroïdes et contre la gravelle. On connaît l'effet du camphre sur les parties sexuelles, de l'imposition de la tanche sur le cœur dans l'ictérus. C'est ainsi que par une simple friction on guérit les douleurs rhumatiques, arthritiques, spasmodiques.

La transmission et la diversion des maladies se fait voir de la manière la plus profonde et la plus mysté-

rieuse dans le rapport de la mère avec le fœtus pendant la grossesse, le rajeunissement de la mère, l'amélioration de sa constitution physique, la cessation de différentes maladies.

Tout cela n'est pas uniquement du magnétisme animal, c'est quelque chose de plus relevé; c'est un esprit vivifiant, un esprit qui jadis produisit dans la médecine cette époque romantique où un amour plein de foi mariait le ciel à la terre, où l'astrologie, l'alchymie et la magie fleurissaient à côté de beaucoup d'autres merveilles.

La grande science de l'homme, c'est celle de sa volonté. Par une volonté forte, toute remplie de Dieu, un médecin ne peut manquer de faire des miracles.

L'esprit de Dieu reste avec ceux qui l'aiment sincèrement. L'inspiration de l'artiste ne se sépare pas du chef-d'œuvre que cette inspiration a produit. Ainsi l'esprit de Dieu entoure sans cesse les choses que des hommes saints ont touché ou qui ont rapport à eux. De-là provient la vertu miraculeuse des images, des lieux consacrés, des temples, etc.

L'homme n'est pas seulement en contact avec la terre, il est en conjonction avec le monde des astres. Son corps est une image du ciel, une image du corps astral. L'un et l'autre sont animés du même esprit.

Tout ce que les astrologues ont dit sur la concordance des étoiles avec le corps humain sur les sympathies particulières entre tel ou tel corps céleste, et les organes de l'homme, tout cela est très-vrai. Les animaux, les planètes, les métaux exercent leurs influences, et les corps célestes exécutent au haut du ciel des mouvemens analogues à ceux qui se passent dans l'intérieur de l'homme.

Le soleil correspond avec la tête ; il touche immédiatement la sphère du cerveau.

Cela est démontré par les phases de la plupart des maladies nerveuses, par celles de l'épilepsie, de la catalepsie, de la manie, de l'évanouissement et de l'apoplexie, par les correspondances de certaines céphalalgies avec le cours du soleil, par l'influence du soleil sur la circulation du sang, par les différences du pouls au matin, à midi, au soir, à minuit, par la période journalière du sommeil et de la veille, et par les mouvemens du cerveau qui correspondent avec ceux du soleil.

Je craindrais de fatiguer la patience du lecteur si je m'engageais dans le développement des correspondances que l'auteur croit découvrir entre les planètes les plus rapprochées du soleil et les organes des sens, entre les astérides et les organes de la respiration, entre les comètes et le sang. Il traite bien à fond des influences de Jupiter et de celles de la lune, des oppositions et des conjonctions des planètes qui influent sur les glandes du cou, sur les organes de la digestion, etc. Saturne et Uranus, dont les orbites occupent plus d'espace que les orbites des autres planètes, réagissent le plus fortement sur le soleil. C'est ainsi, dit-il, que l'estomac, le foie et les parties sexuelles réagissent sur le cerveau.

La différence des deux moitiés du système planétaire, supérieure et inférieure, et des deux hémisphères de chaque planète se renouvelle, selon notre auteur, dans le dualisme de la conformation du corps, dans le rapport positif et négatif des cotés droit et gauche. Il en conclut que la vie astrale et la vie animale s'avancent dans les mêmes formes et d'après les mêmes lois.

Les rapports numériques des astres, les tems de leurs rotations, leurs distances, la grandeur de leurs orbites,

l'accroissement et la diminution de leur lumière, tout cela est significatif.

Le secret de la création de tout être vivant se trouve dans le nombre trois. La faculté créatrice, la faculté conceptrice et l'incarnation. On reconnaît l'influence de ce nombre dans l'acte de la digestion et dans celui de la supuration, dans les paroxismes de la fièvre, dans plusieurs maladies pernicieuses où le troisième jour est un jour décisif. Le troisième jour est également celui où commence une génération d'un autre ordre : la putréfaction. C'est le jour de la résurrection, le jour où une nouvelle vie s'élève du sein même de la mort. Le nombre sept est le nombre le plus important de tous.... Mais en voilà assez. Je finis mon extrait qu'on pourrait étendre encore fort loin.

---

### LE GERME ET LE FRUIT DU TALENT,

*Anecdote véritable, sur le célèbre graveur* SCHMITZ.

Le professeur Krahe occupait, vers la fin du siècle dernier, la place de sur-intendant de la galerie de tableaux de l'électeur palatin à Dusseldorff. Un jour, il reçut la visite d'un jeune garçon boulanger de la ville, lequel, après un court préambule, tira de sa poche un livre et le lui présenta en montrant l'intention de le lui vendre. Le professeur ouvre le volume et voit que c'est un livre de prières, orné, comme au tems des momeries religieuses, de quantité de miniatures et de gravures ; et après un plus mûr examen, il reconnut que c'était celui même dont l'électeur de Cologne, Clément-Auguste de Bavière (*élu en* 1723), avait ordonné la publication, et dont les exemplaires étaient devenus fort rares et fort chers. Son premier mouvement fut de s'enquérir d'où provenait ce livre : le jeune homme, en rougissant de modestie, répondit que ce n'était qu'une

imitation entreprise par quelqu'un qui en avait emprunté le modèle. — Et de qui cette copie? ajouta M. Krahe. — De moi, répartit le timide imitateur. Le professeur recommença avec plus de soin l'examen du livre; et quoiqu'il y mît la plus scrupuleuse attention, ses yeux, quelque exercés qu'ils fussent, pouvaient à peine distinguer la copie de l'original. Il ne fut plus maître de sa surprise, et demanda au jeune garçon, pourquoi il ne s'était point adonné à l'art de la gravure plutôt qu'au métier de boulanger? — Le jeune homme répliqua; que c'eût été son vœu le plus cher; mais que son père, chargé d'une nombreuse famille, était hors d'état de subvenir aux frais de l'instruction convenable à un graveur. J'ai résolu, reprit-il, de m'appliquer à cet art; mais attendu, comme je vous l'ai dit, que mon père ne peut rien faire pour moi, et connaissant votre passion pour les dessins, j'ai conçu l'espoir de vous faire acheter ma copie, et de faire ressource du prix. Je me crois fondé à espérer de mon industrie et de ma bonne fortune des progrès ultérieurs. — Venez demain ici, mon ami; venez-y sans faute, s'écrie aussitôt M. Krahe, avec une énergie qui peignait à-la-fois son admiration et son plaisir.

Le lendemain, de grand matin, le bon professeur se rendit chez un ami, à Keyzersweth, petite ville distante de quelques milles de Dusseldorff, d'où était natif son son jeune protégé. Cet ami, par sa fortune, pouvait faire le bien, et il en avait le désir. Krahe lui fit le récit de son aventure de la veille, lui exposa les rares dispositions du jeune homme, et le pria de prêter à ce naissant artiste deux cents couronnes. Il deviendra indubitablement un graveur distingué, ajouta-t-il, et sera, dans peu d'années, en état de vous rembourser : au surplus, je vous en garantirai le paiement. — Je ne veux point de garantie, interrompt avec feu le généreux ami; et il avança trois cents couronnes.

Krahe revint combler les vœux de son intéressant jeune homme, qui reçut l'argent avec les transports du plus vif

enthousiasme. Il quitta aussitôt four et pétrin, s'instruisit dans la géométrie, s'appliqua au dessin, et acquit une connaissance suffisante de l'histoire.

Deux ans d'un travail assidu firent faire au jeune homme des progrès tellement rapides, que M. Krahe lui conseilla de quitter Dusseldorff, où il ne pouvait espérer d'étendre davantage ses connaissances, et de se rendre à Paris avec des lettres de recommandation qu'il lui promit pour M. Wille, graveur célèbre de cette capitale.

Schmitz (c'était le nom du jeune artiste) suivit le conseil de son digne patron; et, pour ménager d'autant mieux son petit trésor, fit à pied le voyage de Dusseldorff à Paris. Mais le malheur voulut qu'il tombât malade, au moment où il y arrivait; et quoiqu'il eût trouvé asile dans un couvent où il fut admis avec tous les égards de l'hospitalité et soigné avec toute l'attention possible, néanmoins les dépenses accidentelles auxquelles il se vit forcé pendant sa maladie, qui fut assez longue, épuisèrent ses moyens pécuniaires.

Lorsqu'il eut recouvré sa santé, le sentiment de cet amour-propre délicat, qui accompagne si fréquemment le véritable génie, l'empêcha de se présenter chez M. Wille, aux yeux duquel il ne pouvait plus offrir que l'aspect repoussant des livrées de la misère.

Un jour, que, tristement préoccupé de sa triste situation, il errait çà et là dans les rues, il fut rencontré par deux soldats de la garde suisse : l'un d'eux l'accosta et entama une conversation en ces termes : — Jeune homme, n'êtes-pas Allemand? — Oui. — De quel endroit? — De Keyzerwerth près Dusseldorff. — Eh! vous êtes mon compatriote! Que faites-vous ici? Schmitz lui raconta son histoire, qu'il termina en observant qu'une longue maladie avait consumé une grande partie de son tems et absorbé la totalité de son pécule; il ajouta qu'il ne pouvait cependant supporter l'idée de devenir à charge à personne. Les compâtissans militaires lui conseillèrent de s'enrôler parmi eux, en l'assurant que leur service n'était point rigoureux,

et qu'il lui laisserait le loisir de suivre la pente de son génie. Schmitz accepta la proposition, fut présenté à un capitaine du régiment, enrôlé pour quatre ans; et peu après enfin, présenté, par son capitaine même, à M. Wille. Il obtint, pour se livrer à l'étude de la gravure sous la direction de cet illustre artiste, tout le tems que la nature de son service permettait de lui accorder, et continua ainsi, pendant quatre ans, à la fin desquels il eut son congé.

Pour atteindre, s'il était possible, la perfection, il prolongea de deux ans son séjour à Paris, et mit tous ses soins à vaincre, par de nouveaux efforts, les difficultés de son art. A l'expiration de ces deux années, il retourna dans sa patrie, muni des meilleures attestations sur ses talens, son amour pour le travail et la moralité de sa conduite.

Le bon M. Krahe le reçut à bras ouverts, fut enchanté de ses progrès, et l'employa aux travaux du cabinet dont il avait la surintendance. Schmitz continua, pendant deux ans, de travailler sous l'inspection de ce professeur, se conduisant toujours de manière à mériter de plus en plus l'affection de son estimable chef.

Un jour, vers la fin de cette époque, M. Krahe invita notre artiste à un repas où devaient assister plusieurs de ses amis. Réuni à cette bande joyeuse, Schmitz se livrait aux charmes de leur société et partageait de son mieux l'allégresse commune, lorsque tout-à-coup il apprit que le repas avait pour objet de fêter un étranger; et quel étranger, ô ciel! l'heureux mortel destiné à devenir l'époux de la fille cadette du professeur; d'une demoiselle belle, à ses yeux, comme un ange, et sage comme Minerve. Frappé de saisissement, l'éperdu Schmitz ne pensa plus qu'à faire une prompte retraite, et l'effectua aussi tôt que la décence le lui permit, laissant les convives chanter et rire en toute liberté.

Le lendemain matin, il retourna au cabinet, l'esprit abattu et dans la plus morne contenance. Ce changement subit fut remarqué par son bienfaiteur qui le pressa de lui en faire connaître la cause. Schmitz, s'exprimant à peine

et d'une voix altérée, confessa qu'il avait grandement failli de s'être aussi fortement épris d'une demoiselle qui, daus si peu de tems, devait passer dans les bras d'un autre. — Avez-vous fait connaître à ma fille toute l'étendue de votre affection? lui dit le père. — Jamais, répondit le noble jeune homme; je ne l'ai pas même laissé entrevoir. Pouvais-je, moi qui n'ai ni titres, ni fortune, ni prétentions quelconques, être assez peu honnête pour parler d'amour à la fille de mon ami, de mon patron, de mon bienfaiteur! c'était assez pour moi de la voir; j'observais sans cesse ma conduite, afin d'écarter tout soupçon..... et maintenant, j'apprends que dans peu je vais être privé de la seule satisfaction à laquelle j'osais aspirer!

Le bon professeur, attendri, mit tout en usage pour consoler Schmitz, et relever son courage. Il l'assura de toute son amitié; lui déclara qu'il le chérissait comme son propre enfant; mais en même-tems il l'exhorta vivement à surmonter son amour pour Henriette, lui faisant apercevoir l'inconvenance qu'il y aurait, sur-tout dans les conjonctures présentes, de nourrir plus long-tems cette passion.

Le pauvre jeune homme convint de la justesse de ces représentations, et promit d'obéir. Mais la secousse était trop violente pour sa constitution; il tomba malade, et fut en danger pendant plus de quatre mois. M. Krahe eut pour lui toutes les attentions imaginables, et lui donna toutes les consolations qui étaient en son pouvoir; mais, jamais dans aucune de leurs entrevues, le nom d'Henriette ne fut prononcé. Cependant, la triste situation de cette victime de l'amour le plus discret ne put rester cachée à celle qui en était la cause innocente : elle en fut touchée, et le plaignit de tout son cœur; mais, quoique la pitié soit bien voisine de l'amour, le devoir et l'honneur maintinrent rigoureusement la barrière qui existait entre eux.

Pendant que tout cela se passait, le prétendu était retourné chez ses parens; et il n'était pas difficile de juger,

par la teneur de ses lettres, qu'il cherchait à faire naître des prétextes pour se soustraire à l'union projetée, quoiqu'il n'osât point exprimer clairement sa façon de penser à cet égard. Henriette le devina et lui donna pleine liberté de suivre la pente naturelle de ses inclinations, en renonçant à se prévaloir jamais de sa promesse. La réponse fut telle qu'elle l'avait prévu. Son amour-propre fut un peu blessé de la facilité avec laquelle son prétendu renonçait à elle; mais bientôt après elle songea à la modération et aux souffrances de Schmitz; et sa compassion se changea peu-à-peu en un tendre penchant; alors elle ne craignit plus de s'adresser à son père : « Cher auteur de mes jours, lui dit-elle, je sais que vous avez toujours souhaité d'avoir Schmitz pour gendre : tous les obstacles sont écartés; annoncez lui que Henriette consent d'être à lui, si elle peut encore contribuer à son bonheur. »

Le père, enchanté, informa des dispositions de sa fille l'amoureux Schmitz, à qui ces bonnes nouvelles faillirent d'abord être funestes; mais enfin, il revint à lui, et son constant protecteur le serrant dans ses bras, le conduisit aux pieds du généreux objet de sa passion. En passant la soirée auprès de sa chère Henriette, il recouvra sa raison et ses forces.

Mais quelle fut la surprise de tout le monde lorsque, le lendemain matin, on apprit que ce modèle des amans venait de quitter la ville dans une voiture à quatre chevaux, emportant avec lui ses planches et ses dessins! Quel coup de foudre pour le bon Krahe! quelle douleur pour la pauvre Henriette!

On prit tellement cette frasque pour l'acte d'un cerveau désorganisé, que l'on redouta bientôt autant le retour du fugitif que l'on avait pleuré son départ. On ne recevait pas un mot de lui, rien qui pût calmer les inquiétudes; enfin, le neuvième jour, il revint de Munich, portant un ordre au trésorier du palatinat de payer désormais, chaque année à Schmitz, une pension de 600 florins.

Il était allé se jeter aux genoux de l'électeur-palatin ; il lui avait découvert son amour, sa position ; il avait mis sous ses yeux les certificats de sa bonne conduite et les preuves de ses talens : le cœur de son altesse avait été fortement ému, et elle lui avait donné cette pension. — Ah ! mon prince, disait en se relevant le sensible Schmitz, me voici donc à l'avenir plus digne d'Henriette.

( Cette anecdote, qui se rapporte au période de 1770 à 1782, est extraite d'un ouvrage allemand très-estimé, qui a pour titre : *Muséum fur Kunslers und Kunstliebhaber.* )

# LANGUES DU NORD.

OBSERVATIONS SUR LA FINLANDE, *tirées de plusieurs ouvrages et mémoires qui ont paru en Finlande même et en Suède.*

ERIC, surnommé le saint, qui monta sur le trône de Suède dans le milieu du douzième siècle, montra pendant tout son règne un grand zèle pour la propagation du christianisme. Vers l'an 1155, il entreprit une croisade contre les Finois établis entre les deux grands golfes de la Baltique, celui de Bothnie et celui de Finlande, et voisins d'un côté de la Russie, de l'autre de la Laponie. Attachés à leurs idoles et jaloux de leur indépendance, les Finois opposèrent aux Suédois une résistance opiniâtre et leur livrèrent des combats sanglans. Ayant rencontré Henri, évêque d'Upsal, qui avait accompagné le roi, ils le mirent à mort, pendant qu'il passait un lac couvert de glace. Eric parvint cependant à établir le christianisme et la domination Suédoise dans les parties du pays situées au S. et au S.-E., qui ont formé depuis la Finlande proprement-dite et le Nyland. Environ un siècle après, en 1249, Birger, comte du palais et ensuite régent pendant la minorité de Valdemar son fils qui était parvenu au trône, pénétra plus avant et soumit les contrées connues depuis sous le nom d'Ostrobothnie et de Tawastland. Il établit des forts, augmenta le nombre des églises, et fit venir des colonies suédoises. L'an 1293, les Suédois firent de nouveaux progrès ; sous la conduite de Torkel-Canutson, régent de Suède, pendant la minorité du roi Birger; ils avancèrent dans les provinces de Sawolax et de Carélie. Ce

fut ainsi que la Suède acquit peu-à-peu une vaste étendue de pays qui reçut depuis le titre de grand duché de Finlande. Les limites du côté de la Russie furent fixées par plusieurs traités. Gustave-Adolphe-Le-Grand les étendit le plus par le traité de Stolbowa conclu en 1617. Mais après la mort de Charles XII, en 1721, la Russie obtint par le traité de Nystad le gouvernement de Wiborg entre le lac Ladoga et le golfe de Finlande; en 1743, elle se fit encore céder à la paix d'Abo un district limitrophe jusqu'au fleuve Kymene, et par le dernier traité conclu récemment la Finlande lui est tombée en partage dans toute son étendue (1).

La première culture de la Finlande fut l'ouvrage des colonies suédoises qui s'établirent le long de la côte. Les indigènes se formèrent ensuite aux travaux agricoles et aux arts mécaniques. On fonda des villes où, sous le règne de Gustave Vasa, se fixèrent des marchands allemands et écossais. Mais, vers la fin du seizième siècle, le pays devint un théâtre de dévastation. Sigismond, roi de Pologne, appelé au trône de Suède, après la mort de Jean III son père, eut pour compétiteur Charles son oncle, duc de Sudermanie. Claude Fleming, homme puissant, revêtu des premières charges militaires, se déclara pour Sigismond et entreprit de conserver à ce prince la Finlande où il s'établit avec un corps de troupes; il rejeta toutes les propositions, tous les ordres qui arrivèrent de Stockholm; il s'empara des ports et ferma le passage aux troupes que le duc envoya de Suède. Les paysans finois se soulevèrent dans plusieurs provinces et prirent part à la

---

(1) *Voy.* les Histoires de Suède de Dalin, Botin, Lagerbring, et la *Description de la Finlande de Diurberg*, imprimée à Stockholm en 1808.

lute des rivaux qui se disputaient la couronne de Suède. Fleming fit marcher ses soldats contre eux; ils se défendirent avec des massues et des piques, mais il en périt 11,000 dans la province d'Ostrobothnie. Les campagnes furent ravagées et un grand nombre d'habitations devinrent la proie des flammes. Cependant Sigismond avait succombé en Suède, et Charles avait obtenu l'autorité suprême. Ce prince se rendit en Finlande avec une armée; Claude Fleming était mort depuis peu; mais son fils, également attaché à Sigismond, fut pris et condamné à avoir la tête tranchée; Charles ordonna plusieurs autres exécutions et se livra à la vengeance sans écouter aucune représentation. Il prit cependant ensuite des mesures pour relever le pays; il rétablit la police, encouragea l'industrie et jeta les fondemens de quelques villes.

Pendant la minorité de Christine, une circonstance particulière contribua au progrès de la prospérité des Finois. Le sénateur comte Pierre Brahé, n'étant pas toujours d'accord dans le conseil avec le chancelier Oxenstiern, fut nommé gouverneur-général de la Finlande. Voulant signaler son administration, il fit les plus grands efforts pour faire fleurir le pays. Arrivé dans la ville d'Abo en 1637, il entreprit l'année suivante un voyage pour connaître par lui-même les localités. Il observa le sol, le climat, les productions; il remonta et descendit les fleuves et les torrens, et déploya une activité infatigable, un courage intrépide. Se trouvant aux limites septentrionales, il examina les établissemens des Russes près de la mer Blanche. De retour à Abo, il envoya à la régence un rapport détaillé, et le plan des améliorations qu'il se proposait de faire. Ayant obtenu les pouvoirs nécessaires, il donna aux paroisses trop étendues des arrondissemens conve-

nables et fit ouvrir de nouvelles routes ; il fonda des villes, ordonna de construire des églises, établit des écoles et un collège et prit des mesures pour procurer aux Finois une bonne traduction de la Bible dans leur langue. Il donna aussi le plan de l'Université d'Abo qui fut organisée en 1640 (2).

Mais la Finlande eut de nouvelles époques de calamités. Vers la fin du règne de Charles XI, trois années consécutives de disette, accompagnées de maladies épidémiques firent périr près de cent mille habitans. Les Russes ayant fait des invasions, après les revers de Charles XII, de nouveaux malheurs accablèrent ce pays. Les champs restèrent sans culture ; des maladies contagieuses se répandirent, et un grand nombre d'habitans passèrent en Suède pour chercher des asiles.

Après le rétablissement de la paix, le gouvernement suédois s'occupa des moyens de réparer les revers du grand duché de Finlande. Il parut plusieurs édits favorables à l'agriculture et à l'industrie manufacturière ; les Finois obtinrent une plus grande liberté dans le commerce extérieur, et on leur envoya de Suède des hommes éclairés qui dirigèrent leurs travaux. En 1775, Gustave III, qui connaissait l'importance de la Finlande, fit un voyage dans ce pays, et en examina la situation intérieure dans le plus grand détail. Il fonda une nouvelle cour de justice dans la ville de Wasa, et donna lui-même le plan de l'édifice où elle devait siéger. Il ordonna de mesuser les terres vagues, et de les répartir entre les fermiers les plus voisins, ou de les concéder à des colons avec plusieurs années de franchise. Il traça aussi le plan de plusieurs canaux, désigna des empla-

---

(2) *Voyez* Faudt. *Essai d'un Cours d'histoire de Suède*, et le *Diction. biograp. de Gezelius*, art. *Pierre Brahe*.

cemens pour de nouvelles villes, et assigna des terrains pour des plantations d'arbres utiles, dont il donna la direction au professeur Gadd. Quelque tems après, il se forma en Finlande une Société économique, composée d'un grand nombre de citoyens éclairés, ayant pour but de répandre l'instruction, de faire connaître les bonnes méthodes de culture, et de recueillir des renseignemens sur le sol, le climat, les productions (3). Il s'est fait, sous ces auspices favorables, des défrichemens d'une grande étendue et des entreprises importantes pour rendre les eaux navigables, pour mettre les terres à l'abri des inondations, et pour perfectionner l'industrie manufacturière.

Le grand duché de Finlande a une surface très-étendue, tant du midi au nord, que de l'ouest à l'est; les lacs, les rivières, les torrens occupent cependant une partie considérable de cette vaste contrée. Le long des côtes, et dans plusieurs parties de l'intérieur on voit déjà une nature qui s'est embellie et régularisée sous les mains industrieuses de l'homme; mais dans d'autres divisions, et sur-tout dans celles du nord, les aspects sont encore assez sauvages : des forêts épaisses servent d'asiles à une multitude d'animaux nuisibles; les rochers, les pierres, les marais dominent, ainsi que les végétaux agrestes et les plantes parasites; le travail agricole consiste principalement à mettre le feu aux bois pour ensemencer un terrain qui s'est couvert de cendres. Le climat de la Finlande est rude, et l'hiver dure long-tems. On a cependant observé que la température généra le

(3) Cette Société a publié des mémoires qui sont essentiels pour la connaissance topographique et statistique de la Finlande; Diurberg en a tiré un grand parti dans sa description de ce pays, que nous avons citée dans une note précédente.

s'est adoucie beaucoup depuis les défrichemens qui ont été faits dans les derniers tems, que les récoltes sont devenues moins précaires, et que les mauvaises années ont diminué d'une manière sensible. Le sol, dont l'industrie s'est emparé, produit du seigle, de l'orge, de l'avoine, du lin, du chanvre, du houblon, du tabac, et plusieurs espèces de légumes. Les fourrages sont ordinairement assez abondans pour qu'on puisse entretenir une quantité considérable de bétail, sur-tout dans les districts méridionaux. En 1807, il y avait dans toute l'étendue du pays 135,600 chevaux, 46,450 bœufs, 349,930 vaches, 519,130 moutons. Les chevaux finnois sont recherchés pour leur vîtesse à la course; mais il faut beaucoup de soin et de tems pour les dresser, et ils conservent presque toujours une partie de leur naturel rétif. Les habitans peuvent exporter du beurre, du fromage, de la viande salée. La capitale de la Suède a sur-tout fait une grande consommation de ces objets, ainsi que du bois de chauffage que fournit la Finlande. Outre ce bois, les forêts donnent des planches, du goudron, de la potasse qui se répandent dans le commerce. Quoique les mines de fer ne soient ni nombreuses ni abondantes, il y a des usines dans plusieurs provinces; elles ont tiré du minerai de la mine d'Utoe, à peu de distance de Stockholm, et de ces dépôts inépuisables que la nature a placés à Danmora en Uplande, à huit lieues environ d'Upsal. En 1800, les usines du gouvernement d'Abo avaient fourni 4105 scheppund (4) de fer en barre. Vers l'année 1760, on commença d'exploiter la mine de cuivre d'Orijaervi, gouvernement de

---

(4) Mesure de Suède, donnant dans les ports de France environ 280 livres.

Tawastehus, province de Nyland, paroisse de Kisko. En 1785, elle avait donné 110 scheppund; en 1795, 276, et dans les dernières années, on en a retiré au-delà de 300. Les habitans de la campagne façonnent, dans quelques cantons méridionaux, une grande quantité d'ustensiles et meubles de bois, et des toiles qui trouvent un bon débit dans les contrées de la Baltique.

C'est dans les pays plus nouveaux, où l'homme peut encore faire de grandes conquêtes sur le sol et sur les élemens, qu'il se multiplie de la manière la plus sensible, lorsque son travail est secondé par des circonstances propices, qu'il ne rencontre pas trop d'obstacles naturels, et qu'il est parvenu à saisir les principes d'une culture raisonnée. Pendant que les productions de la terre sont augmentées, les familles trouvent de nouvelles ressources; bientôt croissant dans une proportion analogue à ces ressources, elles se répandent pour étendre leur domaine; et c'est ainsi que la culture et la population marchent de front, et se prêtent un appui réciproque, selon les intentions de la nature. On peut inférer des calculs qui ont été faits en Finlande pour déterminer le rapport des naissances et des morts pendant la première moitié du dernier siècle, qu'à la paix de Nystad, en 1721, il y avait en Finlande, non compris le district cédé à la Russie, à-peu-près 200 mille ames. Aussitôt que la guerre et les maladies contagieuses eurent cessé, et que les habitans eurent été encouragés aux défrichemens par des mesures efficaces, leur nombre s'accrut avec une rapidité remarquable, et ce progrès est devenu encore plus frappant dans les derniers tems. Lorsque le bureau de population fut établi à Stockholm en 1749, on trouva que la population de la Finlande, dans l'espace de trente ans, avait doublé, malgré la perte du district cédé en 1743, et que le nombre des habi-

lans se montait à 408,839; par le dénombrement fait en 1800, il a été constaté que cette population, comme on avait déjà eu lieu de le croire, s'était accrue de plus de 400,000 ames, et que le total était de 837,152 individus de tout âge et de tout sexe. Les progrès ont continué depuis; en 1805, on comptait 895,703 ames, et en 1807, au-delà de 900,000. Les tableaux particuliers des districts et des paroisses prouvent que les accroissemens ont sur-tout été sensibles dans les endroits où il y avait le plus de terres vagues non exploitées, et que dans l'Ostrobothnie et en Sawolax, il y a des paroisses où, pendant cinquante ans, le nombre des habitans a été non-seulement doublé, mais plus que triplé, les productions ayant augmenté considérablement, et avec elles les nouveaux établissemens et les mariages.

C'est le long des côtes qu'on trouve les villes les plus remarquables; celles de l'intérieur ont peu d'activité et une population très-faible. En général, le rapport que présentent les pays plus avancés dans le grand ensemble des arts, entre la population des cités et celle des campagnes, n'a pas encore pu s'établir en Finlande. Abo fait remonter son origine aux premières époques de l'établissement du christianisme dans le pays. Cette ville est située au 60° 27′ de latitude, sur les deux rives de l'Aurajocki, vers l'embouchure de cette rivière dans la mer. Le nombre des habitans était, en 1807, d'environ 11,000. Il y avait, la même année, vingt-cinq navires pour le grand commerce et quinze à seize pour le cabotage. On comptait six manufactures de laine, trois de soie, quatre d'acier, trois fabriques de tabac et une raffinerie de sucre. Abo doit en grande partie sa prospérité aux établissemens publics dont elle a toujours été le siége. Pour ainsi dire depuis sa fondation, elle a été la résidence d'un évêque et d'un gouverneur.

En 1623, Gustave-Adolphe y établit une cour de justice. L'université, fondée pendant la minorité de Christine, fut dès lors très-fréquentée; c'est cependant depuis le milieu du dernier siècle qu'elle a eu le plus de vogue, et que les jeunes gens s'y sont rendus de plusieurs provinces de Suède. En 1807, elle avait seize professeurs ordinaires, plusieurs maîtres pour les langues modernes, une bibliothèque d'environ 10,000 volumes, un laboratoire de chimie, un théâtre anatomique. Parmi les professeurs qui l'ont illustrée dans le dernier siècle, on peut remarquer: *Daniel Juslenius;* il enseigna les langues et la théologie, et déploya pour les antiquités de la Finlande autant de zèle qu'Olaus Rudbeck en avait montré pour celles de Suède; il devint successivement évêque de Borgo en Finlande et de Skara en Suède, et mourut en 1752; il publia en 1745 un dictionnaire de la langue finnoise, et en prenant possession de la chaire des langues orientales, il prononça un discours en latin sur l'analogie du finois avec l'hébreu et le grec: *Jean Browallius*, aussi versé dans les langues et la théologie que dans l'histoire naturelle; il professa quelque tems cette dernière science, et devint ensuite évêque d'Abo; il est connu par un ouvrage en suédois sur la diminution des eaux, dirigé contre Celsius qui soutenait cette diminution, et par d'autres productions estimées; il mourut en 1755: *Frédéric Mennander;* il avait également joint à l'étude de la théologie celle de plusieurs autres sciences, et il s'était appliqué en particulier à l'économie politique qu'il enseigna pendant plusieurs années; il fut nommé ensuite évêque d'Abo et parvint enfin au siège archiépiscopal d'Upsal. On a de lui des dissertations latines et des mémoires insérés dans le Recueil de l'Académie des Sciences de Stockholm dont il était membre; il est mort vers la fin du

dernier siècle, et son fils, ennobli sous le nom de Fredenheim, lui a fait ériger dans la cathédrale d'Upsal un très-beau monument en marbre, ouvrage d'un habile sculpteur de Rome. *Pierre-Adrien Gadd*, chimiste et naturaliste, mort également vers la fin du dernier siècle; il a composé plusieurs ouvrages relatifs à la connaissance physique et économique de la Finlande: *Henri Porthan*, mort depuis peu; il élait sur-tout versé dans l'histoire, dans les antiquités et a fait beaucoup de recherches sur l'ancien état de la Finlande; il a laissé un grand nombre de dissertations et des mémoires insérés dans le Recueil de l'Académie des belles-lettres de Stockholm qui le comptait parmi ses membres. Pendant une assez longue suite d'années, il a paru dans la ville d'Abo un journal littéraire rédigé par les professeurs de l'Université. Après Abo viennent Helsingfors qui a 4237 habitans, Uleoborg qui en a 3345, Wasa qui en a 2538, Biœrneborg qui en a 2510. Ces villes sont situées agréablement, et leurs environs ont été embellis par la culture. En 1754, Abo n'avait qu'un jardinier et trois jardins; en 1784, elle avait treize jardiniers et quinze jardins.

Toutes les provinces finnoises relevant de la Suède fournissaient à ce pays à-peu-près 18,000 hommes et un assez grand nombre de matelots; elles étaient administrées comme les provinces suédoises, et les habitans avaient le droit d'envoyer des députés à la diète.

Les Finois ressemblent d'ailleurs, pour les mœurs, les usages et la langue, à quelques peuplades de Russie auxquelles ils touchent; leur langue a aussi du rapport avec le lapon. On lui a trouvé de plus de l'analogie avec l'hébreu, le grec et le hongrois. Ils appellent leur pays *Suomi* ou *Suomenmaa*, et les habitans portent le nom de *Suomalaiset*. Le comte Gustave Bonde, connu par

son érudition, mais en même-tems par la singularité de plusieurs de ses opinions en chimie, en physique et en histoire, regardait les Finois comme les descendans des tribus dispersées d'Israël (5).

En 1805, M. Axel Silverstolpe, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie suèdoise de Stockholm, qui faisait un séjour en Finlande, eut la complaisance de m'envoyer les détails suivans sur le pays et sur les habitans :

« D'après ce que j'ai pu recueillir on ne trouve guères de livre en langue finoise, que le Code civil et criminel de Suède, la Bible, le Catéchisme, des livres de sermons et de prières, des cantiques, des almanachs, un dictionnaire et un nombre d'édits et de proclamations du roi. De ces livres il n'y a que ceux de dévotion et les almanachs qui se trouvent entre les mains du peuple. Dans le petit nombre d'écoles qu'il y a dans le pays, on ne se sert pour l'instruction que de la langue suédoise. Les écoles, en général bonnes, sont la plupart placées dans les villes; à peine en trouve-t-on deux ou trois à la campagne, quelque vaste que soit l'étendue du pays. Un M. Ahlman, mort il y a cinq ou six ans, est le seul qui se soit distingué dans ces derniers tems, en songeant efficacement à l'instruction morale du peuple. Il a légué des fonds pour établir des écoles dans les environs de la petite ville de Tamerfors, et dans quelques paroisses voisines. Il y a lieu de croire que ces écoles, dont l'organisation est confiée à la Société éco-

---

(5) *Voyez* sur les divers objets dont il vient d'être question, les Mémoires de la Société économique de Finlande, les Mémoires de Porthan et de Gadd, le journal d'Abo, la Gazette pour l'éducation publiée à Stockholm par Gjoerwell, la description de la Finlande par Diurberg, le Diction. biograp. de Gezelius, etc., etc.

nomique, seront mises en activité dans peu d'années. Dans aucune école on n'enseigne à lire le finnois; ce sont les parens qui l'apprennent à leurs enfans, et ce sont eux aussi qui leur enseignent le catéchisme; il n'est du devoir des pasteurs que de s'informer, par des examens annuels, des connaissances religieuses du peuple dans chaque paroisse, et de les étendre par des sermons sur le catéchisme, qu'ils font annuellement à des époques déterminées, et dans la langue, qui à cours dans la paroisse, ou dans les deux langues, si les paroissiens sont en partie Suédois, en partie Finnois. En général les gens du peuple savent lire assez correctement, mais on en rencontre encore rarement qui sachent écrire.

» Il est assez difficile d'éclaircir si la langue suédoise a fait des progrès sensibles. Pour ce qui est des classes élevées, la question est moins embarrassante; dans toute la Finlande, les individus de tout ordre, depuis le premier fonctionnaire public jusqu'à la plupart des artisans, parlent très-bien le suédois, ou du moins s'expliquent avec facilité dans cette langue; j'ajouterai qu'il y a dans le Nyland, en Ostrobothnie et en général le long des côtes, des paroisses où le suédois est la langue dominante, même parmi le peuple, quoiqu'il n'y en ait dans tout le pays aucune, où cette langue le soit absolument. Mais s'il est question des classes inférieures, c'est-à-dire d'une grande partie des artisans, des paysans, des personnes dans l'état de domesticité, et que l'on excepte les portions du pays indiquées ci-dessus, non-seulement il paraît certain que le finnois est en général la seule langue qui soit parlée dans ces classes, mais il est plausible qu'il faudra des siècles pour faire triompher le suédois, quoique tous les actes publics s'expédient dans cette langue, et qu'on en fasse usage dans les écoles des villes et dans plusieurs églises. Les personnes à qui j'ai

parlé à ce sujet, prétendent, que de leur mémoire, pas un seul village n'a changé de langue; que si un certain nombre de domestiques de la campagne apprennent passablement le suédois pendant leur service dans les familles suédoises, ils le négligent et finissent par l'oublier, lorsqu'ils retournent chez les paysans, ou qu'ils deviennent fermiers; enfin qu'un coup-d'œil général sur le pays doit mettre en évidence que le nombre des Suédois, ou de ceux qui se servent de la langue suédoise, comparé à celui des Finnois, ne passe nullement la proportion d'un à douze, ou peut-être à seize. Et en effet, cette dernière assertion me paraît très-plausible, ne fut-ce que par la seule raison que la faible instruction élémentaire des habitans de la campagne reste presque entièrement entre leurs mains. »

J. P. Catteau-Calleville.

# VARIÉTÉS.

## LA SORCIÈRE DE BERNE.

*Fragment des lettres inédites de* M^lle JULIE BONDELI (1) *à* M. N., *à Zurich.*

Neufchâtel, 26 janvier 1771.

..... Il me paraît qu'avant d'en venir au chapitre des physionomies, il faut que la philosophie morale, particulièrement celle des sensations morales, soit plus développée, de même que la métaphysique des arts. Toutes les données sur la physionomie n'étant pas complètes, il s'en faut bien, nous sommes, selon moi, en arrière d'un siècle au moins pour faire un bon système sur la physionomie. Je dis un jour à Lavater, en plaisantant, qu'ayant eu le projet d'écrire sur ce sujet, il s'est trop pressé de venir, qu'il aurait fallu attendre que la matière et le siècle fussent plus mûrs.

A propos de physionomie, je me rappelle une *sorcière* physionomiste dont je vous ai parlé à Berne. Il y a dix ans qu'elle m'étonna en devinant mon caractère dans une *tasse de café*. J'avais vingt raisons pour croire qu'elle ne me connaissait pas; et d'ailleurs m'eût-elle même connue par mon nom, ou par cette réputation vraie ou fausse que nous fait le public, il était impossible qu'elle pût deviner par là ces nuances profondes, fines et déliées, qui même dans le caractère le plus franc sont souvent un secret entre Dieu et nous. Je ne fus pas assez sotte pour croire qu'elle voyait cela dans le marc du café; je pensais que ma physionomie la servait bien mieux; je

---

(1) Nous donnerons, dans quelque autre N°, des détails sur l'auteur de cette lettre et de plusieurs autres que nous nous proposons de publier.

pensais bien aussi qu'il ne fallait point de commerce avec le diable pour juger que des carnations vives, et les teintes les plus noires dans les cheveux, les yeux et les sourcils doivent faire conclure à une grande vivacité. Mais ce n'est pas de cela seulement qu'il fut question : la sorcière descendit jusqu'au fond de mon âme, et y vit jusqu'aux rapports qui modifient cette vivacité dont mon organisation extérieure donnait l'indication première. Voilà tout ce dont je fus étonnée, car je n'entendis pas même *mœ bonne fortune*.

Je trouvai cette femme par hasard dans la maison d'une de mes connaissances : j'ignorais qui elle était ; elle appréciait de vieux meubles et ne parlait que de cela, conversation dans laquelle je ne me mêlai point ; mais je fus presque épouvantée de deux yeux grands et noirs, dont le regard, tel que je n'en ai jamais vu, pensa me faire fuir. La femme sortit et mon premier mot fut de dire : quels chiens d'yeux sont-ce-là, et qu'est-ce qu'une revendeuse en fait? On m'apprit alors qu'elle avait l'honneur d'être *sorcière ;* et en faveur de ses étranges yeux je consentis qu'elle vînt lire dans ma tasse avec cette répugnance dédaigneuse que j'ai eue toute ma vie pour les arts et les sciences de ce genre.

Il y a dix ans de cela, et depuis lors je n'avais vu cette femme ni de près ni de loin lorsqu'au mois d'octobre passé, étant encore à Berne, je dînais en maison de connaissance. On apporta des lettres de la poste ; la dame de la maison pâlit en lisant une lettre de Hollande. Je fus alarmée, croyant qu'elle contenait de mauvaises nouvelles : point du tout, c'en était de bonnes et d'inattendues ; mais elles avaient été prédites par la sorcière. On en raisonna beaucoup, je persistais dans mon incrédulité ; on me joua le tour de faire chercher la femme. Elle vint ; elle prédit. On crut mon orgueil philosophique bien humilié lorsque je fus obligée de convenir qu'elle avait encore deviné très-bien quelques traits intimes de mon caractère. Quant aux prédictions sur l'avenir, je fis comme j'avais fait dix ans auparavant, je n'écoutai point, ou à peine.

Quelque tems après il m'arriva un évènement bizarre et très-inattendu. L'idée de la sorcière me revint dans l'esprit ; mais il me fut impossible de me rappeler ce qu'elle m'avait prédit. J'allai voir la dame chez qui la prédiction s'était faite ; et je lui demandai, par forme de conversation, si elle se souvenait des prédictions de la prétendue sorcière ; elle m'en rendit compte, et je fus un peu confuse d'y reconnaître l'évènement qui m'était arrivé ; mais je ne voulus pas me désister de mes raisonnemens philosophiques. Dans le conciliabule le plus intime de ma coterie, je trouvai deux hommes qui ne se font pas remarquer par une foi bien *catholique ;* l'un et l'autre me racontèrent ce qui leur était arrivé avec cette femme, et convinrent que tout en ne croyant pas à son art, elle les avait cependant étonnés. Je pris la liberté de me moquer d'eux, et eux s'indignèrent contre la *raisonneuse*. Après bien des discussions, je me décidai, à leur sollicitation, d'en *tâter encore*, mais conditionnellement. J'allai dans une maison où je n'avais encore été qu'une fois ; j'y laissai ma tasse *brouillée ;* et on fit venir la femme après mon départ. Comme vous le pensez bien, on ne nomma point la personne à qui la tasse appartenait. Encore des traits de caractère intimes et bien devinés, et quant aux évènemens, aussi quelques rapports avec ceux qu'elle m'avait prédits à moi-même. Je fus un peu plus étonnée que les autres fois, mais point convaincue, tant s'en faut, excepté sur l'art de la physionomie, dans lequel je ne puis m'empêcher de reconnaître à cette femme des connaissances profondes.

J'ai voulu me rendre raison de son talent ; je l'ai fait questionner par un homme qu'elle a souvent étonné, sans qu'il croye à ses prophéties, et pour qui elle a une grande considération. Elle paraît être de bonne foi et ne sait elle-même à quoi tient son talent, pas même son art de lire sur les physionomies. D'après l'explication qu'elle en donne, on voit que c'est en elle l'effet d'un certain tact qui précède tout raisonnement et qui n'est suivi de presque aucune réflexion de sa part. *Je vois ainsi ; cela me paraît vrai ;*

*j'en suis persuadée, et je dis ce que je vois et ce que je crois.* Cette femme fut souvent pour nous un sujet de conversation et plus souvent encore un sujet de plaisanterie et de dispute. On trouva presque mauvais qu'elle n'eût pas seulement ébranlé mon incrédulité; mais quand je demandais bien sérieusement: *y croyez-vous?* on me répondait que non; et pourtant on recommençait à soutenir et à alléguer des faits, et je n'avais que la même suite de raisonnemens à opposer.

Si j'accorde qu'il peut y avoir dans le nombre de nos facultés intellectuelles une faculté de *divination*, elle est ou générale ou particulière: générale dans toutes les ames, pourquoi se développe-t-elle si rarement; et sur ces cas rares, combien s'en trouve-t-il encore qui sont manifestement faux? particulière, d'où vient une distinction semblable, et quel moyen ai-je pour la reconnaître? Sur la première indice de ce don, je dois croire aux prophètes et devins de tous les tems et de toutes les nations. J'aime mieux croire ce talent un résultat, une combinaison particulière de plusieurs autres facultés; par exemple, beaucoup de sagacité et un esprit d'observation très-prononcé, sans parler d'autres nuances secondaires qui deviennent moyens à leur tour, étant appropriés à un objet commun. L'exercice est dans cet art, comme dans tous les autres, la première condition du succès. Je vous suppose à vous et à moi un degré égal de sagacité, d'esprit d'observation, de promptitude dans les jugemens, de tous les tacts moraux, physiques et métaphysico-moraux; je vous suppose à vous et à moi un degré de tout cela, égal à celui que possèdent les gens que nous nommons devins. Mais vous et moi heurtés, croisés, choqués, occupés dès notre enfance de mille événemens et de mille idées différentes, nous devons rester bien loin en arrière, tandis que ceux qui en font métier n'ont que cet objet unique en vue. Joignez à une somme déterminée de sagacité, un objet constamment le même, constamment observé sous toutes ses faces multipliées; faites-en le ressort de la réputation, souvent celui de l'intérêt alimentaire, et vous verrez jus-

qu'où il vous conduira. Rien n'est négligé, rien n'est oublié, on ne passe point avec distraction près de tout ce qui peut fournir de nouvelles idées sur l'objet principal dont on s'occupe, ou près de tout ce qui peut servir à combiner de nouveau les idées qu'on avait déjà.

Ma Sorcière de Berne trotte, par exemple, souvent par les rues. Elle me voit; qui est-ce? telle ou telle; et on y ajoute une anecdote; elle me revoit encore: qui est-ce? mademoiselle B., et on y ajoute une autre anecdote; elle me voit ainsi dix ans de suite, s'informe toujours, rassemble toujours des faits vrais ou faux, elle les combine; bonne physionomiste, du reste, elle voit ce qui peut s'accorder avec ma physionomie, mon air, ma démarche, mes circonstances civiles; toute cette peine paraît inutile: ce n'est pas une peine, c'est son métier de goût et de préférence. Cela peut aussi ne pas être inutile, car quoique je ne me sois jamais adressée à elle, cela peut venir, et si cela vient, elle ne veut pas être *prise sans verd*. Toute sorcière de ce genre pense bien que toute personne qui est absolument contente de son sort n'aura pas recours à son art pour savoir si elle en aura un meilleur; mais les gens absolument contens sont rares: de-là toute cette kirielle obscure de tracasseries, d'intrigues, d'héritages, de mariages, qui dans le fond sont l'étoffe de la vie humaine; on ne dit que du vraisemblable; et cela arrive demain si cela n'est pas arrivé hier: au moindre rapport la crédulité fait son rôle; on aime tant l'extraordinaire, sur-tout on aime tant *à croire!* De-là on presse ensemble, on enchâsse de force souvent un évènement qui n'a qu'un rapport bien léger avec la prédiction. Voici comme la sorcière s'est trompée avec moi: elle ignorait qu'on l'avait fait chercher à mon insçu, elle ignorait que je suis heureuse, et personne ne sait mieux que moi combien je le suis! Aussi je pâlis de frayeur quand je l'entendis assurer que dans peu mon sort serait changé du tout au tout et d'une manière très-favorable: j'eus besoin de toute la somme de mon incrédulité pour ne pas m'inquiéter du bonheur qu'elle m'avait annoncé..... etc.

# Gazette Littéraire.

## TURQUIE D'EUROPE.

SILYMNO. — Il est mort il y a quelque tems, dans cette ville, un Grec nommé Basilios, qui a légué sa maison et toute sa fortune à l'école publique, pour être employées à la propagation des bonnes études et à l'encouragement des professeurs. Il a particulièrement recommandé à ses compatriotes l'étude approfondie de la littérature grecque ancienne, comme le principal moyen de former le goût de la jeunesse studieuse. Cet homme respectable laisse une mère et des frères inconsolables de sa perte, et qui ont mis le plus grand zèle à exécuter ses volontés patriotiques. Les exemples de cette touchante générosité en faveur des lettres ne sont pas rares aujourd'hui chez les Grecs.

(*Extrait d'Ἑρμῆς ὁ Λόγιος.*)

## HONGRIE.

*Nécrologie.* — Joseph de Grigely, docteur en philosophie, connu et estimé comme homme de lettres et comme professeur, est mort à Presbourg, le 31 mai dernier, à l'âge de 53 ans. Il naquit à Hamri, dans le comitat d'Arva; il entra de bonne heure dans l'ordre des écoles-pies, qu'il quitta ensuite pour se consacrer à l'enseignement des sciences et à l'éducation de la jeunesse hongroise. Pendant 32 ans, il remplit son emploi honorable avec un zèle qui lui a acquis la reconnaissance de ses compatriotes. Il a enseigné, pendant dix ans, la grammatique dans les gymnases à Pest, Caloaza, Neutra et Schemnitz. Il a été ensuite professeur dans le gymnase de Neusohl, et en dernier lieu à Bude: il a obtenu sa démission l'année passée,

à cause de la faiblesse de sa santé. Son amour pour les sciences, son zèle et son habileté à les enseigner, conserveront long-tems la mémoire de Grigely parmi ses compatriotes.

On a de lui plusieurs morceaux de poésie en latin. Il a aussi traduit la *Philosophie de Stöger* de l'allemand en latin ; mais, ce qui relève encore plus son mérite, c'est d'avoir arrangé les livres classiques latins pour l'usage des gymnases en Hongrie ; il avait été chargé de ce travail par les autorités supérieures.

## ALLEMAGNE.

NUREMBERG, 8 *août*. — La société littéraire qui subsiste depuis deux siècles et demi sous le nom d'ordre des Jeux floraux de la Peguitz, pour témoigner la profonde vénération que lui inspire la mémoire du célèbre Wieland, a fait ériger à ce poëte, dans un bois près de Krafishof, un monument d'un style simple, qui a été consacré, le 4 août, par un discours prononcé par le digne président de l'ordre, M. le doyen Seidel, en présence d'une assemblée nombreuse. Il a ensuite récité une pièce de vers composée par le vice-précident M. Porth, et fait lecture d'une lettre que l'immortel poëte a écrite après avoir été reçu membre honoraire de l'ordre des Jeux floraux.

— Quelques romans nouveaux paraissent en ce moment à Leipsick ; en voici la liste :

*Isabelle d'Egypte*, première maîtresse de l'empereur Charles V, par M. d'Anim ; 1 vol. in-8°.

*Le Château de la Forêt*, ou Histoire de la famille d'un forestier, par Stranssbach ; 2 vol. in-8°.

*L'Exilé*, ou la Fuite nocturne du château de Morawitz, 3 vol. in-8°.

*Nouveaux Contes des Fées*, par Mme Wilmar ; 1 vol. in-8°.

*Phantesus*, ou Choix de contes, d'historiettes et de nouvelles, par M. Tieck; 1 vol.

— M. J. T. Kreyssig a publié à Leipsick une dissertation curieuse intitulée : *De codicis membranacei Titi-Livii patavini historiarum libros olim complexi, fragmento ; Norimbargæ in bibliothecâ Murrianâ reperto.* L'éditeur avait acheté dans la vente des livres de M. Murr une dissertation de Muller sur Tite-Live, à laquelle le fragment en question s'est trouvé joint. Ce morceau, écrit sur parchemin, avait servi de couverture de livre et était considérablement endommagé. Il contient sur ses quatre pages des fragmens de Tite-Live, savoir : les paragraphes 15 et 16 du 27e livre, relatifs à la reprise de Tarente par Q. Fabius Maximus. M. Kreyssing a donné un *fac simile* de ce fragment qui ne paraît pas être aussi ancien que le prétendait M. Murr, son premier possesseur, qui le faisait remonter au 11e siècle. Au reste, on y retrouve les fautes de la plupart des autres manuscrits. L'éditeur actuel y a joint plusieurs notes philologiques et critiques.

## ANGLETERRE.

On a publié à Londres, l'année dernière, chez le libraire Beldwin, un vol. in-12 de 220 pages, intitulé : *Account of the british settlement of Honduras*, etc.; c'est-à-dire, *Description de l'établissement britannique dans la baie de Honduras*, avec un aperçu des mœurs et usages des Indiens Mosquites, par le capitaine Henderson. L'auteur a eu occasion de parcourir cet établissement à la suite d'une expédition militaire dont son régiment faisait partie. Il donne des notions assez étendues sur la situation géographique du pays, ses côtes et les établissemens qu'on y a formés, sur le climat, le sol, les productions, les esclaves, les colons, le commerce, etc. Il évalue le nombre des habitans blancs de la colonie à 200, celui des nègres libres et des mulâtres à 500, et celui des esclaves nègres à environ 3000. On lira avec curiosité les détails que rap-

porte l'auteur sur la nature, la coupe et le commerce du bois de Mahagony, qui est indigène dans cette baie, et où il a vu un seul arbre de douze mille pieds carrés de surface; lequel fut estimé 1000 liv. sterl. M. Henderson visita ensuite les Indiens Mosquites, peuplade qui compte environ 2000 hommes en état de porter les armes. Leur pays est agréable et fertile. Il y a souvent parmi eux des troubles occasionnés par la succession de leurs chefs. Leur dernier roi, Georges, fut, à ce que rapporte l'auteur, assassiné par son frère Etienne. Les messagers qui portent les ordres du roi à ses sujets sont obligés d'être toujours armés de son bâton pour inspirer plus de respect.

— Voici les titres de quelques romans nouvellement publiés à Londres :

*Le Château de Mortimer,* ou la Récompense du laboureur, par mistriss Brigitte Bluemendel. Quatre volumes.

*Fitz Edward*, par M^me^ Emma Delille. Deux volumes.

*Un Ménage et trois Mariages*, par Jacques Norris Brown. Quatre volumes.

*Le Fermier de la Forêt d'Inglewood*, par mistriss Helme. Quatre volumes.

*Un Conte d'hiver,* par J. N. Brown. Quatre volumes.

*Le Despotisme,* ou la Chute des Jésuites, roman politique accompagné d'anecdotes historiques, par ... Deux vol. in-8°.

*Les Montagnards du Valais*, par Mower. Deux vol. in-12.

*Tel maître, tel valet,* histoire par John Palmer, acteur, avec une préface sur la critique des auteurs vivans, par G. Golman. Deux vol. in-12.

*Elnathan*, ou les Ages de l'Homme, par un philosophe. Trois vol. in-12.

*Les Habitans de la Terre*, ou les Folies des Femmes, par Holstein. Cinq vol. in-12.

*Elfride*, ou l'Héritière de Belgrove, par Emma Parker. Quatre vol. in-12.

*Sir Ralph de Bigad*, par Edouard Mawe. Quatre vol. in-12.

*Glencarron*, histoire écossaise, par Sara Wigley. Trois vol. in-12.

Et *la Bibliomanie*, ou la Folie des livres, roman bibliographique divisé en six parties, par F. Dibdin. Un vol. de 800 pages in-8° avec beaucoup de gravures. Les six parties dont est formé cet ouvrage bizarre sont intitulées : *la Promenade du soir, le Cabinet, la Salle de Vente, la Bibliothéque, le Cabinet de gravures* et *l'Alcove*.

—Les derniers cahiers du *Bulletin des séances de la Société royale de Londres*, contiennent une lettre fort curieuse de M. Hamilton de Nevis, lue dans la séance du 11 février 1813. Elle renferme un détail circonstancié de l'éruption de la soufrière dans l'île de Saint-Vincent, en mai 1813. Ce volcan n'avait pas éprouvé d'éruption depuis l'an 1718. La dernière fut précédée d'environ deux cents secousses de tremblement de terre dans les douze mois qui s'écoulèrent de mai 1811 à l'époque de l'éruption. Le phénomène le plus remarquable dont M. Hamilton fait mention, est le bruit des éruptions, qui ressemblait tellement à des décharges alternatives de gros canon et de mousquetterie, que le capitaine d'un vaisseau de guerre, qui convoyait une flotte de bâtimens marchands, croyant qu'un corsaire avait attaqué quelques-uns de ceux de l'arrière, fit signal à sa flotte de se serrer et gouverna vers le lieu d'où le bruit paraissait venir. On remarqua aussi que le son était beaucoup plus fort à une grande distance de l'île que dans l'île même, particularité que M. Hamilton n'a pu expliquer. Deux rivières furent desséchées, et il sortit des volumes énormes d'une fumée épaisse avant qu'on vit paraître aucune flamme à la bouche du cratère ; l'apparition de la flamme était accompagnée de secousses successives de tremblement de terre, de roulemens semblables au tonnerre, et de jets de gros fragmens de pierre-ponce, pendant huit heures sans interruption. Le tremblement de

terre renversa plusieurs édifices à Kingston, et plusieurs nègres furent blessés dans les plantations par la chute des pierres-ponces. La soufrière appartient à une grande chaîne de montagnes qui passent par Nevis et par d'autres îles de cet archipel. Le cratère a un mille de diamètre et environ 900 pieds de profondeur.

— On a mis en vente l'année dernière à Londres, chez le libraire Harding, un ouvrage singulier, intitulé : *Account of a mode of roofing with paper*, etc; *Rapport sur la manière de couvrir les toîts avec du papier*, exécutée à Towlodge dans l'Oxfords'hire et autres lieux, par J. C. London. Un vol. in-8° avec une planche. Cette méthode, dont la découverte toute récente peut devenir d'une grande utilité par la suite, a été employée avec succès, d'après le témoignage de l'auteur, pour les constructions rurales, les églises, les magasins, et offre autant d'économie que de solidité et d'élégance. Il serait à désirer que l'on nous donnât promptement une traduction française de cet ouvrage.

— On lit dans le *Philosophical Magazine*, l'annonce de la découverte de la filasse dans le genêt et la manière simple de l'extraire, d'après le procédé de M. Hall de Walchanstow. Il suffit pour cela de laisser tremper dans l'eau stagnante, pendant deux ou trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison, ou de faire bouillir dans l'eau pendant une heure, de jeunes branches ou jets de l'année précédente, en choisissant de préférence ceux dont la branche-mère ou tenant au tronc de l'arbrisseau annonce plus de vigueur. Après cette immersion, des enfans ou des femmes peuvent, au défaut d'une machine convenable, détacher la filasse du genêt, à moins que le bois ne soit trop sec, avec autant de facilité qu'ils séparent le chanvre de sa tige. La branche ainsi dépouillée de sa filasse et tenue dans l'eau bouillante pendant quelque tems, devient coriace, d'un blanc magnifique et propre à former d'excellens balais de tapis.

Quant à la filasse, on la lave dans l'eau froide, on l'exprime, on la secoue et on la suspend avec soin, afin de la

sécher parfaitement avant de l'envoyer aux manufactures de papier. M. Davy en a blanchi un échantillon qui fut filé ensuite.

L'on pourrait profiter de cette découverte pour occuper utilement une portion de la classe indigente, en tirant parti d'une plante extrêmement répandue dans la nature, et qui n'exige ni soins ni sol choisi. Peut-être serait-ce encore un excellent moyen de tirer parti des landes en France.

— L'ouvrage suivant a paru à Londres au commencement de 1812 : *Elements of science and art.*, etc. ; c'est-à-dire *Elémens de la science et de l'art*, ou Introduction familière à la physique et à la chimie, avec leur application à une variété d'arts utiles et élégans ; par Johin Imison ; nouvelle édition considérablement augmentée, et adaptée à l'état actuel des sciences par Thomas Werster, 2 vol. in-8°, avec trente planches, gravées par Lowey ; à Londres, chez Cadell et Daviès.

Imison, auteur de l'ouvrage original, intitulé : *Ecole des arts*, était un médecin plein de génie ; et son livre fut regardé comme tellement utile, par le nombre et la variété des instructions positives qu'on y trouvait, qu'il fut mis au premier rang des ouvrages de cette classe, et qu'on en fit plusieurs éditions consécutives. Elles étaient épuisées, et lorsqu'il s'est agi de le réimprimer de nouveau, les sciences physiques et chimiques avaient fait tant de progrès dans un assez court intervalle, qu'il a fallu presque le refondre en entier, pour le remettre au niveau des connaissances actuelles. M. Werster, l'un des professeurs de l'institution royale, a entrepris cette tâche ; et certes, il serait difficile de réunir plus de choses en deux volumes, de les choisir mieux et de les décrire avec plus de clarté et de précision que ne l'a fait ce savant estimable. La netteté et l'élégance des gravures, qui ont été exécutées par le premier artiste de Londres dans ce genre, n'ajoutent pas peu de prix à cette production. Le premier volume est consacré en entier aux connaissances physiques classées sous les titres suivans : Mécanique, Pneumati-

que, Hydrostatique, Hydraulique, Optique, Electricité, Galvanisme et Magnétisme. La première partie du second volume est consacrée à l'exposition des principes de chimie; et la seconde a un nombre considérable d'applications aux manufactures et, et non-seulement aux arts mécaniques, mais à la partie mécanique des beaux-arts, indépendamment de plusieurs articles de chimie et de physique amusante, compris sous le titre de Mélanges. — Cet ouvrage a obtenu le plus grand succès, et toutes les feuilles périodiques se sont empressées d'en faire l'éloge.

Indes-Orientales. — Depuis quelques années l'Académie de Calcutta a publié plusieurs ouvrages accompagnés de traductions et de notes, pour servir à l'instruction de ses élèves asiatiques et Européens. Parmi ces ouvrages on distingue : une traduction du Koran en langue hindostane; un ouvrage en langue sanscrite, intitulé : *Histopadassa de Vishun Sarman*, et une traduction persane, intitulée : *Avari Scheili*, par Hussein Vaiz el Keshisi; deux traductions en dialecte bengalois des deux poëmes indiens, Ramaya et Rahabharat. Les missionnaires catholiques de Siram ont traduit l'Ancien et le Nouveau-Testament dans presque tous les dialectes de l'Inde; un de ces missionnaires a publié une Grammaire sanscrite, et la traduction presque entière du Ramaya. Quant à la littérature persane et arabe, l'Académie a publié le Mirback Awalim et trois dissertations sur la grammaire arabe. Elle a de plus mis sous presse une Grammaire persane, quelques Vocabulaires persans, un Dictionnaire portatif, arabe persan, et le Gulistan, accompagné d'une traduction et d'observations grammaticales.

## HELVÉTIE.

Il se publie en ce moment à Freiburg une nouvelle *Histoire universelle*, depuis l'origine des connaissances historiques jusqu'à nos jours, par M. de Rottel. Le premier volume a paru. Il contient l'introduction et le commencement de l'histoire ancienne.

— Il se publie également à Saint-Gall un ouvrage intitulé : *die Moylœndische Felzûge*, etc., c'est-à-dire, *Campagne des Suisses dans le Milanais*, par M. Fuchs, curé. Les campagnes des Suisses dans le Milanais furent très-glorieuses, elles marquent l'époque de la plus grande influence de ce peuple dans les affaires politiques de l'Europe. Un duc de Milan, placé sur le trône par le secours de leurs armes, appela les Suisses *ses peres*, et se qualifia de leur *très-obéissant fils*. Une semblable époque est un heureux sujet d'histoire. Le tableau qu'en trace M. Fuchs est tiré des sources et se lit avec intérêt. Les deux premiers volumes de l'ouvrage ont paru; ils conduisent jusqu'en 1512.

## ITALIE.

L'OUVRAGE suivant est sorti récemment de presse à Florence : *Trattato teorico-pratico sulla cultura della vite con l'arte difare il vino, l'acqua-vite, lo spirto divino, e gli aceti semplici e composti de' signori Chaptal, Rozier, Parmentier et Jussieux, opera tradotta sulla seconda edizioni francese.* Trois vol. in-8° d'ensemble 448 pages. Chez Piatti, à Florence.

NAPLES. — *Le Moniteur Napolitain* contient la liste des prix annuels proposés par le gouvernement pour la meilleure tragédie, le meilleur mélodrame et la meilleure comédie. Les ouvrages doivent être écrits en langue italienne. Une médaille d'or de la valeur de 1320 francs est destinée à la meilleure tragédie; une de la valeur de 880 francs, au meilleur mélodrame tiré d'une histoire héroïque, et un autre de 660 francs à un mélodrame comique. Le prix proposé de la meilleure comédie se compose d'une médaille de la valeur de 880 francs. L'auteur restera propriétaire de l'ouvrage couronné; il en sera donné une représentation a son bénéfice, et il jouira de l'entrée gratuite dans tous les théâtres du royaume. Les ouvrages des étrangers seront admis au concours. Les prix seront distribués par le ministre de l'intérieur, le 25 mars prochain.

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° IX.

## LANGUE PORTUGAISE.

### O RICCO, E O PÓBRE. — *Fabula.*

Quanto vale o saber!
Houve dous cidadaôs n'uma cidade,
( Que per nome naô pèrca )
Um delles ricco, e como é jà costume,
Tam fàtuo, quanto ricco:
Póbre éra o outro, mas ás lettras dado.
Que bem diz o Garçaô. — que naô passeia
Em dourada berlinda o saber raro.
Dizia o ricco ao póbre:
» Tens tu, com tanto estudo, láuta meza?
Barretadas? — Mesuras de senhoras?
Quando vás pela praça,
Vem fallar-te ó Fidalgo, o Béca, o Cura?
Com meu luxo sustento
Pintores guapos, sabios architectos;
Amaô-me as damas, lonvaô-me os poétas.
Sei tudo, sem estudo.
( Toda a gente m' o diz, e eu quasi o creio )
Sou gentil-homem, guapo,
Tenho mil prendas, tenho mil pilhérias.
E para ver como essas moças todas
Me gabaô — que é um pasmo — ( e é sem lisonja )
Habito n' um palacio,
Opulentas alfayas,
Riccas librés, chapéos acairelados

Fazem máis fausta a reluzente placa,
Que no peito blazona.
E tu, com todo o teu saber inutil
Mal-enroupado,
Desconhecido,
En cargo da republica, dás volta
As mas todas, só, e jejuando
De affavel cortezìa:
Cansado vás scismar na agua-furtada,
Em quanto eu stou com damas, com amigos;
Trinco sâudes, festival embórco
Champanhas, Malvasìas.
Ser ricco é tudo, ser letrado é nada. »
Naô acabava, quando um terremoto
Derriba as cazas — lavra o fogo, e queima
Móveis, papéis — o pó, a chamma, o fumo —
O ruîdo arrazado das parêdes —
O claraô de alongadas labaredas,
Que em róda lambem templos, e palacios —
Os gritos, o tropél. o estrago, a morte,
Ays, soluços, mortiferos arrancos
Poem em fugida os peitos máis valentes:
Foge a piedade, foge o parentesco,
Até o amor deixava ao desamparo
A suspirada amante. —
Já os dous cidadaês, a pôr-se em cóbro,
O ricco, e o póbre fógem. Ambos levaô...
Levaô o que é so proprio,
Que com elles sempre anda,
E em que naô tem poder tremor, nem fogo:
Léva ignorancia o ricco, e o póbre estudos. —
Com seu saber, proficuo em tal desastre,
O póbre acha agasalho, acha respeito;
O ricco, sem riqueza, acha ludibrio.

F°. MANOEL.

*Traduction.*

LA RICHESSE IGNORANTE ET LE TALENT PAUVRE. — *Fable.*

COMBIEN la science a son prix! Deux bourgeois habitaient une cité dont le nom échappe à ma mémoire. L'un était riche, et comme à l'ordinaire sa fatuité égalait son opulence; l'autre était pauvre,

mais les lettres faisaient ses délices. « Le haut savoir, a très-bien dit notre poëte Garçaô, ne roule pas en berline dorée. » Le riche disait au pauvre :

» Avec toute ta science, as-tu, comme moi, une table splendide? met-on devant toi chapeau bas ? les dames te font-elles de gracieuses révérences ? vois-tu sur la place publique, accourir à ta rencontre le gentilhomme, le magistrat et le curé ? à l'aide de mon luxe, j'entretiens les peintres les plus en vogue, les architectes les plus fameux ; les dames me font la cour ; les poëtes me portent aux nues. Je n'ai point fait d'études, et je passe pour un homme universel. ( Tout le monde me le dit au moins, et je suis fort tenté de le croire ). Gentilhomme renforcé, je suis doué de mille talens; mille bons mots jaillissent de ma bouche. Il faut voir comme les jeunes filles me flattent et me cajolent! ( cela soit dit sans vanité ). J'habite un palais ; mes somptueux ameublemens, mes superbes livrées, mes chapeaux richement galonnés relèvent avec grâce la plaque brillante que l'on voit étinceler sur ma poitrine.

» Et toi, avec ton inutile savoir et tes guenilles, méconnu de tous, vil fardeau de la société, tu vas battant le pavé des rues, seul avec toi-même, et sans jamais recevoir la moindre marque de courtoisie. Un peu d'eau que tu dérobes est ton seul breuvage ; moi, cependant, au milieu d'un cercle de dames et d'amis, je porte de joyeuses santés, et j'avale à longs traits le Champagne et le Malvoisie. Etre riche est tout; la science n'est rien. »

Il avait à peine dit.... Un tremblement de terre renverse les édifices de fond en comble. L'incendie s'allume, il dévore meubles et papiers; la poussière, la flamme, la fumée, le bruit tonnant des murs qui s'écroulent, l'effrayante lueur des flammes qui vont se prolongeant dans les airs, enveloppent à la fois les temples et les palais. Les cris, le tumulte, la mort, les ravages, les sanglots ébranlent les cœurs les plus intrépides. Père, mère, enfans, parens, tout fuit; plus de pitié! l'amant même abandonne sa maîtresse éplorée!....

Nos deux bourgeois, le riche et le pauvre, fuient à toutes jambes devant ce grand désastre. Chacun d'eux emporte..... il emporte le seul bien qui lui soit personnel, bien qui ne le quitte jamais, et sur qui la terreur et la flamme n'ont aucune prise. Le riche emporte son ignorance ; le pauvre, le fruit de ses études. Avec son savoir, dont il sait tirer un utile parti dans son malheur, le pauvre trouve partout bon accueil et considération ; le riche, dépouillé de son oripeau, n'est plus qu'un misérable objet de risée.

S.-É.

# LANGUES ORIENTALES.

## LITTÉRATURE ARABE.

### *Poésies de Moténabby.*

( Article de M. DUVAL-DESTAINS. )

ABOUL TAÏB AHMED BEN HOSAN MOTÉNABBY, ancien poëte arabe fort célèbre, naquit à Coufà, ville de Chaldée ou de l'Iraque babylonienne, sur la rive droite de l'Euphrate, l'an 303 de l'Hégire (927 environ de l'ère chrétienne). Ses compositions, pleines d'énergie et de chaleur, ses traits hardiment dessinés, et sa touche aussi belle que vigoureuse, lui ont assuré parmi les auteurs arabes le rang distingué qu'il occupe. Il a consacré le plus souvent sa muse à la louange des actions guerrières et des grands auprès desquels il a vécu. Modéré dans son style, on ne voit pas chez lui ces éloges bas et forcés, langage ordinaire des poëtes orientaux, et que la crainte leur arrache, ou qu'une sordide cupidité leur fait tenir. Moténabby peint avec force et loue avec délicatesse; il sème ses poësies de pensées morales et philosophiques qui attachent le lecteur et donnent à ses ouvrages un nouveau degré d'intérêt; mais il n'est pas exempt des défauts communs aux poëtes de son pays; pas de plan dans ses compositions, pas d'ensemble dans ses détails, ni de gradation dans ses idées. On y rencontre des digressions peu naturelles, et des transitions maladroites qui détournent l'attention et paraissent souvent étrangères au sujet; enfin il n'est point guidé par les règles du goût, et il ne suit que les élans de son imagination ardente et vagabonde.

Je vais traduire une pièce de vers en forme d'élégie, qu'il a composée sur la mort d'un guerrier. Ce morceau le fera mieux connaître que tout ce que j'en pourrais dire.

Les personnes qui desireraient avoir sur cet auteur plus de renseignemens que la nature du *Mercure étranger* ne me permet d'en donner, n'ont qu'à consulter la Bibliothèque Orient. de d'*Herbelot*, au mot *Moténabby*; Aboulféda, *Ann. Mosl.* tom. 2, pag. 483 et suiv.; Pococke, *Spécimen historiæ arab., etc.*; enfin la *Chrestomathie arabe* de M. le baron Silvestre de Sacy. Je pourrais, en citant ce dernier ouvrage, lui donner les éloges qu'il mérite, mais je craindrais, en cédant au désir d'exprimer les sentimens d'estime et d'admiration que j'ai pour son auteur, de blesser sa modestie.

## *Poëme de* MOTÉNABBY, *sur la mort du guerrier* ABOU CHODJA FATIK.

LE chagrin me dévore, mais l'inébranlable fermeté de mon ame m'arrache au désespoir, et mes larmes, tour à tour obéissantes et rebelles, cèdent au combat de ces deux affections contraires.

Depuis qu'Abou Chodja est mort, le sommeil a fui loin de ma paupière; il me semble même que la nuit, pour augmenter mes douleurs, suspend sa course, et que les étoiles immobiles restent toujours à leur lever.

La vie n'est exempte de peines que pour l'insensé ou pour l'indifférent, qui jamais ne ramène ses regards sur le passé, ou ne les promène sur l'avenir,

Et pour l'homme qui s'endort sur ses inévitables destinées, et qui, berçant son ame d'un espoir trompeur, nourrit en lui-même des desirs insensés.

Où est-il ce mortel dont les mains audacieuses ont élevé les hautes pyramides de Djizé? Qu'est devenue la nation qui l'a vu naître? Comment est-il péri?

Les monumens survivent un peu à ceux qui les ont élevés, mais ils deviennent ensuite la proie du tems, et ils finissent comme ont fini leurs fondateurs.

Aucun terme de grandeur ni de gloire ne pouvait satisfaire l'ame noble et belle d'Abou Chodja; aucun lieu

n'était assez vaste pour lui, lorsque sa main libérale répandait les bienfaits.

Nous pensions que l'or regorgeait de toutes parts dans les lieux qu'il habitait ; la mort l'a frappé, et ces lieux n'ont point offert à nos regards étonnés ces richesses imaginaires.

Des actions grandes et magnagnimes, des épées, des lances, des coursiers jeunes et pleins de vigueur ; voilà les trésors qu'il accumulait.

Le trafic de la gloire et des belles actions est trop ruineux dans ce siècle ingrat et pervers, pour que l'homme généreux y trouve de quoi soutenir son existence.

Sans doute les hommes de ton tems, ô Fatik ! étaient trop vils et tes vertus trop sublimes, pour que tu daignasses vivre au milieu d'eux.

Non, jamais avant ce funeste jour, tu n'as dit une parole, tu n'as commis une action qui pût alarmer ou blesser un ami.

Jamais la fortune envieuse ne t'avait porté de coup que de ton cœur magnagnime tu n'en aies repoussé les atteintes.

Mais il est arrivé ce jour fatal où tes lances trompées n'ont pu terrasser l'ennemi qui est venu t'assaillir, ni tes épées le percer de leurs pointes aigues.

La main qui t'a renversé, ô Fatik ! ne met aucune différence entre l'épervier intrépide et le sinistre corbeau.

Qui conduira maintenant au combat nos cohortes guerrières ? Qui donc présidera aux banquets hospitaliers ? Hélas ! le monde a perdu en toi un astre qui ne lancera plus ses rayons bienfaisans.

Fortune cruelle, opprobre soit à ton visage, à ce visage qui semble se faire un voile de tout ce qu'il y a de bas et de honteux.

Tu as donné la mort au plus grand, au plus vertueux de tous les héros ; tu as enlevé le plus suave parfum qui embaumait l'air de ses douces exhalaisons.

Désormais plus de choc impétueux, plus de lance teinte de sang, plus d'épée qui brille dans les combats.

Aujourd'hui toute bête féroce est sûre de la conservation de son sang, qui naguères était toujours près de couler sous l'épée de Fatik.

Les coursiers de ce héros, et les nœuds dont ses fouets sont armés, ont fait entre eux une paix éternelle; on dirait que ses chevaux ont recouvré la possession de leurs jambes, tant celles-ci semblaient auparavant fuir leur corps par la rapidité de la course.

Fatik a disparu, et tous ceux qui vivaient familièrement avec lui ont vu se rompre la chaîne de leur douce union; ils se sont dit un éternel et pénible adieu.

Il n'est plus ce grand homme auprès de qui les peuples avaient un port et un asile : il n'est plus ce Héros dont le glaive redoutable trouvait chez tous ses ennemis une pâture libre et assurée.

De tous les cavaliers il avait toujours été le plus prompt à terrasser son rival; mais enfin la mort fut plus prompte que lui.

Puisqu'il a cessé de voir la lumière, qu'à l'avenir aucun guerrier n'ose manier la lance, qu'aucun coursier ne se précipite plus dans les combats.

---

## LITTÉRATURE PERSANE.

### *Poésies d'Hâfiz* (1).

SCHIRAZ, ville célèbre de la Perse, a la gloire d'avoir donné le jour aux deux plus grands poëtes que les Persans aient jamais eus, Sady et Hâfiz. Ce dernier naquit sous le

---

(1) J'engage les personnes qui désireraient avoir d'amples détails sur la vie et les ouvrages d'Hâfiz, à lire une traduction de la vie de ce poëte, donnée dans le quatrième volume des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, par l'illustre M. Silvestre de Sacy dont je serai toujours fier d'avoir été l'élève.

règne des Mozhafféricns, et vivait encore lorsque Tamerlan défit Schah Mansor, le cinquième sultan de cette dynastie. Il mourut vers l'an 794 de l'Hégire. Après sa mort, ses poésies, qui étaient dispersées de côté et d'autre, furent rassemblées et mises en ordre avec le plus grand soin.

Hâfiz se concilia, par ses talens, l'estime et l'admiration des princes et des grands qui, tous à l'envi, voulurent se l'attacher par leurs caresses et leurs libéralités: mais il préféra toujours, au luxe des cours, une vie tranquille et retirée où il pût, sans contrainte, se livrer à son goût dominant pour la poésie.

Quelque soin cependant qu'il prit de demeurer inconnu en vivant dans la pauvreté et dans l'exercice des pratiques religieuses, le bruit de sa réputation parvint jusqu'aux oreilles de Tamerlan. Ce fameux conquérant voulut avoir un entretien avec lui, et fut tellement satisfait de la finesse de ses réparties qu'il lui promit de lui donner toujours des marques d'amitié et de bienveillance.

Le genre de poésie dans lequel Hâfiz s'est exercé, et dont Sady passe pour être l'inventeur, se nomme *gazel*, c'est-à-dire vers amoureux. Les *gazels* sont des espèces d'odes très-courtes, et qui, roulant le plus souvent sur l'amour et le vin, doivent se faire remarquer par des images prises dans la nature, par des graces naïves, et par un style élégant et harmonieux. Ce n'est pas sans raison qu'on a comparé Hâfiz à Anacréon, dont il a la mollesse, la douceur et le badinage. Le style d'Hâfiz et de tous les poëtes persans en général ressemble beaucoup aussi à celui des pastorales et des sonnets des Italiens. Comme ces derniers, les Persans sont pleins de *concetti*, d'antithèses et de jeux de mots; ils éblouissent en étalant avec profusion les fleurs, les perles et les diamans, ils reproduisent leurs idées sous mille formes diverses et sèment une telle multitude de couleurs et d'images, qu'ils fatiguent à la longue un lecteur ami du naturel. Hâfiz a composé un grand nombre de *gazels*, la plupart difficiles à

entendre, parce qu'on y rencontre des allégories, et que, sous la peinture d'un amour profane, il cache un sens religieux, et fait des allusions à l'amour divin. Ce langage mystérieux et allégorique ne contribue pas peu à rendre quelquefois ses poésies extrêmement obscures. Hâfiz lui-même semble insinuer qu'il n'a pas voulu toujours s'exprimer d'une manière claire, quand il dit dans un de ses *gazels* : « Qu'il se réjouisse celui qui comprend le sens caché de mes » pensées : j'ai quelques sentences douteuses ; mais à qui » puis-je confier tous mes secrets ? » De pieux musulmans et quelques commentateurs, croyant trouver dans ses poésies beaucoup de mystères et de sainteté lui ont donné le surnom de *la langue mystérieuse*. Il y a de célèbres Orientalistes, et même des savans du pays d'Hâfiz qui ont prétendu, au contraire, que les *gazels* de ce poëte ne renferment aucune variété de sens, et qu'il ne faut point chercher de rapport entre ses vers et les choses divines. Néanmoins, comme les Orientaux aiment naturellement le langage mystérieux et allégorique, on peut présumer qu'Hâfiz a voulu donner à ses poésies un sens figuré et spirituel, puisqu'on le trouve effectivement en étudiant ce poëte avec quelqu'attention. Mais ce que je dis ici ne doit pas s'entendre de tous ses *gazels*, et je crois qu'il y en a beaucoup où il n'est question que d'un amour terrestre et profane, et où il serait impossible de découvrir un sens autre que celui qui se présente. Et il est à remarquer que celles-ci sont les plus faciles à entendre et les plus susceptibles d'être traduites à cause du naturel et des graces qui y règnent, joint à tout ce que la poésie persane a de riche et de séduisant. Quoi qu'il en soit, les écrivains Persans relèvent, par des éloges magnifiques, le mérite et l'excellence d'Hâfiz. « Ses poésies, disent-ils, » ont les graces et la beauté des Houris, elles sont aussi » douces que les eaux de la Fontaine de vie, elles font » les délices de tous les hommes, elles renferment en peu » de mots un sens merveilleux et sublime, aussi sont-elles » répandues par toute la terre. Point de charme dans les

» discours et les entretiens des savans, si l'on ne cite des vers
» d'Hâfiz ; point d'éclat ni de pompe dans les cérémonies
» des rois, point de gaîté dans les festins ni dans les cercles
» brillans, si l'harmonie des vers d'Hâfiz ne vient enchan-
» ter les oreilles. Les amans plaintifs et désespérés trouvent
» lorsqu'ils lisent Hâfiz un soulagement à leurs maux; et
» ceux dont les feux sont couronnés, augmentent encore,
» en murmurant quelques vers d'Hâfiz, les voluptés dont
» ils s'enivrent. »

Je vais maintenant essayer de traduire trois odes de ce poëte, quoique ses ouvrages, passant dans une langue étrangère, perdent beaucoup de leurs graces et de leur délicatesse, et que d'ailleurs leur mérite ne peut être bien apprécié que de ceux qui les lisent dans la langue originale.

### Ode première.

Je pose mes lèvres sur les lèvres de ma bien-aimée, et je m'enivre de son souffle. Oui, je puise vraiment à la Fontaine de vie.

Je ne puis exprimer les délices que je goûte, je ne puis souffrir qu'un autre jouisse auprès de ma maîtresse d'un bonheur à moi seul réservé.

Jeune échanson, verse dans ma coupe un vin pétillant. La saison des roses est arrivée ; livrons-nous, sans crainte, au délire de la gaîté.

Et toi, musicien, vite saisis ta lyre, et de tes doigts rapides, fais-en frémir les cordes : ma voix va se mêler à tes mélodieux accords.

O mon ame, voudrais-tu abandonner mon corps, tandis que le jus de la treille porte la chaleur et la vie dans toutes mes veines.

Les bosquets sont jonchés de fleurs. Allons, bannissons une piété austère. Moi, l'esprit libre de soucis, le visage rayonnant de joie, je veux boire au souvenir de ma belle maîtresse.

O mon cœur, cherche en tous lieux l'objet qui t'enflamme,

comme Medjnoun, brûlant d'amour, cherchait sa tendre Leila (1).

Si je couvre de baisers les lèvres de ma bien-aimée, la coupe s'en indigne; si je contemple l'éclat de ses joues, la rose en sèche de dépit.

Lorsque les oiseaux, au lever de l'aurore, font retentir le bosquet de leurs doux concerts, n'oublie pas, jeune échanson, de remplir ma coupe d'un vin délectable.

Hâfiz, suspends tes chants voluptueux, et prête l'oreille aux soupirs mélodieux de la flûte.

## Ode deuxième.

O doux zéphir, va murmurer autour de ma bien-aimée, dénoue légèrement les boucles de sa noire chevelure, et viens m'apporter le parfum qu'elles recèlent.

Adresse-lui ces tendres paroles : Idole de mon cœur, ô toi qui es insensible à mon amour, reviens, car, abattu sous le poids de l'attente, ton amant est près de rendre le dernier soupir.

Je t'ai donné mon cœur, j'ai acheté ton amour au prix de ma vie. Ah ! je t'en conjure, ne m'abandonne pas aux douleurs de la séparation.

Cruelle, tu as oublié celui qui t'adore ! laisse-toi toucher aux plaintes d'un esclave si soumis et si fidèle, ne rejète pas ses timides prières.

Ah ! s'il ne m'est pas donné de savourer dans tes bras les délices de l'union, au moins n'efface pas mon image de devant tes yeux !

Aie patience, ô mon cœur, fais-toi aux ennuis de la séparation ; et vous, ô mes yeux, cessez de pleurer l'absence de ma bien-aimée.

---

(1) *Medjnoun* et *Leila* sont les noms de deux amans célèbres chez les Orientaux. Le meilleur des poêmes composés sur leurs amours est celui de Djami, dont un orientaliste distingué, M. Chézy, a donné une élégante traduction.

Hâfiz, le monde sera-t-il toujours l'objet de tes soins ? Crois-moi, oublie tes peines, les biens du monde passent si rapidement !

## Ode troisième (1).

Aveugles, sourds et fragiles, nous ne pouvons entendre ni prévoir les coups terribles et inévitables de la Fortune.

O combien d'ambitieux mortels portaient jusqu'aux cieux leurs vastes desirs, et qui maintenant gisent renfermés dans un lit étroit de brique et de terre !

Quelle cuirasse peut repousser les traits sûrs et rapides du Destin ? Quel bouclier peut-on opposer à son glaive destructeur ?

En vain, contre la mort, tu te construirais une forteresse de fer ou d'airain ; en un clin-d'œil, elle brisera tes portes, et renversera tes impuissantes barrières.

Prends bien garde de te laisser séduire par les plaisirs de la vie. Ne compte ni sur tes forces, ni sur ta jeunesse : les ténèbres succèdent à la lumière, et le poison est mêlé avec le sucre.

Si la Fortune semble te sourire et t'accorder quelques légères faveurs, n'ouvre pas néanmoins la porte à tous les desirs, ni un champ trop vaste à tes passions.

Ta route est semée de précipices, ne marche pas les yeux fermés. Il y a du poison dans ton breuvage, ne l'approche pas de tes lèvres avant de l'avoir éprouvé.

La Fortune quelquefois te prend dans son sein, te flatte et te berce d'espérances, mais ne te fie pas à ces feintes caresses. Elle affecte à ton égard la tendresse d'une mère, mais elle n'est qu'une marâtre que tu dois redouter.

---

(1) Cette pièce n'est pas à proprement parler un *gazel*, parce que ni l'amour ni le vin n'en font le sujet, et que de plus le nom de l'auteur ne se trouve pas au dernier vers, ce qui, dans ces sortes de poésie, est une règle indispensable.

Sois toujours attentif aux vicissitudes de la Fortune, vois ce qu'elle peut t'accorder en un tems, te refuser en un autre; replie le tapis des projets insensés et déchire le vêtement de la cupidité.

(*Article de* GRANGERET DE LAGRANGE.)

---

## LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

Τέχνης Ῥητορικῆς βιβλία τρία, συνταχθέντα ὑπὸ Κωνσαντίνου Οἰκονόμου, τοῦ κατὰ τὸ Φιλολογικὸν τῆς Σμύρνης Γυμνάσιον Διδασκάλου τῆς Φιλολογίας, εἰς χρῆσιν τοῦ αὐτοῦ Γυμνασίου. Ἐν Βιέννῃ, ΑΩΙΓ΄. — C'est-à-dire : *Art Oratoire en trois livres, par M.* CONSTANTINOS OIKONOMOS, *Professeur de Philologie au Gymnase Philologique de Smyrne, à l'usage des élèves de cet établissement.* — Vienne, 1813. Un vol. in-8°. de 258 pages, avec un *Discours préliminaire* de 34 pages.

DES savans distingués, dont s'honore la France, ont composé sur l'Art Oratoire des ouvrages aussi élégans que profonds. Les Fénélon, les Rollin, les Voltaire, les Marmontel, les La Harpe, etc. et de nos jours M. le cardinal Maury, n'ont pas seulement mérité l'estime et la reconnaissance de leur patrie; ils ont excité l'admiration de tout le monde savant, et de la Grèce renaissante en particulier.

Mais si l'on applaudit justement tous les bons auteurs des régions fortunées de l'Europe, combien ne doit-on pas admirer un homme qui, au milieu d'un peuple accablé de tant de malheurs, et opprimé par un maître absolu et barbare dans toute la force du terme, a surmonté toutes les difficultés, bravé tous les obstacles, et publié un excellent ouvrage sur un art aussi important que la Rhétorique. L'érudition, le talent et le goût d'un tel homme doivent d'autant plus frapper tous les savans

amis de la Grèce, et particulièrement les Hellénistes humains et reconnaissans, que sa patrie est dépourvue de tous les bienfaits de la législation ; bienfaits qui échauffent l'imagination, enflamment le génie, font prospérer les sciences et les arts, et rendent enfin les peuples heureux, autant qu'on puisse l'être dans cette courte vie.

Nous nous faisons un devoir d'annoncer la Rhétorique de M. C. Oikonomos, comme une nouvelle preuve des efforts que font depuis long-tems les Grecs pour recouvrer leur ancienne splendeur, et se mettre en état de rivaliser avec les nations de l'Europe chrétienne et savante.

L'ouvrage de M. Oikonomos n'est pas, il est vrai, une production tout-à-fait originale, et qui puisse fixer l'attention des savans Rhétoriciens de la plus illustre Université de l'Europe, dont la prospérité est due au génie qui gouverne la France, et aux soins assidus d'un sage directeur, digne successeur de Rollin; notre auteur a pris pour base la rhétorique d'Aristote, cette source intarissable, dans laquelle ont puisé presque tous ceux qui ont écrit sur l'Art Oratoire après cet homme extraordinaire.

M. Oikonomos a mis aussi à contribution, avec beaucoup de goût et de discernement, les écrits de Platon, d'Isocrate, de Denys d'Halicarnasse, de Lucien, de Longin, de Cicéron, de Quintilien etc. Il n'a consulté qu'un très-petit nombre de modernes, tels qu'Heineccius (1), l'abbé Batteux, Buhle (2) et Fuhrmann (3).

---

(1) *Fundamenta styli cultioris.*

(2) Editeur d'Aristote. Il n'a paru de l'excellente édition de ce savant Allemand, mort il y a quelques années en Russie, que les cinq premiers volumes, imprimés à Deux-Ponts en 1791.

(3) *Handbuch der classischen literatur.*

Cependant son ouvrage eût été, ce nous semble, encore plus utile et plus curieux, s'il avait puisé tout ce qu'il y a de plus important sur l'Eloquence dans les auteurs dont nous avons parlé au commencement de cet article. Il aurait pu aussi consulter avec beaucoup de fruit l'excellente Rhétorique de Blair (4), qui est déjà devenue classique.

Du reste, M. Oikonomos, semble avoir composé la sienne d'après le plan de Fénélon, et c'est le plus grand éloge que nous puissions faire de son ouvrage. « Une » excellente rhétorique, dit cet immortel prélat, serait » bien au-dessus de tous les ouvrages bornés à per- » fectionner une langue. Celui qui entreprendrait ce » travail y rassemblerait tous les plus beaux préceptes » d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, de Lucien, de » Longin et des autres célèbres auteurs : leurs textes » qu'il citerait serait les ornemens du sien ». Notre auteur, en effet, cite à chaque page, avec beaucoup de justesse, les plus beaux passages des anciens sur l'Eloquence. Il ne s'est pas borné aux préceptes de l'art; il y a joint bien à propos un très-grand nombre de pensées de la plus saine morale, prises dans les Poëtes et les Philosophes du premier ordre; et à ne le considérer que sous ce dernier point de vue, l'ouvrage de M. Oikonomos est d'un genre neuf et d'une grande importance pour la jeunesse.

L'auteur a divisé son intéressant travail en trois livres.

---

(4) Le Cours de rhétorique et de belles-lettres de ce professeur célèbre a été traduit en italien par François Soave. M. Pierre Prévost, professeur de philosophie à Genève, nous a aussi donné une excellente traduction de ce même ouvrage. C'est un service très-important que cet illustre professeur a rendu à la littérature française.

Le premier traite de l'invention en général, et de différens genres d'Eloquence.

Le second a pour objet la division, l'ordre et la disposition des parties constitutives du discours.

Le troisisième, enfin, traite de l'Elocution, des différens genres de style, de ses divers caractères, de ses qualités essentielles, etc.

A la fin de son ouvrage, M. Oikonomos donne quelques apperçus intéressans sur la déclamation oratoire; il y parle avec justesse des accens convenables aux diverses affections de l'ame, ainsi que du geste de l'orateur; enfin, pour prouver à ses élèves combien le talent du débit et de l'action est nécessaire pour émouvoir et persuader les auditeurs, il s'appuie sur les autorités les plus respectables, et cite sur-tout l'exemple si connu de Démostènes qui, interrogé sur les parties essentielles à l'orateur, disait que la première était l'action, la seconde l'action et la troisième l'action; il n'a pas non plus omis ces paroles remarquables d'Eschines : « Que » serait-ce donc, si vous l'eussiez entendu lui-même! »

Nous croyons inutile de répéter que toutes les citations de l'auteur sont d'un choix aussi heureux que celles que nous venons d'indiquer, et elles répandent beaucoup d'agrément sur son ouvrage. D'ailleurs, il n'a point abusé de son érudition; il a voulu instruire et plaire en même tems;

. . . . . *miscuit utile dulci.*

M. Oikonomos a donc rendu un service très-important à la jeunesse studieuse de la Grèce, en lui offrant une Rhétorique complète et écrite avec une méthode vraiment philosophique. Un semblable ouvrage manquait à l'enseignement. Il est vrai qu'il existait plusieurs Rhétoriques à l'usage des écoles de la Grèce, publiées par

des savans Grecs après la prise de Constantinople par les Turcs; mais la plupart de ces ouvrages sur l'Eloquence sont aujourd'hui réprouvés par le goût, qui renaît depuis trente ans dans la Grèce moderne et fait tous les jours de nouveaux progrès.

M. Oikonomos a fait précéder sa Rhétorique d'un Discours préliminaire très-étendu, dans lequel il exhorte ses élèves à l'étude des beaux monumens de l'Eloquence antique. Il s'élève ensuite avec véhémence contre la jalousie littéraire, ce vice incurable et dangereux, cet ennemi éternel du mérite et de la vertu, qui ne pardonne qu'à l'obscurité, qui noircit et envenime le cœur humain, et éteint même les sentimens les plus nobles. Après avoir exposé, avec une éloquence mâle et énergique, tous les malheurs que peut produire cette passion funeste, l'auteur s'écrie : « Puissiez-vous, mes amis, » ne jamais tomber dans cette maladie dangereuse ! » Souvenez-vous toujours que le talent de la parole ne » doit jamais être séparé de la bonté des mœurs. Exer- » cez, dans des entretiens particuliers, vos facultés » intellectuelles avec toute la dignité qui convient à » l'homme. Fuyez les disputes et les querelles dans les- » quelles se plaisent les Sophistes de nos jours. L'état » actuel de la littérature en Grèce n'est plus assez mal- » heureux pour que la jeunesse se livre entièrement à » l'étude des problêmes et des sophismes de la Dialec- » tique..... Vous êtes destinés à vous enrichir de con- » naissances solides, à enrichir votre Langue mater- » nelle et à la rendre digne de vos illustres ancêtres, » dont la langue a éclairé l'univers; etc., etc. »

Vers la fin de son important discours, l'auteur trace d'une manière brillante, le portrait de l'homme de lettres. Après avoir parlé des devoirs et des qualités précieuses qui distinguent le vrai savant du commun

des hommes, M. Oikonomos s'exprime en ces termes : « Enfin le vrai savant est pieux envers son créateur, » ses parens, ses amis et sa patrie. Il se fait un devoir » sacré de servir ses concitoyens; il aime la vérité, » il déteste le mensonge; il est juste envers les autres; » il est humain, il est bienfaisant envers tout le monde; » en un mot, il marche toujours dans le chemin de la » raison et de la vertu. »

L'auteur parle ensuite de l'organisation des Ecoles nouvellement établies en Grèce. « Tout conspire, dit-il, » aujourd'hui à la propagation des lumières. Des Gym- » nases et des Lycées s'élèvent de toutes parts; les négo- » cians et tous les hommes riches font de grands » sacrifices pour la prospérité des bonnes études; le » nombre des professeurs augmente tous les jours; » celui des bons élèves devient prodigieux, et la lu- » mière de la sagesse luit heureusement sur notre ho- » rison; etc. etc. »

Le style de notre auteur est en général noble et vigoureux; il réunit presque toujours la clarté à l'élévation.

En lisant le discours de M. Oikonomos dans l'original, on sera convaincu j'espère, que le grec d'aujourd'hui est encore, dans l'état actuel des choses, une des plus belles langues de l'Europe. C'est, comme l'a dit dernièrement un savant plein d'esprit (1), « *un beau* » *marbre de Paros qui n'attend que la main d'un Phi-* » *dias ou d'un Praxitèle.* »

Les Grecs de Smyrne peuvent se glorifier justement d'avoir, dans la personne de M. Oikonomos, un des plus illustres et des plus vertueux professeurs de la

---

(5) M. Dureau de la Malle, fils du traducteur de Tacite.

Grèce moderne, qui connaît à fond presque toutes les Langues savantes, qui joint l'exemple au précepte, et qui n'aspire qu'au vrai bonheur de sa patrie.

Le Gymnase Philologique de Smyrne a pour directeur M. Koumas de Thessalie, homme vénérable, littérateur et mathématicien célèbre, et auteur de plusieurs excellens ouvrages.

Parmi les négocians de Smyrne qui ont contribué à la prospérité de l'instruction publique, on doit citer, avec le plus d'éloges et de reconnaissance, M. Stephanos Rhallis, le Mécène de la patrie d'Homère et le premier qui ait fondé dans cette ville greco-européenne une Société d'encouragement pour les Sciences et les Arts. C'est à ce généreux patriote que M. Oikonomos a dédié son intéressant ouvrage par cette inscription simple, dictée par la gratitude :

ΣΤΕΦΑΝΩΙ. ΑΜΒΡΟΣΙΟΥ.
ΡΑΛΛΗΙ.
ΑΡΕΤΗΣ. ΕΝΕΚΑ. ΚΑΙ. ΤΗΣ.
ΠΕΡΙ. ΤΟ. ΦΙΛΟΛΟΓΙΚΟΝ.
ΤΗΣ. ΣΜΥΡΝΗΣ.
ΓΥΜΝΑΣΙΟΝ. ΛΑΜΠΡΑΣ
ΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣ.
Ο. ΣΥΓΓΡΑΦΕΥΣ.
ΤΗΝ. ΒΙΒΛΟΝ. ΑΝΕΘΗΚΕ.

C'est-à-dire, « l'auteur a dédié ce Livre à Stephanos » Rhallis, fils d'Amvrossios, à cause de sa vertu, et de » sa munificence envers le Gymnase Philologique de » Smyrne. »

Cet excellent établissement possède aussi un professeur de Chimie appliquée aux Arts. M. Stephanos Oikonomos, digne frère de notre auteur, et l'un des plus habiles Médecins de Smyrne, y professe avec un grand succès la Science de l'immortel Lavoisier : il

réunit à des connaissances profondes en Chimie et en Histoire naturelle, celle des Langues anciennes et modernes. C'est lui qui vient de publier une élégante traduction en grec moderne de la fameuse Grammaire grecque de Buttmann, dont nous avons parlé dans le N° V de cette feuille.

Nous nous sommes permis de donner tous ces détails, persuadés que les amis des Lettres qui auront bien voulu lire cet article, ne nous sauront pas mauvais gré de leur avoir communiqué quelques aperçus sur une nation moins connue en Europe qu'elle ne devrait l'être, et que de soi-disant voyageurs ont injustement censurée, sans en avoir étudié les mœurs ni les progrès.

CONSTANTIN NICOLOPOULO *de Smyrne,*
*Professeur de Littérature grecque.*

# LANGUE ITALIENNE.

STORIA DELLA SCULTURA *dal suo risorgimento in Italia sino al secolo di Napoleone, per servire di continuazione alle opere di* WINCKELMANN *e di* DAGINCOURT. Volume I°. In Venezia, nella tipografia *Picotti*. 1813. In-fol.

HISTOIRE DE LA SCULPTURE, *depuis sa renaissance en Italie jusqu'au siècle de Napoléon, pour servir de suite aux ouvrages de* WINCKELMANN *et de* DAGINCOURT. I^er^ volume. A Venise, de l'imprimerie de *Picotti*. 1813. In-fol.

En annonçant, dans le N° III du *Mercure Étranger*, les Discours *sur le Beau* de M. *Léopold Cicognara*, chevalier de l'ordre royal de la Couronne de fer et président de l'Académie royale des beaux-arts à Venise, nous fîmes aussi connaître le Prospectus de son grand ouvrage sur la Sculpture, et nous dîmes alors quelles étaient nos espérances pour l'exécution de cette belle entreprise. Elles n'ont point été trompées. Le premier des trois volumes que le prospectus promettait a paru; il justifie l'opinion que les amis des arts en avaient conçue; l'auteur y prouve, par la richesse des matières, par l'ordre dans lequel il les dispose, par le talent avec lequel il les traite, par les notions saines sur l'art dont il entremêle ses recherches, qu'on n'avait point trop espéré de lui.

Il donne d'abord, dans un Discours préliminaire, une idée de son sujet, de son plan, et de ce qui distingue le plus particulièrement son travail de ceux qui ont été entrepris jusqu'à présent sur l'histoire des arts. Les ouvrages de Winckelmann et de Dagincourt auxquels

le sien doit faire suite sont suffisamment connus. L'un laisse peu à désirer sur l'art chez les anciens; quand l'autre sera complet, il ne satisfera pas moins sur l'époque du moyen âge; le savant Lanzi a écrit avec profondeur et sagacité l'histoire de la peinture en Italie; Fiorillo, italien d'origine, a écrit en allemand cinq volumes de l'histoire des arts du dessin, où il a embrassé les écoles d'Italie, de France, d'Espagne, et consacré un volume entier à l'Angleterre; il lui reste encore à publier ce qui regarde la Flandre, la Hollande et l'Allemagne. Enfin, sans parler de plusieurs opuscules qui ne peuvent avoir rapport qu'à quelques parties de l'art, ou traiter trop sommairement de tous, M. d'Hancker-ville a commencé, vers la fin du dernier siècle, à publier à Londres, mais en français, un grand ouvrage sur l'histoire des arts chez les anciens, dont il n'a paru que les deux premiers volumes, et un volume de supplément.

M. le chevalier Cicognara vient après eux; il se renferme spécialement dans ce qui regarde la sculpture, depuis sa renaissance en Italie; mais il entoure ce sujet intéressant de tous les accessoires qui peuvent y donner plus de relief et y jeter plus de lumière. Le premier des quatre livres que contient ce premier volume, comprend, en huit chapitres, sous le titre de *Considérations préliminaires*, des espèces de prolégomènes qui pourraient appartenir à une histoire générale des arts depuis l'origine jusqu'à nos jours. Le but principal de l'auteur a été de faire d'abord connaître au lecteur ses opinions sur quelques points sujets à discussion, afin de n'être plus arrêté, dans le cours même de son histoire, par la nécessité de longues digressions.

Le premier chapitre qui traite de l'origine des arts

d'imitation, et des causes qui les ont fait naître, contient, entr'autres objets dignes d'attention, une analyse abrégée mais curieuse de l'ouvrage de M. d'Hanckerville, qui attribue aux anciens Indo-Scythes l'invention des arts, transmis ensuite à la Grèce. Ce morceau est d'autant plus intéressant que les deux volumes dont il est extrait, ayant éprouvé beaucoup de critiques en Angleterre, y sont devenus très-rares (1), et que M. Cicognara lui-même n'a pu s'en procurer un qu'avec beaucoup de peine. Malgré l'érudition surabondante dont ce livre est chargé, cet extrait donne le desir de le connaître; peut-être donne-t-il aussi le moyen de s'en passer.

Le second chapitre qui roule sur les monumens élevés à la gloire des hommes, sur la nature et la forme de ces monumens, ouvrait à l'érudition un champ vaste, que l'auteur prend soin de circonscrire pour ne pas égarer l'attention du lecteur. Le troisième, qui traite des cultes et des figures qui y ont été employées par les différens peuples anciens, était sujet au même inconvénient, dont le sage auteur s'est garanti de même. Il n'a point l'injustice trop commune de s'arrêter à l'extravagance apparente de la plupart des cultes anciens, sur-tout à leur origine, et il reconnaît dans leurs objets les plus bizarres des symboles et des emblêmes dictés par beaucoup de pénétration, de raison et de philosophie. En recherchant, dans le troisième chapitre, les traces historiques des anciennes révolutions de la sculpture chez les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs et les Ro-

---

(1) Ils parurent à Londres, en 1785, sous ce titre: *Recherches sur l'origine, l'esprit et les progrès des arts de la Grèce, sur leur connexion avec les arts et la religion des plus anciens peuples connus, sur les monumens antiques de l'Inde, de la Perse, du reste de l'Asie, de l'Europe et de l'Egypte.*

mains, en les suivant dans leur décadence pendant ce que les Italiens appellent si bien *i bassi tempi*, et dans leur résurrection à la fin du moyen âge, il parcourt rapidement un espace immense, et sans nuire à cette rapidité, il trouve le moyen de semer sur sa route des observations judicieuses ou piquantes.

Toutes les parties de l'habillement des deux sexes chez les anciens Grecs et les anciens Romains, qui ont été représentées dans les monumens de la sculpture, sont décrites dans le chapitre suivant, et l'auteur sobre de paroles et de détails, comme le goût ordonne de l'être, a resserré dans dix-sept à dix-huit pages ce qui pouvait fournir matière à un livre entier. Le sixième chapitre offre l'affligeant tableau de la destruction des monumens anciens les plus admirables par le fléau de la guerre, ensuite par cet autre fléau non moins funeste, la superstition. Le sujet du septième est singulier. L'auteur y cherche l'origine des images ou des figures sous lesquelles les artistes chrétiens ont représenté les principaux objets de leur culte; la Trinité, figurée par un seul emblême; les Anges, Archanges, Séraphins et Chérubins; ensuite séparément le Père éternel, le Fils de Dieu et le Saint-Esprit. La seconde de ces trois personnes l'occupe le plus long-tems, et il fait remonter le plus haut qu'il est possible l'espèce de tradition qui nous a transmis de siècle en siècle les traits de la figure du Christ. La figure idéale que l'on a donnée à Homère lui fait penser qu'on pourrait mettre aussi plus d'idéal que les plus grands artistes n'en ont mis dans celle du Sauveur des hommes; et nous ne croyons pas la foi plus compromise que la raison à adopter cette conjecture.

Mais les images qui obtiennent de la multitude le plus de vénération sont toujours les plus grossières, celles à qui leurs imperfections mêmes donnent l'appa-

rence de la plus haute antiquité. Les premiers artistes qui essayèrent de sculpter la figure de Jésus-Christ ne cherchèrent à y exprimer que la patience, l'humilité, la résignation, la souffrance, sans songer à y rien mettre de divin. L'impression des siècles sur ces grossières ébauches les a rendues vénérables et le caractère qu'elles portaient est devenu une tradition dont on n'a plus osé s'écarter. Le grand Michel-Ange lui-même s'y est soumis. Il en est arrivé autant des images de la Vierge; les plus parfaites n'ont jamais eu le même succès que cette Notre-Dame de Lorette que les curieux ont pu voir à Paris pendant plusieurs années, et qui, dépouillée des magnifiques vêtemens dont on la couvre, n'était plus qu'un squelette enfumé. Ce sujet conduit notre auteur à parler des portraits de la Vierge attribués à saint Luc, vieille fable que Manni et Tiraboschi ont réfutée, il y a long-tems, mais dont le vulgaire n'est pas encore entièrement détrompé. C'est cette fable qui a fait prendre aux peintres pour patron l'apôtre saint Luc, qui ne toucha de sa vie un pinceau, et qui était médecin.

L'objet du huitième chapitre est d'examiner ce qui reste de l'ancien costume dans les vêtemens, et principalement dans les habits et les ornemens ecclésiastiques; ce que la bizarrerie des modes a exercé d'empire sur les productions de l'art, et la résistance qu'il convient d'opposer à ses caprices, enfin les raisons de convenance qui défendent de s'écarter de l'antique dans la forme des monumens.

Après ces préparations générales, M. Léopold Cicognara consacre son second livre à l'examen particulier des principaux temples où les premières sculptures modernes ont été placées en Italie. La décoration de ces temples ayant évidemment été la cause du grand pro-

grès des arts, et sur-tout de la sculpture, qui en fait le principal ornement, il était indispensable de commencer par ces recherches. Elles amènent des considérations importantes sur les différens styles d'architecture, sur celle qu'on appelle communément architecture gothique, sur l'originalité italienne de celle de quelques autres églises, sur la puissance des moyens employés pour les construire, et sur l'influence des circonstances dans lesquelles elles furent bâties; enfin elles présentent un tableau historique des premières causes de la véritable renaissance des arts dans ce pays, qui a bien le droit de se regarder comme leur seconde patrie.

Une comparaison judicieuse entre les temples antiques et les églises modernes remplit le premier chapitre de ce livre; l'auteur rassemble dans les huit suivans des Mémoires historiques, suffisans pour l'objet qu'il se propose, sur l'église de Saint-Marc à Venise; sur le Dôme ou la Basilique de Pise, l'église Saint-Jean, la fameuse Tour et le *Campo santo;* sur les Dômes de Sienne et d'Orviète; sur le Dôme de Florence et les édifices adjacens, et sur l'église de Saint-Antoine à Padoue; sur le Dôme de Milan, sur l'église de Saint-Pétrone à Bologne; sur la basilique de Saint-Pierre de Rome, et enfin sur la *Santa Casa* de Loreto.

On sent qu'il nous serait impossible de suivre l'auteur dans ces recherches, dans les questions qu'il examine, dans les discussions auxquelles il se livre au sujet de ces divers monumens. Il y montre partout une érudition dirigée par deux excellens guides, le jugement et le goût. Ce qu'il dit par exemple, de l'antiquité ou plutôt de la permanence de l'art de la mosaïque, dont il établit que l'usage n'a jamais été totalement interrompu en Italie, et du caractère de style arabe que l'on observe dans l'église de Saint-Marc; sa dissertation sur l'époque

de la fondation du Dôme de Pise, dans laquelle il discute les diverses opinions des savans à ce sujet, il fait voir d'où sont venues les erreurs de quelques-uns d'entr'eux, et il rend aux Pisans la gloire qu'on leur a disputée d'avoir construit ce majestueux édifice sans avoir eu recours à des artistes grecs; un grand nombre d'autres morceaux répandus dans ces différens chapitres, mériteraient d'être particulièrement connus, mais cela nous entraînerait dans trop de longueurs.

Cette crainte ne doit cependant pas nous empêcher de nous arrêter un moment sur un décret remarquable du peuple de Florence pour la construction du Dôme à la place où était la vieille église de *Santa Reparata*. Le voici traduit sur le texte que rapporte M. Cicognara au commencement de son cinquième chapitre. Nous y conserverons même cette longue période qui le compose tout entier, et qui contribue à lui donner un air d'antiquité et de dignité. « Attendu que la haute prudence d'un peuple fier de son origine est de conduire ses affaires de manière que ses opérations extérieures fassent connaître la sagesse et la magnanimité qui le font agir, il est ordonné à Arnolphe, architecte en chef de notre commune, de faire le modèle ou le dessin de la reconstruction de *Santa Reparata*, avec une si noble et si somptueuse magnificence que l'industrie et la puissance humaine ne puissent rien inventer de plus grand ni de plus beau; conformément à ce que les citoyens les plus sages de cette ville ont dit et conseillé en assemblée publique et privée, savoir qu'on ne doit rien entreprendre au nom de la commune sans le proportionner aux sentimens d'un cœur parvenu au dernier degré de grandeur, puisqu'il est composé de l'ame de plusieurs citoyens réunis en une seule volonté. »

C'est ainsi que pensait et s'exprimait, vers la fin du

XIII^e^ siècle (1), un peuple de marchands et d'artisans, agité de guerres intestines et menacé de guerres extérieures, divisé en Guelphes et en Gibelins, et prêt à l'être en Blancs et en Noirs. Cet Arnolphe qu'il chargeait de l'exécution de son décret, était alors occupé à construire le palais de la Seigneurie ou du Gouvernement, à entourer la ville d'une troisième enceinte, à incruster de marbre l'extérieur de l'église de St.-Jean, à élever l'édifice *grandiose* de Sainte-Croix; et deux ans étaient à peine écoulés, au milieu des mêmes agitations politiques, qu'il avait posé la première pierre du Dôme, qui ne fut achevé que cent-soixante ans après.

Ce fut aussi par un décrêt de la cité de Padoue que fut commencé dans le même siècle, et même assure-t-on dès 1231, le temple magnifique de Saint-Antoine, terminé en 1307, à l'exception de la coupole qui ne le fut qu'en 1424.

L'un des chapitres les plus curieux de ce livre est le sixième, qui contient l'histoire et la description du Dôme de Milan, de cet édifice singulier, immense, dont l'exécution est si riche et si travaillée, et que ses proportions gigantesques ont fait appeler un colosse ou une montagne de marbre. Un siècle avant que la construction en fût commencée (1387), celle du fameux Dôme de Strasbourg était finie; il y avait dès lors en Allemagne et en France des architectes célèbres, dont plusieurs furent employés à l'érection du Dôme de Milan, et principalement ceux qui avaient élevé celui de Strasbourg. De là vient le style en partie gothique de ce temple, puisque l'on s'est habitué à donner ce nom

(1) En 1294.

au style qui dominait alors en France et en Allemagne, mais que M. Cicognara, ainsi que plusieurs autres bons critiques, n'attribuent point aux anciens Goths. Il s'arrête à en rechercher l'origine, à en décrire les caractères, les beautés et les défauts, il revient ensuite au Dôme de Milan et fait connaître les époques où il reçut ses divers accroissemens, celle où il fut terminé, et les principaux artistes qui contribuèrent à l'élever et à l'orner.

Le temple qui fait le sujet du 8$^{e}$ chapitre porte avec lui un intérêt encore plus grand, c'est la Basilique de Saint-Pierre. L'histoire de sa construction embrasse plus d'un siècle, la vie de plusieurs grands artistes et les règnes de plusieurs papes. Les prodigieuses dimensions de ce monument ont donné à M. Cicognara l'idée de le comparer, sous ce rapport, avec les temples anciens les plus célèbres, tels que ceux de Jupiter Olympien à Athènes, du même Dieu à Olympie, de Diane à Ephèse, etc. Il le compare aussi avec le temple de Salomon, avec ceux de Ste.-Sophie à Constantinople, de St.-Paul à Londres, et avec le Dôme de Milan. Saint-Pierre se trouve non-seulement plus grand, mais hors de tout parallèle, et dans des proportions toujours plus surprenantes, on pourrait même dire plus effrayantes; mais à l'égard des formes, de l'ensemble, du style et même du caractère religieux, cette masse énorme ne conserve pas les mêmes avantages, et notre auteur avoue que ce premier temple de la chrétienté ne remplit pas complètement son principal objet, qui est d'inspirer la vénération, le recueillement; effet auquel s'opposent évidemment la variété des formes et des couleurs, et la multiplicité des décorations qui donnent trop de distractions à l'esprit et ne parlent point au cœur.

Le neuvième chapitre est le plus court; il n'a pour objet que la *Santa Casa* de Lorète, célèbre dans d'autres fastes que ceux des arts, mais que les arts ont aussi contribué à décorer de leurs plus riches et de leurs plus élégantes productions. L'auteur retrace le plus sérieusement qu'il peut, et avec tout les égards qu'une tête saine peut avoir pour celles qui ne le sont pas, l'histoire de la translation miraculeuse de cette sainte case du voisinage de Ptolemaïde, jusqu'en Dalmatie, au bord de la mer Adriatique, en 1291; de là, en traversant à vol d'oiseau cette mer, dans un bois près de Recanati, vers la fin de 1294; et enfin, après quelques autres petits voyages, dans l'endroit où elle est toujours restée, depuis le XIV^e^ siècle. Après avoir reconnu que Renzolius, Tursellin et beaucoup d'autres forts bons prêtres, chanoines, mineurs de l'observance et mineurs conventuels, se sont rendus garans de ces faits, M. Cicognara se permet seulement d'observer que dans ce XIV^e^ siècle, qui en Italie n'était point du tout barbare, où fleurirent Dante, les Villani, Dino Compagni et d'autres auteurs et historiens, tous très-dévots et très-sincères dans leur foi, aucun n'a fait mention d'un événement si surnaturel et si étrange; que même deux historiens contemporains qui ont écrit la vie de Boniface VIII, qui ont parlé des outrages faits aux chrétiens dans les lieux saints par les infidèles, et des efforts que fit ce pape pour exciter l'Europe entière à en tirer vengeance, et qui ont même rapporté plusieurs autres miracles attribués à Célestin V, ne disent rien de celui qui devait avoir fait en Italie plus de sensation que tous les autres.

Enfin dans son troisième livre l'auteur commence l'histoire spéciale de la Sculpture, précédée comme on l'a vu, de toutes les notions et de tous les éclaircisse-

mens qui y préparent. Ce livre en contient la première époque qui s'étend depuis sa renaissance en Italie jusqu'au tems de Donatello. Il est divisé en huit chapitres; le premier présente l'état de l'Italie depuis la paix de Constance jusqu'en 1400, époque de la renaissance de l'art; le second, l'état de la Sculpture en Italie avant Nicolas de Pise; le troisième traite de l'Ecole de Nicolas et de Jean de Pise; le quatrième, des sculpteurs contemporains et des élèves de Nicolas et de Jean; le cinquième, des sculpteurs Sienois et de Nicolas Aretin; le sixième, de la sculpture vénitienne; le septième, d'André de Pise, de ses fils, de ses élèves et des premiers sculpteurs Napolitains; le huitième, de la sculpture hors de l'Italie à cette même époque.

C'est sur-tout ici qu'il nous est impossible de suivre l'auteur dans sa marche, d'indiquer même légèrement les faits les plus intéressans qu'il rapporte, les observations ingénieuses dont il les accompagne, les digressions et les anecdotes qu'il y répand comme un moyen piquant de variété, les recherches savantes auxquelles il se livre, et les résultats souvent nouveaux qu'il en tire. L'idée qui domine dans ces premiers chapitres, à laquelle il revient souvent dans les livres précédens, qu'il paraît avoir le plus à cœur de prouver, et dont il donne en effet les preuves historiques les plus claires, est qu'à aucune époque les arts ne s'étaient entièrement éteints en Italie. Il rappelle que dès le XI$^{e}$ siècle fut écrit un Traité complet sur l'art de la peinture; que dans les archives de St.-Zenon à Vérone, on conserve un rouleau écrit par l'empereur Louis, la 16$^{e}$ année du IX$^{e}$ siècle, dans lequel est cité le témoignage d'un peintre italien; qu'enfin l'évêque Raterius, écrivain du X$^{e}$ siècle, reprochait dans un de ses ouvrages aux

Italiens et en particulier aux Véronais, l'usage fréquent des peintures lascives, *pigmentorum venerem nutrientium frequentior usus*, etc.

Après ce que deux savans tels que Maffei et Muratori ont rassemblé de témoignages à cet égard, il ne reste plus de doutes sur la question de la peinture en général, conservée en Italie, même dans les siècles qu'on appelle barbares; mais l'invention de la peinture à l'huile est encore assez universellement attribuée à Jean de Bruges ou Van Eick, au XV^e^ siècle. Quelques doutes cependant se sont élevés; et ils se fondent en partie sur un manuscrit du XII^e^ siècle, attribué à un moine Théophile, et trouvé en 1774 par Lessing dans la bibliothèque de Wolfenbuttel. Le savant abbé Morelli, bibliothécaire de St.-Marc à Venise, a écrit avec étendue sur une copie de ce manuscrit conservée dans la bibliothèque Nani; d'autres auteurs allemands et italiens en ont parlé. Il est divisé en trois parties, dont la première traite de la peinture à l'huile et des procédés qu'on y doit employer. M. Cicognara présente ses idées sur ce Traité du moine Théophile, dans une longue note du second chapitre de ce livre. C'est un mémoire fort bien fait, où l'exactitude des faits, la sagacité des vues et la saine critique, concourent à prouver que trois siècles au moins avant Jean de Bruges, on connaissait la peinture à l'huile, dont Vasari et la plupart des auteurs lui attribuent l'invention.

On trouve à la fin du cinquième chapitre une autre note, ou un autre mémoire sur une question particulière qui intéresse sous le rapport de l'art, et en même tems sous un point de vue littéraire, puisqu'elle tient à l'histoire de Pétrarque et de Laure. Le peintre Simon

de Sienne, qui fit le portrait de Laure, était-il en même tems sculpteur? Ceux qui se sont décidés pour l'affirmative se fondent sur quelques expressions de deux sonnets de Petrarque, et sur un ancien marbre où est gravé derrière les portraits du poëte et de sa maîtresse le nom de Simon de Sienne comme auteur de ces portraits. M. Cicognara prouve très-bien que l'on se trompe sur le sens que l'on veut donner aux deux sonnets de Petrarque, et que quant à l'inscription, elle est d'un caractère postérieur au XIV^e^ siècle, et a été gravée après coup. Il entre ensuite dans un examen plus particulier de ce marbre; il rejette l'idée de son authenticité, et il donne ensuite une notice de tous les anciens portraits que l'on prétend être ceux de Laure. Il accorde la préférence sur tous les autres à celui qui est peint en miniature sur un beau manuscrit des poésies de Petrarque dans la bibliothèque Laurentienne; et il regarde comme vraisemblable que ce portrait fut copié d'après le tableau ou le dessin de Simon de Sienne.

Pour mettre le lecteur en état de mieux juger la question, l'auteur a fait graver au trait tous les portraits dont il parle; il en devient plus difficile, en les considérant, de n'être pas de son avis. Ils remplissent les trois dernières planches de la collection qui termine ce volume. Il y en a en tout 43, dessinées et gravées dans ce même genre avec beaucoup de goût et de soin. Cette partie si importante d'un ouvrage de la nature de celui-ci, est d'une exécution parfaite. La plupart des objets qu'elle retrace, quoiqu'ils soient de la première époque depuis la renaissance de l'art, ont de la beauté, de la grandeur, de la grâce. En les examinant à mesure que l'on avance dans la lecture du texte, l'œil jouit en même tems que l'esprit s'éclaire; et le burin rend plus durables

les impressions que l'on a reçues d'un style abondant, rapide, élégant et toujours clair.

Les amis des arts ne peuvent que désirer vivement et attendre avec impatience la suite de cet important ouvrage. Il place M. le chevalier Léopold Cicognara, au premier rang parmi ceux qui ont écrit sur les arts dans sa patrie, et fort au dessus des auteurs qui en ont écrit avec du savoir et de l'érudition sans philosophie, sans une connaissance pratique des arts et sans en avoir le sentiment.

GINGUENÉ.

# LANGUE ANGLAISE.

## OPTIMUS *et* PESSIMUS, ou *notre bonheur est dans notre caractère.*

(Conte traduit de l'anglais de SALOMON SAUNTER.)

LE principe de notre bonheur est dans nous-mêmes. Cette disposition qui porte quelques mortels privilégiés à voir toujours le beau côté des choses de ce monde, ne la cherchez point ailleurs que dans leur ame. Ce besoin d'être heureux, dont nous sommes tous invinciblement possédés, est-il un don de la nature? Est-il possible, au contraire, de l'acquérir? Mais par quels moyens, quelle étude, quelle succession d'efforts?..... Graves questions, et bien dignes d'occuper les philosophes. Combien d'argumens, de traités, de paroles perdues sur cette vieille et inépuisable matière? La santé, l'empire sur soi-même, une fortune aisée, également distante des soucis de la richesse, et des angoisses de la misère, la *mediocritas aurea*, sont des moyens de bonheur sans doute, mais combien ils sont frêles et changeans! Attendez les maladies, les contrariétés, les procès, les révolutions! Quelle misérable garantie du bonheur qu'une condition de l'esprit et du corps sujette à l'influence ennemie de toutes les causes extérieures!

Il faut cependant l'avouer; un parfait empire sur soi-même serait le premier pas et le plus important à faire pour arriver à cette heureuse disposition d'esprit dont je parlais. D'abord il faudrait mettre totalement hors de la question ce turbulent, ce bisarre, cet exigeant individu qu'on appelle *moi*, et ne former jamais nos jugemens que sur des conséquences générales. Nous découvririons bientôt qu'un mal partiel est généralement un bien; et nous serions consolés, calmes; heureux, si l'on veut.

Mais j'en reviens toujours à ma thèse favorite; nous naissons heureux comme l'on dit que nous naissons poëtes; et, en fait de bonheur, les chances les plus sûres sont encore pour ce petit nombre d'élus que la nature y prédestine. J'en ai vu qui, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, ont défié la fortune et ri de son inconstance; la quinteuse déesse n'avait point de prise sur ces caractères singuliers, et toutes les choses de la vie semblaient se plier, comme d'elles-mêmes, à l'intérêt de leur félicité: ils n'ont été sérieux que sur le lit de mort; c'est bien là qu'il faut l'être un peu. Heureuse et bien désirable disposition de l'esprit humain! Aucune ne mérite d'être cultivée et conservée avec plus de soin. Avec elle, il n'est point d'accidens, de contrariétés, de calamités qu'on n'aborde sans effroi, qu'on ne subisse même avec grâce; et, s'il est un mal contre lequel l'éducation doive s'armer de toute sa puissance, c'est cette tristesse de l'ame qui dispose à ne contempler le spectacle du monde qu'à travers un sombre rideau.

J'ai connu deux frères jumeaux, *Optimus* et *Pessimus*, frères seulement de par la nature, car jamais deux caractères ne furent plus dissemblables. A peine arriva-t-il une seule fois au petit *Optimus* de crier dans son berceau, et bien qu'ils fussent nés le même jour, son premier sourire précéda de plusieurs semaines celui de son frère. Les mères savent seules quel charme est attaché au premier sourire d'un enfant; elles ne s'étonneront point de la secrète prédilection qu'*Optimus* obtint presqu'en naissant de la sienne. Pourtant ne l'accusez pas: elle aimait avec tendresse son petit *Pessimus*, et il semblait en avoir grand besoin; il pleurait, criait toujours, et la pauvre mère empressée et craintive, disait: « Vous le voyez bien; cet » enfant est malade! »

Ils grandirent, et la même opposition de caractères se manifesta dans les rapides années de leur enfance. Tout était hochet pour *Optimus*; le rire ne quittait pas ses lèvres; il ne cherchait pas le plaisir, le plaisir semblait le

venir trouver de lui-même. Il était fort difficile d'amuser *Pessimus ;* il ne connut point les joies naïves de son âge. Vous lui présentiez un joujou; le maussade enfant le rejetait avec dédain, ou le donnait froidement à son frère : celui-ci le saisissait avec transport; le joujou le rendait heureux; *Pessimus* alors poussait de grands cris pour le ravoir : le petit *Pessimus* n'était point aimable.

Ils furent de bonne heure orphelins de père et de mère. Leur grand père maternel, respectable vétéran de la marine anglaise, adopta le petit *Optimus*. Cet enfant le charmait par son inaltérable gaîté. Le vieillard n'était pas riche, mais le père d'*Optimus* était mort pauvre; c'était donc une bonne fortune pour l'orphelin. *Pessimus* fut plus heureux encore. Un oncle célibataire, négociant considérable, qui avait acquis de grands biens dans le commerce, se chargea de son sort et l'initia aux secrets des affaires. Le caractère sérieux et grave de son neveu convenait parfaitement au sien; le bon oncle était d'un naturel assez triste, et nous avons tous cette faiblesse d'aimer qui nous ressemble. « Il perpétuera ma maison, » disait-il avec complaisance, et nul autre ne sera mon » héritier. »

Le grand père avait conservé dans le vieil âge l'activité turbulente et l'esprit aventureux d'un marin. La mer! la mer! c'était-là le sujet de tous ses entretiens. Son seul regret, disait-il, était de ne point mourir à bord, de n'être point enseveli dans le grand abîme avec un boulet attaché à la tête et un autre aux pieds. On conçoit que ce déterminé marin n'était pas homme à laisser long-tems *Optimus* à terre; il le fit embarquer dans un âge encore tendre.

Pauvre *Optimus!* Il avait eu, depuis qu'ils étaient séparés, bien peu d'occasions de cultiver l'amitié de son frère : d'ailleurs, il faut avouer que *Pessimus* doué au suprême degré de l'esprit des affaires, et puissamment intéressé par les rapides mouvemens d'un commerce toujours heureux, ne s'occupait guères que de ce qui se pas-

sait à la bourse. Le vieil oncle mourut, et *Pessimus* se vit à la tête d'un établissement considérable, dont il avait agrandi personnellement la sphère. Les quatre parties du monde lui apportaient de riches tributs. Comme il avait acquis la renommée et la grande considération de l'un des premiers négocians de Londres, on cherchait à l'intéresser dans toutes les spéculations importantes; il était l'arbitre choisi dans tous les débats commerciaux. Il épousa une jeune personne accomplie dont il eut des enfans aussi doux que la mère et de la plus grande espérance. Un superbe hôtel à Londres, une *villa* magnifique à vingt milles de la capitale, un des plus beaux parcs des trois royaumes, une charmante famille, un nom sans tache; que manquait-il à sa félicité? autour de lui tout souriait..... le seul *Pessimus* ne souriait jamais. O nature, indomptable nature!.... Envoyez des philosophes haranguer ce malade, et vous verrez s'ils y feront œuvre!

Une fois il permit à sa famille d'aller passer l'été dans l'une des petites villes maritimes du comté de Kent. La beauté du site et le riant paysage qui se déployait à l'entour, y attiraient dans cette saison les riches oisifs de la métropole et des cités voisines : mais le *rien-faire* était pour *Pessimus* un joug d'une pesanteur insupportable; il laissa sa femme et ses enfans dans cette délicieuse retraite, promit de revenir bientôt, et retourna précipitamment à Londres se plonger de nouveau dans le tourbillon des affaires. Elles le captivèrent tellement qu'il ne rejoignit sa famille que deux mois après le terme assigné. La belle saison touchait à sa fin, et les vents d'automne présageaient les tempêtes.

Le soir même de son retour, le ciel se couvrit de nuages épais d'où jaillissaient de longs éclairs. Un orage terrible éclata la nuit suivante : on entendit plusieurs fois, du côté de la mer, le canon de détresse dont le bruit lugubre se mêlait aux sourds mugissemens des rafales. On apprit le lendemain qu'un navire des Indes s'était perdu à la côte, et que le malheureux équipage, recueilli après

des efforts inouis par des chaloupes sorties du port, allait bientôt mettre à terre. Les habitans, les étrangers même que leurs plaisirs avaient attirés à B....., se portèrent en foule sur la plage pour voir débarquer les pauvres matelots. *Pessimus* s'y rendit avec sa famille. C'était une belle occasion de donner carrière à son humeur morose : il entamait un discours pathétique sur la vanité de nos désirs et la folie de nos projets ; il l'ornait de réflexions mélancoliques sur la triste condition de ces malheureux marins ; déjà le petit groupe qui l'écoutait commençait à fondre en larmes lorsque la première chaloupe aborda : des cris de joie, des félicitations empressées se firent entendre de toutes parts et couvrirent tout-à-fait la voix du lugubre orateur. Grands et petits, les lords et les ouvriers, toutes les classes d'habitans exercèrent à l'envi la noble hospitalité. Chaque ménage aisé s'empara de quelques-uns des malheureux naufragés, et le peuple entraîna le reste dans les tavernes. La bierre y coulait à grands flots. Ces hommes durs, à peine arrachés à une mort qui semblait inévitable, ranimés par les liqueurs fortes, comme par l'accueil hospitalier qu'ils recevaient, remplissaient l'air de leurs chansons grivoises et de leurs bruyans éclats de rire ; en un mot, ce jour de terreur et de deuil se trouvait transformé, comme par enchantement, en un jour de fête..... *Pessimus* était furieux.

Il continuait sa philippique, lorsqu'une seconde chaloupe toucha terre. Cette fois, il regardait sans beaucoup d'émotion les malheureux qui en sortaient, quand l'un d'eux tout-à-coup pousse un cri de joie et s'élance vers *Pessimus*, en disant à l'un de ses camarades : — Ne te l'avais-je pas dit que j'étais d'un bonheur décidé ! ... »

*Pessimus* ouvrait de grands yeux. Quel est cet homme pâle, échevelé, demi-nu, tout ruisselant de l'eau de la mer, qui le serre dans ses bras, l'étreint contre son cœur avec toutes les marques de la plus vive joie ?... *Pessimus* lui rend toutes ses caresses ; *Pessimus* baigne de ses larmes les joues du pauvre naufragé ; c'est son frère ; c'est

le bon, le naïf, le joyeux, l'heureux *Optimus* qu'il revoit dans cette misérable situation.

Après ce moment d'extase, *Pessimus* exprima du ton le plus douloureux sa tendre pitié pour son frère : — « La » cruelle aventure ! quel épouvantable désastre ! quel » affreux revers de fortune ! sans doute tu as tout perdu ! » voilà tout le fruit de tes travaux enseveli dans ce perfide » et inexorable élément ! Mon pauvre, mon cher *Opti-* » *mus* !..... — Ah ! tu es toujours le cher *Pessimus*, lui » répondit en riant le marin ; mais garde, je t'en prie, ta » pitié pour ceux qui en ont besoin ; je m'en passerai fort » bien, frère : j'ai été toute ma vie, je suis toujours le » plus heureux des mortels ; et si tu pouvais seulement » comprendre ce qu'on éprouve de bonheur à se trouver » sain et sauf à terre, quand on a couru la chance d'être » digéré par un requin, tu avouerais que tu me dois des » complimens, et non des doléances. »

— « Inconcevable original ! murmura *Pessimus*. — » Nous causerons de tout cela plus à notre aise à la ta- » verne, reprit le marin ; je n'ai pas mangé depuis seize » heures, et mon estomac se fâche. » *Pessimus* leva les mains et les yeux vers le ciel et se laissa conduire à la taverne au milieu d'un groupe de matelots. Quelle joie bruyante ! quelles clameurs ! quel tapage ! il les vit tomber avidement sur un large *roast-beef* et vider maint pots d'*ale* (1), en portant des toasts à leurs maîtresses, à leurs amis, à la vieille Angleterre. Les uns chantaient à tue-tête, les autres racontaient leur fatal voyage et les divers incidens de la tempête, tous exprimaient leur bonheur de se voir sauvés avec une vivacité, une vérité si énergiques, une naïveté si intéressante que *Pessimus* sentit en lui-même un mouvement qui ressemblait à la jalousie.

Quand ils furent abondamment saturés, *Pessimus* put enfin jouir de son frère. Il l'emmena dans sa maison, lui choisit des habits décens dans sa garde-robe, le présenta

(1) Sorte de bierre anglaise.

à sa famille et le pria de raconter son histoire. « — Très-
» volontiers, frère, répondit *Optimus*; mais raconte-moi
» d'abord la tienne : il me semble que tu fais une assez
» belle figure dans ce drôle de monde; je m'en réjouis du
» fond du cœur, » ajouta-t-il en lui secouant la main avec une chaleureuse cordialité.

*Pessimus* qui n'était jamais heureux que quand il trouvait une occasion de se plaindre, se mit à jouir largement de ce singulier bonheur : Ah! tout n'était pas roses dans le commerce; il s'en fallait bien : les énormes frais d'un armement et la désolante incertitude des retours, les oscillations de la politique, l'alarmante situation du crédit public, une guerre imminente, les chances de la mer, les révolutions de la bourse, les banqueroutes, des traités de commerce qui n'avaient pas le sens commun, des douaniers si âpres! et puis cette jeune famille qui poussait comme l'herbe, ces jeunes garçons qu'il faudrait établir dans le monde, ces jeunes filles qu'il faudrait pourtant marier, des dépenses toujours croissantes, enfin le luxe, l'effroyable luxe des femmes!..... — « Je suis, comme tu le vois, fort loin d'être heureux, mon cher *Optimus*! » Telle fut la conclusion officielle de cette harangue chagrine sur les tribulations des pauvres négocians millionnaires.

— « Goddam! que te faut-il donc pour l'être? s'écria
» le marin avec un peu de colère, pourquoi cette figure
» de Jérémie, quand tu devrais être vermeil et joufflu
» comme Silène? J'ai peur, moi, que tu ne sois malade
» d'un excès de prospérité. Je te plains pourtant de n'être
» pas satisfait de ton sort; mais passons; je vais à mon
» tour te raconter mon histoire.

» Figure-toi, mon cher, que j'ai toujours été le plus
» heureux des hommes, et, soit dit sans sottise, je n'ai
» jamais eu à me plaindre de la fortune; quand elle me
» souriait, *vivat!* m'écriai-je, et je la saisissais aux che-
» veux : me tournait-elle le dos? j'attendais que son ca-
» price fut passé; mais je la guettais toujours, et la bou-

» deuse revenait à moi tôt ou tard. Notre grand-père
» n'admettait comme réelles que deux espèces de bon-
» heur; la vie de marin dans le monde et le paradis dans
» l'autre. Je partageais son enthousiasme, et le bon-
» homme était charmé. Il effectua ses desseins sur moi
» de bonne heure, *pour m'empêcher,* disait-il, *de pourrir*
» *à terre*. Un beau jour, il me donna deux guinées, sa
» vieille bible, sa bénédiction, m'embrassa tendrement
» et me lança en mer sur un vaisseau tout neuf qui appa-
» reillait pour Halifax, sous le commandement de son
» ami le capitaine Harris, vieux loup de mer, tenant plus
» de la nature du poisson que de celle de l'homme. La
» jeunesse est aventureuse; je m'embarquai avec joie et
» le cœur échauffé des plus riantes espérances. Le capi-
» taine avait cordialement assuré à mon grand-père qu'il
» ferait de moi *un joli garçon*, et pour tenir parole, il
» me fit mener tout d'abord une vie très-dure. Je m'y
» accoutumai vîte; à quoi ne s'accoutume-t-on pas avec
» un inépuisable fonds de gaîté, soutenu d'une santé ro-
» buste? J'avais cependant appris le métier dans les deux
» voyages que je fis sous ce hardi marin qui me traitait
» comme un nègre et m'aimait comme son fils. Il faut
» convenir que je lui étais précieux à plus d'un titre : il y
» a toujours à bord quelques jeunes recrues que *le mal du*
» *pays* gagne, quand ils ont perdu terre et la vue de leur
» clocher. Je les amusai par mes saillies, je les forçais à
» rire, leur faisais danser des rigaudons sur le gaillard d'a-
» vant au son de ma cornemuse galloise, et au diable la
» mélancolie, les vapeurs, les langueurs! Notre benêt
» de chirurgien n'en revenait pas. Mais les saillies et
» les rigaudons ne charmaient pas la fièvre jaune : mon
» pauvre capitaine en mourut à la Jamaïque, et comme
» j'étais déjà son *second*, je lui succédai dans le comman-
» dement du navire.

» De retour en Angleterre, je rendis de bons comptes
» à mes commettans qui me donnèrent gracieusement
» mon brevet de capitaine. Ma bonne étoile me fit, à cette

» époque, lier connaissance avec une charmante fille,
» Nancy B..... J'avais toujours été sage, frère! j'en de-
» vins amoureux comme un fou; j'extravaguais, je déli-
» rais..... Elle était si bonne, si jolie, si vive, si gaie!
» Mais son père, vieux ladre s'il en fut jamais, était
» riche, et notre grand père était presque pauvre; il ne
» pouvait m'aider. Je me hasardai cependant à demander
» au père de Nancy la main de cette aimable fille. —
» Gagnez de l'argent et vous l'aurez, si un plus riche que
» vous ne la demande. Telle fut sa sèche réponse.
» Je n'avais d'autres ressources que mon navire et mon
» industrie; mais j'étais capitaine, j'étais jeune; ne devais-
» je pas réussir comme tant d'autres qui s'étaient enrichis
» dans ma périlleuse profession?..... Je dis ces belles
» choses à ma Nancy; j'y ajoutai timidement la proposi-
» tion d'un mariage secret. Nancy était soumise et respec-
» tueuse envers son père; elle me refusa net; et, tout en
» murmurant un peu, je l'en aimai davantage, car une
» bonne fille peut devenir une bonne femme. Nous nous
» fîmes des adieux fort tendres et je mis sous voiles.
» Ce voyage fut assez heureux. Notre grand père mourut
» dans l'intervalle, et tu sais que sa succession se réduisit
» à très-peu de chose. Je pleurai sincèrement ce respectable
» aïeul qui m'avait produit de son mieux dans le monde;
» mais je revis Nancy, et je fus consolé plus vite. J'abordai
» timidement son père, et lui présentai mon bilan : cette
» fois encore il le trouva trop léger; il ajouta même,
» pour achever de me désoler, qu'avec ce qu'il lui donne-
» rait en mariage, sa fille pouvait prétendre à la main
» d'un lord, et je fus éconduit. J'étais au désespoir;
» Nancy me calma d'un mot. — « Mon père a le droit
» d'empêcher notre union; mais il ne me forcera jamais
» à donner ma main à un autre, lorsque mon cœur, cher
» *Optimus*, est à vous seul. » — Encore un voyage, m'é-
» criai-je, et que la Providence m'assiste! ce sera le der-
» nier. L'or que j'apporterai cette fois, amollira, j'espère,
» ce cœur endurci. Six mois encore, et nous serons l'un à

» l'autre. Le ciel le veuille, murmura-t-elle en baissant » ses beaux yeux; ses joues se colorèrent du carmin le » plus pur; j'y scellai précipitamment une demi-douzaine » de baisers, je crois qu'elle m'en rendit un, et muni de ce » cordial vivifiant, poussé par une jolie brise, j'appareillai » pour les Antilles.....; j'aurais pu faire le tour du » monde.

» Ce voyage fut pauvre, et cependant le plus heureux » de tous. Ma Nancy avait eu la petite-vérole, et cette » maladie, tant redoutée des belles, avait fait de terribles » ravages sur sa charmante figure. Son père, autrefois si » fier de sa beauté, et qui avait fondé de brillans projets » sur cette qualité fugitive, son père lui dit, lorsqu'elle » entrait à peine en convalescence, qu'elle pouvait épouser » son matelot et s'aller pendre, qu'il ne lui donnerait que » cent guinées; la dot qu'il lui destinait, quand elle était » jolie, devait appartenir à sa fille cadette, jeune per- » sonne assez gentille, à qui cette riche dot procura l'al- » liance d'un lord très-délabré.

» J'arrivai chez Nancy peu de jours après la nôce. La » pauvre fille vient à ma rencontre avec un empressement » tendre et timide. — « Je vais, me dit-elle, entrer chez » une ouvrière; mon père le trouve bon, il m'y exhorte » même; ce mariage, qu'ils appellent *brillant*, lui a tourné » la tête. Changée comme je suis, et si différente de ce » que j'étais, sans fortune, je ne puis plus être votre » femme.....» — Vous la serez, si vous m'aimez tou- » jours, lui répondis-je avec ardeur. Quant à moi, je » vous aime autant que jamais, et je vous estime, s'il est » possible, davantage : vous venez de me montrer toute » la générosité, toute la bonté de votre cœur, je suis à » vous jusqu'à la mort; et, de grace, dépêchons les » épousailles.

» Elle ne se rendit pas si vite : elle était si troublée, » et, comme elle avait la bonté de le dire, si reconnais- » sante ! — « Vous le voulez, me dit-elle enfin, j'accepte; » et c'est sans effort, cher *Optimus*, que je me dévoue à » votre bonheur.» — Vrai, mon frère, elle me parut alors

» aussi jolie qu'autrefois. Je menai les choses avec l'acti-
» vité d'un navire. Il n'y eut jamais fille meilleure, il n'y
» a pas une meilleure femme. L'âpre beau-père nous
» compta, non sans humeur, sa bénédiction et les cent
» guinées; j'y joignis mes épargnes soigneusement mé-
» nagées, car mon amour pour Nancy m'avait rendu
» économe, sans que je ne me sois jamais refusé un *bowl*
» amical avec quelque brave compagnon de mer. Nous
» nous sommes établis dans une jolie petite maison. J'ai
» fait encore quelques bons voyages; ce dernier était le
» meilleur, mais que veux-tu? la houle a tout dévoré.
» Deux choses me consolent: je vais trouver Nancy heu-
» reusement délivrée, je l'espère, de notre quatrième enfant,
» et j'ai eu le bonheur de te rencontrer, mon cher *Pes-*
» *simus*. Notre habitation n'est pas loin d'ici; tu nous
» feras bien une petite visite; tu verras un ménage de
» colombes. Je veux que tu embrasses ma pauvre Nancy
» qui n'est pas si laide, je t'assure, et mes enfans qui sont
» jolis comme des anges. Nous nous extasierons ensemble
» sur le dernier venu; je ne le connais pas encore, mais
» je te le garantis beau comme ses frères: la bonne race
» de marins que j'élève là pour la vieille Angleterre! J'ai
» perdu mon navire; il était bien un peu délabré, sa vieille
» quille avait tant battu les flots! Mais la perte est com-
» mune, et je ne dois rien à mes commettans; je me porte
» bien, et je puis tenir encore long-tems la mer. Voilà,
» frère, tout ce que j'avais à te dire. »

Ce calme parfait, cet à-plomb immuable, au milieu des plus cruelles vicissitudes, cette invincible hilarité, cet air de bonheur dans une situation dont tant d'autres auraient été accablés, remplissaient d'étonnement *Pessimus*. Il alla volontiers chez son frère, et fut présenté à sa belle-sœur: ce n'était plus la belle Nancy d'autrefois, mais sur sa figure brillait l'expression de la plus vive intelligence et de la plus excellente bonté. Elle reçut son *Optimus* avec un sourire qui lui fit oublier pour jamais son naufrage et tous ses malheurs. *Pessimus* se conduisit en bon frère: il remit au marin un porte-feuille qui contenait assez de

valeurs pour faire vivre, dès cet instant, toute la famille dans l'abondance et même avec une sorte d'éclat : un refus bien net le rendit stupéfait. — « Mais tu n'as rien » ou presque rien, dit-il au capitaine, voilà un quatrième » bambin qu'il faudra pousser dans le monde, et Dieu » sait s'il en vaudra bien d'autres ! je voudrais assurer le » repos de tes vieux jours. — Je saurai bien y pourvoir » par mon travail. — Tu es fou, mon cher *Optimus*. — » Je veux être libre, mon cher *Pessimus*. — Cela n'est » pas bien, *Optimus*, de se montrer fier avec son frère. » — Tu m'aideras, si ma vieille maîtresse (il appelait » ainsi la mer) me joue encore quelques mauvais tours. » Ils s'échauffaient; l'aimable Nancy vint s'interposer, comme un bon ange, entre ces hommes généreux. Après de longs débats, *Optimus* consentit à accepter une somme suffisante pour rétablir sa petite fortune dans le même état où elle se trouvait avant le naufrage. *Pessimus* insista long-tems pour qu'il prît dans sa maison de commerce un fort intérêt, dont il lui ferait l'avance; *Optimus* ne voulut accepter que le commandement d'un de ses navires. — « Bien entendu, frère, ajouta-t-il, que je te rendrai » compte jusqu'au dernier schelling. »

Ainsi fut fait : après avoir pris quelque repos à terre, *Optimus* monta le meilleur vaisseau de son frère, fin voilier, et dont la cargaison était d'une valeur immense. Il fit ainsi plusieurs voyages, et bien qu'il n'eût jamais rien accepté au-delà du modique intérêt proportionné à sa mise de fonds, il acquit, par son active industrie, une fortune aisée qu'il appelait de l'*opulence*.

Et le plaintif *Pessimus* ?.... Il retourna dans son bel hôtel de Londres, dans sa magnifique maison des champs, avec ses trésors toujours grossissans, sa bonne renommée, sa conduite irréprochable, déclamant toujours contre les douanes et les traités de commerce, et toujours émerveillé de l'intarrissable joie, du facile contentement, du bonheur obstiné de son humble frère : tant notre naturel est invincible ! tant il est difficile d'être heureux, quand il ne l'a pas voulu !....

S..E.

# LANGUES DU NORD.

## *Analyse du poëme suédois de* LIDNER, *intitulé* L'AN 1783 (1).

Le succès du poëme sur la mort de la comtesse Spastara (2) ayant encouragé Lidner, il fit paraître peu après celui dont nous venons d'indiquer le titre, et que nous allons faire connaître à nos lecteurs. Ce poëme se compose d'une suite de tableaux qui n'ont d'autre liaison que celle des transitions plus ou moins heureuses du poëte, mais qui la plupart présentent des traits frappans et des beautés supérieures.

Le siége de Gibraltar, la paix qui sanctionna l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, la suppression des couvens ordonnée en Autriche par l'Empereur Joseph II, la découverte des aérostats et les premiers essais des ascensions, le tremblement de terre de la Calabre, la famine qui désola une partie du Nord, et sur-tout la Suède; tels sont les événemens dont il s'agit, et que le poëte suédois a chantés.

« Du haut de cette tour antique, dit-il, retentit l'heure de minuit; la lune s'avance parmi des nuages argentés qui se brisent autour d'elle. O nuit mélancolique, reçois-moi dans ton sein! Quel auguste silence! Quel calme imposant! Mon ame est émue, et se plonge dans

---

(1) *Aret* 1783.—*L'An* 1783 par Lidner, Stockholm de l'imprimerie royale 1784, in-8°, 30 pages. Ce poëme a été réimprimé dans la collection complète des œuvres de Lidner, qui a paru plus récemment.

(2) *Voyez* l'analyse de ce poëme dans le *Mercure Etranger*, N° VII, mois de juillet.

la méditation. Encore une année écoulée! Conduite sur les ailes du tems, elle a fui pour se perdre dans l'immense espace de l'éternité. Ainsi le Nil, prenant son cours du haut de ses sources abondantes, avance et se répand sur les campagnes de l'Egypte; l'Egypte est fertilisée, et le fleuve disparaît. O toi qui te montreras grande et majestueuse dans le vaste ensemble des âges, année mémorable, je vais chanter un hymne à ton honneur, je vais recueillir les lauriers que tu as fait croître pour l'héroïsme, l'humanité et le génie. »

Le poëte porte d'abord un coup-d'œil général sur l'époque mémorable, objet de ses chants; les exploits du courage, les heureux efforts du patriotisme, les progrès des lumières, les travaux du génie, les grandes révolutions de la nature se retracent tour à tour à son imagination. Ce morceau se distingue sur-tout par le passage suivant.

« Je vois de jeunes guerriers, oubliant les caresses de leurs mères, s'élancer sur le théâtre des combats, et affronter les périls. Ainsi les hommes destinés aux grandes actions sortent accomplis des mains de la nature; c'est la force de l'ame qui donne la vigueur aux bras. Pompée n'avait que dix-sept ans lorsqu'il triompha des Parthes. Celui qui peut servir son roi, quel que soit son âge, est parvenu à la maturité, et les blessures qui attestent le mâle courage des jeunes héros sont plus glorieuses que ces cheveux argentés qui voudraient parer un front vieilli dans l'indolence. Ils sentaient leur force étant encore au berceau, et avant qu'ils eussent vu l'épée leurs pleurs demandaient des lauriers.

» Mais dans cette riche moisson qui s'offre à ma muse, où se fixera-t-elle? Ainsi que l'abeille qui voltige dans les champs, elle s'arrêtera à la première fleur dont elle verra le calice s'ouvrir. »

Cette image douce et gracieuse semble annoncer un sujet du même genre; mais le poëte plus accoutumé aux objets grands et terribles, aux tableaux sombres et mélancoliques, débute par le siége de Gibraltar. Il rappelle ainsi l'appareil effrayant d'une lutte fameuse dans les annales de la guerre:

« La trompette a donné le signal; des forteresses flottantes s'avancent contre le redoutable rocher s'élevant du sein de la mer; les bombes retentissent, et la mort vole sur leurs ailes enflammées. Fier de sa force, le rocher reste inébranlable; il se change en Vésuve, et la vague ensanglantée recule avec les combattans terrassés. Au bruit de cette explosion formidable, la mer mugit, et la foudre même s'épouvante sur son trône. Mais l'assaut est renouvelé; la vengeance étincèle dans l'œil des guerriers, et la fureur qui les entraîne leur fait oublier le danger; ce n'est qu'en bravant la mort qu'on marche à la victoire. Ceux-ci luttent encore contre les flots irrités pendant que déjà la flamme s'empare de leur vaisseau; ceux-là, couverts de blessures, flottent au gré des ondes sur des débris couverts de leur sang; d'autres s'élancent au haut des mâts; tandis qu'ils implorent le secours du ciel, la mort leur répond, et l'abîme les engloutit. Aucune valeur, aucun élan de courage ne peut triompher des obstacles que présente ici la nature, et sa puissance fait échouer les combinaisons du génie. »

Il fallait un constraste à ces images, et le poëte le trouve dans la liaison des événemens. « Cependant, dit-il, la terre sera-t-elle par-tout le théâtre de l'horreur et de l'épouvante? Non, ô ma muse, volons où la joie nous appelle. » Il se transporte en Amérique, célèbre le triomphe de Washington, et représente la paix venant couronner les longs efforts des Américains.

« L'armée victorieuse est revenue; une mère y vient

chercher son fils ; elle approche, aperçoit un convoi funèbre et pâlit. C'est l'objet de sa tendresse maternelle que l'on conduit au tombeau ; son cœur soupire, les larmes coulent de ses yeux ; mais bientôt elle se rassure, retourne dans ses foyers, et bénit le ciel de ce qu'elle a pu donner le jour à un fils qui a combattu pour l'État, et qui est mort au sein de la victoire. »

» La jeune Fanny reconnaît son amant; il vole dans ses bras : arrête, dit-elle, Ariste es-tu digne de moi; as-tu su combattre et cueillir des lauriers ? Il se jète à ses pieds, et soulevant sa cuirasse, il lui montre ses blessures; Fanny les contemple avec transport, et s'applaudit de son choix; ils volent au temple et se vouent solennellement un amour que la patrie pourra seule partager. »

Ce passage nous rappelle celui-ci d'un autre poëte suédois : « Que les femmes brillent par les vertus qui établissent l'empire des mœurs et des sentimens généreux; qu'elles se plaisent à faire don de leur cœur aux mâles appas des guerriers courageux! Que les mères oublient leurs enfans plutôt que de céder à une lâche tendresse, et que semblables aux mères de Sparte, elle pleurent comme perdu le fils qui prit la fuite, et non celui qui est tombé dans le combat (3). »

---

(3) Le passage rapporté ici est tiré d'une ode sur *les devoirs du Citoyen*, par G. A., insérée dans un recueil périodique publié à Stockholm depuis l'année 1784, par Regner, sous le titre de *Parnasse Suédois*. Ce recueil qui a paru pendant plusieurs années, renferme un choix de poésies, des extraits de plusieurs ouvrages de littérature, des biographies, des mémoires historiques et littéraires, et des notices sur les artistes et sur les arts. On y trouve entr'autres morceaux intéressans la description d'une collection de plâtres des plus belles antiques, envoyée par Louis XIV au roi de Suède Charles XI, vers la fin du 17e siècle. Cette collection est répandue

Un édit de Joseph II fit supprimer plusieurs couvens dans les états autrichiens. Après avoir dépeint ces demeures religieuses où, sous les apparences du calme, se cachent les tempêtes, et au sein desquelles pénètrent plus d'une fois les soupirs et les regrets, le poëte passe à un épisode plein de sensibilité. Laure aime Villis; mais elle doit sacrifier son amour pour prendre le voile.

« Semblable à une fleur qui se fane dès l'arrivée du printems et au moment où elle s'épanouissait, Laure tombe accablée dans les bras de sa mère; sa voix presqu'éteinte implore le secours du ciel et de la terre. Mais sont sort est arrêté; déjà le jour est fixé pour l'acte solennel qui la séparera du monde et qui doit mettre une barrière éternelle entr'elle et son amant. »

» La douce gaîté ne peut plus briller dans ses yeux; une morne tristeste les attache à la terre; couverte d'ornemens de la blancheur du cygne, elle marche vers le temple, pareille à ces fantômes que l'imagination nous représente sortant des tombeaux; ses cheveux noirs tombent sur un sein arrosé de larmes; elle avance d'un pas chancelant dans l'auguste sanctuaire, et les saints qui l'environnent semblent en pâlissant prendre part à sa touchante émotion. L'ange que le ciel lui

---

dans les salles de l'Académie des beaux-arts de Stockholm à l'usage des élèves; elle présente l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus de Médicis, l'Antinoüs, l'Hercule Farnèse, le Gladiateur Borghèse, les Lutteurs, le Centaure, le Rémouleur, Niobé avec ses enfans, l'Hermaphrodyte, le Torse et plusieurs autres. Tous ces plâtres ont été faits avec beaucoup de soin, et sont la plupart bien conservés. Ils ont beaucoup contribué à perfectionner l'étude de l'art en Suède, et c'est à l'aspect de ces beaux modèles que l'habile sculpteur Sergel, associé de l'Institut de France, a senti les premières inspirations de son talent.

avait donné pour veiller sur ses jours monte vers le trône immortel pour y porter ses soupirs et ses pleurs. »

Elle est au pied de l'autel, et prononce le serment qui doit la lier pour jamais à l'état qu'elle embrasse.

« Dieu qui un jour me jugeras, je jure devant ta croix que mon cœur ne respirera que pour toi; si jamais il s'élève dans ce cœur des sentimens contraires à ceux que je te dois, si jamais il se nourrit d'une autre foi que de la tienne, que la foudre du jugement réponde à mon dernier soupir; je jure d'oublier tout ce que j'ai aimé jusqu'ici, et je prends ce voile comme le signe sacré de mon éternel dévouement. Que ce temple en soit témoin! que l'abîme entende mon serment, et venge le ciel si je deviens infidèle. »

Mais bientôt l'amour de Villis reprend son empire; Laure est agitée par les plus terribles combats; le désespoir s'empare de son ame, et sa main va s'armer d'un fer destructeur, lorsque l'arrêt émané du trône devient le signal de sa délivrance. Nous ignorons si l'auteur a été inspiré par l'épître d'Héloïse à Abailard; mais il y a dans cette épisode des traits auxquels Pope eût applaudi, et qui décèlent un talent supérieur.

Quittant cette scène de sensibilité, nous devrions suivre le poëte dans sa description des voyages aëriens. C'est une espèce de saut difficile à faire, et qui ne paraît avoir été approuvé ni par le cœur, ni par l'esprit du poëte lui-même. Aussi se hâte-t-il de passer à un sujet plus analogue à son talent, et de présenter des peintures moins disparates, moins tranchantes. Le tremblement de la Calabre fixe son attention et lui fournit de nouveau l'occasion de se montrer dans un genre qu'il semble aimer de préférence.

« Dans ce terrestre séjour, dit-il, la tristesse renaît

plus souvent que la joie. Dieu! qu'est-ce que l'homme? Poursuivi par une destinée malheureuse, il se promène ici bas sous la foudre, au bord des précipices; n'oserais-je plaindre les souffrances de mes semblables? Que le rocher reste insensible, le rocher ne reçut point un cœur. Victimes infortunées, je vous dois ma douleur, recevez-en le tribut. »

Au milieu des objets douloureux qui l'environnent par-tout sur ce théâtre de la destruction, une mère éplorée fixe ses regards; elle a perdu son enfant parmi les flammes et les ruines. « O mer! ô terre! ô retraites sombres! dites, où est-il? c'était mon enfant chéri, mon fils unique; je le réservais à d'autres destinées; si les cieux ont des bornes, depuis que je suis mère, ma tendresse n'en connaît point. » Se rappelant l'infortunée Spartara, qu'il avait chantée auparavant, Lidner lui adresse un nouvel hommage, et dans un élan poétique, il la place avec son enfant parmi les astres. « Au lever de l'aurore, elle le serre dans ses bras, et son cœur maternel goûte dans les célestes régions une félicité dont les anges mêmes pourraient être jaloux. »

Pendant que la plus terrible révolution de la nature répandait l'effroi dans le midi, une partie du nord était accablée d'un autre fléau. La famine se répandit, et dans plusieurs provinces de Suède, un grand nombre d'habitans expirèrent victimes de la faim, ou des maladies occasionnées par la disette. Les ravages furent surtout accablans dans le Smoland, province montueuse, couverte de bois, de rochers, et de pierres dans sa plus grande étendue.

« Hélas! s'écrie le poëte, où suis-je entraîné; au milieu des allarmes, des inquiétudes, j'approche d'une chaumière, et le premier objet qui frappe mes yeux,

c'est un cadavre étendu devant une porte chancelante : ici les pleurs ne coulent plus ; ceux qui peuvent pleurer ne sont pas au comble du malheur ; ce sont les cris du désespoir qui retentissent. La nature recule à ce spectacle ; ils demandent du pain ces enfans pâles et livides : du pain ! du pain ! crient-ils d'une voix plaintive, la mort dans les yeux, et se traînant aux pieds des auteurs de leurs jours. Leur mère les embrasse encore, mais ne souhaite plus que d'être engloutie dans l'abîme avec eux. Le père livré à une douleur sombre et farouche, l'œil hagard, s'enfonce dans les bois, et meurt en disputant leur pâture aux animaux sauvages. »

A la fin de ce morceau, le poëte adoucit son pinceau, et arrêtant l'émotion qui l'entraîne, il présente les principes consolans et les grandes idées, qui peuvent relever l'humanité souffrante ; il parle ainsi aux malheureux accablés par un destin funeste : « Laissez le sort appeler la foudre sur vos têtes ; mais conservez la vertu dans vos cœurs ; avec elle vous pourrez résister, et si vous succombez, vous triompherez en succombant. »

Un autre poëte (4) de la même nation avait dit dans un ode *sur le Revers :*

« Qu'une foule insensée s'agite dans les chaînes d'un brillant esclavage ; je ne demande qu'une modeste ca-

---

(4) *Olaus Bergklint*, mort vers la fin du dernier siècle ; c'était un ecclésiastique estimable qui desservait une cure à la campagne, et qui consacrait ses loisirs à l'étude. On a de lui, outre quelques morceaux de poésies qui respirent une morale pure et une douce sensibilité, plusieurs ouvrages d'histoire et de littérature destinés à l'instruction de la jeunesse, et qui ont servi à répandre dans le pays des connaissances utiles.

bane, où je puisse être à l'abri du besoin et du mépris. J'ai appris en vivant à juger le bonheur et l'infortune. La vertu, fut-elle même environnée de toute sa gloire, reste souvent sans récompense et sans soutien. »

« Cependant je lui resterai fidèle; je ne haïrai point un monde qui souvent m'afflige et me persécute. Quel que soit mon sort, il ne pourra m'abattre, et jamais je ne murmurerai contre le ciel. Je remplirai les devoirs qui me sont imposés, je ferai du bien à mes semblables, et j'attendrai le moment où le bonheur deviendra le partage de ceux qui savent oublier la haine, l'injustice et dédaignent la vengeance. »

L. P. CATTEAU-CALLEVILLE.

# VARIÉTÉS.

## LETTRES INÉDITES DE CESAROTTI (1).

### *Al celebre signor Vicenzo Monti.*

Pad^a., 20 luglio 1805.

AMICO PREGIATISSIMO, avrete già inteso dall' amico Fortis il motivo che non mi permise prima d' ora di ringraziarvi e congratularmi con voi del vostro insigne componimento. Non altro che una recidiva de febbre potea trattenermi dal compir tosto con voi questo doppio e ugualmente caro dovere. La vostra Visione è un monumento magnifico del vostro talento che solo basterebbe a meritarvi il titolo di poeta primario d' Italia. Se tutte le visioni fossero simili alla vostra, ogn' uomo colto e assennato diventerebbe visionario. Non vi parlo del vostro stile del quale ognuno vi riconosce da molto tempo per sovrano maestro. Ma la scelta del disegno, la grandezza dei sentimenti, e l' aggiustatezza dell' idee, e la loro convenienza con tutte le parti del vostro soggetto rendono questo componimento singolare, e fra tanti, altri de' vostri tutti degnissimi di memoria, il più memorabile. Sopra tutto l' introduzione dell' ombra di Dante, in tal circostenza è un' immaginazione felicissima, appropriatissima, e che fa il più grande onore alla vostra desterità. Qual altro poi era più degno di voi di rappresentarci Dantè nella robustezza del suo carattere, e nell' energia e diguità del suo stile? Intesi con esultanza che le generosità del nuovo sovrano abbia corrisposto degnamente al valore del suo poeta. Le rimunerazioni liberali ai grandi scrittori furono sempre il segreto dei principi accorti per prevenir

---

(1) Ces lettres nous ont été communiquées par un littérateur de Paris, très-connu et très-digne de confiance.

la posterità. Napoleone può esser munifico senza timore d' impoverir l' erario perchè i Monti non abbondano nel regno d' Italia. Ho veduto con ammirazione e trasporto mad. Stael, degna filia di Necker. Ella mi parlò di voi con amicizia e con quella stima che meritate. Io vi rinovo le proteste cordiali dell' una e dall' altra.

CESAROTTI.

---

## *A Monsieur.....* (1)

OSSIAN et moi nous avons a vous des obligations communes, lui à votre talent, et moi à votre politesse. L'impromptu qui m'est sorti du cœur plus que de la plume n'est qu'un petit *à-compte* que j'aime à vous payer pour moi et pour mon vieux Barde. Dans ma lettre à la comtesse Albrizzi, dame d'un goût exquis dans la belle littérature, j'ai dit nettement ce que je sens sur vos essais; c'est-à-dire, que tout ce qu'il y a de beau vient de votre habileté; ce qu'on pourrait y souhaiter ne regarde que votre langue. Boileau lui-même, en travaillant sur Ossian, ne l'aurait trouvé quelquefois moins rebelle. Un auteur italien, dans un tel travail, avait bien plus de facilité, et dans la langue plus libre, et dans le vers plus harmonieux, plus varié, plus pittoresque. Ces caractères appartiennent en particulier à nos vers blancs, que le commun des Français croit inventés par nous afin de nous soustraire aux entraves de la rime, au lieu que c'est sa propre beauté qui le recommande; beauté qui, aux oreilles italiennes, ne laisse point envier l'agrément de la consonnance, et d'autant plus estimable, que ses charmes se font plus sentir que pressentir. On pourrait lui ap-

---

(1) On ne sait pas à quel littérateur français cette lettre a été adressée par Cesarotti. Telle qu'on la donne ici elle a été copiée sans changemens sur le brouillon même de l'auteur: on a même conservé les fautes de langage qui sont dans l'original.

pliquer le mot d'Horace : *Ut sibi quivis speret idem, sudet multum frustràque laboret ausus idem.* Vous pouvez, Monsieur, assurer vos nationaux qu'en Italie ne fait pas de vers blancs qui veut, et il y a chez nous plus d'un rimeur très-heureux qui, dans une pièce de vers libres, y perdrait tout son latin. N'allez pas croire cependant qu'il ne me fallût aussi lutter avec des obstacles considérables : si j'ai pu les vaincre, je le dois bien plus à ma hardiesse qu'à mes talens. Le style d'Ossian ne trouvait dans nos écrivains rien d'analogue à son caractère. Notre langue, toute féconde et flexible qu'elle est, était, grâce à nos grammairiens, devenue stérile, pusillanime, superstitieuse, et notre *sciolto* n'avait jusqu'alors reçu de nos auteurs plus célèbres qu'une majestueuse sonorité périodique, un peu monotone. J'osai braver les préjugés de l'usage et les criailleries des pédans; je hasardai de nouveaux tours, je donnai un mécanisme, si j'ose le dire, pantomime, et mes efforts ont été assez heureux pour trouver quelque grâce auprès du public. Mais malgré la séduction de vos louanges, je ne saurais accepter sans scrupule le titre dont vous m'honorez, du Delille de l'Italie. Je veux croire que mes vers *vaillent* les siens; mais Delille a donné beaucoup du propre, et moi je n'ai bâti que sur le fonds d'autrui. Professeur de littérature grecque, il me fallut travailler sur les auteurs de cette nation; et de plus, presque tous mes ouvrages de prose et de vers ne furent que commandés. Il n'y a qu'Ossian dont j'ai entrepris la traduction par un mouvement spontané; mais enfin ce n'est qu'une traduction, et s'il y a quelque chose d'original, cela ne regarde que le style. Quelque droit plus solide à l'originalité pourrait me donner, j'ose m'en flatter, mon Homère; tel en particulier qu'on l'a publié à Venise avec le titre de l'Iliade, ou la Mort d'Hector. Ce n'est pas une traduction, ni une imitation, mais on peut l'appeler une réforme, et presque une régénération de l'Iliade. C'est de tous mes ouvrages celui sur lequel le public et les connaisseurs peuvent former un

jugement plus fondé de ma faculté poëtique quel qu'elle soit. Mais quoiqu'on en juge, ma carrière est fournie. Fatigué par de longs travaux, et de plus, affaissé sous le poids d'une atmosphère qui n'a rien d'électrique, je demandai mon congé aux muses, et je l'ai obtenu sans peine. A présent retiré de la lice, j'assiste, spectateur tranquille, aux jeux des talens, prêt à applaudir sans jalousie à ceux qui remportent les prix. Vos essais me font présager que plus d'une couronne vous attend : il ne tiendra qu'à vous de l'obtenir. Qu'il me sera doux de l'entendre ! et que je serai heureux de votre gloire ! Agréez, Monsieur, les sentimens sincères d'estime, de reconnaissance et d'amitié avec lesquels je suis, etc.

CESAROTTI.

---

## POÉSIE ALLEMANDE (1).

### *L'Amour, peintre de paysage; par* GOÈTHE.

Assis de bon matin sur la pointe d'un rocher, je regardais d'un œil fixe le brouillard qui, étendu comme une toile grisâtre, couvrait de tous côtes l'espace. Un jeune garçon s'avance et me dit : Cher ami, comment peux-tu contempler cette toile nue; ton goût pour le dessin et la peinture t'a-t-il tout-à-fait quitté ? Je regarde l'enfant et je dis en moi-même : Qu'il est plaisant avec son air de maître ! Si tu persistes dans tes vagues rêveries, continue l'enfant, tu ne feras jamais rien qui vaille. Tiens, je veux à l'instant esquisser un joli tableau, et t'enseigner à en faire. Il dirige son petit doigt teint de l'incarnat de la rose vers le large tapis étendu devant nous, et se met à dessiner avec

---

(1) Un homme de lettres vient de nous adresser cette traduction d'un morceau de *Goëthe ;* et il nous assure que l'original est d'un goût exquis. Il regrette, ajoute-t-il (sans doute avec trop de modestie), de n'avoir pas su lui conserver la tournure naïve et anacréontique, qui fait le charme de la pièce allemande.

ce doigt. Tout en haut, il peint un beau soleil qui puissamment m'éblouit la vue, il dore le contour des nuages, et fait percer les rayons à travers ces nuages. Puis il trace les sommités tendres et légères d'arbres ranimés par la fraîcheur, derrière lesquels il trace avec facilité, l'un après l'autre, une suite de coteaux. L'eau ne manquait pas au paysage. Il y jette un fleuve avec tant de naturel que les eaux semblaient étinceler des reflets du jour, et écumer contre les bords élevés. Ah! quelle moisson de fleurs le long du fleuve, quelle variété de couleurs prodiguées sur la prairie! L'or, l'émail, la pourpre, le vert y brillaient comme de l'émeraude et de l'escarboucle. Il achève par l'azur d'un ciel serein et pur, et par le lointain des bleuâtres montagnes. Tout ravi et comme transporté dans un nouvel univers, j'admire tantôt le peintre, tantôt l'ouvrage. Je pense, dit-il, t'avoir prouvé que je sais manier le pinceau, mais ce qu'il y a de plus difficile reste encore. Alors avec la pointe de son doigt, et bien soigneusement, il dessine tout juste au sortir du petit bois, où le sol réfléchissait fortement la lumière, il dessine une femme charmante, bien faite, mise avec grace, les joues fraîches sous une chevelure brune, et les joues de la même teinte que le doigt qui les avait colorées. O mon enfant! m'écriais-je, quel maître t'a formé à son école? Qui t'a appris à si bien rendre la nature et exécuter tes ouvrages en si peu de tems? Tandis que je parle ainsi, un souffle s'élève, agite les cimes des arbres, fait couler les eaux du fleuve, gonfle de son haleine le voile de la figure angélique que je vois; et ce qui vient mettre le comble à ma surprise extrême, la jeune beauté fait mouvoir le pied, marche et s'approche du lieu où je suis assis avec le petit malicieux. Lorsqu'enfin tout s'agite, les arbres, le fleuve, les fleurs, et le voile et le pied délicat de la plus belle, pouvez-vous croire sans peine que je sois resté sur mon rocher, immobile comme lui!

# Gazette Littéraire.

## AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Il a paru à Salem et à Boston, un Dictionnaire biographique, contenant une histoire abrégée des premiers Colons et d'autres personnages éminens parmi les magistrats, les ministres et les savans dans la Nouvelle-Angleterre, par John Eliot, secrétaire correspondant de la Société historique du Massachusett.

## ALLEMAGNE.

M. Louis Schellenberg, libraire et imprimeur de la cour, à Wiesbaden, se propose de publier une belle édition complète des *Œuvres de Wieland*, à un prix très-modéré.

Elle comprendra non-seulement tous ses ouvrages qui ont paru chez M. Gœschen, mais aussi tous les poëmes et opuscules de Wieland, épars dans différens journaux littéraires de l'Allemagne, ainsi que ses traductions des anciens et ses œuvres posthumes. A la fin sera jointe une table chronologique.

Pour satisfaire tous les amis de ce poëte immortel, et pour que chacun d'eux ne soit point obligé d'acheter l'édition complète, M. Schellenberg a l'intention de la diviser en trois parties. La première se composera des œuvres de poésie, la seconde des ouvrages en prose, et la troisième des traductions, de sorte que chacune de ces divisions formera une collection entière et séparée.

Les livraisons se succéderont de trimestre en trimestre, ou de quatre mois en quatre mois. Chacune d'elles comprendra *cinq* volumes en grand in-8°, d'un alphabet le volume.

Elle présentera à-la-fois, un volume des œuvres de

poésie, deux volumes des ouvrages en prose, et deux volumes des traductions.

Toute l'édition sera à-peu-près de *douze* livraisons. Il y en aura sur papier ordinaire, et sur papier fin.

Les personnes qui ne voudront souscrire que pour une certaine division, paieront davantage pour chaque volume.

Le terme de rigueur pour la clôture de la souscription, est à la fin du mois de décembre 1813. Ce terme échu, le prix augmentera du tiers.

Les Parisiens s'adresseront à M. Dielitz, vérificateur au ministère de l'administration de la guerre, rue de Grenelle, n° 66, faubourg Saint-Germain.

—Il a paru à Mayence, en allemand, un ouvrage intitulé : *Saint-Pétersbourg*, par *Christian Muller*, 1 vol in-8°. C'est une suite de lettres écrites par l'auteur pendant son séjour de 1810 à 1812. M. Muller fait connaître Pétersbourg sous les rapports de la topographie, des institutions, des mœurs, des usages, des sciences et des arts. Il a observé avec attention et jugé avec impartialité, et il a su mêler aux détails historiques des tableaux animés et pittoresques. La carte qui accompagne l'ouvrage a été dessinée avec soin et exactitude. Cet intéressant ouvrage vient aussi de paraître en français.

Hongrie. — Samuël Mindszenti, ministre de l'église réformée à Comorn, vient de publier, en langue hongroise, un Dictionnaire en deux volumes, contenant la vie et les ouvrages des empereurs, rois, souverains, généraux d'armée, héros, papes, cardinaux, archevêques, évêques, savans, peintres, sculpteurs, etc., en un mot de tous les hommes remarquables qui se sont distingués dans les tems modernes jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.

—On a publié aussi à Presbourg un Recueil d'anecdotes sur Mathias, roi de Hongrie, tirées d'ouvrages tant étrangers que hongrois.

— Alexandre Kovásznai, professeur au collége de Vásárhely, a fait publier sa traduction en hongrois des *Trois livres de Cicéron, sur les devoirs de l'homme envers ses enfans*.

Il a paru aussi à Presbourg les ouvrages suivans :

*Lettres morales*, en vers et en hongrois, par Etienne Csízi.

*Dafnis*, ou le Premier Navigateur, par Gessner, traduit de l'allemand.

*Ortus et Occasus Imperii Romanorum in Dacia Mediterranea, cui accedunt nonnullæ de monumento quodam e ruderibus coloniæ Apulensis erutæ opiniones.* Un vol. in-8°.

## ITALIE.

On publie à Milan un ouvrage qui doit intéresser les amateurs du théâtre, les comédiens, peintres, statuaires, etc.; il est intitulé : *Costumi dei Popoli antichi e moderni*, etc. — Costumes des Peuples anciens et modernes, représentés en diverses figures gravées et coloriées, avec des dissertations sur la forme des vêtemens, et des observations historiques et critiques. Il en a déjà paru trois livraisons.

Nous rendrons un compte plus détaillé de cet ouvrage, que l'éditeur nous a adressé.

## *Notes et Correspondance.*

Dans notre dernier Numéro, pages 125 et 126, nous avons, d'après le *Philosophical Magazine*, attribué à M. *Jacques Hall*, de Walchamstow, la découverte de la filasse dans le genêt et la manière simple de l'extraire. C'est une erreur involontaire que nous nous empressons de réparer. Nous avons sous les yeux un *Traité complet du genêt considéré sous le rapport de ses différentes espèces, de ses propriétés et des avantages qu'il offre à l'agriculture et à l'économie domestique*, publié en 1810 par M. Arsenne Thiébaut de Berneaud (1), dans lequel nous voyons non-seulement que la filasse du genêt a été employée dès la plus haute antiquité, chez les Egyp-

(1) Brochure in-8° de 100 pages. Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26.

tiens, les peuples de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie; mais encore que de tems immémorial les Espagnols, les Toscans et les habitans de quelques villages des environs de Lodève, département de l'Hérault, obtiennent du genêt un fil très-bon, susceptible d'acquérir une grande blancheur, plus fin et plus souple que celui du chanvre, mais pas autant que celui du lin. Les procédés indiqués par le *Philosophical Magazine* sont absolument ceux qui sont en usage en Italie, dans les Apennins, dans les délicieux environs de Casciana en Etrurie, dans le Volterran, chez les Luquois industrieux, et en France dans les Cévennes.

On peut, sur tout ce qui se rapporte au genêt, consulter l'excellente monographie publiée par M. Thiébaut de Berneaud. Il a traité de cette plante en observateur fidèle. On trouve dans son ouvrage tous les détails nécessaires sur les diverses méthodes employées pour extraire la filasse du genêt et la convertir en toile de ménage, et même en draps grossiers, il est vrai, mais d'un bon user. Les cultivateurs instruits citent ce traité comme un bon guide; nous l'indiquons aux manufacturiers et à nos lecteurs comme un livre utile.

---

*A Monsieur le Rédacteur du* Mercure Etranger.

Monsieur, j'ai souvent ouï dire avec peine, et l'un de vos plus estimables collaborateurs m'a rappelé encore dernièrement, que des personnes se plaisent a m'attribuer toutes sortes d'articles imprimés dans les journaux littéraires allemands, et concernant la France. Permettez que je déclare dans un journal qui s'occupe spécialement de littérature étrangère, qu'il ne me reste point de tems pour m'occuper d'autre chose que des objets qui tiennent plus ou moins à l'art que j'exerce, et que toute ma vie je n'ai cru devoir entretenir le public que d'objets et de personnes dont je pouvais dire du bien, ou parler au moins avec ménagement. Ce n'est pas à l'égard d'un pays qui m'a accueilli avec hospitalité, que j'eusse jamais été capable de changer de maxime sur ce point.

Veuillez accorder une petite place à cette réclamation, touchant assez à mon honneur pour que je me crois enfin obligé de lui donner de la publicité.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Rédacteur, votre etc.,

M. Friedlander, *Docteur-Médecin, rue Neuve-St.-Augustin, N° 4.*

Ce 20 septembre 1813.

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° X.

## LANGUES ORIENTALES.

### LITTÉRATURE ARABE.

( *Le poëte* Selah Eddin Kalil Ben Jbek Assafady *déplore l'éloignement de la tribu qui était voisine de la sienne et où se trouvait sa maîtresse. Il emprunte, comme font souvent les poëtes orientaux, le langage de la passion pour exprimer à ses amis la tendresse qu'il a pour eux, puis il passe subitement aux louanges de celle qu'il adore* (1). )

O mes chers compagnons ! depuis votre départ mon cœur est devenu la proie des tourmens. Ah ! s'il succombait sous le poids de la douleur, il ne s'acquitterait pas encore d'une portion de tout ce qu'il vous doit.

Vous êtes partis, mais mon cœur est resté enchaîné comme un captif à votre palanquin. Et serait-il possible qu'il retournât dans sa demeure, l'infortuné à qui votre cruauté a ravi toutes ses forces ?

---

(1) Cette pièce est tirée du recueil de poésies arabes intitulé *Almerdj alnadhir oual ardj alathir*, c'est-à-dire : La Prairie émaillée de fleurs et le parfum délicieux. *Manuscrits de la Bibliothèque impériale.*

Pourrai-je loin de vous couler des jours sereins et libres de soucis, tandis que tous mes sens sont bouleversés et que mes larmes coulent en abondance.

Les colombes du désert ont par leurs chants plaintifs compati à ma peine. Hélas, il ne faudrait pas s'étonner si elles déploraient mon trépas.

Du milieu du feuillage elles me récitent d'un ton mélodieux leurs aventures amoureuses; et, sensibles à leurs doux concerts, les branches s'agitent mollement.

O mon unique et fidèle compagnon! je te conjure au nom de Dieu, procure du repos à mon ame en m'entretenant sans cesse de mes amis absens; peut-être le fardeau de mes peines sera-t-il allégé.

Et toi (2), o messager rapide, décris-leur mes longues veilles, dis-leur que mes yeux soupirent nuit et jour après la visite de leur image chérie.

---

(2) C'est ainsi que dans le 4e livre de l'Enéide, Didon prie sa sœur d'aller trouver Enée et de tâcher par ses prières d'attendrir le cœur de ce héros.

Anna, vides toto properari littore circùm
Undique convenêre :.....
..... Miseræ hoc tamen unum
Exsequere, Anna, mihi; solam nam perfidus ille
Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus;
Sola viri molles aditus, et tempora noras.
I, soror, atque hostem supplex affare superbum.

Racine pensait sans doute à ce beau passage de Virgile, lorsqu'il a mis dans la bouche de Phèdre s'adressant à Ænone, ces vers touchans et pleins d'harmonie:

Va trouver de ma part ce jeune ambitieux
Ænone; fais briller la couronne à ses yeux.
.....
.....
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens:
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens.

Supplie-les de m'accorder en présent un peu de sommeil pour mes yeux fatigués. Puissent-ils me rendre une légère partie d'un repos qu'ils m'ont enlevé tout entier!

Tiens-leur des discours tendres et insinuans, ne les importune pas par des demandes multipliées, essaye de les toucher en leur peignant les douleurs que l'amour et l'exil font endurer.

Laisse échapper mon nom comme par hazard. S'ils te demandent, le connais-tu? Alors réclame leur indulgence en ma faveur; mais si tu les vois courroucés, jure que tu ne me connais pas.

Rappelle-leur ces nuits que je passais au milieu d'eux, ces nuits délicieuses où eux seuls remplaçaient pour moi les sept astres voyageurs qui parcourent la voûte céleste.

Ils sont l'objet de tous mes désirs, je fonde en eux tout mon espoir, je ne vis que pour eux, je ne demande et ne recherche qu'eux.

Si l'orage des adversités vient assaillir ma tête, ils sont mon port et mon asyle : si un déluge de maux vient fondre sur moi, je trouve auprès d'eux un refuge assuré.

Ils sont l'ame qui anime mon corps : c'est d'eux que, pour son malheur, il reçoit une vie consacrée aux souffrances et à l'amertume.

Mes amis sont-ils présens, les pleurs qui inondent mes paupières forment un nuage cruel qui me cache leur visage. Ils sont présens. et je ne puis les contempler! Hélas, ils sont éloignés pour moi.

---

Presse, pleure, gémis, peins lui Phèdre mourante,
Ne rougis point de prendre une voix suppliante.
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va, j'attends ton retour pour disposer de moi.

Le rapport qui se trouve ici entre les poëtes arabe, latin et français est frappant. Tous les trois ont senti et se sont exprimés à peu près de même. Les vers arabes ont toute la grâce et toute la mélodie des vers latins et des vers français.

Sont-ils absens, leur image enchanteresse vient-elle dans le silence de la nuit voltiger autour de ma tête, ah! l'insomnie m'empêche d'en jouir.

Les filles du Turquestan sont parées de mille attraits; et si l'astre du jour et celui de la nuit offrent à nos yeux quelques charmes, ils les doivent à ces jeunes beautés (3).

Mais te font-elles des promesses d'amour, jamais tu ne les trouveras fidèles. Non, ce n'est pas ainsi qu'agissent les filles de l'Arabie.

Excepté la timide gazelle qui fait les délices de mon cœur. Ciel, que de qualités nobles et brillantes se trouvent réunies en elle!

Les voluptueux regards qu'elle laisse échapper de ses cils languissans et serrés ont élargi la plaie douloureuse d'un amour qui embrâse et consume mon cœur.

Lorsque les épées de ses cils délicats viennent à s'agiter, ce sont elles qui percent et qui déchirent les flancs et non pas ces glaives acérés que l'Inde nous envoie.

Si ma bien-aimée se tourne, si elle déploie les mouvemens variés de son corps, c'est par la force irrésistible des grâces qu'elle découvre et non par les coups des lances d'*Alkhat* que les cœurs reçoivent des blessures mortelles.

---

(3) Un poëte italien en décrivant les attraits d'une princesse, se sert à peu près de la même pensée. Il dit que les étoiles ne sont belles qu'autant qu'elles ressemblent à ses yeux:

Tanto son belle
Quanto simili à lor sono le stelle.

*Le Testi* exprime aussi la même idée dans ces vers:

Adorerò nel sole e ne le stelle
Gli occhi, che del mio cor sono il focile;
Quello è vago dirò, queste son belle
Sol perche havran sembianza à voi simile.

Ces pensées subtiles et brillantes où l'esprit domine plus que le sentiment, ne sont peut être pas de nature à plaire à tous les gens de goût.

Ma bien-aimée parait-elle, la lune qui brille sur l'horizon, honteuse de se voir effacée par l'éclat de cette belle, abaisse sur son front le voile des nuages.

O rameau du désert, tu me ravis, il est vrai, lorsque le zéphir te caresse doucement; mais si ma bien-aimée se balançait, tu t'approcherais d'elle; et, saisi de respect et d'étonnement, tu te prosternerais à ses pieds pour lui payer le tribut de l'adoration.

Le milieu de son front virginal est le flambeau qui m'éclaire; ses joues sont le parterre où je cueille mes roses, son haleine est la liqueur que je savoure.

Depuis que je me suis enivré de son souffle, ni le jus exprimé de la grappe, ni ces bulles argentées qui brillent sur la surface d'une onde fraîche et limpide, ne peuvent plus captiver mes sens.

*Traduit de l'arabe par* GRANGERET DE LAGRANGE.

---

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'ARMÉNIE, *par* M. J. CHAHAN DE CIRBIED, *professeur de l'arménien à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes.*

(Annoncé dans le *Magasin Encyclopédique*, N° d'avril 1813.)

TOUT ce que nous savons de l'histoire ancienne de l'Asie, nous l'avons puisé dans les auteurs grecs et latins: et nous devons à quelques voyageurs le peu de connaissances que nous possédons sur son histoire moderne. Mais que de faits encore ignorés! que de monumens à recueillir. Il était donc à souhaiter pour notre littérature que l'Asie elle-même l'enrichît un jour du secret de ses annales. Tel est le but que M. le professeur Cirbied paraît s'être proposé dans l'ouvrage qu'il annonce. Rien de plus curieux, de plus intéressant que l'esquisse légère qu'il trace de ce tableau immense qu'il a exécuté.

Il n'est point étonnant que ce soit spécialement dans les fastes de l'Arménie que l'on trouve le plus de détails et de renseignemens sur l'histoire générale de l'Asie. l'Arménie autrefois fut pour l'univers, comme la Colchide pour les princes grecs, le champ de gloire où les plus grands héros de l'antiquité sont allés moissonner des lauriers. Tous ces noms fameux dont le génie anime et embellit l'histoire ancienne, ornent aussi les pages de l'histoire particulière d'Arménie. On voit alternativement présider à ses destins les Bélus, les Sémiramis, les Sésostris, les Cyrus, les Alexandre, les Antiochus, les Mithridate, les Annibal, les Lucullus, les Antoine, les Pompée, les Julien, jusqu'aux Tartares Ginghiz-Khan et Tamerlan.

L'Arménie n'a pu servir de théâtre à tant de scènes tragiques sans que les diverses nations de l'Asie y aient joué des rôles différens. Son histoire doit donc nécessairement nous donner des notions sur les anciens peuples orientaux, sur l'Assyrie, les Medes, les Babyloniens, les Géorgiens, les Perses, les Parthes, les Scythes, etc., sur leurs mœurs, leurs usages, leurs lois et leur religion. Ainsi dans le tableau particulier de l'Arménie nous devons trouver le tableau en raccourci de l'Asie entière. Pour être plus fortement persuadé de cette vérité, il suffit de lire la table analytique de l'ouvrage annoncé. Dans un cadre assez resserré et habilement tracé, l'auteur a réuni une multitude de faits liés entr'eux par une chaîne chronologique qui tient par le premier anneau au berceau du genre humain et s'étend de là jusqu'à nos jours.

En général l'étude de l'histoire est incomplète et peu satisfaisante quand on n'a pas connaissance des lieux où les événemens énoncés se sont passés. C'est ce qui a déterminé M. Cirbied, après avoir donné dans la

première partie de son ouvrage une description générale de l'état politique, littéraire, religieux et commercial de sa patrie, à donner dans la seconde partie une description géographique de ce pays jnsqu'alors peu connu en Europe.

Enfin si un ouvrage par sa nouveauté, par la variété des matières, la curiosité et l'utilité mérite les suffrages du public, M. Cirbied doit être assuré que le sien est digne du plus brillant succès.

PASSAGES *extraits du Tableau général de l'Arménie*, Liv. X, ch. 12, *sur l'entrée des Tatorx en Arménie.*

APRÈS la mort du sulthan Djelaleddyn et sous le règne de Rouzouthan, reine de la Géorgie, les Tartares s'avancèrent vers la partie occidentale de l'Asie, du côté de la grande Arménie. Oukhata ou Hokata-Ghaïan Khan, surnommé *Saïn* (c'est-à-dire bon), fils aîné de Genghis Khan, y envoya des armées nombreuses sous le commandement général de Tcharmaghan ou Tcharma-Khan, avec deux intendans généraux, Bénal Nouïn (1) et Moular Nouïn, et avec quinze généraux particuliers, savoir: Ghadaghan, Tchaghatha, Thoughatha, Sanita, Tchola, Assoutou, Batchou Toutou, Assar ou Aslan, Okota, Khoïa, Khouroumgi, Khounan, Khouttou et Gharabougha. Ces chefs, à la tête de leurs troupes, inondèrent rapidement le Schirvan, toute la grande Arménie et la Géorgie. Ils avaient ordre d'épargner tous ceux qui se soumettraient sans résistance à l'empire des

---

(1) *Nouïn*, mot tartare qui signifie Prince ou Seigneur. Avec la particule *ian* qui s'emploie dans le même sens en arménien comme en tartare, écrit de cette manière *Nouvian* ou *Nouïan* signifie fils de Prince. Voyez M. Langlès, *Instituts de Timour, traduits du Persan*, pag. 173, 174 et 389. Ciamcian, tom. 3, p. 204.

Tartares, et de se contenter alors de la conquête de leur pays, et d'enlever leur argent; mais de massacrer impitoyablement ou d'écraser sous les ruines de leurs maisons tous ceux qui voudraient leur résister.

L'historien Ghiragos de Cantzag, ou Ghengé, donne des détails assez curieux sur ces conquérans avec lesquels il a eu des relations pendant long-tems. « Ces » barbares, dit cet auteur, avaient presque tous une » figure hideuse, la tête grosse, peu ou point de » barbe au menton, les yeux petits et enfoncés, mais » vifs et perçans, le nez écrasé et court, la taille mince, » les pieds petits, la voix aigre. Ils parvenaient ordi- » nairement à une vieillesse très-avancée. Il mangeaient » tout ce qu'ils trouvaient, beaucoup s'ils avaient beau- » coup; mais quand ils n'avaient rien à manger, ils » passaient aisément plusieurs jours sans prendre de » nourriture. Leur mets favori était la chair de cheval » qu'ils faisaient cuire sans sel; ensuite ils la coupaient » par petits morceaux, la trempaient dans l'eau salée » préparée exprès; puis ils la mangeaient sans pain. » Pendant les repas on ne faisait pas de distinction » entre le maître et les valets, les portions étaient toutes » égales. Celui qui présentait à manger ou à boire, » goûtait d'abord de ce qu'il offrait; après quoi les autres » mangeaient et buvaient.

» Ils portaient tous une marque distinctive sur le » corps. Lorsqu'on avait imprimé ce signe sur quel- » que étranger, il était regardé comme noble (2); il » n'était plus permis de l'insulter, quand même il eût » été d'une religion différente. La religion des Tartares » était un amalgame bizarre de vérités et d'erreurs. Ils

(2) M. Langlès, dans ses *Notes sur les Instituts de Timour*, p. 393, au mot Tamgha.

» prononçaient souvent le nom de Dieu et ne savaient
» pas l'honorer. Quand quelqu'un mourait, on faisait
» brûler une partie de son corps, on enterrait l'autre
» avec les armes et les objets précieux du défunt. Si le
» mort avait été un grand personnage, on l'enterrait
» avec ses domestiques mâles et femelles, tout vivant,
» pour le servir dans l'autre vie. On l'enterrait souvent
» avec son cheval aussi, parce qu'ils supposaient qu'on
» avait des guerres à soutenir dans l'autre monde.
» C'était, selon eux, une œuvre très-méritoire en l'hon-
» neur des morts de fendre le ventre d'un cheval vivant,
» d'en arracher la chair, de la faire cuire et de la
» manger. On jetait au feu tout ce qui se trouvait dans
» le reste du corps, et on exposait la peau de l'animal
» au bout d'une perche placée dans un lieu fort élevé,
» pour être vue de tout côté. Leurs femmes étaient
» adonnées à la magie : leur passe-tems le plus agréable,
» c'était d'imaginer différens genres d'enchantement.
» Les Tartares n'avaient d'autre coiffure qu'un bonnet
» pointu : ils parlaient la même langue que les Turcs.
» Ils nommaient Dieu, *Tanghri;* le roi, *melik;* le frère,
» *agha;* la sœur, *aghagi;* le mari, *éré;* la femme, *émé;*
» la mer, *danghez;* l'eau, *sou;* le vin, *darassou;* le
» fleuve, *oulansou;* le pain, *otmak* ou *etmak;* l'aigle,
» *ghousch;* le pigeon, *koghergïn;* le mouton, *ghoïna;*
» l'agneau, *ghouzan;* la barbe, *saghkhal;* le visage, *uz;*
» le noir, *ghara;* la loi, *yassakh;* etc. (3). »

On a supposé, sur de vains fondemens, que les Tartares pendant leur séjour dans ces contrées avaient entre-

---

(3) Ciam., tom. 3, p. 205 et suiv. Le fameux Code Gengis-Khan se nommait *Yaçac* ou *Yaça*. Voyez les fragmens de ce Code recueillis et publiés par M. Langlès, dans le vol. des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, p. 192, 229.

tenu des correspondances suivies avec la Cour de Rome, et qu'ils étaient véritablement chrétiens. Quelques khans et un certain nombre d'autres personnes embrassèrent la religion de l'Evangile, et ce changement s'opéra le plus souvent par le zèle des femmes syriennes, arméniennes et géorgiennes que les Tartares avaient épousées. Il est vrai qu'alors ils s'attachaient davantage aux Chrétiens qu'aux Mahométans.

Ces conquérans se réunirent d'abord dans la plaine de Moughan, en Albanie, sous le commandement général de Tcharma Khan. Les quinze généraux nommés plus haut tirèrent au sort les provinces de la grande Arménie et de la Géorgie. Puis ils envoyèrent des espions pour connaître la position des lieux et les dispositions des habitans. Ensuite ils se dispersèrent de côté et d'autre, exerçant par-tout de grands ravages; mais aussi ils éprouvèrent par-tout une vigoureuse résistance.

# LANGUE ESPAGNOLE.

## *Coup-d'œil sur la Littérature Espagnole, tant ancienne que moderne.*

( Lettre au Rédacteur. )

Paris, 15 octobre 1813.

MONSIEUR, vous me faites l'honneur de m'offrir un peu de place dans votre Journal, et vous m'invitez à vous parler de la littérature espagnole. Mon désir est de vous satisfaire; mais la chose n'est pas absolument facile. Il faut que je consulte beaucoup ma mémoire qui doit faire tous les frais; car les livres dont j'aurais besoin ne se trouvent pas facilement à Paris. Cependant vous avez piqué mon amour-propre; d'ailleurs j'acquitterai avec plaisir une dette de reconnaissance, en essayant quelquefois de traduire ces auteurs que j'ai eu tant de plaisir à lire, et dont nos faiseurs actuels n'écrivent jamais le nom sans le défigurer. En vérité, Monsieur, ne serait-il pas convenable, qu'avant de juger ou de mépriser une littérature étrangère, on se donnât la peine de la connaître? Depuis l'avocat *Linguet*, de sophistique mémoire, jusqu'à ce bon *Cailhava* qui se mêlait d'assigner les rangs sur le Parnasse espagnol, sans autre donnée qu'une prétendue analogie entre le patois de sa province et la langue de *Garcilaso*, je ne trouve qu'une série de jugemens ridicules, de bévues et d'anachronismes, dans tout ce qui a été dit sur l'Espagne littéraire. M. *Bourgoing* est peut-être le seul qui mérite une exception. Il avait séjourné quelque tems à Madrid, et tâché d'observer les hommes et les choses du pays qu'il habitait. Il est à désirer que M. *Alex. de la B....* puisse corriger, dans une troisième édition, les inexactitudes qu'on trouve dans son *Itinéraire* dont l'*Introduction* fait honneur à son talent et à

son caractère. Mais une description générale de l'Espagne demande plus de soins et de connaissances positives que des voyages rapides ne permettent d'en acquérir.

Quant à moi, Monsieur, une longue résidence au-delà des Pyrénées m'a du moins rendu assez familière la langue qu'on y parle. Mon goût et mes relations m'ont porté à étudier l'histoire du pays et les livres qu'il possède : vous pouvez compter sur une grande exactitude dans ce que j'aurai l'honneur de vous en dire.

Et d'abord, il n'est peut-être pas inutile de poser en principe, qu'à cette époque mémorable où Léon X accordait une protection, devenue le plus beau titre de gloire de sa famille, aux lettres abandonnées pendant une longue suite de siècles, les Espagnols les cultivèrent avec plus d'ardeur et de succès que les autres nations civilisées de l'Europe.

Ce qui manque de régularité aux productions des Muses castillannes est souvent compensé par la vivacité de l'esprit, la richesse de l'imagination et la pompe du langage poétique. *Corneille* trouva *le Cid* dans cette mine aujourd'hui si négligée ; *Molière* y découvrit plus d'une fois *son bien qu'il aimait à reprendre ;* et je ne voudrais pas affirmer la *légitimité* de ce *fameux Gilblas* dont le costume et la physionomie trahissent l'origine étrangère.

*Louis de Leon*, *Herrera*, surnommé le *Divin*, *Figueroa*, *Villegas*, ont excellé dans le genre lyrique, et dans la poésie légère.

*Ercilla*, *Lope de Vega* ont écrit des épopées où, à côté des plus grands défauts, brillent des beautés du premier ordre, et sur-tout des peintures admirables.

*Villa Viciosa*, et ce même *Lope de Vega*, célèbre par sa fécondité, nous ont laissé deux poëmes *héroï-comiques* (la Guerre des mouches et la Guerre des chats), qui n'ont été surpassés chez aucune nation.

*Hernandez de Velasco* enrichit sa langue d'une traduction en vers de l'*Enéïde*. *Jean de Jauregui* fit passer dans cette même langue toutes les gentillesses de l'*Aminta*

du *Tasse*. *Iriarte* et *Samaniego* ont composé des *fables* : le premier n'a pas moins d'esprit que *La Mothe*; le second rappelle quelquefois le bon *La Fontaine*.

Je vous fais grâce d'une foule de noms distingués qui n'ont jamais été prononcés en France ; et je passe aux historiens.

Du sein de l'obscurité du moyen âge de l'Europe, à travers une foule de mémoires et de chroniques qui abondent en Espagne plus que par-tout ailleurs, s'élève un monument régulier qui est l'histoire du jésuite *Mariana*. Cet ouvrage est remarquable par l'immensité du travail et la beauté du style qui a cependant un peu vieilli. Il fut d'abord écrit en latin, et l'auteur, à ce que je crois, le traduisit ensuite lui-même en espagnol. *Jerome Zurita* publia les *Annales de l'Aragon*, vaste recueil d'érudition et de faits historiques, dans lequel tous les peuples méridionaux civilisés doivent chercher leur origine et leurs titres. *Antoine de Solis*, panégyriste de *Fernand Cortez*, a souvent la chaleur et la rapidité de l'historien de Charles XII ; mais on peut lui reprocher, ainsi qu'à Voltaire, d'avoir un peu trop arrondi les formes de son héros. *Hurtado de Mendoze*, en écrivant la *Guerre des Maures de Grenade* dont il fut témoin, acquit et justifia le surnom *de Tacite* espagnol.

Le grand succès de l'Histoire de Charles V, qu'une plume élégante a pour ainsi dire naturalisée parmi nous, n'a pas diminué le mérite de l'évêque *Sandoval*, à qui nous devons une histoire particulière de ce monarque. Le docteur anglais, toujours occupé de masses et de grands tableaux, nous a privés d'une foule de détails précieux qu'on aime à retrouver dans la vie des hommes célèbres. *Sandoval* nous fait mieux connaître les mœurs et le caractère de ces fiers Castillans, que le petit-fils d'Isabelle voulut assujétir aux formes allemandes, et dont la résistance, punie par le dernier supplice, excite encore aujourd'hui l'intérêt de leurs compatriotes. La touche de *Robertson* est plus mâle et plus philosophique sans doute, mais son

livre, fait en Angleterre, parut vers la fin du dix-huitième siècle, et le prélat espagnol écrivit sous le regard menaçant de Philipe II qui, sur des soupçons équivoques, précipita un archevêque de Tolede (1) dans les cachots du Saint-Office, et livra son propre fils à la hache des bourreaux. Placé dans cette position difficile, l'évêque de Pampelune ne trahit point les devoirs d'un historien fidelle; il n'omet aucune des circonstances qui peuvent fixer l'opinion de la postérité sur l'insurrection des communes, appelée la *sainte ligue*, et jette même, à la dérobée, quelques fleurs sur la tombe des martyrs de la cause populaire. Ce trait de courage vaut bien les déclamations des écrivains modernes qui bravèrent, sans danger, des souverains dont ils ne redoutaient point la colère (2).

*Antoine Herrera*, qu'on cite beaucoup sans l'avoir lu, fut l'auteur d'une *Histoire de la découverte de l'Amérique*. *Robertson* ne dédaigna point de puiser dans cette source. Le style manque d'art et de précision; mais on aime la sagesse et la probité de l'auteur. Sa manière a quelque ressemblance avec celle de Plutarque : ses tableaux sont de la plus grande vérité. La morale est toujours en action. Il écrivait à la fin du seizième siècle (3).

La science de la législation, la politique, l'économie publique out été en honneur chez les Espagnols avant que la France et l'Angleterre songeassent à s'en occuper. Les

---

(1) *Barthelemi Carranza.*

(2) *Voltaire* n'en eut pas été quitte avec Philippe II, pour lui renvoyer sa clef de chambellan; et *Raynal* n'eût pas été invité à souper chez le grand inquisiteur, le soir du jour où son livre eût été mis sur le tableau de réprobation du saint office.

(3) On a publié, il y a dix ans, un Recueil de dissertations historiques et politiques de cet auteur; elles furent trouvées parmi les papiers de sa famille dans l'archive des marquis *de San-Felices*, où je les ai vues, avec une épitaphe écrite de la main d'*Herrera*, et destinée à être mise sur son tombeau.

*Codes de la Castille et de l'Aragon* remontent à la plus haute ancienneté parmi les peuples modernes. Les *Essais politiques* de *Solorzano* et de *Saavedra* méritaient d'être consultés par *Montesquieu*. On est surpris de voir le nombre prodigieux d'écrivains castillans qui ont traité les matières d'administration publique. Leurs ouvrages, dictés par le désir du bien, sont d'une simplicité touchante, libres de toute espèce de système et d'esprit de parti. Vers la fin du siècle dernier, *Campomanès* et *Jovellanos* ont excité une juste admiration. Le *Rapport sur la loi agraire* de ce dernier est un modèle de sagesse et de véritable éloquence.

Les théologiens, les auteurs mystiques, parmi lesquels j'indique seulement *Fr.-Louis de Grenade* et le père *Yepes*, composeraient seuls une vaste bibliothèque. On sait que les prélats espagnols eurent la plus grande influence au Concile de Trente et firent admirer leur doctrine.

Tous les bons ouvrages de l'antiquité grecque et latine furent traduits dans le 16$^{e}$ et 17$^{e}$ siècles.

Il ne manque donc à l'Espagne que des *philosophes*, dans le sens attaché à ce mot, depuis une certaine époque. Il ne serait pas difficile d'en expliquer le motif; mais qu'il serait imprudent de supposer que les écrits de Voltaire, J. J. Rousseau, Diderot, Helvétius et de tous les auteurs de cette école n'ont jamais franchi la limite des Pyrénées!..... Je me hâte de revenir à la littérature proprement dite.

J'ai oublié de nommer *Garcilaso* parmi les premiers poëtes de sa nation. Il naquit en 1503. Moissonné par la guerre à l'âge de trente-trois ans, c'est au milieu du tumulte des armes qu'il écrivit cette belle églogue, digne de Théocrite et de Virgile, dont trois siècles ont assuré le mérite, et que l'inconstance de la mode, en fait de langue, comme en toute autre chose, a inviolablement respectée. Que ne devait-on pas attendre de ce jeune guerrier s'il n'eût pas été enlevé à la littérature par une mort si prématurée?

Aucune nation n'a produit autant de poëtes ni d'écrivains aussi féconds que les comiques Espagnols. *Moreto*, *Solis*, *Roxas*, *Lope de Vega* et *Calderon* ont fait plus de pièces de théâtre que n'en contiennent tous les répertoires des autres nations. Toutes ces pièces sont écrites en vers. La prose est exclue de la scène au-delà des Pyrénées : il n'y a qu'un seul ouvrage dramatique moderne qui fasse exception à la règle : c'est le *Delinquente honrado*, ou le *Crime de l'honneur*, de M. *Jovellanos*. Cette intarissable fécondité n'a pas manqué de nuire beaucoup à la perfection du genre. Cependant l'anathême de Boileau n'est pas tout à fait sans réplique : j'en demande pardon à l'ombre de ce législateur du Parnasse. Lorsqu'un peuple doué de toutes les qualités de l'esprit et d'une imagination passionnée, fruits heureux d'un soleil aussi brillant que celui de la Grèce, a consacré par un plaisir constamment éprouvé à la lecture et à la représentation, le succès d'un ouvrage quelconque, qui oserait affirmer que ce peuple s'est toujours trompé, et lui opposer des règles qui n'ont pas été les siennes ? N'est-il pas du moins juste de penser que ces productions si défectueuses aux yeux des sévères partisans des trois unités, renferment des beautés indépendantes, des peintures, des situations qui excusent l'enthousiasme de ceux qui les applaudissent ?

Quand on ne peut juger le théâtre espagnol que par celui de *Linguet*, ou par les traductions écourtées, les citations infidelles et mal choisies d'autres compilateurs non moins superficiels, peut-on avoir le droit d'énoncer une opinion ?

Vous remarquerez une espèce de lacune dans l'histoire de la littérature de nos voisins. Depuis le commencement du 16$^{e}$ siècle jusque vers le milieu du 17$^{e}$, sous les règnes orageux de Ferdinand et de Charles V, les arts et les belles-lettres fleurirent en Espagne. Philippe II recueillit l'héritage des talens formés à l'école de son père et de son bisaïeul, mais il ne les encouragea pas ; et l'inquisition, définitivement organisée par ce monarque, produisit l'effet

qu'on devait en attendre, et que, sans doute, il en attendait lui-même. Elle enchaîna la pensée.... La théologie, qui fut la seule profession utile et honorée, absorba toutes les facultés de l'esprit.... Les Muses profanes s'éloignèrent à l'aspect des redoutables docteurs de *Salamanque* et d'*Alcala*. Philippe III ne songea point à les rappeler. L'ignorance et le mauvais goût jetèrent de profondes racines.

Philippe IV aima passionnément la comédie, et *Calderon* ne tarda pas à paraître. Ce génie extraordinaire réveilla l'imagination de ses compatriotes ; mais il ne put créer et perfectionner à la fois : il finit par retomber dans la théologie qu'il voulut transporter sur le théâtre. Charles II n'est connu que par son dernier testament. Philippe V employa quatorze années à disputer sa couronne, et le reste de sa vie à lutter contre les intrigues de ses confesseurs, ou les accès d'une infirmité morale qui le rendit incapable de régner. Enfin Charles III, passant du trône de Naples qu'il avait conquis, à celui de Castille que son frère Ferdinand n'avait pas illustré, ranima les talens et les arts. Les progrès rapides et universels de la France et de l'Angleterre, pendant le sommeil de l'Espagne, s'étendirent chez cette nation et la tirèrent de la profonde apathie où elle était plongée. Le bon goût, la saine critique trouvèrent des partisans. Cette heureuse révolution est marquée par tous les écrits qui parurent à cette époque. Croiriez-vous que le signal fut donné par des moines ? *Feijoò*, *Sarmiento* combattirent les préjugés et l'ignorance. Un infant d'Espagne s'honora d'être l'interprète de *Salluste*. L'astronomie et l'histoire naturelle ne furent plus négligées. Les noms de *Ulloa*, de *Georges Juan* furent cités à côté de ceux de *Bouguer* et de *la Condamine*. *Clavijo Faxardo* traduisit *Buffon* et conserva toutes les beautés du style de son modèle. *Huerta*, auteur de la tragédie de *Rachel* et d'une traduction de *Zaïre*, le moine *Gonzalez*, fameux par sa poétique invective contre la *chauve souris* ; *Cienfuegos*, *Ayala*, connus par des tragédies régulières et

noblement écrites ; *Cadalso* , dont le talent et la mort glorieuse , au siège de Gibraltar , rappellent le souvenir de *Garcilaso ;* quelques autres encore , rétablirent le culte de la poésie.

Et, dans ce moment de guerre et d'alarmes , la France peut se glorifier d'avoir offert un asyle à une foule d'hommes distingués. Je ne veux nommer ici que *Melendez*, cet heureux rival du chantre d'Eléonore , aujourd'hui Conseiller-d'Etat de S. M. C. ; *Moratin* , qui a la gloire d'avoir créé, dans son pays , la bonne comédie ; *Joseph A. Conde*, traducteur d'*Anacréon* , et l'un des plus savans orientalistes de l'Europe ; qui font renaître les plus beaux jours de leur ancienne gloire nationale , et qui ne redouteraient aucune comparaison avec les écrivains les plus renommés des autres parties de l'Europe.

Vous voyez donc , Monsieur , que la matière est riche. Je pourrai donner quelques développemens à cette esquisse rapide. Je me garderai bien de prononcer d'une manière absolue et tranchante sur le mérite respectif des auteurs espagnols qui ne sont pas même exactement classifiés parmi leurs compatriotes : je me contenterai de vous fournir , de tems en tems , des échantillons de leur manière ; cela peut exciter la curiosité de quelques lecteurs capables d'entreprendre l'étude d'une littérature ignorée , et qui mérite d'être connue autant par les richesses qu'elle possède que par les services qu'elle a rendus à la nôtre.

J'espère que vous me saurez gré de n'avoir pas seulement cité *Cervantes* dans cette nomenclature. Je ne veux pas abuser de tous mes avantages ; et , d'ailleurs , quel est le français , même le plus modeste , qui ne croye l'avoir lu ?

J'ai l'honneur de vous saluer. ESMÉNARD.

# POÉSIE ESPAGNOLE.

## Al Viento. — *Oda.*

Ven, plácido favonio;
Y agradable recrea
Con soplo regalado
Mi lánguida cabeza.
Ven, ó vital aliento
Del año, de la bella
Aurora nuncio, esposo
Del alma Primavera,
Ven ya: y entre las flores
Que tu llegada esperan
Ledo susurra y vaga;
Y enamorado juega.
Empápate en su seno
De aromas y de esencias;
Y adula mis sentidos
Solícito con ellas.
O de este sauz pomposo
Bate las hojas frescas
Al ímpetu süave
De tu ala lisonjera.
Luego á mi amable lira
Mas bullicioso llega;
Y mil letrillas toca
Meciéndote en sus cuerdas.
No tardes, no; que crece
Del crudo Sol la fuerza
Y el ánimo desmaya
Si tú el favor le niegas.
Limpia, oficioso, limpia
Con cariñosa diestra
Mi ardiente sien; y en torno
Con raudo giro vuela.
Yo regaré tus plumas
Con el alegre néctar
Que da la vid, cantando
Mi alivio y tu clemencia.
Así el Abril te ria

Contino; así las tiernas
Viólas quando pases
Te besen halagüeñas.
Así el rocio corra
Qual lluvia por tu huella;
Y en globos cristalinos
Las rosas te lo ofrezcan.
Y así quando en mi lira
Soplares, yo sobre ella
A remedar me anime
Tus silbos y tus quejas.

*Traduction.*

LE ZÉPHIRE. — *Ode par M. Melendez* (1).

VIENS aimable Zéphire: que ta douce fraîcheur ranime mes esprits languissans. Viens, toi qui donnes la vie à la nature, messager de la brillante aurore, époux de la déesse des fleurs; viens, dans ces jardins qui t'appellent, promener ta course amoureuse, et faire entendre ton agréable murmure.

---

(1) M. Jean Antoine Melendez Valdés est un littérateur du premier rang. Il a publié trois volumes de poésies.

La gravité de ses fonctions de magistrat qu'il a dignement exercées, le caractère éminent dont il est aujourd'hui revêtu, sa modestie sur-tout l'empêche, dit-on, de donner au public une foule de productions dignes de figurer à la suite de ces premiers volumes.

Cette ode est la 24^e^ du 1^er^ tome de ses œuvres, édition de Valladolid, 1797.

La langue française est un instrument bien faible pour rendre la grâce et l'harmonie des poésies lyriques et érotiques de cet auteur. Ses épîtres sont des modèles d'élégance, et respirent la plus douce philosophie. Sa comédie *des Noces de Gamache* n'est considérée que comme une espèce de pastorale ou d'églogue. Ainsi classifiée, elle est pleine de beautés. On fait moins de cas de ses poèmes sérieux. Mais M. Melendez peut être satisfait de la part de gloire qui lui est acquise. Sa réputation est irrévocablement fixée. Il est le chef et le modèle de la poésie moderne en Espagne. Le mérite de ses ouvrages et la noblesse de son caractère, ne peuvent être l'objet d'une contradiction parmi ses compatriotes.

Viens chargé de mille parfums ; fais moi respirer voluptueusement ton haleine embaumée : communique un doux frémissement au feuillage de ce saule touffu : voltige autour de ma tête, balance toi sur les cordes de ma lyre, et prête lui des sons harmonieux.

Viens, déjà l'astre du jour est au milieu de sa course. Je succombe à la force de la chaleur : ah ! je t'appelle à mon secours, que ton aile officieuse essuye mon front humide et brulant ! je vais faire couler, en ton honneur, le nectar joyeux de la vigne ; je vais célébrer tes bienfaits et ma nouvelle existence.

Viens, Zéphire ; que la tendre violette te prodigue les baisers à ton passage dans la prairie ! que la rosée, comme une pluie légère, suive tes traces ! que la rose t'en offre l'hommage, en globules de cristal, qui brillent sur sa feuille entr'ouverte !

Et moi, lorsque tu feras tressaillir les cordes de ma lyre, puissé-je en tirer des sons aussi doux que ton souffle et tes murmures délicieux.

# LANGUE ITALIENNE.

PIGMALIONE POEMETTO. — *Pigmalion, petit poëme.*

M. Evasio Leone, poëte vivant, a fait paraître en 1812, à Plaisance, trois volumes de ses œuvres. Elles se composent de traductions en vers du *Cantique des Cantiques*, et des *Lamentations de Jérémie;* de quelques poëmes faits pour diverses circonstances particulières, telles que mariages et naissances de personnes titrées, d'Eloges en prose, etc. J'ai cru devoir m'occuper seulement du petit poëme de *Pigmalion*, parce que parmi les compositions originales, elle offre un intérêt plus général que les autres.

Le poëte, ayant à raconter un miracle opéré par la bienfaisance de l'Amour, fait sentir d'abord à ceux qui sont mal disposés envers ce Dieu, qu'il n'est pas cruel, comme on l'a si souvent prétendu. Peut-être un prosateur se serait-il borné à demander que l'on mît dans la balance les bonnes et les mauvaises actions du fils de Vénus. M. Evasio Leone, fort du privilége de tout oser, accordé aux poëtes depuis si long-tems, traite de fables les reproches adressés à l'Amour de se plaire à faire verser des larmes.

« Che all' altrui pianto ei rida empio fanciullo
» Favole son..... »

Et pour convertir au culte du Dieu les ames rebelles, il va leur raconter la grande et *véritable* histoire de Pigmalion :

« Dans l'île couverte de forêts où la Déesse, fille de
» l'onde, eut son premier temple, Pigmalion dédai-
» gnant l'hymenée, et roi d'un Etat fort borné, passait

» sa vie dans la félicité ; destinée que les Dieux n'ac-
» cordent que rarement aux grands de la terre et aux
» monarques. »

En donnant ainsi à Pigmalion un royaume, on voit que M. Evasio Leone a eu soin de lui ménager les moyens de s'adonner à la culture des arts. En effet, pour n'être pas mis au nombre des rois fainéans, et dans la vue d'exercer ses talens merveilleux pour la sculpture, le bon prince multipliait ses ouvrages, comme s'il eût dû en retirer sa subsistance. Alcide avec Iole, Vénus pleurant sur le corps d'Adonis, l'enlèvement d'Europe, l'aventure d'Actéon, où Diane se montra si cruellement pudique ; son entrevue avec Endimion où elle joua un rôle tout opposé ; tels étaient les sujets que Pigmalion aimait à représenter ; mais l'ouvrage dont il voulait faire son chef-d'œuvre, c'était la figure d'une jeune fille.

Pour y parvenir il eut recours au moyen si connu, employé par le peintre Xeuxis ; il étudia les diverses beautés de plusieurs femmes, avec le dessein de les rassembler dans sa statue. Ici, le poëte adresse à une dame de sa connaissance cette galante apostrophe :

« Ah s'ei, *Kramer* gentil, te allor vedea,
» Qualche nuova belta forse apprendea. »

« Ah, charmante *Kramer*, s'il vous eût vue alors,
» peut-être eût-il eu connaissance de quelques nou-
» veaux charmes. »

Bientôt voilà Pigmalion devenu aussi fou que celui de J. J. Rouseau. Il s'était orgueilleusement moqué des amans infortunés, et Cupidon les venge. L'artiste-roi adresse à l'ouvrage de ses mains les paroles les plus passionnées. On en jugera par cette jolie strophe :

« Troppo di te minor, ben sollo, è un regno,
» E un talamo regal, Dea del mio core ;

» Ma gl' immortali ancor non hanno a sdegno
» I voti di mortale adoratore :
» Che se al tuo piè sol reco un core, un trono,
» Quel che posso donar, tutto ti dono. »

« Je le sais, Déesse de mon cœur, un royaume et » une couche royale sont trop indignes de toi ; mais » les immortels ne dédaignent pas les vœux des mortels » supplians. Si je ne mets à tes pieds qu'un cœur et un » trône, tout ce que je peux te donner, je te le donne. »

Alors arrive l'époque de la fête de Vénus; cinq strophes sont consacrées tant aux louanges de la Déesse qu'aux vœux de ceux et de celles qui l'invoquent. On peut les lire avec beaucoup de plaisir, même quand on connaît la fameuse invocation de Lucrèce, à qui M. Evasio Leone a eu le bon esprit d'emprunter plusieurs idées.

Pigmalion ne manque pas de se trouver à une telle solemnité ; mais son aspect fait assez connaître que l'amour le tourmente. Le poëte saisit cette occasion d'observer que la dignité royale ne peut le soustraire à son mal, et qu'un simple berger est plus heureux que lui ; petite moralité qui n'est là nullement déplacée.

L'amant désolé adresse à la Déesse une fervente prière. Il la conjure de lui donner une épouse qui ressemble à sa statue. Dans le fond de son cœur il voulait prier Vénus d'animer ce marbre, mais il ne l'osa pas.

« Dir voleva in suo cor, ma non l'ardio :
» Venere avviva il simulacro mio. »

Mais la Déesse sut entendre à demi-mot ; et, ce qu'il y eut de plus avantageux pour Pigmalion, elle ne trouva point sa demande trop déplacée. Quatre vers délicieux font connaître le consentement qu'elle accorda aux vœux de cet amant passionné.

« Gli azzuri lumi, onde s'abbella il cielo,
» Al Prence inchina, e fausto al voto audace
» L'arbitro degli Eterni amabil viso
» Lampeggiò del più bel d'ogni sorriso. »

« Elle inclina vers le prince ces yeux azurés dont le
» ciel s'embellit; et, favorable à son vœu audacieux,
» ce visage charmant, à qui les Dieux même rendent
» hommage, brilla du plus doux sourire. »

(Il convient d'avouer que, toute fidelle qu'est cette version, elle est loin de rendre l'effet de l'original. C'est sur-tout dans ces sortes de tableaux que la langue italienne, sous la plume d'un poëte habile, déploie la grace qui lui est particulière. )

Des signes favorables achèvent de porter l'espérance dans le sein de l'amoureux monarque; et il se hâte de se rendre près de sa statue.

L'Amour, entouré des Jeux, des Ris, des douces brouilleries, des doux raccommodemens, en un mot de tout son cortège, était alors près de sa mere, sur un nuage dont la blancheur surpassait celle de l'argent. Vénus lui confie le soin d'assurer le bonheur de Pigmalion. « Vas, lui dit-elle; que la statue sente la puissance
» de ton dard, et que ce miracle favorable fasse ta gloire
» et la mienne. »

« Va, il tuo quadrel senta la statua, e sia
» Il portento gentil tua gloria e mia. »

Aussitôt il vole vers le palais, avec plus de rapidité que l'aigle de Jupiter. « Au même instant (ajoute M. Evasio Leone, dans un vers dont la concision mérite d'être remarquée), il arrive, décoche son trait, et frappe la statue. »

« Giùnger, scoccar, colpir è un punto solo. »

« La flèche traverse le marbre, et, chose merveil-
» leuse! ce coup lui communique la vie. »

« Passa la freccia il marmo, e alla ferita
» Compagna vien (strano ad udir!) la vita. »

Le récit bien fait de la manière dont la statue s'anime, offre ces deux beaux vers :

« Nascon le idee non ben distinte ancora,
» Come in nubilo ciel dubbiosa aurora. »

« Les idées naissent, non encore bien distinctes, et » telles que l'aurore douteuse apparaît dans un ciel » nébuleux. »

Après s'être plu à tracer ces détails gracieux, le poëte exprime par une ingénieuse comparaison la surprise qui en Pigmalion se joint au ravissement. Il assimile son étonnement à celui du laboureur qui, dans une nuit d'été, voit jaillir du sein de la terre une flamme soudaine.

Pour dissiper tous ses doutes, Pigmalion prend, avec sagacité, le parti d'aller embrasser son amante nouvellement parvenue à la vie. « Et tandis qu'il la serre » dans ses bras, il sent un doux souffle, semblable au » vent léger du mois de mai, il sent un soupir languis- » sant sortir des lèvres qui prennent une couleur ver- » meille. »

« . . . . . E mentre ei stringe,
» Simil di maggio a ventolin leggiero
» Un molle fiato, un sospirar languente
» Del labbro che s'imporporisce sente. »

Une description assez vive des transports des deux amans est suivie d'une courte indication de la cérémonie du mariage, et le poëme se termine par ces deux vers, à la fois poétiques, gracieux et pleins de convenance :

« Imen sorrise, e colla fronte china
» Chiuse verginità l'aurea cortina. »

« L'hymen sourit, et la virginité, les yeux baissés, » ferme les magnifiques rideaux du lit nuptial. »

Tel est ce petit poëme dont l'auteur a fait preuve d'un talent très-aimable. On voit qu'il n'a rien ajouté d'important à ce sujet si connu, et qu'il s'est sur-tout appliqué à faire ressortir ce qu'il présentait de gracieux. On doit le louer de ne s'être jamais permis aucun de ces jeux d'esprit déplacés, de ces *concetti* dont on sait que les plus illustres poëtes de son pays ne se sont pas toujours défendus.

En louant son aptitude à peindre dans des vers doux et pleins d'harmonie des scènes voluptueuses, je ne dois pas oublier de faire connaître qn'il sait aussi s'élever quand ses sujets l'exigent. Pami les diverses preuves que j'en pourrais citer, je me contenterai d'indiquer une *Ode* au baron dell' Aglio, officier supérieur dans les armées de l'empereur d'Autriche. Une note apprend qu'il la composa sur l'invitation du célèbre imprimeur M. Bodoni, mari d'une cousine de ce militaire. En voici la seconde strophe :

« Allor, che non poteò ne' figli tuoi,
» Ausonia, il patrio amor, l'amor di gloria ?
» A un magnanimo popolo d'Eroi
» Serviva la vittoria :
» Dal duro Scita agli ultimi Britanni
» Scioglea l'Aquila i vanni;
» E al paventato vol mutola e doma
» S'incurvava la terra al piè di Roma.

« Alors, Ausonie, que ne pouvaient pas sur tes fils » l'amour de la patrie et l'amour de la gloire? La victoire obéissait à un peuple magnanime de héros. Ton » aigle déployait ses ailes, des contrées du Scythe farouche jusqu'à celles des Bretons, placés à l'extrémité » du monde. Muette et soumise à l'aspect de son vol » redoutable, la terre s'inclinait aux pieds de Rome. »

Une lettre, adressée à M. Evasio Leone par le cardinal Brancadoro, archevêque-évêque d'Orviette, apprend aux lecteurs que ce poëte est professeur d'éloquence dans l'Université de Fermo. Sa prose élégante et nombreuse achève de prouver qu'il est très-digne d'occuper cette place honorable. M. Evasio Leone doit donc être considéré dans l'Europe savante comme un de ces hommes recommandables qui soutiennent aujourd'hui la gloire littéraire d'un pays où le génie des arts a brillé d'un éclat impérissable.

R. J. DURDENT.

# LANGUE ANGLAISE.

On the Origin, Nature, Progress and Influence of Consular Etablishments; *by* D. B. Warden, *consul general of the United States of America at Paris, etc.* — De l'Origine, de la Nature, des Progrès et de l'Influence des Établissemens consulaires; par D. B. Warden, consul général des États-Unis d'Amérique à Paris, etc.

Cet ouvrage que M. Warden vient de publier à Paris, doit son origine au desir qu'a eu l'auteur « de signaler » à son gouvernement quelques défauts du système » consulaire des Etats-Unis. » Mais l'abondance des matières se trouvant ici, comme il arrive toujours, en raison des recherches et des connaissances positives de l'écrivain, il en est résulté un livre que M. Warden caractérise très-bien lorsqu'il dit: « Il peut offrir quelque » instruction aux agens diplomatiques, aux magistrats, » aux gens de loi et aux commerçans; il peut encore » attacher, par la nouveauté, d'autres classes de lecteurs » pour qui le sujet est d'une moindre importance. »

C'est là sans doute le moindre prix que M. Warden puisse se proposer d'obtenir d'un travail où la matière est présentée sous tous ses aspects, et toujours traitée avec autant de clarté que d'exactitude. Un pareil ouvrage se refuse nécessairement à une analyse détaillée; mais nous croyons devoir indiquer les titres de quelques-uns des chapitres. Ils suffiront pour prouver que l'auteur a su voir son sujet de très-haut, et en embrasser tout l'ensemble; seule manière de composer des ouvrages instructifs et durables.

Il commence par exposer les avantages commerciaux des établissemens consulaires ; puis il passe à leurs avantages politiques et économiques. Alors il trace un excellent tableau des devoirs d'un consul commercial, et des qualités qu'il doit posséder ; il soutient, avec toute la force que donnent une saine logique et la certitude d'avoir raison, qu'*un consul ne doit pas faire le commerce;* opinion qui ne peut guères être rejetée que par les personnes intéressées à penser différemment.

Le chapitre intitulé *Origine de la Juridiction consulaire*, est rempli d'érudition ; et doit intéresser les lecteurs les plus étrangers au commerce. L'auteur y examine d'un coup-d'œil rapide, mais sûr, ce que fut le commerce parmi les principales nations de l'antiquité et aux diverses époques de l'histoire moderne. Ses profondes connaissances et ses immenses recherches sont très-propres à lui concilier l'estime et la confiance ; mais ce morceau offre un autre mérite dont nous avons été frappés. Jamais M. Warden ne perd son sujet de vue ; et avec tant de moyens de s'en écarter, il n'a pas voulu qu'une seule de ses phrases s'éloignât du but qu'il se proposait. On doit lui savoir gré d'une telle méthode, dans un tems où les divagations, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le luxe d'érudition gâtent et dénaturent le plus souvent des ouvrages d'ailleurs recommandables.

L'auteur, après avoir traité de quelques matières d'administration relatives aux consulats, examine ensuite, chacun à part, les systèmes consulaires des diverses nations commerçantes. Ces dissertations où l'on reconnaît un publiciste qui n'a rien épargné pour acquérir, sur tant de sujets, les notions les plus exactes, sont terminées par *une Notice sur les vies et les ouvrages des consuls les plus distingués des différens pays*. Là, des noms français ont reçu et reçoivent encore

beaucoup d'illustration. Pour ne parler que des consuls qui n'existent plus; on verra que la France a possédé plus qu'aucun autre pays des hommes éclairés que leurs fonctions n'ont pas empêchés d'enrichir leur pays, ainsi que le monde savant et lettré, d'ouvrages justement estimés. Le consulat français s'honorera toujours d'avoir pu compter parmi ses membres, Chénier, auteur des *Recherches historiques sur les Maures*, et père des deux poëtes du même nom, Crevecœur, à qui l'on doit les *Lettres d'un Cultivateur américain*, etc.; d'Arvieux, de Guignes, et même Savary et de Maillet, quoique la véracité de l'un ait été révoquée en doute, et que l'esprit systématique de l'autre lui ait souvent attiré les censures des savans et les plaisanteries de ceux qui s'amusent de tout.

Les autres nations, et principalement l'Angleterre, ont eu aussi des consuls distingués par leurs connaissances, et dont les écrits feront vivre honorablement la mémoire. Il n'est pas surprenant que les Etats-Unis d'Amérique, constitués depuis si peu de tems en corps de nation, n'aient pas encore à citer beaucoup de consuls. M. Warden toutefois ne pouvait oublier M. Joel Barlow, auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels son poëme de *la Colombiade* a sur-tout contribué à la réputation dont il jouit en Europe. Tous ceux qui liront le livre de M. Warden reconnaîtront que si son nom est omis dans cette liste d'hommes recommandables, c'est qu'elle a été dressée par lui-même; mais ils sauront bien lui rendre la justice qui lui est due, en suppléant à son silence.

# LANGUE HOLLANDAISE.

## REVUE LITTÉRAIRE.

*Het Boek Job*, etc., c'est-à-dire, *le Livre de Job*, mis en vers par *Jean Meschert van Vollenhoven;* à Amsterdam; chez J. W. Yntema, 1812; in-8° de 121 pages.

La poésie sacrée est cultivée en Hollande avec une sorte de prédilection. L'auteur de cette nouvelle traduction de Job est honorablement connu sur le Parnasse batave. Elle prouve que son talent ne vieillit pas avec lui. Richesse, élégance, facilité la caractérisent, en même tems qu'elle nous semble déparée par un peu de diffusion et de redites. Nous avons cru remarquer aussi un peu d'anachronisme dans la mesure de science qu'elle attribue à l'un des plus étonnans poëtes de l'antiquité.

*Muséum*, etc., c'est-à-dire, *Muséum*, ou *Recueil de pièces relatives aux-beaux arts et aux siences*, par *Mathieu Siegenbeek*, professeur d'éloquence et de littérature hollandaise à l'Académie de Leyde; à Harlem, chez A. Loosjes, Pz. 1812, in-8° de 233 pages.

Ce Recueil est une continuation de celui que M. Siegenbeek a publié, en société avec M. Kantelaar, sous le titre d'*Euterpe*. Il offre 1° un morceau curieux sur le coryphée des grammairiens hollandais Lambert Ten Kate, par M. le professeur Tollius; 2° une dissertation de M. Siegenbeek sur *Laurent de Médicis*, principalement puisée dans Roscoe; 3° un Mémoire sur *le Chœur des femmes corinthiennes de la Médée* d'Euripide, par M. Ten Brink, suivi de quelques fragmens de la traduction de cette tragédie en vers hollandais, laquelle a paru depuis peu, et fait également honneur au poëte et au philologue; 4° un morceau sur *Bossuet*, par M. Siegenbeek, et 5° la tra-

duction en vers hollandais de l'épisode de *Nisus* et d'*Euryalus*, de Virgile. L'érudition et le goût recommandent également ce Recueil et doivent en faire désirer la continuation.

*De laatste Zeetogt*, etc, c'est-à-dire, *La dernière expédition de l'Amiral Ruiter*, en 12 livres, par *A. Loosjes* Pz., à Harlem; chez l'Auteur; 1812, in-8° de 456 pages.

Ce poëme historique en douze chants est d'un grand intérêt national; ce qui, indépendamment de la réputation littéraire de l'auteur, lui assure un succès distingué. Le nom de *Ruiter* est comme sacré en Hollande : l'homme et le héros sont également admirés, chéris en lui. M. Loosjes ne pouvait donc choisir un sujet plus heureux. Sa versification est abondante, facile; le vice du genre est couvert par le mérite de l'exécution.

*Nieuwe Prysverhandelingen*, etc., c'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires couronnés par la Société médicale d'Amsterdam*; tom. I, part. 2; à Amsterdam, chez R. J. Berntrop, 1812; in-8° de 310 pages.

On trouve ici un Mémoire étendu et curieux sur l'*amputation*, par MM. Reich et Logger.

*Natuur-kundige Verhandelingen*, etc., c'est-à-dire, *Mémoires de Physique et d'Histoire naturelle*, publiés par la Société des sciences de Harlem; tom. VI, part. 1; à Amsterdam, 1812; in-8° de 171 pages.

La Société avait désiré un travail étendu sur la fermentation du pain, et M. L. A. Van Meerten a parfaitement répondu à son attente. Son savant Mémoire est suivi de la description d'un écho singulier que l'on remarque à Muiderberg près d'Amsterdam, par M. J. Buys, et d'un Catalogue des objets d'histoire naturelle et de curiosités recueillis tant au cap de Bonne-Espérance qu'à Java, par MM. J. A. de Mist et S. H. Rose, et dont ils ont fait hommage à la Société des sciences de Harlem.

*De Hollandsche natie*, etc., c'est-à-dire, *La Nation hollandaise*, en six chants ; par *J. F. Helmers* ; à Amsterdam, chez J. Allart, 1812 ; in-8° de XVIII et 192 pages.

Ce poëme a été le chant du cygne de son auteur, enlevé à la littérature hollandaise, dont il était un des ornemens les plus distingués, le 26 février dernier, dans la quarante-cinquième année de son âge. Il a du moins pu dire avec Horace : *Exegi monumentum*. La moralité du peuple hollandais, ses héros de terre et de mer, sa navigation, ses mérites dans la culture des sciences et dans celle des arts ; tels sont les sujets des six chants du poëme que nous annonçons, et qui fait également honneur à la verve, au talent et au patriotisme du poëte.

*Nagelatene Schriften*, etc., c'est-à-dire, *Œuvres posthumes de Jérome Van Alphen*, ex-trésorier-général des Provinces-Unies, publiées par son fils *D. F. Van Alphen* ; à Utrecht, chez J. G. Van Terveen, 1813 ; in-8° de XX et 141 pages.

Feu M. Van-Alphen doit être compté parmi les polygraphes hollandais les plus distingués. Des productions originales et des traductions multipliées, toutes marquées au coin de l'utilité ou de l'édification, recommandent sa mémoire. On lui doit un bon recueil de poésies sacrées. Il a su, comme poëte, prendre l'essor le plus élevé de l'ode, et s'accommoder à l'intelligence du premier âge. Zélé partisan de la révélation évangélique, il aimait à la mettre en rapport avec une raison éclairée et avec une philantropie sans bornes. Les trois pièces que publie M. Van Alphen fils, portent ce caractère. Elles sont intitulées 1° Un mot, pour l'esprit et le cœur, sur Jésus-Christ, sur le christianisme et sur la philosophie ; 2° Démonstration que les trois objets capitaux de l'humaine sagesse, Dieu, l'homme et la nature, se réunissent dans un point central ; 3° Fragment d'un essai de théorie générale des sciences sous le point de vue de la perfectibilité de l'homme, et sous celui du rapport de la religion et du christianisme.

*De gronden myner geloofs-belydenis*, etc., c'est-à-dire, *Les fondemens de ma profession de foi exposés à mes enfans*, par *Jérome Van Alphen*; troisième édition; à Utrecht, chen Van Ter Veen, 1813; in-8° de 259 pages.

Le succès de cet ouvrage est constaté par la rapidité avec laquelle se multiplient les éditions. Le nom seul de M. Van Alphen est parmi ses compatriotes un gage de succès. Il est rare de trouver si orthodoxe (bien entendu dans le sens de l'Eglise réformée), un homme qui a tant réfléchi et qui sait autant. Le caractère connu de M. Van Alphen garantissait sa bonne foi.

*Nieuwe Verhandelingen*, etc., c'est-à-dire, *Nouveaux Mémoires de la Société* consacrés à la défense de la religion chrétienne contre ses modernes agresseurs, t. III; à la Haye, chez Thierry et Mensing, 1813; in-8° de 272 pages.

Ce volume offre un seul Mémoire du pasteur L. Valk, dont l'objet est de prouver que tout ce que les systèmes des philosophes, antérieurs ou postérieurs à J. C., offrent de meilleur sous le rapport d'une doctrine religieuse assortie au bonheur de l'homme, a été enseigné dans un plus haut degré de perfection et sans aucun mélange d'erreurs par J. C. et par ses apôtres.

Dieu, la providence, la religion et la vertu, la résipiscence, une économie future de rétribution; tels sont les points sur lesquels roule tout l'ouvrage de M. Valk, et qui lui servent successivement à établir sa thèse.

*Nieuwe Prysverhandelingen*, etc., c'est-à-dire, *Suite du Recueil des Mémoires couronnés par la Société médicale d'Amsterdam*, tom. II, part. 1; à Amsterdam, chez Berntrop, 1813; in-8° de 199 p., avec fig.

Ce volume offre un Mémoire de M. Gottlieb Salomon, médecin et professeur d'accouchemens à Leide, membre de plusieurs Sociétés savantes, sur l'utilité de la section de la symphyse, et sur la préférence qu'en certains cas elle mérite sur la section césarienne.

*Zeemans Woordenboek*, etc., c'est-à-dire, *Dictionnaire de la Marine*, ou Collection de mots et de termes techniques hollandais, traduits en français et en anglais, à l'usage des marins et des employés.

*Naval Dictionary*, etc., par *A. C. Twent*, capitaine de vaisseau, à Amsterdam, chez. P. Den Hengst et fils, 1813, in-8° de 192 pages.

*Cyropédie*, etc., c'est-à-dire, *la Cyropédie de Xénophon*, traduite du grec par *Jean Ten Brink*, tom. I; à Amsterdam, chez J. Ten Brink, g. z., 1813, in-8° de 331 pages.

Le savant auteur de cette traduction en annonce le 2e volume pour la fin de la quatrième année; il y rendra compte de son travail, ainsi que de l'original même auquel il a consacré ses veilles. Sa traduction est accompagnée de notes qui prouvent sa compétence pour l'entreprise qu'il a formée. Cet ouvrage est une intéressante acquisition pour la littérature hollandaise.

*De Driften*, c'est-à-dire, *Les Passions*, en six chants, par *Henri-Armand Klyn;* à la Haye, chez J. Allard, 1812; in-8°.

Poëme également recommandable sous le rapport de la conception et de l'exécution. — Le même auteur a publié en 1809 un poëme de l'*Astronomie*.

*Vyftig Gezangen*, c'est-à-dire, *Cinquante Cantiques*, par *Jean Lublink* le jeune; à Utrecht, chez F. D. Zimmerman, née Fortmeyer, 1813; in-8° de 131 pages.

La poésie sacrée, destinée, soit au culte public, soit à la dévotion domestique, a été cultivée en Hollande avec distinction par *Camphuisen*, *Vollenhove*, *Lodestein*, *Jean-Eusèbe Voet*, *Schutte*, *Jérôme Van Alphen*, *Feith*, et elle n'a pas moins d'obligations à notre auteur, avantageusement connu, soit par des productions originales, soit par d'excellentes traductions, mais qui, au grand regret de ses appréciateurs éclairés, n'est plus *jeune* que de surnom.

# LANGUE POLONAISE.

*Fragment extrait d'une Histoire inédite de Pologne* (1).

Après avoir fait la paix avec l'Empire d'Occident, Boleslas pouvait enfin porter ses forces vers les frontières orientales du royaume, attaquer les Russes et tirer sur leur territoire vengeance de ces insultes par lesquelles ils avaient si souvent provoqué les Polonais. Il avait rassemblé, au mois de juillet 1018, l'armée polonaise, à laquelle il joignit 500 hommes de troupes hongroises, 1000 Piecyngowiens (2), et 300 hommes de troupes saxonnes que l'Empereur Henri II s'était obligé de fournir par le dernier traité. Il faisait manœuvrer ces troupes en sa présence, afin de les accoutumer à agir de concert et à reprendre leurs rangs sans confusion, quelques mouvemens qu'elles eussent eu à exécuter. Il connaissait par leurs noms tous ses généraux et même les officiers d'un rang

---

(1) Le Moniteur et le Journal de l'Empire des 3 et 4 avril 1802, ont annoncé qu'un savant français, M. Gley, de Gérarmé, département des Vosges, travaillait depuis quelque tems à une *Histoire générale de Pologne*, de concert avec une commission que l'Académie de Varsovie avait nommée pour continuer en polonais l'Histoire de Naruscewitz. Les Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire ( cahier 62, p. 236 et suiv. ) ont fait connaître le prospectus de cet ouvrage imprimé à Varsovie, et dans lequel M. Gley développe le plan de cette grande entreprise qui doit venger l'histoire, de la compilation peu exacte et très-incomplète publiée par Solignac. L'auteur ayant bien voulu nous communiquer son manuscrit, nous en avons extrait le passage suivant, tiré du 11e chapitre de son ouvrage, et qui appartient à la seconde période de l'histoire de Pologne, c'est-à-dire, aux plus beaux momens de la monarchie polonaise.

(2) Peuples Slaves qui habitaient les bords du Pont-Euxin, entre l'embouchure du Dnieper et celui du Dniester.

inférieur. Siéciech, Woyewode de Cracovie, nommé *Hetman* ou major-général, recevait du prince les ordres qu'il communiquait aux chefs de l'armée. Boleslas se mit en mouvement à la tête de ses troupes pour entrer sur le territoire russe, et pour aller remettre Swientopelk, son gendre, en possession du duché de Kiow, d'où Iaroslas l'avait chassé. Celui-ci était occupé à pêcher à la ligne, dans le Dnieper, lorsqu'il reçut la nouvelle que les Polonais s'avançaient vers le Bug; abandonnant là son attirail de pêche, il dit : « Allons, laissons un moment les pois-» sons en repos, de peur que l'ennemi ne vienne nous » prendre nous-même à la ligne. » Ayant rassemblé les Russes-Warégiens et les Slaves-Cisdniépriens; il vint prendre position sur le Bug, qui servait alors de limite entre les deux empires.

L'armée polonaise était aussi arrivée sur la rive gauche de cette rivière. Quelques jours se passèrent en escarmouches de la part des avant-postes, qui se lançaient des pierres et des flèches d'un bord de la rivière à l'autre. Un conseiller d'Iaroslas, nommé Blud, se tenait sur la rive droite du Bug, d'où il provoquait les Polonais et le Roi lui-même, leur reprochant qu'ils n'avaient point le courage de venir se mesurer avec leurs ennemis; il n'avait pas honte de donner à Boleslas le nom d'un de nos animaux domestiques, parce que le prince avait alors beaucoup d'embonpoint. Le Roi indigé, en entendant si souvent les cris de cet homme barbare, donne ordre à ses troupes de le suivre; il se jette le premier dans la rivière, l'armée le suit. Les Russes coururent aux armes en désordre; Boleslas ne leur donna pas le tems de serrer leurs rangs : on se battit dans leur camp pêle-mêle pendant plusieurs heures; enfin ils prirent la fuite, abandonnant le champ de bataille couvert de leurs morts; on les poursuivit et on rassembla dans le camp un grand nombre de prisonniers. Iaroslas eut une seconde fois le bonheur d'échapper par la fuite, n'étant suivi que de quatre de ses gardes; de Kiow il se sauva jusqu'à Novograd. Boleslas

fit fortifier Brzesc sur le Bug, afin d'assurer ses communications avec la Pologne.

De-là il marcha droit sur Kiow, s'emparant des places qu'il rencontrait. Kiow, cette ville alors si puissante, est située sur le Dnieper, qui ayant reçu à quelque distance de là les eaux de la Dezna, coule avec impétuosité à travers les terres des peuples Slaves, pour aller se perdre dans la mer du Pont. Les anciens auteurs nomment Kiow la *rivale du sceptre de Constantinople*, à raison de ses richesses, de son commerce et du grand nombre de ses habitans, parmi lesquels on en trouvait de toutes les nations de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale. Sa population s'était considérablement accrue par l'arrivée d'un grand nombre de familles grecques qui, fuyant les troubles qui agitaient tout l'empire d'Orient, étaient venu chercher un asyle dans cette ville commerçante, alors l'entrepôt d'où la Grèce fournissait aux peuples barbares les objets de son industrie, en recevant d'eux en échange les produits de leurs troupeaux, de leurs forêts et de leurs terres. Ces Grecs avaient rendu depuis peu un service signalé à Kiow. Les Pieczyngowiens, ces peuples barbares que Constantin Porphirogénète appelle Patzinaces, étaient venus tomber sur Kiow, qu'ils espéraient prendre d'assaut. Les Grecs ranimèrent par leur exemple le courage des autres habitans, et les Pieczyngowiens furent repoussés avec honte. Suivant le témoignage de Ditmar, Kiow avait alors quatre cent églises, huit places publiques, et on ne connaissait pas le nombre de ses habitans; la ville, selon d'autres auteurs contemporains, avait huit mille de circonférence, ce qui paraît un peu exagéré. Il est assez probable que Kiow a été bâti par les Grecs Chyonites qui, avant l'ère chrétienne, avaient des relations de commerce avec les Scythes, et qui avaient établi des colonies entre le Dnieper et le Danube. Il est possible qu'ils ayent donné leur nom à la ville qu'ils fondèrent et qui dans les annales saxonnes et hongroises est souvent appelée *Chue*, *Chio*, *Chiow*. Suivant Nestor, le

père de l'histoire russe, Kiow a été fondée dans le neuvième siècle, par Kii, un chef slave qui vivait peu avant Rurick; cette opinion ne s'accorde que difficilement avec d'autres faits qui appartiennent à l'histoire de cette ville.

Arrivé devant Kiow, Boleslas fit investir la place par terre et du côté du Dnieper, espérant pouvoir la forcer par la famine, d'autant plus aisément que sa population s'était considérablement augmentée par l'arrivée des habitans de la campagne qui, à l'approche de l'armée polonaise, étaient venus y chercher un asyle. Les habitans paraissant disposés à tout souffrir plutôt que de se rendre, Boleslas ne pouvait, disent nos historiens, se décider à commander l'assaut, craignant qu'il ne pût contenir l'ardeur du soldat et qu'on ne détruisît dans un jour les monumens des arts et des sciences, que l'industrie des habitans avait rassemblés pendant une longue suite de siècles dans cette ville opulente. A la fin cependant, la résistance des habitans l'aigrit tellement qu'il donna l'ordre d'attaquer. On mit le feu aux faubourgs et la ville fut emportée après un léger combat. Boleslas s'avançait à cheval, précédé de sa garde magnifiquement vêtue; arrivé à la *porte d'Or*, il lui donna un grand coup de son sabre, que depuis on a appelé en langue slave *Szczerbza* (dent ou entaille), parce que la lame se recourba sous le coup. Pendant les tems de la monarchie polonaise, on conservait ce sabre avec un respect religieux, dans le trésor royal à Cracovie; on en ceignait celui qui avait été élu roi, pour l'avertir qu'il devait être l'héritier du courage de Boleslas, comme il était devenu son successeur. Le peuple en Pologne croyait fermement à une tradition pieuse, d'après laquelle Boleslas devait avoir reçu ce sabre miraculeux de la main des anges.

De la porte d'Or, Boleslas se rendit au monastère de Sainte-Sophie, où il fut reçu par l'archevêque Anastase, à la tête de son clergé, devant lequel on portait la croix archiépiscopale et les reliques des saints qui reposaient

dans cette église. Le Roi trouva dans ce couvent, à l'enceinte duquel appartenait aussi, à ce qu'il paraît, la résidence des Ducs, des trésors immenses qu'il partagea en partie entre les chefs et les soldats de son armée; il envoya le reste en Pologne. Il fit sortir de ce couvent la belle-mère et la femme de Iaroslas, ainsi que huit princesses sœurs de ce prince; il en épousa une, après avoir, selon Ditmar, renvoyé sa quatrième épouse.

Ayant rendu à Swientopelk, son gendre, le gouvernement de Kiow, Boleslas congédia les troupes alliées, après leur avoir fait de riches présens. Il mit garnison dans les places fortes, pour assurer ses communications avec les frontières de Pologne, et donna à l'armée ses quartiers d'hiver dans la ville et ses environs. De Kiow, il envoya trois ambassades; la première à l'Empereur d'Orient, pour lui offrir paix et amitié, pourvu que lui-même voulût se conduire en bon voisin; si non, il le menaçait de venir jusqu'à Constantinople, pour y faire sentir la pesanteur de son sabre. L'histoire ne dit point quelle réponse il reçut. Il envoya l'abbé de Tynier vers l'Empereur Henri II, avec de riches présens pour le chef de l'Empire Germanique et avec des ornemens précieux pour l'église de Mersebourg. Enfin, il députa l'archevêque de Kiow vers Iaroslas, pour l'inviter à lui renvoyer sa fille, épouse de Swientopelk, s'offrant de rendre en échange la mère, la femme et les sœurs du prince russe.

On ne sait pas quelle fut l'issue de cette troisième mision; ce qui est bien certain, c'est que Iaroslas, découragé par ses malheurs, prit la résolution de quitter secrètement Novograd et s'enfuit au-delà de la mer; il voulait probablement demander des secours aux Varèges. Les habitans, qui avaient découvert son dessein, mirent hors d'état les bâteaux qu'il faisait préparer; ils vinrent le trouver, le priant de ne point perdre courage et de les conduire à l'ennemi. On convint qu'ils payeraient un impôt sur leur bétail et sur leurs fourrures, avec

cela Iaroslas rassembla une nouvelle armée composée de Russes, de Varèges et de Slaves.

Boleslas avait près de lui un autre ennemi qui méditait en silence la ruine des Polonais. Swientopelk voyait avec peine qu'il n'avait que le titre de duc de Kiow, la ville et les places fortes étant entre les mains de Boleslas qui y avait mis garnison ; devant fournir à l'armée ce dont elle avait besoin, il répondit aux demandes qu'on lui adressait que le pays était ruiné. Fière de ses victoires, l'armée se permettait souvent des excès, sur-tout dans les campagnes. Les Russes s'en vengeaient sur les soldats qu'ils rencontraient seuls ou en petit nombre. Boleslas, qui voyait s'augmenter tous les jours la liste de ces victimes immolés à la haine du peuple, reprochait à Swientopelk la conduite lâche des Russes; mais remarquant que le prince n'y apportait point de remède et se doutant bien que cela se faisait même à son instigation, il donna l'ordre que l'armée se rassemblât et que la ville de Kiow, qu'il avait jusque-là épargnée avec tant de bonté, fut, ainsi que les environs, livrée au pillage. Ayant envoyé en Pologne, comme otages, les principaux Bojards ou seigneurs du pays, ainsi que deux des sœurs de Iaroslas, nommées Przeslawa et Meislawa, il se mit en marche à la tête de son armée pour retourner en Pologne.

Solignac dit, en parlant des deux princesses que nous venons de nommer : « L'une avait déjà éprouvé un mal-» heur qui devait lui être plus sensible que l'esclavage; » livrée sans défense à la passion de Boleslas, ou elle n'a-» vait osé lui résister, ou ses efforts avaient trahi son » innocence. » On ne trouve dans l'histoire du tems aucun fait que l'on puisse alléguer à l'appui de cette réflexion inconvenante et mensongère. En effet, il n'est point naturel qu'une princesse renfermée, suivant l'usage des peuples orientaux, dans un sérail où elle était privée de toute liberté, ait repoussé avec de si grands efforts la main que lui présentait un des plus grands princes de son siècle. Les historiens contemporains ne citent pas un fait,

pas un seul mot d'où l'on puisse conclure que Boleslas ait abusé de sa position pour faire violence à la volonté de la princesse ; car, en parlant de son union avec elle, après avoir renvoyé son épouse, ils se servent du mot *duxerat*, qui n'a jamais été en usage que pour désigner un mariage légitime.

Ce qui est bien certain, c'est que cette expédition porta un coup fatal à la splendeur de Kiow. « Depuis ce mo-
» ment, dit Dlugosz, cette ville a perdu ses richesses, sa
» magnificence et son immense population, dont une
» grande partie fut emmenée en esclavage. C'est en vain
» que les ducs de Kiow ont depuis fait tant d'efforts pour
» la rebâtir et pour la ramener à son premier état, la
» ville d'aujourd'hui n'est qu'une ombre de l'ancienne
» Kiow. »

On assure que Boleslas voulut, avant de quitter la Russie, y laisser un monument des victoires qu'il y avait remportées, et qu'il fit ériger des statues en fer sur les bords du Dnieper, au confluent de la Sala. Une tradition populaire ajoute qu'il avait fait jeter dans le même fleuve des trompettes en métal travaillées avec tant d'art, que les eaux du fleuve en les traversant rendaient un son merveilleux, et que l'on accourait de loin pour les entendre.

En retournant en Pologne, Boleslas fut attaqué lorsqu'il s'y attendait le moins, et la situation où il se trouva est le moment où il développa certainement, avec le plus d'éclat, la supériorité de ses talens militaires. Iaroslas avait, comme nous avons dit plus haut, rassemblé son armée à la hâte ; stimulé par les reproches de ses sujets, il s'était avancé vers le Bug ; espérant surprendre les Polonais qui s'en retournaient chargés de butin et occupés de la garde de leurs prisonniers, il se réjouissait d'avoir trouvé l'occasion de venger d'une manière éclatante ses premières défaites. Boleslas était déjà arrivé sur le Bug ; se croyant en sûreté près de ce fleuve qui avait été jusque-là si fatal aux Russes, et apercevant déjà les terres de son

empire, il avait licencié son armée, en permettant à ses soldats de prendre telle route qu'ils voudraient pour s'en retourner dans leurs pays. Iaroslas instruit de cette mesure impolitique et bien étrange, avait redoublé sa marche à travers les forêts des Buczans; il vint tomber inopinément sur Boleslas. Ce prince rassembla promptement le petit nombre de braves qui se trouvaient encore auprès de lui et dans les villages voisins. « La situation dans laquelle nous nous trouvons, leur dit-il en peu de mots, » est pénible, on ne peut se le dissimuler; nous ne » sommes peut-être pas un contre cent; mais pensez, » amis, que c'est une épreuve que le ciel nous envoye » pour montrer au monde entier que nous sommes vraiment dignes de la gloire acquise jusqu'ici à nos drapeaux par notre insigne valeur. Soldats, mettrons-nous » notre vie en sûreté par une fuite honteuse? loin » de nous une pensée aussi lâche. Portons l'épouvante et » l'effroi au milieu de cette multitude barbare qui nous » entoure; je me mets à votre tête; amis, suivez-moi; la » victoire est à nous. »

Les Russes ne s'attendaient pas que Boleslas dût les attaquer avec une poignée d'hommes; ils se défendirent quelque tems avec valeur, mais sans ordre; Boleslas profitait adroitement de leurs fautes et de leur irrésolution: l'héroïsme, l'expérience et la sagesse l'emportèrent enfin sur le nombre, et l'ennemi prit la fuite. Le carnage fut si grand que le Bug fut teint de sang, et c'est depuis ce moment que les Russes ont donné à cette rivière le nom de *Plugawa* et *Czarna*, ce qui signifie *hideuse*, *noire*. Boleslas s'empara du camp d'Iaroslas et s'en retourna en Pologne, emmenant le riche butin et les nombreux prisonniers qu'il venait de faire. Le prince russe, après avoir quitté toutes les marques de sa dignité, s'enfuit déguisé et monté sur un cheval qu'il avait pris à un de ses soldats. Les chroniques russes ne font point mention de cette dernière expédition sur le Bug; elles rapportent seulement qu'Iaroslas, après le départ de Boleslas, était venu atta-

quer son frère Swientopelk ; que celui-ci s'était mis en défense, ayant avec lui les Pieczyngowiens ; qu'après un combat opiniâtre Swientopelk avait été vaincu sur cette place même de Kiow, où il avait fait mettre à mort son frère Boris ; que s'étant sauvé à Brzesc sur le Bug, il avait été bien accueilli par l'officier général qui y commandait au nom de Boleslas, et qu'enfin, après avoir erré quelque tems en Pologne, il était mort sur les frontières de la Bohême, accablé sous le poids de ses malheurs et de sa douleur. On ne voit pas ce qu'était devenu sa femme qui était fille de Boleslas.

L'église métropolitaine de Gnesne avait, dans le mois de mai 1018, été réduite en cendres par un incendie fortuit ; Boleslas, à son retour en Pologne, la fit reconstruire et l'enrichit des dépouilles enlevées à l'ennemi. « Nous » avions, dit un auteur russe, en ravageant la Chersonèse, pillé les églises que les Empereurs grecs y avaient » fait bâtir ; avec les pierres précieuses et les objets de » grand prix que nous y avions trouvés, on avait orné les » temples de notre ville de Kiow ; Boleslas a tout enlevé » pour enrichir sa basilique de Gnesne. »

C'est sans doute aussi à Gnesne qu'eut lieu cette solennité imposante, dont parlent les historiens du tems, lorsque Boleslas rassembla ses braves, qu'il appelait ses *Towarsyszs* ou compagnons d'armes, pour leur distribuer ce qui lui restait encore des dépouilles de l'ennemi, pour les élever en grade, et pour rendre un hommage éclatant à leur valeur, en racontant publiquement les actions par lesquelles ils s'étaient illustrés pendant la campagne. C'est depuis cette expédition que les Russes lui ont donné le nom de *Chrabri* ou *Chrobri*, ce qui en langue slave signifie, *intrépide*, *terrible par son courage*. Boleslas fit bâtir, près de Wielicza en Gallicie, un château qu'il appela *Chroberg*, du nom glorieux que les Russes lui avaient donné et que la postérité lui a conservé.

# LANGUES DU NORD.

## *Précis historiques sur les Académies de Stockholm.*

Quoique les sciences et les lettres eussent été cultivées en Suède pendant plusieurs siècles, ce ne fut qu'au commencement du dix-huitième qu'elles obtinrent dans ce pays une attention plus suivie et plus générale. A l'enthousiasme pour les entreprises guerrières, succéda le zèle pour l'instruction, pour les connaissances utiles; et les travaux scientifiques et littéraires des Suédois devinrent fameux en Europe. Dès l'année 1720, Eric Benzelius, alors bibliothécaire de l'université d'Upsal, et depuis archevêque, Olaus Rudbeck le fils, professeur de médecine, et quelques autres savans, fondèrent à Upsal la Société des sciences, qui existe encore dans cette ville sous le nom de *Société royale*, et qui a publié des Mémoires en latin (1). Vers l'année 1739,

(1) Ces mémoires parurent d'abord sous le titre *d'Acta litteraria sueciæ Upsaliæ publicata*, vol. 1, cont. an. 1720—1724. Vol. 2, 1725—1729, Ups. et Stock., in-4°. Ces volumes contiennent en partie des annonces et des extraits de livres, en partie des recherches historiques et des biographies intéressantes. Ensuite la Société fit paraître *Acta litteraria et scientiarum sueciæ*, vol. 3, 4, Ups. 1742, in-4°, pour 1730 à 1739. Les mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm ayant commencé alors à paraître, ceux de la Société d'Upsal reçurent le titre *d'Acta societatis regiæ scientiarum Upsal.* Il en parut 3 volumes in-4° à Stockholm, de 1744 à 1750, pour 1740 à 1744. Les mémoires furent alors interrompus et ne recommencèrent à paraître qu'en 1773 sous le titre de *Nova acta reg. societatis scientiarum Upsaliensis.* Ils ont été imprimés à Upsal à peu près dans le même format que les autres, mais à d'assez longs intervalles.

plusieurs hommes, distingués par leurs talens et leur patriotisme, se réunirent à Stockholm pour établir dans cette capitale une Académie des sciences. Le fameux Linné était du nombre, et fut le promoteur le plus zélé d'une institution, dont il devait être dans la suite un des plus grands ornemens. Il fut sur-tout secondé dans ses efforts par Jonas Alstroëmer, qui à une fortune considérable, joignait une grande ardeur pour tous les genres de connaissances, et qui avait déjà rendu à sa patrie plusieurs autres services importans.

La première séance eut lieu, le 4 juin 1739, dans l'hôtel où s'assemble la noblesse pendant la diète. On fit un projet de réglement, et l'on détermina les travaux auxquels se livrerait l'Académie. Le 31 mai 1743, le roi Frédéric confirma cette Société savante, et approuva les réglemens qu'elle s'était donnés. Ces réglemens portaient en substance, que les académiciens s'occuperaient principalement des objets ayant un rapport direct avec le bien public et la prospérité générale; de la physique expérimentale, de la mécanique, de l'histoire naturelle, de la chimie, de la médecine, de l'économie rurale, du commerce et des manufactures; qu'il y aurait un président nommé à la pluralité des suffrages, et qui resterait en fonctions pendant trois mois; un secrétaire perpétuel et un archiviste; que tous les membres contribueraient aux travaux, et qu'on publierait, par trimestre, le résultat de ces travaux en forme de Mémoires. Il ne fut question d'aucune espèce de traitement ou honoraire pour les académiciens, et le noble désir de contribuer aux progrès des connaissances, et de se rendre utile à la patrie, parut un motif suffisant de zèle et d'activité.

Comme, en vertu des réglemens, il devait appartenir au président de diriger l'élection à cette place, on re-

courut au sort pour la nomination du premier ; et ce fut Linné qui fut proclamé. Il rendit sa présidence très-utile, en achevant l'organisation de la Société naissante avec autant de sagesse que de zèle. Lorsqu'il remit sa charge à son successeur, il lut un Discours qui fixa l'attention, et cette idée du premier président devint une loi pour l'avenir. Ainsi l'Académie française, après avoir entendu le discours de Patru le jour de sa réception, imposa la même tâche à tous les récipiendaires.

Après avoir été remplie pendant quelque tems par le baron de Hoëpken, depuis comte et sénateur, et par le feld-maréchal Ehrenswaerd, très-versé dans les sciences mathématiques et physiques. la place de secrétaire fut confiée à Jacques Faggot, savant laborieux, et connu par ses travaux géodésiques. Il fut remplacé par Pierre Elvius, physicien et mécanicien habile, auteur d'un *Traité des forces de l'eau*. Elvius étant mort en 1749, l'Académie choisit Pierre Wargentin, mathématicien et astronome, qui, pendant trente ans, remplit les fonctions de sa charge avec une grande intelligence, un dévoûment soutenu, et dont l'esprit d'ordre, de modération et de sagesse eut la plus heureuse influence sur les progrès de la Société savante, dont il fut l'interprète.

Le nombre des académiciens s'accrut rapidement, et les choix tombèrent sur les hommes du premier mérite. Nous indiquerons André Celsius, qui avait accompagné, en 1736, les mathématiciens français à Torneo, et qui était un des premiers physiciens, des premiers astronomes de son tems ; Klingenstiern, qui a écrit sur le calcul intégral et sur l'optique ; Brandt, Swab et Scheffer, distingués par leurs connaissances en chimie et en minéralogie ; Rosén de Rosenstein, habile médecin et auteur de plusieurs ouvrages qui ont marqué ; Wallérius, minéralogiste, dont les ouvrages ne sont pas moins re-

marquables ; Polhem, mécanicien plein de génie, qui a enrichi les mines et les forges d'inventions précieuses, et qui a fait creuser dans le roc le beau bassin de réparation du port de Carlscrona. Plus récemment, l'Académie a compté parmi ses membres, Jonas Bergius, connu par la *Flore du Cap;* les deux célèbres voyageurs Kalm et Hasselquist, les deux grands chimistes Scheele et Bergman, le savant minéralogiste Cronstedt; Prosperin et Melanderhielm, astronomes généralement estimés : et quoique les choix aient été faits depuis d'après des principes moins sévères, on trouve encore sur la liste des académiciens des noms distingués, tels que ceux d'Olaus Schwartz, Berzelius, Schultén, Thunberg.

Les membres de l'Académie ne furent point répartis en classes ou en sections ; ce n'est que dans les derniers tems qu'on a introduit une espèce de classification, peut-être devenue nécessaire, mais qu'on aurait dû fonder sur des bases plus réelles et plus philosophiques que celles qu'on a admises. Le nombre des académiciens a ordinairement été de cent; mais comme il y en a plusieurs qui sont répandus dans les provinces, les séances ne se composent habituellement que de trente à quarante. En 1748, il fut résolu d'associer à l'Académie des savans étrangers. Parmi les premiers qui furent choisis, nous trouvons Guettard, Messier, Macquer, Bailly, Charles Bonnet, Don Antoine Ulloa, Frisi, Spallanzani, Banks, Pallas, Niebuhr, Hell, de Born, Forster (Jean-Reinhold), Suhm, Schlœzer.

La générosité de plusieurs de ses membres mit l'Académie en état de fournir aux dépenses que demanda sa première organisation. En 1748, elle obtint du gouvernement le privilège des almanachs. Elle fit ensuite imprimer à son profit trois ouvrages, le *Traité des forces de l'eau* par Elvius, celui *des maladies des enfans*

par Roséndе Rosenstein, et les *Lettres du comte Charles Gustave Tessin*, adressées au prince royal, depuis Gustave III; les deux derniers ouvrages lui donnèrent un bénéfice considérable. La considération dont elle jouissait, et le zèle dont elle était animée pour le bien public engagèrent plusieurs personnes à faire en sa faveur des legs et des donations. Un jeune baron de Sparre lui légua toute sa fortune, dont elle ne put cependant recueillir qu'une partie, la famille du baron ayant réclamé le reste en vertu de la loi. En 1776, une Société anonyme lui fit remettre une somme d'environ vingt-quatre mille francs destinée à établir un second secrétaire (2).

Quelques années avant, un riche négociant de Gothembourg, Nicolas Sahlgren, avait remis à l'Académie environ quarante mille francs, pour fonder des prix d'agriculture. Cette Société lui adressa une lettre de remerciment, lui ouvrit ses portes par acclamation, et fit frapper à son honneur une médaille ayant pour inscription : *Certamina georgica Instituit, anno* 1773. Mais l'essentiel était de répondre aux vues de Sahlgren, et l'Académie l'a fait avec un zèle éclairé; elle a proposé pour sujet de prix la culture des légumes et des arbres fruitiers adaptée au climat; les diverses espèces de terres de Suède et leur différence caractéristique; la manière de sécher et de vanner les grains, l'éducation du bétail dans ses rapports avec l'économie rurale.

Dès l'année 1748, Adolphe-Frédéric, prince royal

---

(2) On trouve des détails sur les donations faites à l'Académie, et sur d'autres objets relatifs à son organisation, dans un discours de *Sandels* imprimé à Stockholm en 1771, et dans un discours du baron de Rosenhane, lu plus récemment dans une séance publique, et que l'auteur de cet article a vu en manuscrit à Stockholm.

de Suède, avait pris le titre de protecteur de l'Académie. Ce prince se rendit peu après à une séance publique et prononça un discours auquel répondit le sénateur comte Ehrenpreus. Parvenu au trône, Adolphe-Frédéric donna à l'Académie de nouvelles preuves de l'intérêt qu'il prenait à sa gloire et aux progrès de ses travaux. En 1751, il lui procura les moyens de faire faire par quelques-uns de ses astronomes des observations correspondantes à celles que l'abbé de la Caille faisait dans le même tems au cap de Bonne-Espérance. Lorsqu'en 1769 on vit le passage de Vénus par le disque du soleil, le roi fournit également les frais pour l'observation de ce phénomène.

Adolphe-Frédéric étant mort en 1771, Gustave III son fils, qui le remplaça sur le trône, voulut aussi le remplacer dans la protection qu'il avait accordée aux sciences. Gustave s'étant déclaré le protecteur de l'Académie, se rendit au sein de cette Société dont il appréciait les travaux, et le sénateur comte de Rudenschoeld, vieillard vénérable que Frédéric-le-Grand honnorait de son amitié (3), adressa ce discours au jeune monarque.

« Sire,

» L'Académie, après avoir obtenu la faveur de » posséder en votre auguste personne un puissant pro- » tecteur, ne pouvait attendre de satisfaction plus pré- » cieuse que de voir ses délibérations honorées de la » présence de votre majesté.

» Sire, votre majesté a dans ce moment sous les yeux » une Société qui travaille en silence à s'éclairer elle- » même et les autres, une Société qui bannit de son

---

(3) Le comte de Rudenschoeld avait été ministre de Suède à Berlin pendant plusieurs années.

» sein la défiance, la jalousie et l'esprit de parti, qui » n'admet d'autre ambition que celle d'être utile et de » remplir en tout point les devoirs de sujets fidèles et » de citoyens zélés, en un mot, une Société qui n'est » n'est pas entièrement indigne des regards de son au- » guste protecteur, et de la faveur dont elle ose solli- » citer la continuation. »

Le roi répondit lui-même à ce discours de la manière suivante :

« Les travaux de l'Académie sont si utiles au public, » et les vues de ceux qui la composent si honorables » au royaume, qu'elle a des titres suffisans à ma bien- » veillance.

» En me choisissant pour son protecteur, l'Académie » me donne l'occasion de mieux connaître les services » qu'elle rend à la patrie.

» Je tâcherai de faire de ma présence à vos assem- » blées un moyen d'augmenter mes lumières, d'encou- » rager par mon exemple les sciences utiles que vous » cultivez avec tant de succès, et de vous offrir un » appui au cas où, contre les apparences, vous vous » trouviez exposés aux contradictions et aux obstacles » que la jalousie et l'ignorance ont souvent suscités à la » vertu et au génie.

» Je vous demeure affectionné avec toute ma bien- » veillance royale à tous en général et à chacun de vous » en particulier. »

Gustave III fut fidèle à ses promesses; il assistait souvent aux séances académiques, s'entretenait avec les académiciens et prenait un grand intérêt à leurs travaux.

L'ordre et le désintéressement dans l'administration des fonds avaient assuré à l'Académie un revenu considérable. Vers l'année 1776, le président Rosenadler

mit à sa disposition une somme d'environ trente mille francs. Au moyen de cette somme jointe à d'autres capitaux disponibles, elle se vit en état d'acquérir l'hôtel qu'elle a possédé depuis dans la grande rue Neuve de Stockholm (4). Cet édifice où se tiennent les séances publiques et particulières, qui sert de dépôt aux archives, et où logent plusieurs employés, renferme aussi le Cabinet ou Musée de physique et d'histoire naturelle, ainsi que la bibliothèque. Le Musée s'est formé peu-à-peu par la munificenee de plusieurs académiciens et de quelques autres personnes distinguées par leur naissance et leur fortune. Le baron Gustave Hoëpken, Magnus Lagerstroëm, directeur de la Compagnie des Indes, et Nicolas Psilanderhielm, conseiller au département des mines, ont fourni une riche collection de minéraux et autres objets intéressans pour la physique, la zoologie et la botanique. La veuve du baron Charles de Geer (5), qui avait cultivé les sciences avec succès, a donné la collection de son mari, rangée dans le meilleur ordre, et l'une des plus complètes pour l'histoire naturelle qu'un

---

(4) Cet hôtel avait été construit et embelli par un réfugié français Jean Lefébure, originaire de Saintonge. Il fit en Suède une fortune considérable par le commerce, et acquit de vastes propriétés. Il avait cédé pendant quelque tems la grande salle de sa maison aux Protestans réformés pour y exercer leur culte.

(5) Le baron de Geer appartenait à une famille hollandaise, établie en Suède depuis le règne de Gustave Adolphe. Le premier de cette famille qui vint en Suède, Louis de Geer, introduisit dans le pays les meilleures méthodes pour exploiter les mines, et pour travailler le fer et le cuivre. Il fit venir à ses frais le fameux Amos Commenius pour perfectionner l'éducation, et établit aux usines de Danmora en Uplande une colonie de vallons des pays bas et de Liége, dont les descendans existent encore en grand nombre, et sont les meilleurs ouvriers des grandes forges de Gimo, Oesterby et Loefstad.

particulier ait possédée. L'Académie a reçu de plus du sénateur Ulric Scheffer, six armoires remplies d'oiseaux, d'insectes et de plantes; et, en dernier lieu, elle est devenue propriétaire de la collection d'oiseaux du président Carlson, dont le docteur Sparrman donne la description sous le titre de *Museum Carlsonianum*. Une grande partie des objets rares et précieux rapportés par Sparrman et Thunberg de leurs voyages en Afrique et au Japon, est également déposée dans le Musée de l'Académie, où l'on voit aussi une pharmacie chinoise, apportée en Suède par Martin Staaf, supercargue et directeur de la Compagnie des Indes de Gothenbourg.

Mais le plus beau monument que l'Académie de Stockholm a élevé aux sciences, c'est son Observatoire. Il fut commencé en 1748 et achevé en 1750. On en fit l'inauguration avec une grande solennité, le 20 septembre de l'année suivante, en présence du roi Adolphe Frédéric, Il est placé sur une hauteur dans un des plus beaux quartiers de la ville, et entouré de plantations. Cet Observatoire, fourni des meilleurs instrumens, et pourvu d'une bibliothèque considérable, est devenu fameux par les travaux de Pierre Wargentin, secrétaire de l'Académie, et connu de tous les astronomes par ses tables des Satellites de Jupiter. Peu de savans ont fourni une carrière plus active et plus honorable. Eloigné de toute distraction, Wargentin consacrait tous ses momens à l'étude et à l'observation. Il remplissait avec le plus grand zèle ses fonctions de secrétaire, et en même tems il correspondait avec les principaux savans de l'Europe; il faisait les relevés de la population du royaume; il observait tous les phénomènes du ciel, et en rendait compte à l'Académie. Il mourut peu après avoir été nommé associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Ses qualités morales n'étaient pas moins remarquables que les dons de son esprit. Il avait

cette modestie qui accompagne toujours le vrai talent, cette simplicité qui sied si bien à l'homme supérieur, cette élévation d'ame qui ne connaît ni les petites passions, ni les petits intérêts, et cette sérénité constante, qui est le fruit d'une conscience pure. Lorsque, dans une de ces belles soirées, où la nature jouit du calme et du repos, cet infatigable observateur se trouvait vis-à-vis d'un ciel pur, tranquille, il contemplait son image. Jeune encore, je fus admis dans sa société; ses vertus captivèrent mon cœur, et je répandis sur sa tombe des larmes sincères (6).

Wargentin fut remplacé en 1784, comme premier secrétaire, par le savant physicien Jean-Charles Wilke. On chargea des observations astronomiques le second secrétaire Henri Nicander. Dans les derniers tems, l'Académie a eu un premier secrétaire Daniel Melanderhielm, mort depuis peu, et deux sous-secrétaires, le physicien Sioestén et l'astronome Swanberg.

Il faut maintenant faire connaître plus en détail les travaux de l'Académie des sciences de Stockholm. Depuis sa fondation jusqu'en 1782, elle a publié quarante volumes in-8° de Mémoires, dont la suite a paru sous le titre de *Nouveaux Mémoires*. Cette suite forme maintenant à-peu-près trente volumes. Ce Recueil, comme tous les travaux de l'Académie, est rédigé en suédois. Il renferme un grand nombre d'observations neuves et curieuses sur la physique, la zoologie, la minéralogie, la botanique, la chimie, sur-tout celles qui seconde les progrès des arts; sur l'économie politique et rurale, et sur le climat, la population, le sol, les productions des pays du Nord en général, et de la Suède en particulier.

---

(6) C'est principalement à ce respectable savant que je dois les détails que je donne sur l'origine et les progrès de l'Académie des sciences de Stockholm.

Plusieurs volumes sont accompagnés de planches et de cartes. On peut remarquer, sur-tout, pour leur solidité et leur utilité générale, les Tables météorologiques de Wargentin, et ses Relevés de la population du pays, qui sont accompagnés de vues et de considérations, dont les arithméticiens politiques d'Allemagne et d'Angleterre ont tiré parti. Les volumes qui ont paru dans les dernières années n'offrent pas toujours le même intérêt, et contiennent quelques Mémoires peu approfondis. Le volume de 1806 se distingue avantageusement par le Mémoire de Schultén sur les crues de la Baltique, dont on trouve le résumé dans le Tableau de cette mer par l'auteur de cet article. Outre les Mémoires, l'Académie a fait imprimer les éloges des académiciens décédés, et les discours des récipiendaires et ceux des présidens sortant de charge. Parmi les éloges, il y en a de Wargentin, de Bergman, de Melanderhielm, qui sont des morceaux précieux pour l'histoire des sciences et des arts. La plupart des discours sont des espèces de traités sur des objets relatifs aux sciences physiques, mathématiques et économiques. On peut citer comme remarquables ceux de Jonas Bergius sur l'état de Stockholm il y a deux cents ans; de Sandels sur les exportations et les importations de Suède depuis les anciens tems; de Ferner sur l'hypothèse de la diminution des eaux; du président Lillienberg sur les progrès de l'exploitation des mines du pays; du sénateur Bielke sur l'état intérieur du royaume pendant le règne de Gustave Wasa; de Benoît Bergius sur les friandises des divers peuples de la terre, sujet singulier, qui est traité par l'auteur avec la plus grande érudition. Ce discours de Bergius a été traduit en allemand. L'Académie a publié de plus un Dictionnaire suédois, plusieurs ouvrages élémentaires, et un grand nombre de Mémoires pour l'instruction des cultivateurs et des manufacturiers. La plupart

des jeunes savans ont obtenu d'elle des encouragemens. Elle a présidé aux voyages d'Hasselquist et de Kalm en Asie et en Amérique, et à celui de Wahlenberg en Laponie; c'est elle aussi qui a dirigé les travaux entrepris par Swanberg et Œfverbom aux environs de Torneo, pour perfectionner les calculs et les mesures qui servent à faire connaître la figure de la terre.

Le professeur Kaestner de Gœttingue a traduit en allemand les Mémoires à mesure qu'ils ont paru. A Venise on a donné une traduction latine d'une partie de ceux qui roulent sur la physique et l'histoire naturelle (7); et Keralio a fait paraître en français une traduction ou plutôt une analyse raisonnée de vingt-neuf volumes (8).

Nous devons encore faire connaître deux institutions qui dépendent de l'Académie des sciences de Stockholm. Dès l'année 1727, le conseiller de commerce Sébastien Tham, avait remis au corps de la noblesse une somme pour établir une chaire de physique et de mathématiques dans la capitale. Cette somme fut confiée à l'Académie peu après sa fondation : le secrétaire étant encore sans appointemens fixes, les académiciens furent d'accord

---

(7) *Analecta transalpina*, tomus I, venetiæ typis et impensis nic. pezzano 1762, annuentibus superioribus.

*Analecta trans.*, tom. 2, venet. typ. et imp. nic. pezzano 1762, ou comme porte la page suivante.

*Epitome commentariorum* reg. scient. acad. sueciæ pro annis 1739—1746, suecicoidiomate conscriptorum sive *Analect. transalp.*, vol. I, subnexæ sunt tabulæ æri incisæ 13. *Epit. comment.* reg. scient. acad. sueciæ pro an 1747—1752, sive *anal. trans.*, vol. 2; subnexæ sunt tabulæ æri incisæ 11.

(8) *Mémoires de l'Académie des sciences de Stockholm*, concernant l'histoire naturelle, la médecine, la chimie, l'économie, les arts, traduits par M. de Keralio, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, capitaine aide-major à l'Ecole royale militaire. A Paris, chez Panckoucke, in-4°, 1772.

pour le charger des leçons, en lui assignant un revenu annuel sur la somme donnée par le conseiller Tham. Cependant on s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait suffire à ce nouveau travail, et il en fut dispensé, à condition qu'il mettrait à la tête de chaque trimestre des Mémoires, un morceau sur l'histoire des sciences. Ce travail commencé par Elvius fut continué par Wargentin. En 1759, l'Académie se voyant en état d'assigner au secrétaire un traitement sur ses propres fonds, employa le capital de Tham à fonder un cours de physique et de mathématiques, qui se donne dans une des salles de son hôtel, et qui a été sur-tout très-suivi pendant que la chaire a été occupée par le professeur Wilke.

Les frères Jonas et Benoît Bergius avaient dans un faubourg de Stockholm, à peu de distance de l'Observatoire, une habitation avec un jardin très-étendu, où ils cultivaient des plantes étrangères (9); ils avaient aussi rassemblé une bibliothèque riche sur-tout en livres de voyages et de botanique. Cette propriété est devenue après leur mort, en vertu de leur testament, celle de l'Académie; et de plus, les frères Bergius ont légué un capital pour fonder dans le même local une chaire de jardinage et d'économie rurale. Cette chaire est occupée par M. Olaus Swartz, un des plus habiles botanistes de l'Europe, et qui a voyagé en Amérique.

Dans un autre numéro nous parlerons de l'Académie d'histoire, d'antiquités et de belles-lettres; de l'Académie suédoise, fondée sur le modèle de l'Académie française, et de l'Académie des beaux arts.

J. P. Catteau-Calleville.

---

(9) Ils essayèrent sur-tout de cultiver la rhubarbe, *rheum palmatum*, et obtinrent plusieurs récoltes dont le produit entra dans le commerce après avoir été approuvé par le conseil de médecine.

# Gazette Littéraire.

## HOLLANDE.

*Jean-Frédéric Hennert*, l'un des mathématiciens les plus distingués de son tems, auteur de plusieurs bons ouvrages et d'excellens Mémoires, est mort à Utrecht, où il professait la philosophie depuis 1764, le 30 mars dernier, âgé de 80 ans.

## ALLEMAGNE.

VIENNE. — Les frères Kapélanaki de Smyrne, résidant dans cette capitale, sont sur le point de publier leur *Géographie universelle*. Des personnes éclairées, à qui MM. Kapélanaki ont montré leur manuscrit, assurent que cet ouvrage est écrit d'une manière très-satisfaisante, et que la partie, qui est consacrée à l'Empire Ottoman, renferme sur-tout des notions entièrement neuves et lumineuses.

(*Extrait d'une lettre de M. Anthimos Gazis.*)

— Le troisième volume du *Grand Dictionnaire Grec ancien et moderne*, du savant et laborieux père Gazis de Thessalie, est déjà sous presse.

— Voici les ouvrages qu'a publiés depuis quelque tems à Vienne M. Néophytos Doukas savant ecclésiastique grec.

*Histoire Romaine* d'Eutropius, 2 vol. in-8°.

Les *Œuvres d'Arrien*, 7 vol. in-8°; avec des notes savantes.

Les *Discours de Dion Chrysostomes*, 3 vol. in-8°.

Les *Discours de Maxime de Tyr*, 1 vol. in-8°.

La *Bibliothèque Mythologique* d'Apollodore, avec les autres mythographes, 1 vol. in-8°.

Les *Orateurs Grecs*, 10 vol. in-8°.

*Histoire Romaine* d'Hérodien, 1 vol. in-8°.
*Pédagogie*, ou Leçons d'Education, 3 vol. in-8°.
*Terpsithea*, ou Grammaire grecque ancienne; d'après la méthode de feu Lampros Photiadis, célèbre professeur Grec; 1 vol. in-8°, deuxième édition corrigée et augmentée.
*Grande Carte chronologique de tous les Royaumes de la terre;* avec une brochure explicative.

La plupart de ces ouvrages sont accompagnés de notes critiques et instructives, de différens index, etc. La Grèce moderne doit aussi à l'infatigable père Doukas une traduction en grec vulgaire de toute l'Histoire de Thucydide, imprimée à Vienne, avec le texte en regard, et formant 10 vol. in-8°. De plus, un Dictionnaire frauçais et grec moderne en 2 vol. in-4°. Cet homme respectable et modeste a sacrifié presque toute sa fortune pour rendre à sa patrie tous les services qui pouvaient dépendre de lui. Nous venons d'apprendre, avec une vive émotion de joie, qu'il va partir pour la Grèce, dans la seule intention de fonder un grand collège, à la manière européenne, dans une des principales villes de Thessalie. On assure que ce collège sera établi sous les auspices du Patriarche de Constantinople, et aux frais de plusieurs négocians grecs, amis zélés de leur patrie reconnaissante.

Nous apprenons aussi, avec la plus grande satisfaction, que les Grecs de Chios viennent d'établir, dans la capitale de cette île, une grande bibliothèque publique, pour laquelle ils ont dû faire des dépenses énormes. A l'égard de l'instruction publique, nous savons depuis long-tems qu'elle est à Chios dans un état florissant.

(*Extrait d'une lettre particulière.*)

## HONGRIE.

Pest. — Le choix des membres de l'Université de cette ville a eu lieu à la fin du mois d'août. M. François d'Eckstein, docteur en médecine et en chirurgie, et pro-

feseur de chirurgie pratique, a été élu président. Les quatre doyens sont : 1° pour la faculté théologique, M. Jean de Predanotzi, professeur de la théologie morale; 2° pour la faculté juridique, M. Paul Markovics, docteur en droit et professeur des droits naturel et civil; 3° pour la faculté médicale, M. Jean de Reisinger, docteur en médecine et en chirurgie, et professeur d'histoire naturelle; 4° pour la faculté philosophique, M. Jean de Keresztúri, docteur en philosophie et professeur d'histoire universelle et de l'histoire pragmatique hongroise. L'année passée, il y avait à l'Université de Pest, 694 étudians, et au gymnase et à l'école nationale 996, en tout 1690 étudians.

## VALACHIE.

BUCHAREST. — M. Michaïl Schinas, premier secrétaire du nouveau Prince régnant de Valachie, a été nommé, il y a quelque tems, Directeur-général de l'instruction publique. M. Schinas, qui est lui-même un homme de lettres plein de savoir, montre déjà un zèle ardent pour la propagation des lumières. C'est un élève distingué du célèbre Dorothéos Proïos, ci-devant professeur des Sciences Physiques et Mathématiques à Constantinople, et aujourd'hui Archevêque de Philadelphie dans l'Asie-Mineure.

Notre ancien Archevêque Ignatios, fondateur du Lycée grec, qui avait acheté la riche bibliothèque de feu Sonnini, célèbre naturaliste de France, en a fait présent à la ville de Bucharest.

## ILES IONIENNES.

CORFOU. — Nous n'avions jusqu'à présent aucune histoire de l'île de Corfou, ni des autres îles; car on ne saurait appeler comme telle quelques recueils de faits détachés ou quelques notices obscures mal rédigées, offrant de nombreuses lacunes: il n'y avait pas d'apparence que quelqu'un voulût se donner la peine de compiler l'histoire de toutes les îles ioniennes; et quand même

quelque citoyen, mu par un sentiment généreux et par l'amour de la patrie, aurait songé à en tenter l'entreprise, abandonné à ses propres forces, il n'aurait peut-être pas réussi.

Lorsque le gouvernement septinsulaire se proposa de charger M. André Mustoxidi de composer l'histoire des îles ioniennes, qui plus ou moins eurent toutes quelque part aux grands événemens dont l'ancienne Grèce fut le théâtre, il ne douta point dès-lors que ce savant répondrait entièrement aux vœux de la patrie.

Consulter les anciens écrivains qui ont traité des affaires de la Grèce, lever les doutes qui pourraient quelquefois s'attacher à des faits qui remontent à des époques si éloignées, recueillir des notices éparses, les classer, coordonner et réduire dans la forme qui appartient à l'histoire, voilà le travail qui fut confié à M. Mustoxidi, et qui suppose dans celui qui devait l'entreprendre, non-seulement de l'étude et de l'érudition, mais un discernement profond et une critique solide; travail long et pénible, mais encourageant par lui-même, et utile et agréable en même tems, car on peut dire, avec l'abbé Coudillac, que jamais pays n'a produit plus de vertus ni plus de talens que la Grèce: aussi les vicissitudes et les faits de la plus petite partie de cette éminente nation doivent-ils intéresser et plaire.

Dans nos îles, qui par l'inclémence des tems restèrent constamment privées de ces établissemens utiles que la sollicitude des gouvernemens a fondés pour l'accroissement de la civilisation, il n'était pas facile à M. Mustoxidi de se procurer les élémens qui lui étaient les plus nécessaires, et il fut obligé d'aller en France et en Italie pour puiser dans les bibliothèques, dans les cabinets numismatiques, et auprès des savans, et s'y procurer les lumières qui lui manquaient. Il suivit le conseil que donne aux écrivains d'histoire le grave Plutarque au commencement de la vie de Démosthène, en leur recommandant de séjourner dans les grandes villes où règne la culture, pour rendre leurs ouvrages plus parfaits.

La patrie regretta l'absence si longue d'un fils qui dès sa première jeunesse en était l'ornement ; mais elle fut amplement dédommagée par l'accueil favorable que son ouvrage rencontra partout.

M. Mustoxidi en publia une partie en 1805, sous le titre de *Notices pour servir à l'histoire de Corcyre depuis les tems héroïques jusqu'au douzième siècle*. En 1811, il la publia de nouveau sous le titre d'*Illustrations Corcyréennes*. Cette fois l'ouvrage a été considérablement augmenté par l'auteur, qui y a fait beaucoup de changemens et l'a étendu jusqu'à l'aristocratie de Venise.

Aussitôt qu'il parut, il eut le succès le plus complet. Les savans n'ont pas dédaigné de lui accorder une place distinguée parmi les bons ouvrages des historiens modernes. Les journaux littéraires de France, d'Italie et d'Allemagne en ont fait les plus grands éloges.

Dans ce premier volume, l'auteur parcourt avec rapidité les tems fabuleux et héroïques, et passe ensuite aux historiens de son pays jusqu'à la guerre illyrienne. Il parle de quelques hommes remarquables par leur érudition qui vécurent à l'époque dont il trace les événemens, et de quelques inscriptions publiques qui ont été conservées jusqu'à nos jours, et il termine cette première partie en rendant compte des jeux des Corcyréens.

De l'ordre dans la distribution des matières, un jugement droit dans l'examen des faits, une critique sévère dans la distinction de ce qui est vérité historique d'avec ce qui n'est que conjecture, une vaste érudition, une scrupuleuse impartialité dans la description des vertus et des vices, des victoires ou des défaites, de la bonne ou mauvaise conduite des Corcyréens dans plusieurs circonstances graves, et de leurs malheurs domestiques, un style élégant et pur, que n'offrent pas les ouvrages de tous les écrivains d'aujourd'hui, et dans lequel on retrouve le langage divin de Dante et de Boccace ; voilà les titres qui ont mérité à l'ouvrage et à son auteur les suffrages des savans.

Le second volume que l'auteur promet de publier, avant

la fin de cette année, paraîtra sans doute sous des auspices non moins heureux. Celui-ci contiendra quatre dissertations. La première sur les mœurs et la vie des Phéaques ; la seconde sur la république Corcyréenne ; la troisième sur la religion de ses habitans et sur leurs anciens usages et institutions. Il y sera joint un appendice d'inscriptions avec des notes qui se rapportent à la première période, ainsi que les Mémoires historiques et les inscriptions qui regardent la seconde période, c'est-à-dire l'espace de tems dévolu depuis la guerre illyrienne jusqu'à la division de l'Empire de Constantinople.

Nous espérons que l'auteur continuera ses savantes recherches pour compléter son ouvrage, et qu'il donnera aussi l'histoire des autres îles. Pour ce qui concerne la Céphalonie, il trouvera un excellent appui en M. Marino Pignatorre, Céphalonien, connu par diverses productions littéraires, et qui a presqu'achevé l'histoire de cette île : cette histoire, lorsqu'elle aura été publiée, sera sans doute accueillie par les savans avec intérêt et satisfaction.

Nous aurons encore occasion de parler de M. Mustoxidi, et de faire mention d'un fragment important d'Isocrate qu'il a publié, après l'avoir retiré de l'obscurité ou il était resté jusqu'à nos jours.

---

## ITALIE.

PADOUE. — On vient de publier dans cette ville l'ouvrage suivant : *La prima Nemea di Pindaro, recata in versi italiani dal Sig. Porto ;* c'est-à-dire, *la premiere Néméenne de Pindare*, mise en vers italiens par M. Porto.

L'auteur de cette traduction est un jeune homme plein d'esprit et de goût, qui cultive avec succès la littérature grecque, et se distingue particulièrement dans la société par ses vertus et ses qualités estimables. Il a dédié son ouvrage à M. Costa, littérateur célèbre, dont nous avons une excellente traduction latine de toutes les œuvres de Pindare, imprimée à Padoue en 1808.

(*Extrait du* Poligrafo)

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° XI.

## LANGUES ORIENTALES.

### LITTÉRATURE GRECQUE MODERNE.

Μιχαὴλ Περδικάρη Διομηδιαδος. — La Diomédiade, *Poëme épique de M.* Michel Perdicaris. — (Fragment.)

Lorsqu'Homère a éloigné de nos yeux le bouillant fils de Pelée, en l'abandonnant à sa colère et en le renfermant dans sa tente, il a bien senti que cette absence causerait du vide à son vaste tableau et pour le prévenir, il nous a présenté des héros dont l'éloignement d'Achille faisait ressortir la valeur, et qui étaient dignes d'occuper un instant la scène. Nous voyons donc paraître tour-à-tour Ulysse, Diomède, les deux fils d'Atrée, les Ajax, Idoménée, Patrocle, etc., et jusqu'au moment où revient Achille, ce sont les guerriers qu'Homère oppose au redoutable Hector, mais que cependant, par une savante combinaison, il n'a pas rendus assez puissans pour terminer la guerre de Troie et faire oublier le héros qui s'est retiré des combats. Cette sage ordonnance de l'Iliade, en semant le poëme d'épisodes heureux, en efface les longueurs, répand un intérêt égal sur les chants où l'on cesse de voir Achille, et prépare l'événement qui doit le ramener à nos yeux et faire briller son triomphe dans tout son éclat.

Le cinquième chant de l'Iliade est consacré presque tout entier à Diomède. Nous avions déjà, dans les livres précédens, aperçu ce jeune guerrier, mais aucun exploit signalé n'avait encore illustré sa valeur. Ici il va paraître et attirer tous les regards ; une sage déesse le défend sans que cette auguste protection diminue en rien l'intérêt qu'il inspire : elle l'augmente même lorsqu'on se rappelle que des Dieux ennemis des Grecs favorisaient les Troyens. Diomède commence par punir le traître Pandarus, attaque Enée, blesse Vénus qui voulait défendre son fils, cède un instant aux Troyens secourus par le Dieu de la guerre, et bientôt ranimé par Minerve retourne au combat, chasse ses ennemis et frappe le terrible Mars lui-même. Ses autres actions répandues dans le cours du poëme ne sont pas moins remarquables et glorieuses ; il se montre toujours sous les couleurs les plus favorables, alliant par un heureux assemblage la bravoure à la prudence, la modestie à la générosité ; il a toutes les belles qualités des principaux chefs grecs, sans être entaché de leurs défauts, et il est, on peut le dire, un des acteurs de l'Iliade que l'on voit avec le plus de plaisir, et que l'on admire à plus juste titre.

C'est d'après ce caractère de valeur et d'héroïsme qu'Homère donne à Diomède, qu'un poète grec moderne, M. Michel Perdicaris, a conçu, il y a quelques années, le projet d'un poëme épique divisé sur le plan de l'Iliade, en vingt-quatre chants ou rapsodies, et intitulé la *Diomédiade*. On devine aisément la matière première de son ouvrage : Vénus irritée contre le fils Tydée, ne peut lui pardonner comme mère d'avoir blessé son fils, et comme déesse de la beauté de l'avoir méconnue en osant la combattre, en levant contr'elle une main téméraire. On prévoit de-là tous les malheurs qui vont fondre sur ce héros, et on le suit avec inquiétude dans les courses lointaines qu'il est obligé de faire pour rentrer dans sa patrie après la guerre de Troie.

J'annonce avec un bien vif regret que j'ignore si ce

poëme a été terminé. Je n'en connais que le fragment dont je vais donner la traduction. Si quelque chose m'a déterminé à publier ce morceau tout imparfait qu'il est, c'est l'espoir qu'il pourrait faire plaisir, en promettant un ouvrage tracé sur le plus beau modèle que nous ait laissé l'antiquité, et écrit dans une langue encore peu connue des littérateurs, et qui me semble trop dédaignée, malgré les morceaux curieux et intéressans qu'elle renferme.

Le texte ne pouvant entrer dans ce Journal, je publierai dans un recueil de poésies orientales que j'espère donner incessamment, les passages grecs les plus remarquables soit par les idées, soit par les graces du style et la beauté des vers.

### La Diomédiade. — *Chant premier.*

Vénus excite contre Diomède une violente tempête, mais Amphitrite l'apaise et lui fait succéder le calme et la sérénité.

« Je chante les hauts faits du héros magnanime et ver-
» tueux qui après que l'imprudente Troie, prise par ses
» ennemis, eut satisfait à leur vengeance et fut réduite en
» cendres, revint en Grèce triomphant et couvert des
» lauriers de la gloire. Sur terre, sur mer et par-tout où
» il s'arrêta, il éprouva mille maux affreux. Il combattit
» et dompta les tyrans, fit régner dans le monde une sage
» administration, et éleva comme un monument de sa
» gloire, Argirippe, ville illustre à qui l'Hespérie dut un
» jour sa liberté.

» O muse! toi qui jadis inspirant Homère et Virgile,
» leur fis célébrer des hommes dont les exploits fu-
» rent souvent bien funestes, toi qui chantas la colère
» insensée de l'ardent Achille, les courses incertaines
» d'Enée, les ruses de l'astucieux Ulysse, ne t'offense pas
» si la Grèce, tout esclave qu'elle est, ose encore t'ho-
» norer dans ses fers, daigne jeter sur moi un regard
» favorable et propice à mes vœux, me prêter de nobles

» accens, me dicter des vers harmonieux pour louer di-
» gnement un héros ami de la nature et de l'humanité.
» Dis-moi, quand cet homme illustre éprouva-t il tant
» de malheurs? quelle en fut la cause, et quelle déesse
» ennemie l'accablant de son courroux, arma pour le
» perdre jusqu'aux élémens eux-mêmes? »

Ce début est sage; on reconnaît aisément que l'auteur a imité, pour la première partie, celui de l'Odyssée ou de l'Enéide. Ainsi que dans ces deux poëmes, on nous annonce sans le nommer, un homme illustre et malheureux. Nous cherchons aussitôt en nous-même quel est cet homme, et ce mystère adroit de l'auteur éveille notre intérêt et notre curiosité. Dans l'invocation à sa muse, le poëte saisit l'occasion de parler de sa patrie, et par deux vers seulement, il nous peint sa triste situation, et appelle nos yeux sur un peuple généreux abattu sous le poids de ses maux. Il entre ensuite en matière.

« Vénus ne pouvait oublier ce jour funeste où les
» Dieux prenant part à la guerre de Troie, avaient com-
» battu parmi des héros, ce jour où Diomède lançant
» contr'elle un trait audacieux avait blessé sa main déli-
» cate et faible. L'inconsolable déesse, enflammée de
» dépit et de colère, gémissait en silence et méditait
» contre son ennemi mille projets d'un terrible châtiment.
» Elle ne s'occupait que des moyens de faire périr le mor-
» tel téméraire qui l'avait outragée. L'encens de Chypre,
» les sacrifices d'Idalie n'avaient plus de charmes pour
» elle, puisque Diomède vivait encore et qu'elle voyait
» inutiles et impuissans les efforts qu'elle faisait pour le
» perdre; elle ne respirait plus que la vengeance et voulait
» tout sacrifier pour l'obtenir. »

Voici la cause des persécutions que le héros doit éprouver. Elle est exposée en peu de mots, mais on entrevoit tout d'un coup la grandeur de la faute et du ressentiment qu'elle excite. L'auteur a imité Virgile dans ce premier chant, ses vers rappellent :

*Manet alta mente repostum.*

Il paraît même l'avoir assez constamment suivi, quoiqu'en traitant un sujet différent, ainsi qu'on le verra par la lecture des passages suivans :

« Cependant Diomède était sorti (1) des montagnes » arides où l'horrible Poliphème a fixé son séjour. Il triom» phait du courroux de la déesse, levait l'ancre et déployait » ses voiles légères. Le ciel était pur, la mer offrait le plus » grand calme, les flots à peine agités s'étaient colorés de » bleu et d'azur; le zéphir et les autres vents à la douce » haleine soufflaient sur les navires qui, tels que de rapides » oiseaux, semblaient voler sur la plaine humide et tra» çaient dans l'onde qu'ils fendaient avec bruit, un fugitif » sillon.

» Que vois-je, se dit la déesse, en brisant sa couronne, » et en jettant sur les flots un œil courroucé. Quoi, l'in» digne fils de Tydée a levé contre moi sa main sacrilége : » faible mortel, il a pu blesser une déesse que l'enfer lui» même respecte, que les cieux honorent, et à qui toute » la terre rend hommage! Le farouche dieu des combats » redoute mes regards; le maître de l'Olimpe, Jupiter, » est soumis à mon empire; je puis, si je veux, détruire » d'un seul coup-d'œil la terre et les cieux, et cet homme » téméraire m'aurait outragée aussi cruellement sans qu'il » fût puni de son crime, et qu'il éprouvât ma colère! que » nous sert à nous autres habitans du ciel, que les humains » brûlent de l'encens sur nos autels, si nous sommes un » seul instant en butte à leurs injures. Non, par les eaux » du Styx, je ne pardonnerai pas cette offense, dussé-je » envelopper le monde dans ma fureur, et l'anéantir tout » entier. Tremble, tremble, impie Diomède, redoute ma » haine, ma vengeance t'attend. Envain déjà tu m'as » échappé, appelle maintenant à ton secours Minerve » et Jupiter, ils ne pourront plus te sauver. Tu vas rece» voir le châtiment dû à tes crimes et reconnaître ma toute

---

(1) *Vix e conspectu.* ENÉIDE, livre Ier.

» puissance : c'est au milieu de ces eaux et de leurs sombres
» abîmes que tu sentiras la colère de Vénus. »

L'auteur a donné à ce morceau tout le développement dont il était susceptible. Il a peint avec force l'amour-propre et l'orgueil blessés, et le sentiment d'une injure profondément gravée dans le cœur. Il a même imprimé aux menaces qui terminent le discours de Vénus, toute la fureur qui l'anime. Il n'est personne qui en lisant ce passage, ne se rappelle ces beaux vers que Virgile met dans la bouche de l'altière Junon.

*Cum Juno æternum servans sub pectore vulnus*
*Hæc secum : me ne incœpto desistere victam.*
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
*Ast ego quæ divum incedo regïna, Jovisque*
*Et soror et conjux, . . . . .*

Quelles que soient l'énergie, la fierté et la hauteur qui règnent dans ces vers, et l'admiration profonde que je porte à Virgile, je ne crains pas néanmoins de mettre en parallèle les vers grecs, et si je pouvais les présenter de suite aux yeux des littérateurs, ils conviendraient avec moi que pour la marche des idées, la coupe et la dignité des vers, le poëte grec suit de bien près son illustre modèle.

« A ces mots la déesse met sur sa tête une couronne de
» roses, se calme, adoucit ses regards, et fait briller des
» charmes que le feu de la colère anime encore et rend
» plus séduisans. L'Amour contemple sa mère, et ap-
» plique sur ses lèvres fraîches et vermeilles les baisers les
» plus délicats. La colère de la déesse s'était évanouie en
» un léger sourire qui avait conservé cependant une cer-
» taine empreinte d'humeur et de fierté. Vénus adresse
» ensuite ces paroles à l'aimable enfant qu'elle voit toujours
» empressé de lui obéir.

» O mon fils, ô toi, mon unique espoir et ma seule
» consolation, combien de tems verrons-nous notre com-
» mun ennemi se rire de nos efforts et se jouer de notre

» courroux. Minerve (2) un jour offensée par un homme
» a su le punir en l'ensevelissant dans les flots, et en
» l'immolant à la plus cruelle vengeance, et moi je fais
» d'inutiles efforts contre un barbare, un impie, qui s'est
» rendu digne de mon ressentiment. Minerve serait-elle
» plus puissante que moi, moi fille de Jupiter, moi qu'il
» aime sans doute plus tendrement ? Ainsi donc je reste-
» rais outragée, et le cruel l'emporterait sur moi. Non,
» c'en est fait, il va périr aujourd'hui, faudrait-il, je le
» répète, frapper pour l'atteindre l'univers entier. Pré-
» pare mon char, et conduis-moi de suite chez Neptune,
» lui seul peut venir à mon secours, j'espère qu'il ne me
» refusera pas son appui. L'Amour répond par un sourire,
» prend son carquois, aiguise ses flèches, et conducteur
» aimable, s'apprête à mener le char qui doit porter la
» séduisante déesse. Vénus contente de son empresse-
» ment le contemple avec une tendre émotion, l'encou-
» rage par ses regards, et avant de monter dans le char,
» prend dans ses bras cet espiègle conducteur, et le ser-
» rant de la plus douce étreinte, le presse sur son cœur
» et le couvre de baisers : elle entre ensuite et se dispose à
» partir. Ses colombes favorites, attelées par l'Amour,
» déploient aussitôt leurs aîles dorées, et traînant légère-
» rement le char de leur maîtresse, font entendre dans les
» plaines de l'air le frémissement de leur vol rapide. Mais
» l'Amour, enfant sans expérience, ne suit point de
» marche réglée, il les conduit selon son caprice ou son
» humeur volage, et quelquefois trop distrait, il se retourne
» vers sa mère et la regarde avec un sourire tendre et
» malin. Il s'égare dans l'espace et s'élève bientôt à la hau-
» teur des astres les plus reculés. De ce point éloigné,
» notre globe immense qui renferme tant de montagnes,
» de mers, de nations et de peuples divers, ne paraît plus
» qu'un faible grain d'orobe que l'on distingue à peine.

---

(2) *Pallas ne exurere classem.*

ÉNÉIDE, livre Ier.

» L'Amour descend ensuite avec la rapidité d'un éclair
» dont l'œil effrayé ne peut suivre la course, il se précipite
» dans l'océan, et disparaît sous les profonds abymes. Les
» poissons, les monstres marins, voient avec surprise la
» déesse de la beauté entrer dans leurs sombres retraites.
» Ils accourent en foule au-devant d'elle, se réunissent
» en un respectueux cortège, et la conduisent en triomphe
» au palais de leur souverain. »

Ce morceau est plein de détails charmans ; l'allégorie de l'Amour, qui précède la déesse de la beauté, les colombes aux ailes dorées, le conducteur qui guide leur marche incertaine, etc., offrent des images très-gracieuses et de la plus délicate poésie. L'auteur, il est vrai, les a empruntées aux poëtes anciens, mais il a su les employer avec art et les orner des grâces d'un style toujours élégant et harmonieux. Je sens bien cependant que ces fréquentes imitations seront regardées par quelques littérateurs un peu sévères, comme des espèces de copies : il faudrait lire le poëme entier de M. Perdicaris, pour voir s'il a toujours suivi aussi fidèlement ses modèles, et porter un jugement sain et équitable sur sa production. S'il a toujours imité de même, en lui refusant le mérite de l'invention, on reconnaîtrait au moins le talent du versificateur, et on ne pourrait s'empêcher d'applaudir aux heureuses dispositions d'un homme qui se servant d'une langue déchue de sa beauté première, mais injustement appelée corrompue, transporte dans ce nouvel idiôme l'antique langage d'Homère et de Virgile. DUVAL-DESTAINS.

( *La suite à un autre numéro de ce Mercure.* )

# LANGUE ESPAGNOLE.

## AU ZÉPHIRE.

### IMITATION D'UNE ODE ESPAGNOLE DE MELANDEZ (1).

*Ven plácido faυonio.*

O toi dont la douce fraîcheur
A nos vallons rend la verdure !
Toi dont le murmure enchanteur
Donne la vie à la nature,
Et qui d'une volupté pure
Fait toujours palpiter mon cœur !
Zéphire, amant léger de Flore,
De l'Aurore doux messager,
Dans ce délicieux verger
Où mille roses vont éclore,
Reviens, fils aimé du printems,
Rendre à ma lyre inanimée
Ses accords jadis si touchans,
Et, sur les gazons renaissans,
Promener ta course embaumée.
Des plus éclatantes couleurs,
Viens animer l'émail des fleurs ;
Et, sur cette rive charmée
De tes présens consolateurs,
Fais-moi respirer les odeurs
De ton haleine parfumée.
Viens d'un tendre frémissement
Agiter cet épais feuillage :
Sur moi balancé mollement,
Voltige autour de mon visage.
Ah ! ne quitte plus ces beaux lieux !
Et daigne à ma voix amoureuse,
Depuis long-tems silencieuse,
Prêter des sons harmonieux.

---

(1) Voyez le texte dans le dernier numéro du *Mercure étranger*, page 211.

De feux embrâsant la carrière,
Déjà le grand astre du jour
A, dans sa course régulière,
Marqué la moitié de son tour.
De la chaleur qui me tourmente,
Ah! viens tempérer la rigueur!
Ton haleine rafraîchissante
A ma démarche défaillante
Seule peut rendre la vigueur.
Que doucement ton aile essuie
Mon frout humide de sueur,
Et je vais faire, en ton honneur,
Couler, dans ma coupe tarie,
Le nectar si cher au buveur:
Puis, sur ma lyre qui t'appelle,
Chanter, sous ces ombrages frais,
Le printems, l'amour, les bienfaits,
Et mon existence nouvelle.

Que la reine de nos côteaux,
La violette humble et timide,
Quand tu rases d'un vol rapide
Le cristal argenté des eaux,
Dégageant sa tête craintive
Du nœud qui semble la presser,
Paye du plus tendre baiser
Ton inconstance fugitive.
Les pleurs humides du matin
Bientôt vont briller sur tes traces,
Et la rose, ornement des Grâces,
T'en offrira le doux butin.
De ma lyre encore incertaine,
Heureux, cent fois heureux alors,
Si je puis tirer des accords
Aussi purs que ta douce haleine.

A. M.

---

*A M. le Rédacteur du* MERCURE ÉTRANGER.

Paris, 15 novembre 1813.

MONSIEUR, j'ai l'honneur de vous annoncer que, dans une petite ville située au pied des Pyrénées, du côté de

l'Espagne, il vient de paraître un nouveau *Don Quichotte*, armé d'une plume, d'un écritoire, d'un feuilleton, et de beaucoup d'arrogance. Ce moderne chevalier de la triste figure, gâté comme l'autre par des lectures dangereuses, a pris le *Courrier* de Géronne pour champ de bataille. Anglais, Français, Espagnols, il n'épargne personne. Il en veut même à tous ses compatriotes qui ont écrit depuis trente ans. Dans sa première sortie, il a rompu des lances contre *Delille*, *Milton*, MM. Ducray-Dumiuil, Pixérécourt, et l'Université de France, fille aînée de nos rois.

Je viens de lire cette incartade dans les N^os^ 203, 213, 215 de la Gazette de Géronne. Ce journal n'est pas encore très-connu dans Paris; mais, à la faveur de son accoutrement moitié français et moitié espagnol, il pourrait bien se glisser dans le monde, et faire du bien et du mal comme un autre. Ce motif me détermine à vous en communiquer l'avis, pour que les intéressés ne soient pas privés du droit de la défense qui est si naturelle en pareil cas.

A l'exemple du héros de la Manche, il paraît que cet aventurier a pris un nom de fantaisie. Il s'appelle *Porras Machuca* : ce premier mot signifie *massue;* le second vient du verbe actif *machucar*, *écraser*. Ce dernier nom fut donné à un fier Castillan qui assomma beaucoup de Maures, avec une branche d'arbre dont il fut réduit à se servir en guise de lance. Il n'y a pas de vieille chronique espagnole qui néglige de rapporter le fait.

Vous voyez, Monsieur, qu'on ne badine pas, et que l'intention n'est pas douteuse. Je ne sais rien de positif sur la patrie de M. le bachelier *Porras Machuca*. Quand je lis sa colonne *française*, il me paraît tout à fait Espagnol. Quand je lis sa colonne *espagnole*, je suis prêt à jurer qu'il est du midi de la France. Un petit mot de souvenir en faveur de la *Garonne*, qui se trouve dans ses vers latins, donne beaucoup de poids à cette dernière opinion. Pour ce qui est du mérite de ces vers latins, je les abandonne à M. Teissedre qui les examinera avec

plus de soin que moi. Je ne doute point que l'habile professeur qui vient de rendre un hommage éloquent aux mânes de Delille, ne s'empresse de relever le gant pour défendre la gloire de son maître.

MM. Ducray-Duminil et Pixérécourt n'ont besoin que d'être avertis ; ils sont dans toute la force de leur talent : ils ont du papier et de l'encre à leur disposition. L'Université ne manquera pas d'appui, si toutefois on veut entrer en lice pour *Crevier*, que Voltaire a passablement ridiculisé.

La Gazette de Géronne se ressent du lieu de son origine : elle est toute à la guerre. Cette ville, disent les Catalans, a toujours été funeste aux Français, qui cependant n'ont guère manqué de s'en emparer quand ils l'ont assiégée. Ses habitans m'ont raconté plus d'une fois que, dans les tems passés, le glorieux saint Narcisse, leur patron, suscita des mouches d'une espèce venimeuse qui détruisirent une armée de nos compatriotes.

Je vous fais grace, Monsieur, de la colonne écrite en espagnol qui est en face du texte français. J'invite à cette lecture les amateurs du style du quinzième et du seizième siècles de la littérature castillane. Il paraît que M. le bachelier *Porras Machuca* dédaigne la manière actuelle de parler de ses contemporains. C'est une ressemblance de plus avec Don Quichotte, qui aimait à s'exprimer dans le vieux langage des livres de chevalerie lesquels, comme chacun sait, causèrent sa maladie. Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir en même tems que je suis parfaitement neutre dans la querelle qui va s'engager M. le bachelier et ses adversaires peuvent me savoir gré de les avoir mis en présence. Dieu fasse que la discussion contribue à l'amusement et à l'instruction du public. Il ne serait pas moins utile de redresser les torts de l'esprit que les torts imaginaires qui excitaient la bile du héros de la Manche.

Je vous salue, J. ESMÉNARD.

Voici le prospectus et la lettre.

*Copie littéralement prise de la Gazette de Géronne, mardi* 13 *octobre* 1813.

Avis. — A compter du 1^er^ décembre 1813, chaque Numéro de cette Gazette (à moins que l'abondance des matières politiques ne l'empêche) contiendra un feuilleton en français et en espagnol, consacré spécialement à faire connaître les écrivains classiques espagnols en prose et en vers. Nous y donnerons la théorie de chaque genre, modifiée par le génie de la langue castillane, par les mœurs, le caractère et l'esprit nationaux : nous appuyerons nos assertions de l'autorité des meilleurs orateurs et poëtes : nous parcourrons les genres différens, ceux où les Espagnols ont eu plus de succès, et ceux où ils ont moins réussi. Nous indiquerons les causes des progrès des uns, de l'abandon des autres, de la bonne ou mauvaise direction qu'on a donnée à la culture de tous. Nous analyserons quelques-uns des meilleurs ouvrages espagnols, et nous insérerons des morceaux et des compositions choisies avec la traduction en français à côté. Quelquefois on mettra dans ce feuilleton des morceaux des meilleurs auteurs français, anglais, latins, allemands et italiens, avec la version espagnole en prose ou en vers; c'est-à-dire, les orateurs, les historiens et les philosophes en prose, et les poëtes en vers : car le rédacteur est persuadé que la divine poésie ne saurait convenablement se rendre dans le langage dont s'est servi M. *Jourdain* quand il disait à sa servante : *Nicole, vas me quérir mes pantoufles et me les apporte*. Quelques feuilletons pourront contenir des productions du rédacteur. Il n'ose promettre qu'elles soutiennent la comparaison avec celles des *Argensolas* et des *Herrera;* mais, certainement elles ne seront pas écrites dans la langue à la mode dont on trouve tant de beaux modèles dans la plupart des livres espagnols qui paraissent depuis trente ans, et qui ressemblent au castillan comme la *langue franque* des patrons des vaisseaux génois au toscan de l'*Arioste* et du *Tasse*. Ces messieurs sont dans

l'habitude d'étudier la langue castillane dans les romans soi-disant français de *Ducray-Duminil* et les mélodrames de *Pixérécourt*. Grands génies qui ne se doutent pas qu'aux bords du *Guadalquivir*, du *Tormes* et du *Pisuerga* la lecture de leurs immortelles productions ait remplacé celle des vers de *Rioja*, et de la prose de *Léon*, *Solis* et *Mariana*!

On promet solennellement que les articles espagnols de ce journal seront de l'espagnol : et ils pourront servir de cours de langue aux étrangers qui chercheraient à apprendre le castillan dans les livres modernes, et se trouveraient aussi dupes que feu *Poinsinet*, qui voulant savoir l'allemand avait pris des leçons de bas-breton.

L'abonnement commencera à dater du 1^er^ décembre 1813. Cette Gazette paraîtra trois fois par semaine, dimanche, mardi et jeudi.

Les lettres adessées au rédacteur, qui ne seront pas affranchies, resteront à la poste. Son adresse est à M. le rédacteur de la *Gazette de Géronne*, à l'imprimerie de la Gazette, par Perpignan, à Géronne.

On s'abonne à tous les bureaux de poste. Chez M. *Alzine*, libraire à Perpignan; et à l'imprimerie de la préfecture du *Ter*, à Géronne.

*Gazette du* 28 *octobre* 1813. N° 213. — MÉLANGES.

## SUR UNE ODE LATINE EN L'HONNEUR DE L'ABBÉ DELILLE.

*Don* FRANCISCO DE PORRAS Y MACHUCA, *bachelier en sainte théologie à l'Université de Salamanque, et chanoine de la cathédrale de* Solsona,

*A M.* TEISSEDRE, *professeur de rhétorique au Lycée de Versailles, et docteur de l'Université.*

MONSIEUR LE PROFESSEUR, je n'ai lu de votre ode latine que quatre strophes, celles qui ont paru dans le *Journal de l'Empire* du 10 octobre : hélas! je crois que si, par malheur, j'avais lu l'ode entière, j'aurais été infailliblement atteint de cette éternelle léthargie, *perpetuus sopor*

que vous avez placée pour épigraphe de vos mètres, afin que les lecteurs sachent à quoi s'en tenir. De quoi vous avisez-vous, monsieur le docteur? Si le poëte Delille n'était pas digne d'une couronne de laurier, *il ne méritait pas non plus une de pavots*.

Sans doute, vous avez voulu que l'ombre de votre héros jouît du même bonheur dont vous l'avez gratifié lui-même de n'avoir point d'envieux, et je vous réponds que personne ne sera tenté de lui enlever un tel chantre.

L'abbé *Delille*, Monsieur, eut le malheur de n'avoir guère plus d'idées à lui qu'un docteur sur les bancs ou hors des bancs; mais il rendait assez élégamment les idées des autres, quand il les avait comprises, ce qui ne lui arrivait pas toujours. Il a imité en vers faciles et souvent heureux les Géorgiques de Virgile, et ceux qui ne savent pas le latin trouvent du plaisir dans cette gracieuse et faible copie du plus parfait des *originaux*. Son poëme sur l'imagination en manque totalement; il paraît que l'auteur était de l'avis de *Figaro* écrivant sur les finances, qu'il ne fallait point *tenir* la chose sur laquelle on faisait un livre. J'ai lu sa *Pitié*, et même son Enéide; et comme je sais celle de *Virgile* par cœur ou à peu près, vous pouvez bien penser dans quel tourment je me trouvai pendant cette lecture. Les compositions de *Delille* ont presque toujours les *adjectifs* de trop. On pourrait les en retrancher, et ses *substantifs* y gagneraient d'autant.

Avant d'entrer dans l'examen du fragment de votre ode inséré dans le journal, ne me serait-il pas permis de vous dire que les anciens n'ont jamais fait d'*ode* pour déplorer la mort de qui que ce soit; et que celle d'*Horace* dont vous avez pris l'épigraphe, ainsi qu'une autre du même poëte où il est question de la mort de *Mysté*, sont des consolations adressées à *Virgile* et à *Valgius* qui se désolaient de la perte de *Quintilius* et de *Myslé*, et non pas des hommages rendus aux ombres de ceux-ci : c'est

La plaintive élégie en longs habits de deuil,

qui était consacrée à pleurer les morts. C'est dans une élégie qu'*Ovide* a jeté des fleurs sur la tombe de *Tibulle*, *Catulle* sur celle de son frère, et *Domitius Marsus*, sur celles de *Tibulle* et de *Virgile*. Un bachelier ne doit pas faire la leçon à un docteur. Si cependant j'avais voulu faire une élégie latine sur la mort de *Delille*, j'aurais pu la commencer ainsi :

*Quid tam mœsta Pales, demisso floraque vultu,*
*Liber et ipse pater non temulentus adest?*
*Undè Garumna ciet fluctus, magnusque Sequana,*
*Nec nymphis cura est disposuisse comas?*
*Funere nempè tuo, thyrsi, merentia rura,*
*Et plangunt Nymphæ, plangit et alma Ceres.*
*At tu, quæ irriguos hortos, lymphasque salubres,*
*Diva, colis, Parce, heu! jam lacerare genas.*
*Agricolæ flores tumulo propter date vatis*
*Lylia nec desint purpureæque rosæ.*
*Manibus, ah! frustrà saltem cumulemus honores,*
*Quando est in lucem non remeanda via.*

Peut-être pensez-vous, Monsieur le Professeur, que l'auteur de l'*Homme des Champs* et le traducteur des Géorgiques devait être loué dans des vers tels que ceux où *Daphnis* mort est célébré et pleuré par les bergers de *Virgile*. Je ne serais pas de votre avis. *Delille* me semble plutôt le poëte des *jardins* et des *châteaux* que des villages et des chaumières. Mais, si cela était, comme les bergers des *Bucoliques* sont eux-mêmes des poëtes, j'aurais pu leur faire commencer leur complainte par des vers semblables à ceux-ci :

*Quid pietas, puri mores, aut carmina prosunt,*
*Si nunquam parcœve manus fugisse nefandas,*
*Nec vitasse datum nunquam fallentia tela?*
*Faverat huic Phœbus, doctæ favere sorores;*
*Attamen invisas sedes, umbrasque silentes*
*Haud secius miserandus adit, tetrique tyranni*
*Ingratis paret jussis æterno compede vinctus.*
*I, nunc, pierio totum te prolue fonte;*
*Cocyti nautam horrendi, Eumenidumque phalanges*
*Nec molles cantus, nec dulcia carmina flectunt.*

*Teius hic vates nescit cantare Bathyllum*
*Dedidicitque Maro justo pede dicere bella.*

J'aurais pourtant préféré à tout ce fracas de grand vers le doux et tendre hendecasyllabe, consacré par Catulle à plaindre le joli moineau de *Lesbie*, enlevé à sa maîtresse par l'impitoyable *Atropos*. *Delille* n'avait point la voix d'un cygne; quoi que vous en disiez; ses chants ressemblaient plutôt au ramage d'une allouette ou au doux gazouillement d'un serin. Que n'avez-vous donc pas dit, Monsieur le docteur?

*Silvas carmina si movere nostra,*
*Mulcere et rapidos lupos valerent,*
*Non ditis reserare claustra possint,*
*Nec prædam semel a charonte raptam*
*In auras, iterum diemque ducant,*
*Innandus semel est lacus timendus,*
*Cujus Jupiter ipse nomen horret.*
*Œternum vale, vatis umbra cara;*
*Nam te nunc placidi tenent averni*
*Fontes, atque beata mista vadis*
*Ascræi, atque maronis, et britanni*
*Vatis, tartarea tuba canentis*
*Iras, armaque, numinum que bella,*
*Umbris; colloquiisque gaudes alma.*

Vous me passerez, M. le professeur de Versailles, le *tartarea tuba*, car les vers de l'Homère de la *Tamise* sont parfois aussi rauques que la trompette infernale qui appelle au conseil le diable.

*Chiama gli abitator dell'ombre eterne*
*Il rauco suon della tartarea tromba.*

Que si vous vouliez, Monsieur, à toute force faire une ode, il vous fallait faire l'apothéose de votre héros; *musa vetat mori* eut dû être votre épigraphe; au lieu de cette léthargie de mauvais augure que vous n'avez que trop justifiée, il fallait dire :

*Quid tu poeta triste paras funus?*
*Compesce fletus; aurea sidera,*

*Solisque miratur sororem,*
*Astraque sub pedibus minora.*
*Credisne vates quos Polyhymnia*
*Vulgo profano seposuit, mori?*
*Tolluntur ad cœlum, jovisque*
*Concilio adnumerantur almo.*

Quant à vos vers, Monsieur, ils sont bien mauvais ; j'en suis très-fâché, mais je ne saurais adoucir l'expression. Jamais en latin on n'a dit : *in hoc revivunt multi poeta, atque in altum remeant pindum.* Cela n'est ni latin, ni même d'aucun idiôme. Comment voulez-vous que plusieurs poëtes retournent sur les hauteurs du Pinde *dans* DELILLE? Ah! Monsieur le professeur, votre expression me rappelle l'histoire d'un garçon de mon village qu'on examinait pour lui conférer la prêtrise. L'évêque examinateur lui dit de traduire la prière de Saint-Nicolas qui commence par ces mots : *Deus qui decorasti sanctum Nicolaum innumeris miraculis* ; et le candidat la traduisait ainsi : *Deus*, oh! Dieu, *qui*, toi qui, *decorasti*, avalas, *sanctum Nicolaum*, saint Nicolas, *innumeris*, par les épaules ; l'évêque tout surpris lui dit, *comment voulez-vous que Dieu ait avalé saint Nicolas par les épaules ? miraculis*, répondit mon compatriote, voilà le miracle. C'est sans doute par un miracle semblable que tous ces poëtes revenus à la vie ont remonté le Pinde *dans* le pauvre *Delille*, qui, arrivé au sommet, devait être bien fatigué de la charge qu'il avait portée. *Non debuerat mori* ; ne veut pas dire, il ne devait pas mourir. Dans le sens que vous donnez à cette phrase, il vous fallait dire : *nefas erat mori : debemur morti, nos, nostraque* ; nous nous devons à la mort, nous, et tout ce qui est à nous ; non pas dans le sens que ce soit un devoir de mourir, comme vous paraissez en faire un pour la parque d'épargner *Delille*, mais dans le sens d'un sort auquel on ne saurait se soustraire. *Debere*, en latin, veut dire, *avoir des dettes*, et non pas des devoirs.

*Plausu faventum gaudeat unicè.*

Ne signifie pas non plus, *jouir des* applaudissemens, mais bien, *aimer* les *applaudissemens; unicè gaudere*, est, *y prendre un plaisir exclusif*, qui absorbe tous les autres. Le jeune homme, dit Horace,

*Gaudet equis, canibusque, et aprici gramine campi.*

aime les chevaux, les chiens, et la course dans un champ ouvert.

Il ne veut pas dire qu'il jouisse de tout cela. Votre latin, M. le docteur, ressemble quelquefois au français du professeur du petit comte d'*Escarbagnas*; vous vous êtes souvenu de Lhomond presqu'aussi souvent que d'Horace. Ce Lhomond ne fut-il pas un de vos illustres prédécesseurs dont les beaux ouvrages démentent les diatribes de J.-J. et d'autres novateurs contre l'instruction qu'on recevait dans les colléges? Il est vrai qu'on n'y enseignait que le latin, auquel on ne consacrait guères qu'une dixaine d'années, et qu'on en sortait si savant, que les Français avaient la réputation d'être la nation européenne qui connaissait *moins* la langue latine; et je ne pense pas, entre nous, que vos odes fassent changer d'avis l'Europe savante.

Ignorez-vous, M. le professeur, que ce ne sont pas les Universités qui ont perfectionné la langue française, qui ont fait les découvertes dont s'honorent le dix-septième et le dix-huitième siècle, qu'avant et après Ramus leurs disputes ont toujours été du *cancan*? Est-ce votre *Crévier*, érudit comme un feseur de vaudevilles et léger comme un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, que vous opposerez aux *Fergusson* et aux *Gibbon?* Le système de l'attraction et la chimie pneumatique ont-ils pris naissance dans votre Université? *Pascal* n'était point docteur, et vous chassâtes de vos bancs le grand *Arnauld*, qui, *instruit* par Jésus-Christ même, comme dit Boileau, défendait la morale sociale et religieuse contre les maximes abominables des casuistes relâchés, et ces casuistes, Monsieur, étaient presque tous des docteurs.

Tout cela, M. le professeur, est, je l'avoue, de la vanité. Il n'y a de solide que la charité et les bonnes œuvres. Demain, en offrant le saint-sacrifice de la messe, je prierai Dieu pour l'ame de *Delille*, je l'implorerai pour vous, ainsi que pour moi, misérable pécheur, et lui demanderai pour nous deux, non pas les inspirations d'une muse profane, mais le souffle de la grâce sanctifiante, pour qu'un jour nous soyons rassemblés dans le paradis céleste, où avec le fils et le saint-esprit, il règne pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

BACHELIER FRANCISCO DE PORRAS MACHUCA.

Solsonne, 24 octobre 1813.

*P. S.* Quoique je ne conserve plus dans ma bibliothèque ni *Horace*, ni aucun autre auteur profane, je me rappelle fort bien que le troisième vers de chaque strophe du genre que vous avez choisi pour votre ode, a quatre pieds et une césure à la fin, et que les pieds impairs sont toujours des *spondées*, et les pairs des *iambes*. Je ne crois point qu'on trouve d'autre exception à cette règle, que ce vers de l'*ode* à la Fortune :

*Ad arma, cessantes, ad arma,*

dont le premier est *iambe*, mais je ne pense pas que cette licence autorise suffisamment le vers de votre ode :

*Et voce cycneâ videntur.*

où trois *iambes* se suivent sans interruption : Horace dit de ce genre de vers :

*..... Spondæos in jura paterna recepit.....*
*..... Non ut de sede secundâ*
*Cederet, aut quartâ socialiter.....*

Disons pourtant avec Coheleth, *vanité de vanité, tout est vanité.*

# LANGUE PORTUGAISE.

O Hissope, *poema heroi-comico de* Antonio Diniz da Cruz e Silva. *Em Londres, no anno* 1802. — Le Goupillon, poëme héroï-comique, par Antoine Diniz da Cruz e Silva. Avec cette épigraphe :

*Ridiculum acri.* Horat.

Londres, 1802.

L'auteur de ce poëme mourut, il y a environ douze ans. Il était chancelier de la cour souveraine de la Baie de tous les Saints, l'un des principaux établissemens portugais au Brésil.

Dans l'exposé rapide que nous avons donné, il y a quelques mois, de la littérature portugaise (1), nous avons essayé de caractériser le talent souple et élevé de ce grand poëte. Il doit évidemment à Boileau son cadre, les masses principales de son plan et le type original de plusieurs des fictions qu'il y a très-habilement enchaînées; mais il en est qui lui appartiennent exclusivement. Les unes sont très-belles, et il est facile de reconnaître que ce sont précisément celles où il s'est le plus rapproché du maître; on sent alors que Boileau l'a bien inspiré. Les autres, puisées à des sources moins pures, péchent par la bizarrerie, par un défaut de goût, de convenances et de proportions. Le merveilleux dont Diniz fait usage est bien pauvre, bien froid. Quand Boileau personnifie la discorde, la chicane, la mollesse, la justice et la pitié, il emploie aussi des êtres métaphysiques; mais sans même compter le génie qui

(1) Voir le N° V.

les met en action, ces êtres sont connus et consacrés, ils ont, en quelque sorte, une *existence poétique*, ils sont essentiellement agissans, l'imagination leur suppose sans effort des passions vraies, c'est-à-dire décidées, nécessaires, identiques à leur nature : ce sont, en un mot, des êtres complets et nettement définis. Diniz n'est pas aussi heureux que son illustre modèle : il fallait un talent comme celui du premier des poëtes portugais modernes pour rendre supportables cette *Excellence*, cette *Seigneurie*, figures incertaines et décolorées, sans passions déterminées, sans attributs fixes et nécessaires, sans intérêt et sans grâce. Diniz a encore eu le tort de délayer en huit chants un sujet dont le fonds est aussi simple que celui du Lutrin : aussi peut-on lui reprocher des longueurs, des répétitions, des endroits faibles, une marche lente ; *il ne court pas à l'événement*.

Mais hâtons-nous de l'avouer : sur ces torts, ces imperfections, ces faiblesses, Diniz sème la poésie à pleines mains ; il les couvre de toutes les beautés que lui fournit un idiôme charmant, qu'il manie avec une dextérité merveilleuse. Il séduit, il captive par l'éclat et les heureuses ressources d'un style où le bonheur des expressions, la vérité, la couleur antique des images s'allient toujours à une extrême pureté. On admire cet esprit ductile qui se plie sans contrainte à des genres si divers, et combien cette muse sérieuse, qui planait avec Pindare dans les hautes régions de la poésie lyrique, sait manier habilement l'arme badine de la plaisanterie. Comme Boileau, Diniz conserve, avec une gravité railleuse le ton épique, en peignant des sottises. Il connaît et pratique à merveille cet artifice qui consiste à affecter les grandes images et les grands mots

pour exprimer des choses très-petites ; c'est le véritable accent et le caractère du genre ; c'est aussi sa grâce.

Le poëme du *Goupillon* contient de curieuses peintures de mœurs : il nous montre le clergé portugais au dix-huitième siècle, sa vie indolente et molle, son ignorance et ses travers, les ridicules prédicateurs, casuistes, canonistes et juristes de ce tems là ; mais un poëte exagère toujours, et l'on sait à quoi s'en tenir sur la justice et la conscience des poëtes satyriques : celle des lecteurs suppose et admet toujours de nombreuses et honorables exceptions. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est la singulière liberté, la hardiesse même de ce poëme dans un pays *ultrà-catholique :* il est probable toutefois que cet ouvrage fut long-tems un secret entre Diniz et ses amis, et qu'aucun imprimeur n'aurait osé le publier en Portugal. On n'a point encore songé à le traduire en français : il y perdrait beaucoup par la difficulté de faire passer dans notre langue une foule d'allusions fugitives qui ont trait aux personnes et aux choses, et dont l'éclaircissement exigerait un commentaire sans proportion avec le texte. Nous nous bornerons à faire connaître cette production par une exacte et rapide analyse et par des citations choisies. Voici le sujet du poëme.

Joseph Charles de Lara, doyen de l'église d'Elvas, voulant faire sa cour à son évêque D. Lourenço de Lancastre, très-fier de sa haute naissance (2), s'était assujéti à lui présenter le goupillon à la porte du chapitre, toutes les fois que ce prélat irait officier à la

---

(2) Ce prélat descendait, mais du côté gauche, d'une branche de la maison royale de Lancastre, qui d'Angleterre vint s'établir en Portugal, à l'occasion du mariage d'une fille du duc de Lancastre avec le roi Jean I.

cathédrale. Cet excès de zèle ne dura pas long-tems. Mu par des motifs qui nous sont inconnus, le doyen changea brusquement de résolution et s'interdit toute espèce d'hommage. Cette versatilité de conduite fut, aux yeux du prélat, le plus grand affront fait à sa personne : pour empêcher le doyen de renoncer à son officieuse déférence, il alla solliciter auprès de quelques membres du chapitre, et obtint d'eux une sentence qui enjoignit au doyen, sous peine d'une forte amende, de ne point déroger à un usage consacré par une possession acquise. Le doyen interjéta appel de cette sentence injuste qui fut infirmée. Tel est le sujet du poëme.

Peu de tems après cette sentence rendue, survint la mort du doyen. Il eut pour successeur son neveu Ignace Joachim Alberto de Matos qui, refusant de s'assujétir, comme son oncle, à cet acte humiliant, fut vivement réprimandé et même menacé par l'évêque son supérieur. Alors le conseil du roi fut saisi de l'affaire. Ce tribunal suprême fit demander au prélat les motifs de sa prétention. Celui-ci, saisi de frayeur, s'empressa de se désister de ses prétentions imaginaires, et nia d'avoir jamais provoqué une pareille sentence sur un sujet aussi peu grave.

Ces derniers incidens amènent ce que les rhéteurs appellent la *vision épique;* c'est la prophétie du magicien *Abracadabra :* elle termine le poëme.

## Chant Ier.

« Je chante cet évêque et cette guerre terrible qui,
» pour un goupillon, mit en feu l'église d'Elvas. Muse
» favorable! toi qui, sur les rives aimables de la Seine,
» et sous de frais ombrages, inspiras le fécond génie du
» grand Boileau, enflamme mon imagination; dis-moi

» les causes de cette étrange fureur dont furent trans-
» portés le prélat et son chapitre. »

Description de l'Empire de la *Mode* que le poëte place dans le pays des *Chimères* (3).

« Au centre de ce vide immense que rêvait Epicure, s'étend le grand pays des *Chimères*, qu'habite un peuple sans nombre, différent de figures, de mœurs et de langage : la mode y naquit. C'est de-là qu'elle envoie aux futiles mortels toutes ces formes si variées d'équipages, d'habillemens et de coiffures, de jeux, de festins et de vaines paroles, unique aliment des têtes écervelées. Trois cents belles, superbes filles du caprice, composent sa cour ; elles n'ont d'autre occupation que d'enchérir de jour en jour sur l'art frivole de la toilette. C'est là que prit naissance cette vaine et épineuse philosophie scholastique qui se répandit, comme un torrent, dans les cloîtres, et que les perfides Jésuites (4) embrassèrent jusqu'à la mort. De-là s'échappèrent,

---

(3) « Nos vastos intermundios de Epicuro
O graô payz se estende das Chymeras,
Que habita immenso povo, differente
Nos costumes, no gésto, e na linguagem.
Aquî nasceu a Móda, e d'aquî manda
Aos vaidosos mortàes as vàrias formas
De sèges, de vestidos, de toucados
De jògos, de banquêtes, de palavras,
Unico imprêgo de cabeças occas.
Trezentas bellas, caprichosas filhas,
Presumidas a cèrcaô ; e se occupaô
Em buscar novas artes de adornar-se. »
.....
.....

(4) En portugais, *Solipsos*. Voyez le livre fameux autrefois, intitulé : *Monarchie des Solipses ;* expression qui équivaut à celles-ci : *Se ipse solus*, et qui peint l'égoïsme des Jésuites.

pour infester les champs de la noble poésie, les anagrammes, les acrostiches, les *labyrinthes*, les *haches* (5), les charades, et mille autres monstres à la vue desquels les muses épouvantées se tinrent long-tems cachées dans les grottes du Parnasse, laissant tomber leurs lyres. C'est là (ô honte pour ma patrie!) que l'insipide *opéra bouffon* leva pour la première fois sa tête insolente; tyran du théâtre, il en bannit indignement Melpomène, Thalie, et reçoit les sots applaudissemens d'une nation efféminée (6). »

Dans cette foule immense et bizarre (7), les uns follement prodigues, échangent avec transport leurs richesses réelles contre un coquillage maritime, un papillon ou même une fleur rare qui étale les vives couleurs de l'arc-en-ciel; les autres, écrivains infatigables,

---

(5) Le poëte veut parler de ces misérables jeux d'esprit qui consistaient à disposer des vers de différens mètres, de manière à figurer des labyrinthes, des haches, des roues, des urnes, des vases, des tours, etc.

(6) Nous doutons que cette boutade obtienne le suffrage des *Dilettanti* de l'Odéon; mais il faut remarquer qu'elle s'adressait à une mauvaise troupe italienne établie à Lisbonne.

(7) Do denso pôvo que o payz povôa,
Um com pròdiga maô riccos thezouros,
A trôco d'uma concha, ou borboleta,
Ou d'uma estranha flor, que represente
As vivas côres do listrado Iris;
Dispendem satisfeitos: outros passaô,
Sem cessar, revolvendo noite e dia,
Do antigo Lacio antigos manuscriptos,
Do roaz tempo meio-consumidos
Para depois tecer grossos volumes
Do H sobre a pronuncia; on se se dève
A conjunçaô unir ao verbo, ou nome,
Que marchaô antes della no discurso.
. . . . . .

passent les nuits et les jours à feuilleter de vieux manuscrits de l'antique *Latium* à demi rongés par le tems, pour en fabriquer de gros in-folios sur la prononciation de l'H, ou pour résoudre la question de savoir si la conjonction doit s'unir au verbe ou au nom qui le précèdent dans le discours (8); quelques-uns (espèce misérable!) forgent vainement de longues Iliades, et dédient à des grands qui suffoquent d'orgueil, mille sonnets, mille odes pindariques, mille épigrammes qu'à peine ils daignent lire. Ces foux singuliers dont trois Anticyres (9) pourraient à peine guérir les cerveaux malades, se croient embrâsés du *feu sacré*, et s'imaginent entretenir un commerce amical avec les Dieux. Maîtres de la renommée aux ailes d'or, et dispensateurs de ses largesses, ils s'identifient naïvement avec leurs héros, et dans leur délire, ils s'estiment plus heureux, plus opulens que le grand empereur de Trébizonde; et cependant, couverts de haillons et de risées, ils deviennent aux yeux de la richesse ignorante et de la cour dédaigneuse, un objet de mépris et de pitié.

Le Génie tutélaire des Bagatelles tient en paix le sceptre de ce vaste et populeux empire. Dans un palais majestueux (10) dont le faîte touche aux nues, réside

---

(8) Allusion à des grammairiens ridicules de ce tems.

(9) « Naviget anticyras ! » Horat.

(10) N'um magestoso alcàçar, que se elèva,
Com estranha structura, até as nuvens
Assiste o grande Nume; e d'alli rège
A lunatica gente a seu arbitrio.
De transparente talco fabricado
E o largo edificio, que sustentaô
Cem delgadas columnas de missanga.
Nos quatro lados, em igual distancia,

cette grande divinité, c'est delà qu'elle gouverne à son gré son peuple lunatique. Un talc transparent compose toute la structure de ce vaste édifice, que soutiennent cent légères colonnes de cristal. Aux quatre côtés, et à une égale distance, s'élèvent dans les airs quatre tours de fer-blanc, œuvre du caprice, où l'art surpasse de beaucoup la matière.

C'est là que le Génie convoque les principaux magnats de sa cour. L'assemblée se réunit dans un pompeux salon, décoré d'une tenture d'oripeau, et chacun se place selon son rang. Aux pieds du trône, incrusté d'ambre et de verroteries, on voyait la *flatterie*, l'*excellence* (11) et la *seigneurie*; plus bas les révérences affectées, les complimens, le vampirisme, les sortilèges, les sylphes, les salamandres, les gnômes, et tous les génies de la subtile cabale. L'*Etiquette*, entourée des vaines cérémonies (12), distribue à chacun les places et les siéges.

Il se fait un grand silence, et le Génie, du haut de son trône, prononce un discours où il fait le plus magnifique éloge du grand prélat à qui sont confiées les ouailles du bercail d'Elvas. « Il est notoire à tous que » cet évêque est le sujet le plus dévoué au culte des ba-

---

Quatro torres de lata se levantaô,
De Capricho ôbra, em tudo muito prima,
Onde a materia cède muito à arte, etc.
. . . . . .

(11) *Excellence* est, en Portugal, le titre des évêques, au lieu de *Grandeur*; *Seigneurie* (senhoria) est le titre du doyen. Diniz personnifie ces formules honorifiques. L'*Excellence* protège les destins du prélat; la *seigneurie* défend les droits du doyen. Tout le poëme est établi sur ce froid merveilleux que font excuser des détails charmans, et souvent des beautés du premier ordre.

(12) « De mil vaâs ceremonias rodeada,
Os assentos reparte a *Predecencia*. »

» gatelles. Négligeant ses pieuses et monotones fonc-
» tions, il ne s'occupe que de sa généalogie tant soit
» peu corrompue, bien que toute royale (13), de ses
» belles pantouffles brodées, de ses parures pontificales;
» sans cesse il se mire dans le saphir qui étincelle à son
» doigt, tournant et retournant toujours dans sa main
» sa superbe tabatière, où, sous le vernis de Martin,
» on voit briller la divine Amphitrite traînée par des
» dauphins sur une conque d'or. » Le Génie ajoute que pour récompenser ce zèle magnanime et donner une nouvelle pâture à la vanité du prélat, il a résolu que le doyen l'attendrait habituellement à la porte du chapitre pour lui présenter le goupillon.

Il s'élève dans le conclave (14) un doux murmure, semblable à celui de Zéphire, quand, dans les fraîches soirées d'été, il poursuit en soupirant la déesse des fleurs qui, volage et capricieuse, se dérobe en riant à ses ardentes caresses : mais la vaine *Seigneurie*, qui se souvient de l'accueil empressé qu'elle reçut toujours dans la maison du doyen; qui sent encore son oreille chatouillée du bruit de son nom pompeusement répété par les laquais, secoue dédaigneusement sa tête superbe, trois fois tousse, et d'une voix hautaine : « Quoi! dit-
» elle, ravaler à ce point la dignité d'un doyen à la fri-
» sure poupine et à courte vue (15), cela est-il juste?

---

(13) A corrupta, mas real genealogia.

(14) Um susurro no conclâve se espalha,
Ao zèphiro em tudo similhante,
Quando nas frescas tardes suspirando,
A bella Flora segue, que travêssa
Cà e là, entre as flores, se lhe furta.

(15) Il était du bon ton d'affecter les clignottemens, la myopie, tous les symptômes d'yeux fatigués par l'étude.

» Cela est-il généreux? Manque-t-il donc des moyens » d'honorer son *Excellence?* N'y a-t-il pas dans l'église » d'Elvas, et même dans le chapitre, un *Bastos*, un » *Souza*, deux *Aporros*, des *Pirras* et d'autres gens de » cette étoffe, (tout l'évêché en fourmille!) dont on » peut impunément exiger toutes sortes de déférences » et de services (16)? »

Transportée de courroux, l'*Excellence* se lève impétueusement de son siége. Cette extrême fureur dérange la gravité de son noble visage; elle suffoque, ses paroles entrecoupées se font jour avec effort...., elles s'échappent enfin, et sa tonnante voix fait trembler la salle (17). « — On ose comparer à son évêque un petit doyen!... » On s'oppose aux honneurs que tu veux rendre à un » prélat révérendissime!.... Un doyen comparé à son » évêque! Qu'est-ce, grands dieux! l'hissope auprès » du cèdre? Puissante divinité! Si tu ne soutiens pas tes » augustes arrêts, je..... » Elle dit et frappe du pied la terre; le trône est ébranlé, le parvis tremble, les siéges renversés tombent et les assistans étourdis vont mesurer la terre (18). « C'en est assez, s'écrie le dieu! » Je n'aime pas le bruit; mon arrêt est écrit sur mon » *memorandum, et quod scripsi, scripsi.* » Il lève la séance.

Le Génie appelle la *Flatterie*, son principal ministre,

---

(16) Traits malins contre certains membres du chapitre d'Elvas. Ici l'original porte l'imitation de la vérité jusqu'au cynisme.

(17) « Atè que nèstas descompostas vozes
Finalmente atroou a grande sàlla. »

(18) « Tremeu o règio sòlio, e o pavimento. »
Assentos, e assistentes assustados
Cahiraô pela terra.... »

ce monstre souple et cauteleux qui sait changer cent fois de figure, d'habit, de langage, et n'aborde les grands qu'avec des paroles emmiellées. Le Génie la charge de cette grande entreprise. Plus rapide (19) que le trait lancé par un arc Ituréen, ou que ces astres mensongers que l'on voit dans la sombre nuit tomber du ciel, le perfide messager part, fend les airs et s'abat près du lac d'Averne. Un petit ruisseau (20) d'une onde trouble et sale arrose en murmurant ces tristes bords. On n'y voit point grandir les arbres majestueux; des herbes rampantes croissent sur ce sol ingrat; et si quelqu'arbuste plus vigoureux s'élève, ses feuilles tombent languissamment vers la terre; funeste influence de l'onde impure qui corrompt et appauvrit sa sève! La Flatterie remplit une petite fiole de cette eau malfaisante, déploie de nouveau ses ailes, et s'abat sur les murs d'Elvas. Elle prend la figure d'un laquais du pim-

---

(19) « Mais veloz que a lève sètta
Parte do Itureo arco, ou n'alta noite
Cahir se vê do ceò brilhante estrella,
Vôa o falso ministro, abrindo os ares. »

(20) « Cujos campos retalha, murmurando,
Um pequeno ribeiro de àgua turva.
Naô cria em suas margens tronco altivo;
Mas sò hervas humildes, e rasteiras
Produz o seu humor; se algum arbusto
Màis viçoso rebenta, as seus fôlhas
Tem para à tèrra todas inclinadas.
Funesto influxo do liquor maligno,
Que o succo lhe ministra! »

Il nous semble que, même sans entendre parfaitement la langue, il suffit d'avoir le sentiment de la poésie pour apercevoir la belle harmonie imitative que produisent la molle langueur de ces vers, leur coupe, et leurs cadences si habilement combinées.

pant doyen. Celui-ci se promenait en robe-de-chambre et en pantouffles. Cependant le soleil en feu dévorait la terre; la chaleur était accablante (21), et le doyen altéré demandait à grands cris de l'eau et des sorbets au caramel.

La *Flatterie* verse la liqueur fatale dans quatre sorbets. Le doyen hume avec de gracieuses minauderies le nectar rafraîchissant, vide les coupes..... Soudain il se sent embrâsé du plus violent désir de présenter à son évêque un copieux encens; il ne sait comment s'y prendre pour lui faire sa cour, pour l'accabler de ses hommages; il roule dans sa tête creuse mille plans de galanteries recherchées, de basses déférences, de politesses serviles et de rampantes adulations. La nuit vient, et ces grandes pensées ne lui laissent pas un instant de sommeil. Il s'agite, il se retourne en tous sens sur l'élastique et bouffant édredon où repose mollement son corps rebondi (22). Tantôt il lui vient à l'esprit de présenter au prélat son arbre généalogique tracé sur du papier doré; mais, hélas! le pauvre doyen n'est pas fort sur l'art héraldique; tantôt il lui prend fantaisie de chausser humblement les pieds de *Monseigneur*. Toute la nuit se passe en vains projets, il ne s'arrête à aucun.

Il s'endort enfin, quand l'aube commence à poindre; et la *Flatterie*, prenant la forme d'un doux songe (23), lui apparaît au milieu de mille fantômes, vains enfans du sommeil; elle lui inspire l'idée lumineuse d'aller attendre l'évêque à la porte du chapitre, le goupillon à la main. « Honorer nos supérieurs est chose sainte, lui

---

(21) « Ardia entam em calma toda a tèrra. »

(22) « Sobre os fôfos colchoês revolve o Corpo. »

(23) « ..... Tomando a lève forma
D'um doce souho. »

» dit-elle, et plus nous serons humbles, plus nous se-
» rons illustres. »

Notre prébendier s'éveille, s'habille à la hâte, court à l'église, où il oublie de faire sa prière, saisit le goupillon, et, muni de cet instrument sacré, il se rend à la porte du chapitre pour y attendre *Son Excellence*. A peine a-t-il aperçu de loin le panache du premier mulet de sa litière (24), qu'il se prosterne (25), et dans cette humble posture, présente le goupillon au prélat au moment où celui-ci met pied à terre. Respirant avec délices la vapeur enivrante d'une sainte vanité, *Monseigneur* le saisit avec transport, et d'un geste discret et benin lance sur l'heureux doyen un gracieux *aspergès*. *Monseigneur* pense en lui-même que toutes ces profondes déférences sont bien dues à sa naissance illustre; et gonflé de ces vaines idées, il va chanter dévotement sa messe pontificale.

S...É.

---

(24) En Portugal les évêques ont le privilége de se faire porter en litière par deux superbes mulets ornés de panaches, et que mènent deux laquais à pied.

(25) « Por tèrra se prostrou, e desta sorte
Ao pastor, que se apeia, o hyssope off' rece,
Que uma sancta vaidade respirando,
Nelle alegre pegou, e o sacro aspèrges
Circumspecto lhe lança; em si cuidando
Que todo este profundo acatamento
A sen illustre berço era devido;
E, nèstas vans idèias engolfado,
Foi devoto cantar a grande missa. »

# LANGUE ITALIENNE.

*Revue de quelques ouvrages italiens, nouveaux ou nouvellement réimprimés.*

JAMAIS l'étude de cette belle langue ne fut plus répandue en France qu'aujourd'hui, et jamais la littérature de chacune des deux nations n'eut de plus grands rapports avec celle de la nation voisine. Sans parler des traductions ou des ouvrages de critique sur les auteurs italiens dont nous n'avons point à nous occuper, nous remarquerons que les réimpressions d'anciens écrivains qui ont acquis tant de gloire à l'Italie, et les éditions d'ouvrages italiens nouveaux se multiplient en France depuis quelque tems. Nous avons aujourd'hui sous les yeux quatre de ces ouvrages dont nous allons dire quelques mots.

L'un est une édition nouvelle, faite à Avignon, chez Seguin, de la *Secchia rapita* du Tassoni. Ce poëme héroï-comique, et sur-tout très-satyrique, est connu depuis plus de deux cents ans, et ses défauts comme ses beautés ont été appréciés. Nous nous bornerons donc à dire que l'édition nouvelle renferme quelques notes indispensables pour l'intelligence d'un grand nombre de stances où le poëte fait allusion à des usages locaux et à des personnages de son tems. L'éditeur a cru de plus devoir *accentuer* les mots pour en faciliter aux Français la prononciation, précaution assez utile sans doute, mais qui ne pourra jamais atteindre qu'en partie le but proposé.

Un ouvrage italien en deux forts volumes in-12 vient de sortir des presses de M. Didot aîné. Il a pour titre :

*Opere d'Isocrate*, etc. *OEuvres d'Isocrate*, traduites du grec en italien, accompagnées de notes, et dédiées à S. M. Napoléon-le-Grand, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, etc.; par G. M. Labanti, professeur de langue italienne à Paris, approuvé de l'Université impériale. Cet écrivain a placé au-devant de sa traduction une épître dédicatoire et une préface, dans laquelle il exalte Isocrate, et se félicite d'avoir publié ses discours en italien. Il y a joint la vie d'Isocrate, telle qu'on la trouve dans les Œuvres de Plutarque; mais en observant que plusieurs doutent qu'elle soit de ce biographe. Il ajoute qu'elle contient quelques contradictions et des faits qui ne méritent pas de croyance. Ce qui, sans vouloir rejeter l'opinion des critiques cités, ne prouverait pas absolument que Plutarque n'en fût pas l'auteur; puisque cet écrivain, d'ailleurs si recommandable, n'est pas toujours, dans ses autres productions, d'accord avec lui-même, et que l'on peut trop souvent l'accuser d'une extrême crédulité. Au reste, l'étendue du travail de M. Labanti, et les soins qu'il a pris pour donner, par des notes, des argumens, etc., une connaissance complète des discours d'Isocrate et des circonstances dans lesquelles il les composa, ne peuvent que mériter l'attention de tout ami de la littérature et de l'éloquence anciennes.

Ce ne sont pas seulement les écrivains illustres de l'antiquité que plusieurs littérateurs italiens s'occupent aujourd'hui de traduire. M. Stefano Egidio Pétronj, déjà connu en France par plusieurs ouvrages, et spécialement par une *Traduction des fables de La Fontaine*, vient de commencer un nouveau travail, non moins difficile. Employant, comme le célèbre Alfieri, les vers endecasyllabiques, non rimés, il a commencé une

traduction des tragédies de Racine. *Phèdre* et *Andromaque* ont déjà paru. L'attention scrupuleuse qu'a eu le traducteur de marcher le plus près possible sur les traces de son immortel modèle, dont il paraît sentir parfaitement les beautés, doit faire désirer qu'il achève son honorable entreprise.

Nous avons déjà fait connaitre aux lecteurs du *Mercure Étranger* le quatrième ouvrage italien dont il nous reste à parler. Dans notre N° I^er^, nous avons inséré, et traduit (pag. 21 et suiv.) deux pièces de M. Francesco Gianni, poëte et improvisateur italien. Elles faisaient partie d'un recueil intitulé : *Saluti del mattino e della sera.* (*Saluts du matin et du soir.*) Ce recueil vient d'être imprimé à Paris, avec une dédicace à M. Ennius Visconti, membre de l'Institut, et une traduction française, par M. H. Domenjoud. La préface contient, sur les poëtes improvisateurs, des détails curieux. On y verra sans étonnement qu'ils furent tous italiens, à moins que l'on ne veuille penser, avec l'auteur de cette Dissertation, que nos *trouvères* ou *troubadours* avaient aussi le talent d'improviser, opinion qu'il ne paraît nullement difficile d'admettre.

Au reste, il faut l'avouer : la liste des poëtes de ce genre a offert jusqu'ici peu d'écrivains véritablement dignes de vivre dans la mémoire des hommes. Nous dirions même que, jusqu'à M. Gianni exclusivement, elle n'en présente pas un seul, si parmi un assez grand nombre de noms plus ou moins obscurs, nous ne rencontrions celui de Métastase.

« Dès sa première jeunesse, nous dit-on, il montra » un talent rare pour improviser ; mais l'exercice de ce » talent était en lui un effort violent de la nature. » Lorsqu'il avait improvisé pendant quelque tems, il

» tombait dans un affaiblissement, un épuisement de » force extraordinaire; on était obligé de le mettre » au lit, de le ranimer par des cordiaux, et il ne » recouvrait ses forces qu'après au moins vingt-quatre » heures. Les médecins lui dirent que, s'il voulait con- » server sa vie, il fallait renoncer à ce talent si dan- » gereux; et ce n'est qu'avec peine qu'il y renonça. »

Métastase eut raison sans doute de prendre ce parti, et ses plus illustres devanciers firent encore mieux de ne pas courir une carrière qui peut-être eut privé l'Italie et l'Europe savante de productions durables; telles que la *Divina Commedia*, l'*Orlando furioso* ou la *Gerusalemme Liberata*. Quant à M. Gianni, ses chants anacréontiques n'ont point mis sa vie en danger. Ils ont été inspirés par un beau ciel, une situation pittoresque, et sur-tout par la présence d'une dame très-aimable qui voulait vainement se dérober à ses poétiques hommages. Aux deux *Saluts* que nous avons déjà cités, nous allons en joindre un troisième, persuadés qu'ils ne pourront qu'inspirer le désir de les connaître tous.

Voi, notturni zeffiretti,
Che, le penne ventilando,
Ite il sonno lusingando
De' ruscelli e de' fioretti.

A l'orecchio vi appressate
De l'Amica mia, pian piano,
E i sospir ch'io spargo invano,
Zeffiretti, sospirate;

Ch'or, sopita in dolce calma,
Sua ragione non potrebbe
Impedir, come vorrebbe,
Che le passino ne l'alma:

Se l'amica alfin con noi,
Ridestandosi sospira,
Zeffiretti, su la lira
Io non vùo cantar che voi.

Voici la traduction de cette pièce par M. Domenjoud. Nous l'avons dit : les traducteurs ne doivent point nous occuper ; mais il nous paraît convenable de ne pas placer ici une version autre que celle qui accompagne le texte de M. Gianni.

« Doux zéphirs de la nuit, vous qui, en agitant mollement vos ailes, provoquez le sommeil des ruisseaux et des fleurs, zéphirs, volez auprès de mon amie, et répétez à son oreille mes inutiles soupirs. Envain elle voudrait opposer de la résistance ; sa raison, assoupie en ce moment et comme ensevelie dans un calme voluptueux, ne saurait empêcher qu'ils pénètrent dans son ame, et si, à son réveil, elle partage enfin nos soupirs, je ne veux plus chanter que vous sur ma lyre, heureux zéphirs. »

# LANGUE ANGLAISE.

LITTLE THINGS ARE BEST. — *A jeu-d'esprit adressed to miss* C***, *a little, short lady.*

When any thing abounds, we find
That nobody will have it,
But when there's *little* of the kind,
Don't all the people crave it?

If wiwes are evils, as 'tis known
And woeffully oonfess'd,
The man who's wise will surely own
A *little* one is best.

The god of love's a *little* wight,
But beautiful as thought;
Thou too art *little*, fair as light,
And ev'ry thing—in *short!*

O happy girl! J think thee so,
For mark the poets' song:
« Man wants but *little* here below,
Nor wants that little *long!* »

*Traduction.*

LES PETITES CHOSES SONT LES MEILLEURES. — *Jeu d'esprit adressé à miss* C***, *femme petite et mignonne.*

Ce qui abonde n'est l'objet des vœux de personne; mais au contraire ce qui est en petite quantité chacun désire l'avoir.

Si les femmes sont des fléaux, comme on est malheureusement forcé d'en convenir, le sage avouera assurément que la plus *petite* doit être la meilleure.

L'amour est un *petit* dieu, mais aussi beau qu'on saurait se l'imaginer. Vous aussi, vous êtes *petite*, mais vous êtes belle comme le jour, et vous offrez un abrégé des merveilles de la nature.

O fille charmante, félicitez-vous d'être ainsi, car, comme le dit un poëte : « L'homme n'a besoin ici bas pour son bonheur que de *petites* choses, encore ne lui est-il pas donné d'en jouir long-tems. »

L. F.

*Sur les traits distinctifs et les beautés pittoresques des paysages anglais* (1).

Un des traits particuliers aux paysages anglais vient du mélange de bois et de cultures existant plus souvent dans ces pays que dans ceux des autres nations. En France, en Italie, en Espagne, et dans beaucoup d'autres pays la culture et les bois ont leurs limites séparées. Les arbres s'élèvent en grouppes détachés; la culture occupe des champs vastes et sans bornes. Mais en Angleterre, l'usage de diviser les propriétés par des haies et d'en planter des rangées prévaut si universellement que presque partout où il y a de la culture, on trouve aussi des bois.

Quoique ce mélange régulier produise souvent un mauvais effet dans les champs voisins; à une certaine distance c'est la source d'une grande beauté. Sur le sol, sans nul doute, et même aus distances les plus voisines, les traces de la bêche et de la charrue, les haies et les fossés ainsi que l'alignement des arbres de clôture et les divisions en caré des propriétés sont fort désagréables; mais quand toutes ces formes régulières sont adoucies par la distance; quand les arbres de clôtures commencent à s'unir et s'étendent presqu'à l'horison; quand les fermes et les bâtimens perdent ce que leur aspect à de trop vulgaire, quand ils composent des masses d'une forme indécise, il est inconcevable quelle richesse, quelle beauté ces masses difformes, lorsqu'elles sont réunies, ajoutent au paysage. Une vaste portion de pays sauvage et inculte ne peut produire le même effet, à moins qu'elle ne soit

---

(1) Ce morceau intéressant pour les amis de la campagne et pour les artistes vient de paraitre en anglais, sans nom d'auteur, dans le 76e N° du *Monthly repertory*. Nous avons cru devoir le traduire; mais en l'abrégeant, et en supprimant principalement de longs détails sur les diverses époques de l'architecture appelée gothique; détails qui nous ont paru assez étrangers au sujet.

variée par de grandes parties ou par quelques accidens de lumière. On n'obtient pas non plus cet effet par d'immenses étendues de pays cultivées qui, si elles ne sont entremêlées de bois, n'offriront point un riche aspect à certaine distance.

Un autre trait caractéristique du paysage de l'Angleterre provient de la grande quantité de chênes. Ceux d'aucun pays n'ont autant de beauté, et il n'est point d'arbres qui produise un aussi bel effet. Le chêne est le plus riche ornement du devant d'un paysage, lorsqu'il étend de côté et d'autre ses branches tortueuses et son feuillage riche des teintes de l'automne. Il paraît avec un égal avantage dans l'éloignement quand il déploie ses belles masses plus variées peut-être dans leur couleur que celles de tout autre arbre. Le pin d'Italie a sa beauté lorsqu'il s'étend sur le fronton brisé de quelque temple ruiné. Le châtaignier de Calabre est fameux par l'ornement qu'il donne aux premiers plans de Salvator Rosa. L'orme, le frêne et le hêtre ont aussi chacun leurs beautés; mais aucun arbre dans les forêts n'est aussi propre que le chêne d'Angleterre à tout ce que l'on cherche dans un paysage.

Aux traits caractéristiques des paysages Anglais, il faut ajouter les jardins ornés et les parcs. Dans les autres pays, les environs des grandes maisons sont encore soumis à des règles : la main de l'art qui cherche sans cesse à étonner par ses cascades régulières, ses fontaines jaillisantes, ses longues terrasses, et d'autres travaux, est encore en possession des jardins des rois et des princes. En Angleterre seulement on prend la nature pour modèle.

De même que nous recherchons dans les sauvages productions de la nature le sublime, ici nous recherchons le beau. Partout où il y a une réunion de plaines, de bois et d'eaux naturellement combinés ensemble, et que des bâtimens n'ornent pas trop, nous trouvons une sorte de paysage qu'aucune contrée ne peut offrir avec la même perfection que l'Angleterre, non-seulement parce que le

goût dans ces sortes d'objets ne se montre pas autant ailleurs, mais parce que l'on ne trouve pas également ailleurs les matières essentielles.

Notre atmosphère humide et vaporeuse qui donne à nos plaines leur riche verdure, produit encore un caractère particulier de nos paysages; cette obscurité qui se fait souvent sentir à un certain éloignement. Dans les pays plus chauds l'air est plus pur : ces vapeurs et ces rosées qui couvrent la terre pendant la nuit se dissipent au soleil du matin. Sous le ciel de l'Italie, des objets très-éloignés s'aperçoivent distinctement : cet aspect a sans doute sa beauté, comme l'ont toutes les opérations de la nature; mais enfin il n'y a là nulle variété. Notre atmosphère plus grossière ( mais qui a toutefois ses tems de pureté ) présente différens aspects, dont plusieurs sont en eux-mêmes plus beaux que le point de vue le plus distinct.

Les brouillards ont leurs beautés. Quand quelque grand promontoire, sortant d'un nuage de vapeurs confondues avec son sommet, s'avance dans un lac; l'imagination ne peut découvrir d'où il vient, ni à quelle hauteur il tend à s'élever. L'effet s'augmente avec l'obscurité, et la vue est quelquefois on ne peut plus imposante.

A ces traits naturels, qui pour la plupart sont particuliers aux paysages anglais, nous en ajouterons un autre : les ruines des abbayes, qui naturalisées avec le sol, peuvent sans beaucoup d'impropriété être classées parmi nos beautés naturelles.

Les ruines sont communément de deux espèces : les châteaux et les abbayes. Pour les premiers, d'autres pays peuvent rivaliser le nôtre; mais pour les ruines des abbayes, certainement aucun ne le peut.

Plusieurs de nos édifices ruinés ont été bâtis dans ce qu'on appelle le style saxon. C'est un genre d'architecture très-lourd, et qui rarement offre de belles ruines; mais les architectes anglais en employèrent un nouveau, dont le continent ne leur fournit point les modèles. On l'appelle gothique, et il serait difficile d'en donner la raison : car les

Goths, qui jamais ne vinrent en Angleterre, étaient oubliés, lorsqu'il fut inventé, vers le règne de Henri II. On ne le trouve, je pense, qu'en Angleterre, et dans les provinces de France que les Anglais ont possédées. Les antiquaires lui donnent trois époques.

Les abbayes furent autrefois si nombreuses en Angleterre qu'à peine trouvait-on quelqu'agréable vallée où il n'y en eût quelques-unes L'emplacement même de plusieurs de ces anciens édifices est maintenant sillonné par la charrue; cependant il reste encore tant de ruines de cette espèce qu'on peut non-seulement les considérer comme un des traits caractéristiques des paysages anglais, mais encore les mettre au nombre de ses beautés les plus pittoresques.

# LANGUES DU NORD.

*Précis historique sur les Académies de Stockholm.*

(SUITE.)

LE roi Adolphe Frédéric, que nous avons fait connaître dans notre article précédent comme le premier protecteur de l'Académie des Sciences de Stockholm, avait épousé une princesse qui se distinguait par ses talens et ses connaissances autant que par sa beauté et ses grâces, c'était Louise Ulrique, sœur du Grand-Frédéric. Douée par la nature d'une imagination active, d'une mémoire heureuse et d'une raison mâle et forte, Louise Ulrique s'appliqua dès sa première jeunesse à l'étude avec autant d'ardeur que de succès. Peu encouragée par son père, l'austère Frédéric-Guillaume, pour qui les muses n'avaient aucun charme, elle profita d'autant plus des lumières et des conseils de tous ces hommes pleins de mérite que la révocation de l'édit de Nantes avait conduit à Berlin, et parmi lesquels se distinguaient Beausobre, Lenfant, Desvignolles. Le savant La Croze, qui s'était retiré dans le même tems à Berlin, s'occupa plus particulièrement de son éducation littéraire, et lui donna le goût des connaissances historiques. Lorsque Frédéric II fut monté sur le trône, elle eut de nouvelles occasions de cultiver ses talens; elle s'entretint souvent avec Maupertuis, Algarotti, et Voltaire, qui fit des vers en son honneur. Le roi lui-même, qui lui était très-attaché, se plaisait à orner son esprit et à lui procurer tous les moyens de développer ses dispositions naturelles.

Arrivée en Suède, Louise Ulrique donna bientôt les

preuves de son zèle pour le progrès des sciences, des lettres et des arts, et sa cour retraça le souvenir de celle de Christine. Elle forma une bibliothèque nombreuse et choisie, et un musée qu'elle enrichit des productions les plus intéressantes des trois règnes; elle rassembla des tableaux précieux, et un grand nombre de médailles. Les savans et les hommes de lettres étaient admis dans sa société, et recevaient d'elle des encouragemens flatteurs.

Ce fut en 1753 que Louise Ulrique fonda, à Stokholm, une Académie des belles-lettres, dont elle se déclara la protectrice, et que le roi son époux, confirma la même année, par des lettres-patentes. Elle en confia principalement l'organisation à Dalin, qui était déjà connu par ses poésies et par son histoire de Suède, et qui paraissait souvent à la cour en sa qualité de précepteur du prince royal, depuis Gustave III. Dalin fut aussi le premier secrétaire de l'Académie, et composa, pour diriger ses travaux, une Histoire de l'origine et des progrès de la Littérature en Suède, où l'on trouve des recherches et des observations intéressantes. Le nombre des Académiciens ne fut d'abord que de cinq à six, parmi lesquels étaient les sénateurs comtes André de Hoepken et Charles-Frédéric Scheffer (1), qui l'un et l'autre cultivaient les lettres avec beaucoup de zèle et qui ont fait plusieurs ouvrages. La reine nomma quelques associés étrangers dont Voltaire et d'Alembert furent les premiers. Le passage des Belts, par Charles

---

(1) Il descendait de Jean Scheffer de Strasbourg, qui fut appelé en Suède, sous le règne de Christine, pour occuper une chaire d'éloquence et de politique à Upsal, et qui était un des hommes les plus savans de son tems. Christine le distingua beaucoup, et le conduisit elle-même à Upsal dans une chaloupe royale.

Gustave, fut le premier sujet de prix pour la poésie, et ce prix fut remporté par un Danois, le conseiller privé Luxdorph, qui avait envoyé au concours un poëme latin. Il parut aussi bientôt un volume de mémoires, la plupart en langue suédoise. La reine assistait souvent aux séances et communiquait aux académiciens ses observations sur leurs travaux.

Mais les troubles politiques suspendirent cette activité littéraire. Les événemens de la diète de 1756 avaient répandu la consternation, et la cour privée de ses amis les plus zélés, que leurs antagonistes avaient fait périr sur l'échafaud, était plongée dans le deuil. Les jalousies des factions divisèrent les citoyens, mirent en mouvement les passions, et amenèrent une suite de persécutions et de vengeances. Dalin eut ordre de quitter la capitale, et plusieurs des membres de l'Académie furent enveloppés dans les proscriptions. Louise Ulrique se vit réduite à céder aux circonstances, et le temple qu'elle avait ouvert aux Muses fut fermé pendant plusieurs années. Cependant l'émulation qu'elle avait déjà répandue continua à se développer en silence, et plusieurs hommes d'un talent distingué entrèrent avec ardeur dans la nouvelle carrière que le génie de la reine avait ouverte.

Dalin fut rappelé en 1763, et obtint de nouveau plusieurs distinctions flatteuses. Mais il termina peu après sa carrière, et ne put ranimer l'Académie des belles-lettres, dont il avait été, sous les auspices de Louise Ulrique, le principal promoteur. Quelque tems après mourut aussi le savant mathématicien et philosophe Samuel Klingenstierna qui avait remplacé Dalin dans la charge de précepteur du prince royal, et qui était connu dans l'Europe savante par des ouvrages remarquables. En 1759, la reine résolut de réunir dans un même tom-

beau la dépouille mortelle de ces deux hommes qu'elle avait honorés de son estime, et qui avaient acquis par leurs travaux des droits aux hommages de la postérité. Elle fit construire dans l'île de Lofoen, non loin du château de Drottningholm, et en face d'une belle allée qui conduit à ce château, un tombeau de forme antique sur lequel elle fit placer un obélisque orné d'inscriptions latines à l'honneur des deux savans. Leurs cercueils furent transportés dans le tombeau avec une solennité imposante. La reine elle-même et toute la famille royale assistèrent à cette cérémonie, ainsi que plusieurs sénateurs, plusieurs académiciens, et les parens et les amis les plus intimes de Dalin et de Klingenstiern. Le conseiller de la chancellerie Sotberg prononça un discours analogue à la circonstance, et lorsque les cercueils eurent été placés dans le tombeau, la reine et le prince royal son fils les couvrirent de fleurs. Ces obsèques retracent le souvenir de celles de Newton. Lorsque la cour eut appris la mort de ce grand homme, elle ordonna que son corps fût exposé sur un lit de parade, et qu'il fût ensuite transporté à Westminster. Le cercueil fut soutenu par le grand chancelier, par deux ducs et trois comtes, et l'archevêque de Cantorbéry prononça l'oraison funèbre. On éleva un monument avec une épitaphe, qui finit ainsi, *Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus. — Que les mortels se félicitent qu'il ait existé un si grand ornement du genre humain* (1).

---

(1) Voici les épitaphes ou les inscriptions de l'obélisque placé sur le tombeau de Dalin et de Klingenstierna. Pour Dalin : *Jubente Lud. Ulrica regina conjestus tumulus, ubi quiescat vir à fortuna multum jactatus, et litteris nobilis Olaus Dalinus, eques auratus, aulæ reg. cancelar. Gustavi principis juvent. quondam magister, quique*

Adolphe Frédéric étant mort en 1771, Gustave III, son fils, monta sur le trône, et l'année suivante, une révolution, conduite avec beaucoup de sagesse, mit un terme aux troubles intérieurs et à l'animosité des partis. Louise Ulrique rouvrit alors l'Académie des belles-lettres et lui continua ses soins jusqu'à sa mort.

Eric de Sotberg, qui avait été précepteur de la princesse Sophie Albertine, et qui, à des connaissances étendues, joignait une grande activité, remplaça Dalin sous tous les rapports, et fut secondé par le maréchal de la cour Sten Piper, homme aussi aimable qu'instruit, que la reine plaça au nombre des académiciens; les autres membres les plus dignes d'attention furent, Jean Jhre, critique savant et profond, connu sur-tout par son *Glossaire* suéogothique, Charles Reinhold Berch, versé dans l'histoire et dans la numismatique, et qui a fait l'histoire de plusieurs rois de Suède, et des hommes remarquables du pays, d'après les médailles; Jean Ellérs, auteur de quelques poésies, et d'une description de Stockholm exacte, mais diffuse; Swen Lagerbring, qui a écrit une histoire de Suède, jusqu'au règne de Gustave Wasa, et plusieurs autres ouvrages historiques

---

*bene merendo cives fec. sui memores; argo oculatior, nec tristis tamen morum censor, idem poëta, apolin. ipso, et patriæ historicus veritate duce. Nat.* 1703, *ob* 1763, *Sic illi sit terra levis, ut sale, et liberali joco reg. curas levavit.* Pour Klingenstierna: *Jacet communi sub lapide S Klingenstierna mathematicorum eximium decus, Gustavo sol. reg. hæredi ad superiora studia substitutus comes, hinc, plaudentibus bonis, secretarius status, et eques aur. factus; iisdem maerentibus decedens a.* 1765 *ætat* 67. *advorte viator, quantulo colle claudatur qui maxima mentis vi terrarum orbem metatus nomine suo litteratum implevit.* Ces inscriptions, outre leur précision élégante, ont le mérite de la vérité, que les monumens érigés aux morts ne blessent que trop souvent.

et statistiques, qui ont moins le mérite du style et de la méthode, que celui des recherches; André Botin, qui a fait également une histoire de Suède jusqu à Gustave Wasa, d'après un plan très-vaste, et d'une manière très-intéressante. L'Académie continua de proposer des prix, et de publier des mémoires dont le quatrième volume parut depuis la mort de la reine. On trouve dans ces mémoires des poésies latines et suédoises, des essais de traduction de Tacite et de Pline le jeune, en langue suédoise, et plusieurs dissertations, dans cette même langue, sur des sujets d'histoire et d'antiquité. Une des plus remarquables de ces dissertations est celle qui traite de l'état de la marine en Suède dans les anciens tems, et en particulier sous le règne du roi Eric XIV, fils et successeur de Gustave Wasa. Eric, doué de plusieurs qualités estimables, régna pendant quelques années avec gloire, et s'appliqua sur-tout à faire fleurir la marine et le commerce; il porta le nombre des vaisseaux de guerre à plus de soixante, et pendant plusieurs années ses amiraux furent maîtres de la Baltique. Mais de grands revers fondirent ensuite sur Eric, et l'empêchèrent de poursuivre l'exécution de ses plans. Entraîné par les accès d'une humeur sombre et mélancolique, qu'il avait héritée de sa mère, égaré par son penchant pour l'astrologie, il se livra à une conduite imprudente, et souvent cruelle, et provoqua une révolution qui lui fit perdre le trône, la liberté et la vie. Il eut pour successeur Jean III, qui avait été le principal instrument de sa chûte, et qui après l'avoir détenu prisonnier pendant plusieurs années, lui envoya du poison.

Mais détournons nos regards de cette catastrophe, et reprenons le sujet qui doit nous occuper principalement dans cet article. Louise Ulrique mourut en 1782.

Son oraison funèbre fut prononcée dans toutes les universités; celle que prononça M. Fandt à Upsal renferme le passage suivant : « Son vaste génie ne connaissait d'autres bornes que celles qui sont prescrites à l'homme par la providence. Ou la voyait tantôt donner à la Suède, et cultiver de ses propres mains cet insecte, trésor de l'Orient, et dont le travail industrieux augmente l'éclat de la beauté; tantôt honorer de ses soins le métal le moins noble en apparence, mais le plus utile, et lui faire obtenir sous sa direction le plus haut degré de valeur; tantôt descendre au fond de nos mines y observer la richesse du pays, et les pénibles travaux de ses habitans; tantôt enfin suivre l'œil de l'astronome à la voute céleste, admirer la nature et ses productions avec le naturaliste, ou élever un temple aux Muses. »

Gustave III rendit hommage à la mémoire de sa mère, en soutenant l'Académie des belles-lettres, qui avait commencé à languir depuis la mort de sa fondatrice. Il la renouvella en 1786, sous le nom d'Académie des belles-lettres, d'histoire et des antiquités; il lui donna en même tems de nouveaux réglemens, et lui prescrivit de distribuer annuellement quatre prix : le premier, pour l'histoire; le second, pour les langues anciennes; le troisième, pour les antiquités, et le quatrième pour les inscriptions. Le roi ordonna aussi de prononcer annuellement le 24 juillet, jour de naissance de Louise-Ulrique l'éloge de cette princesse, et de placer son buste dans la salle des séances. Ce buste est en marbre blanc, et le piédestal sur lequel il est placé porte l'inscription suivante : *Divæ Ludovicæ Ulricæ Academiæ litterarum humaniorum creatrici immortali in pii amoris tesseram posuit Gustavus III, ejusdem academiæ restaurator, amplificator, et protector* 1786. Quelques années après, le comte de Hertzberg, ministre des affaires étrangères en Prusse, reçut le diplôme de membre de l'Académie,

accompagné d'une lettre du roi, et d'une belle médaille en or. Cette attention flatta beaucoup le ministre prussien, qui aimait à s'en entretenir, et qui rendit à Gustave III plusieurs services importans. Quelques autres étrangers furent aussi associés à l'Académie. Parmi les hommes de lettres suédois, qui en furent nommés membres, nous nommerons, Henri Porthan, professeur de l'université d'Abo, qui a fait insérer dans les mémoires des recherches sur la Finlande, et une traduction suédoise du périple d'Other et Wulfstan avec des remarques; le baron de Rosenhane, qui a donné un mémoire sur les historiens suédois, et qui est auteur de plusieurs ouvrages historiques (1); le conseiller George Adlerbeth qui a enrichi le recueil de l'Académie de plusieurs morceaux intéressans sur les antiquités du nord; le conseiller Bergstedt, qui a lu assez nouvellement dans une séance publique, un discours sur les Pyramides, et qui a publié une traduction suédoise du Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, par Lechevalier (2), qu'il a accompagnée de remarques et d'observations recueillies pendant les voyages qu'il a faits lui-même dans ces contrées. La place de secrétaire est occupée depuis plusieurs années par Jonas Hallenberg, en même tems historiographe du royaume.

---

(1) La famille Rosenhane est distinguée depuis long-tems dans les charges et les lettres. Le baron Schering Rosenhane fut ambassadeur au congrès de Westphalie, et à Paris sous le règne de Christine. Il entretint avec cette reine une correspondance littéraire pendant son séjour en Allemagne et en France, et lui fit parvenir des livres, des médailles et des tableaux. On a de lui un ouvrage curieux et rare, intitulé: *Observationes politicæ super nuperis galliæ motibus* (1649), qu'il composa à l'occasion des troubles de la fronde.

(2) Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, par J. B. Lechevalier. — Paris, in-8°, chez J. G. Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3, et Palais-Royal, Galeries de bois, n° 265.

Outre les mémoires qu'il a fait insérer dans le recueil de la société littéraire, dont il est l'interprète, il a donné au public en suédois une Histoire universelle depuis le seizième siècle, une Histoire de Gustave Adolphe-le-Grand, qui n'est cependant pas achevée, et plusieurs dissertations latines. Ce savant travaille aussi depuis long-tems à un Dictionnaire étymologique, où il rassemble une multitude d'observations sur l'origine des langues en général, et sur celle des langues du nord en particulier. Son manuscrit forme déjà plusieurs volumes in-folio, qu'il a bien voulu communiquer à l'auteur de cet article, qui lui en témoigne ici publiquement sa reconnaissance. Les nouveaux mémoires de l'Académie se composent d'une suite de plusieurs volumes in-8°, qui est aussi le format des anciens mémoires.

La même année où Gustave III renouvela l'Académie des Belles-Lettres, qui avait été fondée par la reine sa mère, il établit une autre Société littéraire sous le nom d'Académie suédoise. Il prit pour modèle dans l'organisation de cette Société l'Académie française; le nombre des Académiciens fut cependant borné à dix-huit, et l'on dit en Suède l'un des dix-huit, comme on disait en France l'un des quarante. Le but de l'Académie est de perfectionner la langue nationale et le goût, en publiant un dictionnaire et en proposant des prix pour la poésie et l'éloquence. Gustave fit lui-même l'inauguration de l'Académie par un discours qu'il prononça devant une assemblée brillante et nombreuse; en même tems il nomma aussi une partie des membres; parmi les noms qu'il proclama, on remarqua sur-tout ceux du comte Axel Fersen, sénateur et feld-maréchal, qui s'était distingué par son éloquence à plusieurs diètes importantes, et qu'un long séjour en France avait rendu familier avec les meilleurs écrivains de ce pays; les comtes de Gyllen-

borg et Oxenstiern, et Henri Kielgrin, poëtes, dont nous avons eu occasion de faire connaître les ouvrages dans le précis sur la poésie suédoise; l'évêque de Lund Olof Celsius, auteur d'une histoire de Gustave Wasa, et d'Eric XIV, l'évêque de Gothenbourg, Wingard, orateur éloquent, le conseiller Botin, dont nous avons parlé précédemment; le conseiller Rosenstein, qui fut en même tems nommé secrétaire perpétuel. Le choix des autres membres fut abandonné au scrutin, et l'Académie a nommé successivement avec l'approbation du roi la plupart des écrivains du pays connus avantageusement par leurs productions en prose ou en vers. Elle a commencé ses travaux pour le perfectionnement de la langue par un traité de l'ortographe très-étendu, et rédigé principalement d'après le principe qu'il faut écrire comme on prononce. Ce principe n'a cependant pas été généralement approuvé, quelques efforts que les académiciens, et sur-tout le secrétaire, aient faits pour l'accréditer. Une dame de la cour, qui n'aimait pas les innovations, dit à ce sujet, qu'on la mettrait dans le cas d'écrire l'ortographe comme sa femme de chambre.

Il n'a encore rien paru du dictionnaire; mais plusieurs des membres de l'Académie s'en occupent avec zèle. On a couronné un grand nombre de pièces en vers, parmi lesquelles le public a distingué celles de Blom, Sioeberg, Wallin, Wallerius. Les prix d'éloquence ont été accordés la plupart aux éloges des hommes illustres du pays. Gustave III concourut lui-même pour l'éloge du fameux général Torstenson, et le prix lui fut décerné aux applaudissemens d'une nombreuse assemblée dans une séance publique. En 1787, l'Académie couronna un autre éloge digne d'attention, c'est celui de Birger, comte du palais, par Lehnberg. Birger, qui vécut au treizième siècle, fut un de ces hommes supérieurs qui donnent de fortes impulsions aux destinées des peuples. Il intro-

duisit en Suède de nouvelles institutions et de nouvelles lois qui facilitèrent les progrès de la civilisation ; ayant fait une expédition en Finlande, il propagea le christianisme dans ce pays, et y consolida la domination suédoise. Son fils Valdemar fut placé sur le trône, et commença en Suède une nouvelle dynastie. Birger est aussi regardé comme le fondateur de la ville de Stockholm. L'orateur développe avec dignité et avec force ces divers traits de la vie de son héros; il s'élève souvent à des vues générales et présente des considérations sur le moyen âge, sur les usages des peuples à cette époque, et sur les grands principes de la législation civile et religieuse. Son style est harmonieux, noble et pittoresque, et ne peut-être repris quelquefois que sous le rapport de la précision. Lorsque Lehnberg présenta son discours à l'Académie, il était vicaire d'un pasteur de Stockholm, le roi frappé de son talent le nomma aussitôt aumônier de la cour, et peu après, il fut admis parmi les académiciens. Après la mort de Gustave III, il devint successivement prémier pasteur de la capitale, président du consistoire, et évêque de Linkœping. Il est mort depuis quelques années dans un âge peu avancé. Ses grands talens, sa conduite irréprochable, son caractère doux et tolérant, sa grande bienfaisance, l'ont fait regretter généralement. Il n'était pas moins éloquent dans la chaire chrétienne que dans les séances académiques, et il a servi de modèle à tous les prédicateurs du pays, qui sont entrés depuis dans cette carrière. L'évêque de Linkœping s'était formé lui-même sur Fénélon et Massillon, qu'il avait étudié avec beaucoup de soin. Ses sermons ont été imprimés nouvellement à Stockholm.

L'Académie fait aussi frapper des médailles à l'honneur des hommes illustres du pays, dont on lit les biographies lorsque les médailles sont distribuées. Ces biographies sont ordinairement rédigées par l'évêque

d'Hernœsand, Nordin, l'un des académiciens, et qui a un talent particulier pour ce genre. Les discours de réception, les pièces couronnées, les biographies dont nous venons de parler, les éloges des académiciens décédés, forment le recueil des mémoires qui paraissent à-peu-près annuellement format grand in-8°. Nous devons indiquer comme des morceaux très-intéressans pour l'histoire de la littérature et des sciences, les biographies de Stiernhielm, savant universel (1), qui vécut pendant le dix-septième siècle, et de Polhem, mécanicien, qui jouissait de l'estime particulière de Charles XII, et qui exécuta après la mort de ce prince plusieurs travaux remarquables.

L'espace nous manque pour parler de l'Académie des beaux-arts de Stockholm, et nous devons d'autant plus renvoyer cet article à un autre numéro, que nous nous proposons d'y joindre des observations générales sur les progrès des beaux-arts dans le Nord, et des anecdotes sur plusieurs artistes français qui ont séjourné dans cette partie de l'Europe. J. P. CATTEAU-CALLEVILLE.

---

(1) *George Stiernhielm*, né en 1598, mort en 1672, était mathématicien, physicien, historien, antiquaire et poëte; il composa des pièces de théâtre en plusieurs langues pour la cour de Christine. Cette princesse lui donna de grands témoignages d'estime et de considération; elle lui accorda des titres de noblesse et l'éleva au rang de chancelier. Ce savant fut le premier qui fit connaître dans son pays les vers ardens et le microscope. S'étant un jour amusé à mettre le feu à la barbe d'un paysan avec un verre ardent, il excita une grande rumeur, et fut accusé de sortilége. On a de Stiernhielm plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Archimedes reformatus*, Stock., in-4°, dédié à Christine; *Runa suetica*, in-4°, sans lieu d'impression; *Musæ suetizantes*, in-4°. Upal, 1653, et Stock., 1668; *Anticluverius, sive de originibus sueo gothicis*, Stock., 1685. Il avait commencé un Glossaire sous le titre de *Magog aramœo gothicus*, et un Dictionnaire de la langue gothique, mais il n'a paru de ces deux ouvrages que la première lettre. Stiernhielm correspondait avec la plupart des savans d'Europe; il fut aussi un des premiers associés étrangers de la Société royale de Londres. Il avait l'humeur très-enjouée, et ses amis lui demandant quelle épitaphe ils mettraient sur son tombeau, écrivez-y ces mots, répondit-il, *vixit dum vixit lætus*.

# VARIÉTÉS.

*A Messieurs les Rédacteurs du* MERCURE ÉTRANGER.

T***, le 14 octobre 1813.

MESSIEURS, j'ai retrouvé avec une bien agréable surprise, dans le N° IX du *Mercure Etranger*, page 183, et au nombre des lettres inédites de Cesarotti qui vous ont été communiquées, une de celles que j'ai reçues de cet excellent homme et célèbre poëte, avec qui j'avais des relations d'amitié et de littérature, et à qui j'avais adressé quelques imitations d'Ossian, son poëte favori.

Vous ignorez, dites-vous dans la note au bas de cette lettre, le Français à qui elle est adressée. Je vous le fais connaitre avec confiance, vous priant néanmoins de ne pas produire son nom, ainsi attaché à de faibles essais de sa jeunesse, dont il fait aujourd'hui très-peu de cas.

Ossian ou Macpherson séduisent une imagination jeune, ardente et passionnée : une morale élevée, des sentimens belliqueux, quelques mouvemens pathétiques ferment les yeux, à cet âge où le goût est incertain, sur le gigantesque des images et leur continuelle répétition, sur le ton monotone et la couleur vaporeuse de ces poésies herses ou écossaises. Mes essais furent le résultat de cette séduction très-naturelle à l'âge auquel je les composai. Chargé aujourd'hui du fardeau d'une importante magistrature administrative, et absorbé dans de toutes autres pensées, je revois ces essais avec la maturité de l'âge, de l'expérience et de la raison, et je les juge bien moins favorablement que Cesarotti, vieillard aussi aimable qu'illustre, et qui sans doute n'avait voulu qu'encourager ma jeunesse et récompenser ma prédilection pour un poëte qu'il a prodigieusement embelli dans son harmonieuse traduction, et à qui il devait par conséquent les plus belles fleurs de sa couronne poétique.

Les imitations d'Ossian de M. Baour-Lormian, bien supérieures aux miennes ont encore confirmé la très-franche opinion que je vous exprime ici sur ma jeune tentative.

Tels sont les motifs, Messieurs, qui me portent, en vous faisant connaître mon nom à le taire au public dans cette circonstance.

Pourquoi donc, direz-vous cette lettre et ces explications? Le voici. C'est que j'ai pensé qu'il vous serait peut-être agréable d'insérer dans votre très-intéressant ouvrage une nouvelle lettre inédite de Cesarotti, et les beaux vers qu'il m'avait adressés, et qu'il appelle un *à compte* dans celle que vous avez fait imprimer.

Si ces étincelles éparses d'un des plus beaux génies de la poésie italienne moderne vous paraissent mériter d'être recueillies dans votre ouvrage, je serai très-flatté, Messieurs, de m'être, même pour un seul moment, associé à des littérateurs dont l'entreprise a un succès garanti par les talens distingués, les vastes connaissances et

la réputation justement établie de ses auteurs, et prouve que les amans des muses et des lettres, dans quelque pays qu'ils soient nés et qu'ils habitent, quelque langage qu'ils parlent, appartiennent tous à une même nation, à la fois mêlée et distincte parmi toutes les autres.

Agréez, je vous prie, Messieurs, l'hommage de ma profonde estime et de ma haute considération. Le Baron ***.

## *Lettre de l'abbé* CESAROTTI *à Mme la Comtesse* ALBRIZZI.

Selvariono 6 luglio.

CON sommo aggradimento ho ricevuto il gentil dono che si compiacque di farmi il signor..... della sua traduzione di Ossian. Sono consolatissimo di veder che la fede del mio venerabile Bardo abbia trovato il suo apostolo auche in Francia; benche non già tanto disposto a credere quanto il suo traduttore che la detta fede possa colà propagarsi tanto felicemente quanto in Germania e in Italia. Una nazione che è gia da gran tempo la dittatrice del gusto, avezza a tutte le squizittizze del' arte, brillante di lumi, lussureggiante di spirito, non è facile che s'arresti a contemplar con trasporto le bellezze d' una natura selvaggia, ne' i canti d' un Bardo che non ha ne filosofia, ne quanto basta grammatica. Forse, la mancanza totale di machinismo potrebbe conciliargli qnalche favore. Ma come sperar grazia per quelle povere ombre abitratrici delle nubi e cavalcatrici delle meteore?

Malgrado a tutto ciò, Ossian ha a questi giorni una raccomandazione assai forte che potrebbe operare una rivoluzione favorevole. Egli è il poeta di Napoleone. Di fatto, se Alessandro confluì alla gloria d' Omero e Augusto a quella di Virgilio, Giusto è che il poeta Caledonio non lo ceda a quei due suoi emuli in riputazione, come l'eroe prottettore non teme il confronto ne del Romano, ne del Macedonio.

Il Signor..... dal suo canto, può confluir felicemente a secondar il genio del console dei consoli, e a disporre i suoi nazionali al culto d'Ossian. Egli volle prima saggiar il spirto dei Francesi per avvezzargli poco a poco a quelle singolarita che danno allo stile del suo poeta un color troppo esotico. Le bellezze le piu eminenti di Ossian, la sublimita delle imagini, la nobilta dei sentimenti, sono da lui rapresentate o imitate con felicita; ma nel tempo

istesso ne adolci a quando le maniere, gli levò quel brusco, quelle sprezzature, quella concisione eccessiva, che poteano renderlo men caro a suoi lettori. Procacciò al di lui stile passagi più sensibili; diede alle sue concezzioni piu di regolarita e di chiarezza, e sviluppò alcuni sentimenti che pareano tenir del mistero. Cio fa che taluno per avventura potrebbe talora nella sua traduzzione non riconoscer interamente la fisionomia del originale. Ma che? egli avea a lottare coi prejudici della sua nazione e della sua lingua, et di più a vincere gli ostacoli che gli opponeva ad ogni tratto il suo verso che per la monotonia sempiterna della sua struttura e la continuita perpetua delle consonnanze è forse il meno atto d'ogni altro a rappresentar un stile vario, spezzato, rapido, sparso, per cosi dire, di lampi e di folgori che abbagliano e passano.

Ad ogni modo, io confesso con ingenuita, ch' io trovai molti squarci che gareggiano coll' originale. Tale fra vari altri il fine sublime del poema di cartone. Tale il sonno di Ossian, la nuvola, i lamenti di Malvina. Questo è il mio parere, del quale voi farete quel uso che può suggerirvi la vostra délicatezza.

Ringraziate intanto sinceramente per me il valoroso traduttore. Congratulatevi a mio nome con lui, e ditegli ch'io mi compiaccio di riconoscer in lui un mio confratello. Non lo ringraziate pero ugualmente delle lodi troppo esuberanti di che egli mi carica nel suo avvertimento. Come mai darmi il nome del Delile dell' Italia! poss' io sostener un tal confronto? Esso m'avilisce più di quello che mi lusinghi.

CESAROTTI.

*Versi dell' abbate* CESAROTTI *al Signor* ***.

SOPRA il Gallico ciel, d' Ossian sul vento
L' ombra già da molt' anni errando giva,
E stupia pur che al suo divin concento
Non echeggi un sol antro al' Senna in riva.
***, Cantasti: ei s' arrestò. — Che sento?
Chi la mia gloria, anzi me stesso avviva?
Questo dell' Arpa mia, si questo è 'l suono.
Senna, tardasti assai; ma ti perdono.

# Gazette Littéraire.

## ANGLETERRE.

*Sur quelques ouvrages d'érudition, récemment publiés en Angleterre.*

M. Elmsley a donné, en 1813, une édition des Héraclides d'Euripide, avec de savantes notes. Il s'était déjà fait connaître par des éditions des Acharniens d'Aristophane et de l'Œdipe-roi de Sophocle. C'est lui qui a revu le Thucydide d'Edinburgh. Il a donné d'excellens articles de littérature classique dans l'*Edinburgh review*, et dans le *Quarterly review*. La critique qu'il a faite, dans cette dernière feuille, des Suppliantes et des deux Iphigénies d'Euripide de l'édition de Markland, est un chef-d'œuvre. On attend de lui une nouvelle édition de l'Hélène d'Euripide.

— M. le professeur Monk a donné l'Hippolyte d'Euripide. Il y en a eu deux éditions.

— M. Blomfield, qui promet une édition des Perses d'Eschyle, a déjà publié le Prométhée et les Sept chefs devant Thèbes. Le Prométhée a déjà eu deux éditions. Dans le premier cahier du *Museum criticum*, imprimé à Cambridge, il y a du même M. Blomfield une collection des fragmens de Sapho, avec des notes critiques.

— M. Gaisford, professeur de grec à Oxford, a publié une édition du traité d'Héphestion, *de Metris*, revu sur les manuscrits des bibliothèques d'Angleterre. Il y a joint la Chrestomathie de Proclus. Il est aussi auteur du catalogue des manuscrits du docteur Clarke. La première partie, la seule qui ait paru jusqu'à présent, contient la notice des manuscrits orientaux. Les manuscrits du docteur Clarke

ont été achetés par l'Université d'Oxford et font partie de la bibliothèque bodléienne.

— Le docteur Burney a publié un essai sur les Chœurs d'Eschyle, et le lexique inédit de Philémon, dont M. de Villoison avait donné quelques extraits dans ses notes sur Apollonius. Il se propose de faire imprimer bientôt trois autres ouvrages inédits : le vocabulaire étymologique d'Orion, l'apparat sophistique de Phrynichus; et l'ἄλλος ἀλφάβητος, dictionnaire fort remarquable à cause des nombreuses citations prises dans les anciens auteurs dramatiques. Le docteur Burney est frère de la célèbre miss Burney, aujourd'hui M^me^ d'Arblay.

— On a imprimé à Cambridge les *Adversaria* du feu professeur Porson. C'est un recueil de notes critiques sur les tragiques grecs, sur Athenée, Stobée, les fragmens des comiques, et une foule de poëtes grecs. Elles sont dignes de la haute réputation de Porson et de son rare talent. Les éditeurs de ce recueil sont M. le professeur Monk et M. Blomfield. Il y aura à ce volume une suite qui contiendra les remarques de Porson sur Aristophane. L'Université de Cambridge en a confié la publication à M. Dobrée, l'un des éditeurs du *Museum criticum*.

— Le professeur Gaisford fait espérer qu'il donnera une édition de Platon d'après l'excellent manuscrit du docteur Clarke.

— Le docteur Maltby prépare une édition du *Thesauus* de Morell. Il a recueilli beaucoup de mots omis par Morell; il indiquera les sources avec exactitude, et profitera de tout ce qui a été écrit dans ces dernières années sur la métrique grecque.

— Le Rév. Th. Kidd doit faire réimprimer le *Miscellanea* de Dawes, avec des notes inédites de Bentley et de Porson.

— Un savant anglais s'occupe d'une nouvelle édition de Callimaque.

Le quatrième et dernier volume de l'Eschyle du docteur Butler est sur le point de paraître.

## ITALIE.

GÊNES. — Il a paru dernièrement ici, en langue italienne, un ouvrage de M. D. Giovanni Lorenzo Federico Gavotti, écrit en Italien, avec des notes, et intitulé *Sogni* ou *les Songes*. Cet ouvrage est écrit en vers. L'auteur étale dans ses notes presque toute son érudition. Le Songe XV, intitulé *la Fama*, et composé de 150 vers, est accompagné d'environ 96 notes ou remarques, dans lesquelles l'auteur nous apprend tout ce que la Fable dit de Mars, de Vénus, de Neptune, etc., et tout ce que l'Histoire raconte de Socrate, de César, etc. Cet ouvrage de M. Gavotti n'a obtenu aucun succès.

MILAN. — On vient de publier dans cette ville l'ouvrage suivant : *Dialoghi de' Morti di Luciano, volgarizzati dal greco. Milano, dalla Stamperia Reale*, 1813; c'est-à-dire *Dialogues des Morts, de Lucien*, traduits du grec. Milan, de l'Imprimerie Royale, 1813.

M^me^ Buonadratta Pastoni, qui est l'auteur de cette traduction, a voulu garder l'anonyme. Ce trait de modestie ne peut qu'ajouter à la réputation qu'elle s'est justement acquise par la connaissance profonde qu'elle a de la langue d'Homère. Les Dialogues que M^me^ Pastoni a traduits, sont au nombre de vingt. Elle a fait précéder son ouvrage d'une préface très-élégante, dans laquelle elle parle d'une manière succincte de la vie et des écrits de Lucien, du style de cet aimable satyrique, etc. Le *Polygraphe*, en rendant compte de la traduction de M^me^ Pastoni, lui prodigue les éloges les plus flatteurs. Voici les propres paroles du Rédacteur Italien, dont l'exagération nous a frappés. « *Questa Italiana Dacier ha sulla francese il pregio di unire alla più scrupolosa fedetlà moltissima eleganza di stile, di modo che quasi direbbesi che colle grazie, di cui continuamente è cosperso il suo testo, ella manifesta il gentil sesso. etc.* »
C'est-à-dire : « cette Dacier Italienne a sur celle de la France l'avantage de joindre à la plus scrupuleuse fidélité une

très-grande élégance de style; on dirait que, par les grâces qu'elle y répand continuellement, elle fait clairement voir quel est son sexe, etc.» Mme Dacier a traduit Homère, Anacréon et une foule d'auteurs Grecs et Latins; elle les a aussi commentés d'une manière ingénieuse. L'érudition de cette femme célèbre excite encore l'admiration des savans. Mme Pastoni, auteur de la traduction de quelques dialogues de Lucien, est, aux yeux de MM. les Rédacteurs du *Polygraphe*, la Dacier de l'Italie! En vérité, c'est pousser trop loin la galanterie italienne.

— M. le Chevalier Lamberti a dernièrement mis au jour son ouvrage intitulé: *Illustrazioni Omeriche*, ou *Eclaircissemens sur Homère*. On remarque dans cet important ouvrage une critique sage, un goût épuré, et particulièrement beaucoup de sagacité dans les conjectures. Il serait à désirer que nous eussions sur Pindare et sur d'autres poëtes du premier ordre des éclaircissemens de ce genre.

— M. Londonio vient de nous donner le troisième et dernier volume de son excellent ouvrage intitulé: *Storia delle Colonie Inglesi in America* ou *Histoire des Colonies Anglaises en Amérique*. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de clarté et d'élégance; il a obtenu tout le succès qu'il méritait. M. Londonio termine son histoire à l'indépendance des colonies américaines.

— M. le comte Agostino Paradisi vient de publier une fort jolie pièce de vers intitulée: «*Coro di Romani*», divisée en deux parties, dont la seconde est un *Hymne à Romulus*. On remarque dans ces vers une harmonie et une majesté dignes du talent flexible de l'illustre auteur qui, quoique homme d'état, ne dédaigne point de consacrer une partie de ses veilles à la culture des muses d'Ausonie.

— On vient de mettre en vente la troisième livraison du fameux ouvrage intitulé: «*Vite et ritratti d'illustri Italiani*.» Cette livraison renferme la vie et le portrait du célèbre *Gian-Battista della Porta*, né à Naples en 1540,

et mort dans la même ville en 1615. L'auteur de cette vie est M. Francesco Deciani, écrivain sagement pur et élégant (*saggiamente puro ed elegante scrittore*). Après avoir décrit les hautes qualités de son héros, et donné une liste détaillée de tous ses ouvrages qui sont très-nombreux, le panégyriste finit en ces termes : « On » ne sait ce que l'on doit admirer le plus dans cet illustre Italien, ou de son savoir ou de son génie. Il fut » constamment, pendant toute sa vie, l'ami des sciences et » des lettres. On l'admira, de son vivant, comme poëte, » comme philosophe, et même comme physionomiste. » De nos jours encore, il est apprécié comme un philo» sophe très-célèbre, qui, parmi plusieurs erreurs de l'es» prit humain, découvrit et publia des vérités remar» quables. »

PAVIE. — L'ouvrage suivant vient de paraître : « *Saggio* » *di Meditazioni filosofico-morali sulle Ode di Horazio* » *Flacco, esposte in alcune lettere famigliari ad un vero* » *amico, da G. B., Pavia* 1813. » C'est-à-dire : « Essai de Méditations philosophiques et morales sur les Odes d'Horace, exposées dans des lettres familières, adressées à un ami véritable, par G. B. Pavie 1813. » L'auteur de cet ouvrage est un jeune homme, ami de la sagesse et de la vertu. Ses efforts méritent les plus grands encouragemens. Sa morale est pure et austère ; les conseils qu'il donne à ses semblables, sont vraiment salutaires. Son érudition peut être appelée *encyclopédique ;* mais par malheur, le style de notre jeune auteur est trop souvent diffus et ampoulé. Du reste, ce défaut est compensé par des réflexions morales du plus grand intérêt, et par une modestie douce et touchante.

PISE. — Le savant et respectable abbé Sebastiano Ciampi a dernièrement mis au jour une nouvelle édition de son excellent ouvrage intitulé : « *Vita e Poesie di Messer Cino da Pistoja* » Cette édition est revue avec beaucoup de soin et augmentée considérablement. Elle ajoute à la réputation de l'abbé Ciampi, qui depuis long-

tems a bien mérité de tous les amis des lettres grecques et italiennes, par ses nombreux et utiles travaux.

VENISE. — On vient de publier dans cette ville le recueil suivant : « *Tragedie di Gio. Bettin Roselli Vicentino.* » C'est-à-dire : « Trag dies de Gio. Bettin Roselli de Vicence. » L'auteur a pris pour modèles Sophocle, Euripide, Racine et Rucellai. Ses pièces sont accompagnées d'observations sur la Tragédie ancienne et moderne ; mais elles ont eu peu de succès auprès des connaisseurs.

(Extrait du *Poligrafo* et d'une Lettre particulière.)

## HOLLANDE.

L'Institut des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Amsterdam, a renouvelé ses bureaux au commencement du mois de septembre dernier. La première classe a nommé pour son président M. le professeur Van Swinden (sciences); la deuxième, M. Jérome de Vries (littérature hollandaise); la troisième, M. le professeur Van Lennep (littérature ancienne); la troisième, M. Apostoll (arts).

— L'exposition biennable de tableaux et autres objets d'arts, a commencé à Amsterdam le 27 septembre dernier. Elle offre 142 tableaux (on remarque 32 peintres de la seule ville d'Amsterdam qui ont contribué à enrichir cette galerie), des miniatures, des dessins, des gravures. Pour la sculpture, elle ne laisse à former que des vœux.

— On promet à Leyde un prix de *trois cents florins* à celui qui d'ici au 1^er^ décembre 1814 aura adressé aux libraires *Staak* et comp^e^, un mémoire jugé digne de ce prix, dont le sujet sera : *établir la divine autorité de l'épître catholique de saint Jacques*. La lice est également ouverte aux savans nationaux et étrangers. Les mémoires devront être écrits dans les langues latine, française, hollandaise ou allemande. On aura soin que la compétence des juges ne puisse être contestée.

# MERCURE ÉTRANGER.

## N° XII.

## LANGUES ORIENTALES.

### LITTÉRATURE ARABE.

*Histoire du Schéryf d'Halep* (1).

Le Sultan Mousthafa Khan, ayant déclaré la guerre aux Perses, partit de Constantinople à la tête d'une puissante armée, et vint camper aux environs d'Halep afin de donner du repos à ses troupes. Comme il avait besoin d'argent pour fournir aux frais de la guerre, il envoya à Halep un député chargé de demander en son nom aux négocians, et aux principaux de cette ville, la somme de deux mille bourses en promettant par écrit qu'il la leur rendrait à son retour de la guerre. Ce député était le grand eunuque. Dès qu'il fut arrivé chez le ministre de la justice, il fit assembler en diligence les personnages les plus distingués de la ville, leur signifia les ordres du Sultan et les engagea à s'y conformer au plus vite. Les principaux

(1) Le mot *Schéryf*, qui signifie *noble, d'illustre naissance*, est le titre particulier de ceux qui descendent de Mahomet par Aly son gendre et par Fathime sa fille. Les Schéryfs portent le turban vert pour se distinguer des autres Musulmans qui le portent blanc. (Voyez la *Biblioth. Orient.*, par *d'Herbelot*, au mot *Schéryf.*)

d'Halep ayant demandé un délai de trois jours pour recueillir cette somme, le grand eunuque le leur accorda en les avertissant toutefois que si, les trois jours écoulés, les deux mille bourses n'étaient pas prêtes, ils courraient risque eux et lui, d'avoir la tête tranchée. Aussitôt les grands travaillèrent à imposer sur tous les citoyens la somme que chacun pouvait donner. Au premier bruit de cette nouvelle, les uns prirent la fuite, les autres se cachèrent; il y en eut qui refusèrent hautement de payer quoi que ce fût, alléguant qu'il leur était impossible de faire le moindre sacrifice; d'autres qui se mirent sous la protection de quelques grands. L'alarme et le trouble croissaient de plus en plus, et ceux d'entre les principaux de la ville qui devaient fixer ce que chacun apporterait, ne savaient quel parti prendre. Le premier et le second jour se passèrent en disputes et en réclamations; on allait à la poursuite des fuyards et l'on renfermait ceux qui ne voulaient pas payer. Enfin, le troisième jour arriva et l'on n'avait pas recueilli seulement un *dirhem*. Si quelqu'un des grands disait : écrivez telle somme au nom d'un tel; un autre, soigneux de prendre sa défense se récriait à l'instant : vous demandez trop à cet homme, songez qu'il est pauvre et que sa famille est nombreuse. Alors, nouveaux sujets de disputes et de mouvemens séditieux. Le grand eunuque voyant que les trois jours étaient passés, que les deux mille bourses n'étaient pas prêtes et que les contestations ne finissaient point, entra dans une grande colère et fit aux principaux d'Halep, ces terribles menaces : « Je suis venu le troisième jour à midi; mais si à deux heures les deux mille bourses ne me sont pas remises, je le jure, et j'en atteste ici, le dieu de puissance et de majesté, son glorieux et saint prophète et la tête sacrée de notre Sultan, je vous ferai trancher la tête, et aucun de vous ne sera épargné. » Après avoir ainsi parlé, le grand eunuque fit venir des bourreaux et ordonna à des soldats armés d'investir la ville. La frayeur et le tremblement s'emparent

des principaux habitans : on s'agite, on se trouble; le désespoir est à son comble. Tout-à-coup un Schéryf entre dans le lieu de l'assemblée. Un grand bonnet entouré d'un turban vert couvrait sa tête ; une barbe blanche descendait sur sa poitrine; son air était vénérable, sa démarche majestueuse. Il salua l'assemblée et s'assit au dernier rang. Comme personne ne faisait attention à lui, parce que tous les esprits étaient agités et saisis d'épouvante, il se leva et se tournant vers les assistans : « Citoyens d'Halep, dit-il, veuillez me faire part de l'objet de vos contestations. » Vieillard, lui répondit quelqu'un de l'assemblée, de quoi te mêles-tu? crois-moi, demeure dans ta condition. Qu'y a-t-il de commun entre toi et les nobles d'Halep? Le plus vil de leurs esclaves vaut encore mieux que toi. Sors donc de ce lieu et reste dehors avec les derniers du peuple. » — Insolent, s'écrie le Schéryf irrité, tu oses outrager de la sorte un homme que tu ne connais pas! Mais, ô habitans d'Halep, c'est votre usage de respecter un homme qui est vêtu magnifiquement et de mépriser, à cause de ses habits simples et négligés, celui dont les vertus doivent forcer l'estime et la vénération! Grands d'Halep, poursuivit le Schéryf, si notre auguste Sultan savait que vous lui refusez la somme qu'il demande, il punirait votre ingratitude en vous faisant subir le dernier des supplices. Quoi! les trois jours de délai sont expirés et vous délibérez encore sur ce que vous devez faire! Ah! si vous vouliez priver vos femmes de quelques bijoux inutiles et leur retrancher une partie de leurs ornemens superflus, alors vous trouveriez de l'argent et en plus grande quantité qu'il n'est nécessaire; mais non, il vous est plus doux d'être avares pour votre souverain, afin d'être prodigues pour la parure de vos femmes. Vous refusez tout à un prince qui protége votre religion, qui vous défend contre vos ennemis, qui met en sûreté vos terres, vos enfans et vos femmes, et qui est enfin votre soutien, votre gloire et votre orne-

ment. Quand même il aurait exigé que vous lui fissiez don des deux mille bourses, vous ne devriez pas différer un instant de les lui remettre, puisqu'il ne veut les employer que pour votre avantage; mais vous savez qu'il ne vous les demande qu'à titre de prêt, qu'il a juré de vous les restituer toutes, et vous pouvez balancer! et vous ne courez pas les déposer entre ses mains! Rentrez donc en vous-mêmes et reconnaissez que la gloire de le servir est une gloire sans égale, et que vous n'êtes redevables aujourd'hui de cet honneur insigne qu'à son attachement pour vous. Mais puisque vous êtes les plus misérables et les plus ingrats de tous les hommes, puisque tous les sentimens nobles et généreux sont étouffés dans vos cœurs, allez, Dieu vous prive de cet honneur et il en revêt un homme que vous accablez de mépris, et cet homme, c'est moi. O mon maître, ajouta le Schéryf en s'adressant au grand eunuque, daignez venir chez moi, et je vous donnerai de mon argent les deux milles bourses. Ainsi parle le Schéryf, il sort, et le grand eunuque le suit. Le discours que venait de prononcer le Schéryf fit une forte impression dans les esprits : tous les grands se turent et demeurèrent dans l'étonnement et le respect. Arrivé dans sa maison, le Schéryf dit au grand eunuque : — O mon maître, de quelle espèce de monnaie voulez-vous que je compose les deux mille bourses? Le grand eunuque frappé de cette demande, quoi! dit-il en lui-même, il y a plus de vingt espèces de monnaie et cet homme veut que je choisisse celle qui me convient. Il possède sans doute plus de richesses que jamais ni le Sultan, ni ses ancêtres n'en ont rassemblé dans leurs trésors. — Eh bien, dit le grand eunuque à haute voix, remplissez de séquins les deux mille bourses. Aussitôt le Schéryf fit peser deux mille bourses de sequins, les remit au grand eunuque et lui donna en outre pour son usage cinq mille sequins, puis il le quitta après avoir chargé sur des chameaux les deux mille bourses. Lors-

que le grand eunuque se fut rendu auprès du sultan Mousthafa, il lui raconta la conduite indigne des négocians et des principaux habitans d'Halep, les réprimandes amères du Schéryf, et comment il lui avait donné les deux mille bourses. Ce rapport étonna le Sultan. — A mon retour de la guerre contre les Perses, dit-il, je passerai par cet endroit; et quand mes sujets viendront me féliciter de la victoire que j'attends de la protection de Dieu, tu te tiendras auprès de moi; et aussitôt que tu auras aperçu ce Schéryf extraordinaire, tu me le montreras. Le grand eunuque promit à son souverain obéissance et soumission. Lors donc que le Sultan eut remporté sur les Perses une victoire complète, il revint et s'arrêta aux environs d'Halep. Le premier jour, les savans et les grands de la ville vinrent en corps pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de sa victoire. Le second jour, les négocians et ceux qui exerçaient une profession quelconque lui présentèrent à leur tour leurs hommages. Le troisième jour, on vit paraître la troupe nombreuse des pauvres et des infortunés. Le grand eunuque qui se tenait auprès du Sultan, ayant reconnu le Schéryf au milieu de la foule où il était confondu avec les derniers du peuple, avertit son maître. Le Sultan ordonna qu'on fît approcher le Schéryf; il le plaça à ses côtés, l'accueillit avec un air gracieux, fit signe ensuite à tous les assistans de se retirer et resta seul avec lui. — Homme respectable et généreux, lui dit-il, tu m'as rendu un grand service. Je te remercie du zèle et de l'amour que tu me témoignes. Sois donc assuré pour jamais de ma reconnaissance. Mais, je te l'avoue, le récit qu'on m'a fait de toi me paraît incroyable. Dis-moi d'abord pourquoi tu t'es présenté dans l'assemblée des principaux d'Halep, et as voulu toi-même payer la somme que je demandais, puisque tu étais inconnu de tout le monde à cause de l'obscurité de ton rang. Dis-moi ensuite comment tu as amassé tant de richesses : car, si l'on en juge par le choix que tu as donné à faire à mon grand eunuque, il

faut que tu possèdes des biens innombrables. — Que Dieu prolonge les jours du Sultan mon maître, répartit le Schéryf. Si j'ai voulu payer les deux milles bourses, c'est que j'ai eu pitié de mes concitoyens, parce que je voyais qu'ils étaient imposés au-dessus de leurs forces, et que si néanmoins ils ne satisfaisaient pas à vos ordres, ils encouraient votre indignation. De plus, j'ai brûlé du désir d'être utile en quelque chose à votre majesté, persuadé que le devoir d'un sujet est de se dévouer tout entier à son prince, et que celui qui ne peut le servir les armes à la main, doit le servir de son argent. Quant à la manière dont j'ai acquis mes richesses, si votre majesté daigne m'honorer un moment de son attention; je lui raconterai à ce sujet une aventure qui m'est arrivée. — Tu peux parler, dit le Sultan. Alors le Schéryf commença en ces termes :

« Je suis fils d'un riche négociant d'Halep. Mon père étant mort, j'héritai de grandes richesses : j'avais alors quinze ans. Ravi de me voir libre, je fréquentai quelques jeunes gens de mon âge et les associai à mes plaisirs. Tous m'étaient également chers; je les comblais tous de présens, et ils me juraient tous une amitié constante. Mais ce train de vie épuisa bientôt les trésors que je possédais, et je ne pus plus subvenir à la variété de mes divertissemens. Mes perfides amis, qui s'étaient enrichis à mes dépens, m'abandonnèrent. Ils évitaient ma présence; et si je m'avançais vers l'un d'eux par un chemin, l'ingrat aussitôt, baissant méchamment les yeux, en prenait un autre. J'étais accablé de douleur, la vie me devenait à charge, et il ne me restait pas un ami qui pût me consoler. Un jour, dans l'excès de mon désespoir, je me jetai aux genoux de ma mère et je la suppliai, les yeux baignés de larmes, de me donner du poison pour mettre fin à mes tristes jours. Comme une mère se laisse facilement attendrir, la mienne fut touchée de mes pleurs. O! mon fils, me dit-elle, si tu suis mes conseils Dieu te

récompensera. Je tombai de nouveau aux genoux de ma mère et lui jurai la plus entière soumission. Mon fils, reprit-elle, tous ceux qui voyagent et font le commerce acquièrent de la fortune; tiens, voici mon bracelet; va le vendre; tu garderas pour toi la moitié de sa valeur, et tu me réserveras l'autre moitié. Ensuite, pars avec des voyageurs, et je prierai Dieu qu'il t'assiste dans tes entreprises. Alors je pris le bracelet, et je courus le porter chez un bijoutier qui me l'acheta mille *dynars*. En revenant à la maison, je passai par le marché aux chevaux. J'y vis un superbe cheval, et je l'eus pour deux cents dynars. J'en dépensai tout de suite cinquante autres pour me procurer une besace, des vivres et ce qui était nécessaire à mon cheval. Comme je traversais le marché aux esclaves, je vis une jeune fille qui était à vendre. Sa beauté éblouissante frappa mes regards, et je dis en moi-même : achetons cette jeune esclave, et cette nuit je m'inonderai de voluptés en imprimant sur ses lèvres des baisers délicieux. Demain matin, avant mon départ, je la laisserai chez ma mère, qui la vendra et vivra de son prix pendant mon absence. Aveuglé, vaincu par mes désirs, je l'achetai sept cents *dynars* et l'emmenai avec moi; mais je ne voulus pas rentrer avant la nuit, parce que je craignais que ma mère ne me vît et ne me réprimandât sévèrement. Lorsque la nuit fut venue, je mis promptement mon cheval à l'écurie; ensuite prenant par la main ma charmante esclave, je la fis monter dans ma chambre dont je fermai bien la porte. Je tirai de ma besace quelque nourriture, et nous nous assîmes auprès d'une fenêtre qui avait vue sur une mosquée. Pendant que nous mangions, je fis tout-à-coup réflexion sur ma conduite passée, sur la manière dont j'avais dissipé mes richesses, et sur le peu de déférence que je montrais pour les sages conseils de ma mère. Alors mes yeux se remplirent de larmes, et mes tourmens intérieurs furent si cruels que je conjurai la mort de venir à mon secours. J'avais passé la moitié de la nuit dans cette

douloureuse situation, lorsqu'une voix, semblable à celle qui appelle à la prière, s'éleva de la mosquée jusqu'à moi et proféra ces mots : « Que celui qui veut recevoir de Dieu une récompense prochaine me donne un cheval, une jeune fille et cinquante *dynars*. « O ciel ! dis-je en moi-même, je possède tout ce que cet homme demande; allons, que ses désirs soient accomplis, et espérons en la bonté divine. Aussitôt je me lève, j'emmène la jeune fille, je tire le cheval de l'écurie, je mets les cinquante *dynars* dans la besace, je pars et j'abandonne tout à cet homme, que je reconnais pour être un religieux, puis je reviens dans le trouble et dans l'agitation; je m'assieds, bien résolu d'attendre le point du jour, afin de prendre la fuite avant que ma mère fût levée. Cependant, comme la douleur m'avait extrêmement abattu et que j'avais passé une partie de la nuit sans goûter aucun repos, le sommeil surprit mes sens agités, et je ne me réveillai qu'à l'instant où la chaleur du soleil fit impression sur mon corps. Je me levai saisi de frayeur et de crainte, et je m'empressai de sortir. Lorsque j'eus ouvert la porte de ma chambre, le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut la jeune esclave qui dormait étendue sur un tapis. Ce spectacle m'étonna. Peut-être, dis-je en moi-même, que son maître me la rend parce qu'elle ne lui convient pas. Alors je la réveillai et lui dis avec surprise : eh ! ne t'ai-je donc pas donnée à ce religieux? — C'est vrai, reprit-elle, mais il n'a pas voulu de moi et il m'a ramenée chez vous. Je la fis entrer dans ma chambre et je sortis pour m'évader sans que ma mère s'en aperçût. En descendant l'escalier, j'entendis un hennissement qui partait de l'écurie; j'entrai et je vis le cheval et la besace, et lorsque j'eus ouvert la besace, je trouvai la bourse et les cinquante *dynars* que j'y avais mis. Au fond de cette bourse, il y en avait une autre : je l'ouvris et je vis quelque chose qui ressemblait à de la cendre, et dans cette cendre il y avait un billet où étaient écrits ces mots : *Une bonne œuvre ne se perd jamais, mais elle pro-*

*cure le bonheur à celui qui l'a faite. O mon ami, ton présent a été agréable à Dieu, et non-seulement il te rend ce que tu as donné de si bon cœur, mais encore il y joint la récompense que mérite ta bonne action. Ce qui te paraît de la cendre est quatre gros de poudre philosophale. Prends un quintal de cuivre, fais le chauffer jusqu'à ce qu'il brûle, et jette dessus un gros de cette poudre; alors il changera de couleur et se convertira en or véritable.* Dès que j'eus lu ce billet, je sortis précipitamment, j'achetai un demi quintal de cuivre et un quintal de charbon, je fis chauffer le cuivre; et lorsqu'il fut brûlant, je jetai dessus un demi gros de poudre philosophale. Tout-à-coup un bruit pareil à celui du tonnerre se fait entendre: j'attends avec impatience; et puis, fixant un œil avide, je découvre, ô surprise! ô miracle! un or pur et resplendissant. Je tressaille d'allégresse, j'embrasse, je dévore une si belle proie, je suis ravi en extase. O mon souverain invincible, je recouvrai bientôt tout ce que je possédais auparavant; des maisons, des jardins, des terres, de riches tapis, des étoffes précieuses et un grand nombre d'esclaves. L'expérience m'avait instruit: je devins plus sage et plus modéré dans mes dépenses, je me mariai et je n'eus point d'enfans. Mes richesses se montent à plus de dix mille bourses, et c'est le produit de deux gros seulement de poudre philosophale. Comme je n'ai point d'héritiers, je lègue à votre majesté toutes mes possessions et les deux gros de poudre philosophale qui me restent. »

Lorsque le Schéryf eut achevé son récit, le Sultan lui dit: — O sage et vertueux Schéryf, ton aventure est merveilleuse: mais doit-on s'étonner qu'un homme qui fait le bien dans la vue seule de plaire à Dieu reçoive une récompense aussi magnifique? Viens donc avec moi; tu habiteras dans mon palais, mes sujets te respecteront et tu seras toujours à mes côtés. — O mon puissant et glorieux Souverain, repartit le Schéryf, qui pourrait ne pas accepter l'honneur que vous me faites! mais votre ma-

jesté voudrait-elle avant tout m'accorder une chose qui conserve ma mémoire parmi mes concitoyens? — Je suis prêt à te donner ce que tu désires, dit le Sultan, fût-ce même la moitié de mon empire. Parle, que veux-tu? — Votre majesté, répondit le Schéryf, a mis sur chaque maison d'Halep un *dynar* pour impôt; les habitans de la rue où je demeure sont pauvres et hors d'état de payer. Je vous supplie, ô magnanime Sultan, de les exempter de cette charge. Mousthafa ayant consenti à ce que le Schéryf demandait, fit publier incontinent un édit par lequel il délivrait de cet impôt les habitans de la rue du Schéryf. Et ce fut en mémoire de cet événement que les citoyens d'Halep appelèrent cette rue la rue du Schéryf. Elle porte encore aujourd'hui le même nom, et les maisons sont encore affranchies de toute espèce de tribut. Quant au Schéryf, il demeura dans le palais impérial de Constantinople, comblé d'honneurs et de dignités jusqu'à la fin de ses jours. On prétend que les deux gros de poudre philosophale existent encore, et qu'ils sont conservés dans le trésor des princes ottomans.

*Traduit de l'Arabe par* GRANGERET DE LAGRANGE.

---

## POÉSIES TURQUES (1). — *Pensées morales.*

QUEL est le cœur exempt de troubles? quel est l'état où l'on soit à l'abri du souffle des événemens? Jetez les yeux sur ce vaste parterre du monde où nous croissons tous et qu'on appelle la vie, vous n'y verrez jamais de rose sans épine, d'été sans orage, de vin sans un peu de lie.

Regardez l'homme bizarre dans ses désirs, insensé dans ses projets, consumer tous les instans de sa vie pour des

---

(1) Tiré du *Zubdet ul ach-ar*, Recueil de poésies turques, manuscrit de la Bibliothèque impériale.

affaires qui l'agitent sans cesse ; tel que le ver-à-soie, nuit et jour il se fatigue à tisser, puis il expire au milieu du tissu qu'il a formé.

Servir un prince jeune, et monter un cheval indompté, sont deux choses bien dangereuses.

Espérer d'un avare, c'est faire un trou dans l'eau.

Injustice dans un roi, soif de l'or dans un savant, avarice dans un riche, voilà trois vices odieux à tout le monde.

La sévérité d'un maître vaut mieux que la douceur d'un père.

As-tu des livres, apprends vîte ce qu'ils contiennent, car de quatre choses il arrive l'une, ou l'eau les submerge, ou le feu les brûle, ou les rats les rongent, ou le voleur les emporte.

Si parler est d'argent, se taire est d'or.

*Traduit du turc par* DUVAL-DESTAINS.

# LANGUE ESPAGNOLE.

## CANCION

### DE FRANCISCO DE RIOJA.

Estos, Fabio, ay dolor! que ves ahora
Campos de soledad, mustio collado,
Fueron un tiempo Italica famosa.
Aqui de Cipion la vencedora
Colonia fue : por tierra derribado
Yace el temido honor de la espantosa
Muralla, y lastimosa
Reliquia es solamente :
De su invencible gente
Solo quedan memorias funerales,
Donde erraron ya sombras de alto egemplo.
Este llano fue plaza, alli fue templo ;
De todo apenas quedan las señales.
Del gimnasio y las thermas regaladas
Leves vuelan Cenizas desdichadas.
Las torres que desprecia al ayre fueron
A su gran pessadumbre se rindieron.
Este despedazado anfiteatro,
Impio honor de los dioses, cuya afrenta
Publica el amarillo xaramago,
Ya reducido a tragico teatro,
O fábula del tiempo representa
Quanta fue su grandeza y es su estrago.
« Cómo en el cerco vago
De su desierta arena
El gran pueblo no suena ? »
« Dónde, pues fieras hay, está el desnudo
Luchador ? dónde está el atleta fuerte ? »
Todo despareció : cambió la suerte,
Voces alegres en silencio mudo :
Mas aun el tiempo dá en estos despojos
Espectáculos fieros a los ojos :
Y miran tan confusos lo presente
Que voces de dolor el alma siente.

Aqui nació aquel rayo de la guerra,
Gran padre de la patria, honor de España,
Pio, felice, triunfador Trajano,
Ante quien muda se postró la tierra
Que vé del sol la cuna, y la que baña
El mar tambien vencido Gaditano.
Aqui de Elio Adriano,
De Teodosio divino,
De Silio peregrino
Rodaron de marfil y oro las cunas.
Aqui yá de lanrel, ya de jazmines
Coronados los vieron los jardines
Que ahora son zarzales y lagunas.
La casa para el Cesar fabricada
Ay! yace de lagartos vil morada.
Casas, jardines, Cesares murieron,
Y aun las piedras que de ellos se escribieron.
Fabio, si tú no lloras, pon atenta
La vista en luengas calles destruidas,
Mira mármoles y arcos destrozados,
Mira estatuas soverbias que violenta
Nemesis derribó, yacer tendidas,
Y ya en alto silencio sepultados
Sus dueños celebrados.
Asi à Troya fignro,
Asi a su antiguo muro,
Y a tí Roma a quien queda el nombre apenas,
« O patria de los dioses y los Reyes »
Y a tí a quien no valieron justas leyes,
Fabrica de Minerva, sabia Atenas :
Emulacion ayer de las edades,
Hoy cenizas, hoy vastas soledades,
Que no os respetó el hado, no la muerte,
Ay! ni por sabia a tí, ni a tí por fuerte.
« Mas para que la mente se derrama
En buscar al dolor nuevo argumento »
Barta egemplo menor, basta el presente,
Que aun se vé el humo aqui, aun se vé la llama,
Aun se oyen llantos hoy, hoy ronco accento,
Tal genio o religion fuerza la mente
De la vecina gente,
Que refiere admirada

Que en la noche callada
Una voz triste se oye que llorando,
Cayó Italica, dice; y lastimosa
Ecco reclama Italica en la hojosa
Selve que se le opone resonando,
Itelica: y el claro nombre oido
De Italica, renuevan el gemido
Mil sombras nobles de su gran ruina,
Tanto aun la plebe a sentimiento inclina.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

*Traduction.*

## Les ruines d'Italica; *par* François Rioja, *poëte espagnol du XVII^e^ siècle.*

Regarde, Fabius, cette vaste solitude, cette campagne déserte et flétrie..... C'est là que fut jadis la fameuse *Italica*, la noble colonie du grand Scipion : où sont ces murailles superbes qui causèrent tant de jalousie et d'effroi? La terre est inondée de leurs débris. Les guerriers invincibles d'*Italica* n'ont laissé que de vains souvenirs. Leurs ombres généreuses ont abandonné cette enceinte désolée. Ce champ couvert de ronces fut une place publique; là s'élevait un temple.... A peine en reste-t-il de faibles vestiges. Le gymnase célèbre, les thermes voluptueux réduits en poussière, sont le jouet des vents. Ces tours menaçantes qui bravèrent l'outrage des élémens conjurés, ont enfin succombé sous leur propre masse

Ce monument d'un culte profane, dont les décombres cachés sous l'herbe accusent l'impie vanité, cet amphitéâtre où le tems victorieux se plait à insulter à la fragilité des grandeurs humaines..... Quelle fut autrefois sa magnificence! O Fabius! quelle affreuse métamorphose!..... Pourquoi la voix bruyante du peuple d'*Italica* ne frappe-t-elle plus mon oreille? des bêtes féroces habitent encore ces lieux..... Où est le Gladiateur prêt à les combattre? Où est l'athlète vigoureux dont la seule présence excitait les transports de la multitude? Tout a disparu: les destins sont changés. Un silence de mort a succédé aux éclats tumultueux de l'allégresse populaire..... La majesté des siècles imprimée sur ces ruines, donne encore un grand spectacle: l'homme qui le contemple est frappé d'étonnement, et la douleur assiège son âme.

En ces lieux naquit ce fameux guerrier qui fut aussi le père de la patrie, l'honneur immortel de l'Espagne, le pieux, le fortuné,

l'invincible Trajan qui vit se prosterner en silence à ses pieds les peuples que le soleil éclaire de ses rayons naissans, et ceux de l'antique Hespérie dont l'Océan, soumis aux lois de ce héros, baigne les rivages délicieux. C'est ici que roulèrent sur la pelouse fleurie les berceaux d'ivoire et d'or, dans lesquels, couronnés de jasmins et de lauriers, *Adrien*, le beau Silius, le divin Théodose furent exposés aux regards de la foule qui se précipitait sur les pas de ses souverains. Témoin des jeux de leur première enfance, ces jardins autrefois si brillans, sont aujourd'hui hérissés de buissons sauvages, ou couverts de marais pestilentiels. Le palais des souverains du monde sert d'asile aux reptiles impurs. O destinée! le tems a tout détruit; les palais, les jardins et les Césars eux-mêmes, et les marbres chargés de transmettre leur gloire à la postérité.

O Fabius! si les pleurs n'offusquent point ta vue, regarde ces longues rues solitaires, ces colonnes mutilées, ces arcs de triomphe brisés, ces statues que la vengeance a précipitées de leur piédestal. Les maitres de ces riches demeures, ceux qui furent l'objet de tant d'adulations et d'hommages sont ensevelis dans un silence éternel. Ainsi, malheureux *Ilium*, s'écroulèrent tes nobles remparts! Ainsi périt cette Rome si fière, patrie des rois et des dieux, et qui n'a conservé que son nom. Ainsi tu disparus, ô toi, l'ornement de la Grèce, brillant édifice de Minerve! Villes superbes dont la gloire fixa les regards de l'univers; vous n'offrez plus aujourd'hui qu'une morne solitude. La fatale destinée n'a respecté ni la vertu guerrière des enfans de Romulus, ni les sages lois de Solon.

Mais pourquoi chercher d'autres sujets de douleur? L'exemple d'*Italica* frappe mes yeux. Je vois encore la flâme qui dévore la colonie de Scipion! Des tourbillons de fumée s'élèvent dans les airs.... Les peuples voisins de ces ruines entendent encore, au milieu du silence des nuits, une voix effrayante qui crie : *Italica n'est plus.* L'écho, retentissant au loin dans la forêt, répète le nom d'*Italica*.... Les mânes de la ville infortunée répondent à ce cri par un douloureux gémissement....., et le mortel le plus insensible est saisi d'une terreur religieuse.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

*N. B.* Cette poésie, pleine d'images et d'harmonie, est un monument du XVII^e^ siècle. On sait que l'auteur naquit vers l'année 1600. Nous donnerons, dans le numéro prochain, un article assez étendu sur *Italica*, que M. le comte Alex... de Laborde nous a fait connaitre d'une manière qui ne laisse rien à désirer; nous y joindrons une notice biographique sur l'auteur de ce fragment. *Rioja*, si peu connu parmi nous, est mis sans difficulté au premier rang des poëtes espagnols.

ESMENARD.

# LANGUE ANGLAISE.

## *Conseils aux Peintres de paysages et aux Dessinateurs.*

( Extrait du deuxième volume du *Voyage de l'archevêque* BALDWIN *dans le pays de Galles*, par GIRALDUS DEBARRY, en l'an 1188, et traduit du *gallique* en *anglais*, par Sir RICHARD COLT HOARE BART. )

« PLUSIEURS contrées possèdent une réunion de beautés locales, et en même tems une grande richesse de détails pittoresques propres aux artistes et aux dessinateurs; mais le printems est la seule saison favorable aux voyages et aux recherches. Il faut alors que le voyageur ou l'artiste ne se borne pas à de simples esquisses et aux recherches superficielles d'un voyageur passager; il faut qu'il fasse station dans les lieux les plus remarquables, dans ceux où la nature lui présente une plus grande abondance et variété de sujets propres à ses *études*. Il faut aussi qu'il étudie les beautés de *détails*, qu'il fasse des esquisses séparées de rochers, de montagnes, de pierres, d'arbres, de bosquets et de forêts, en un mot, de tout ce qui compose les diverses parties du paysage. Les jeunes peintres sont beaucoup trop pressés de composer un ensemble, avant d'avoir appris la science des détails. Cependant il y a une *grammaire* pour le paysage, comme il y a une grammaire pour la langue. Il est aussi nécessaire d'être bien instruit dans la *grammaire* des bois, des rochers et des arbres pour devenir un grand peintre, qu'il est nécessaire de connaître la grammaire des noms, des pronoms et des verbes pour être un bon professeur.

Pour obtenir un grand nombre de sites riches et variés, l'artiste doit parcourir les nombreuses et belles vallées qu'on trouve dans le nord et dans le sud du pays de Galles. Celles de Wye, d'Usk, de Taf, de Towi et de Teivi dans les Galles méridionales présentent les plus admirables

beautés pittoresques ; c'est à la vallée de *Towy* qu'est due la prééminance sur toutes les autres ; mais dans mon opinion particulière . la vallée de *Towy* a une puissante rivale dans celle d'*Usk*, qui la surpasse quant à l'étendue et à la beauté du site et des scènes romantiques. Ses vues près de *Crickhowel* peuvent être placées à côté de celles de *Towy* près de *Llandilo*. La vallée de la rivière d'Ovy, qui forme la limite entre les provinces du nord et du sud, a aussi de grandes beautés du côté de *Machynlleth*, etc.

Les vallées de *Dée*, de *Conwy* et de *Clwyd* sont les plus renommées dans la principauté de Galles pour la beauté de leurs sites ; et il est impossible qu'il se trouve des beautés pittoresques qui surpassent celle de la vallée de Dée près de Langollen.

La vallée de *Conwy*, dans une chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à *Llanrwst*, présente plusieurs magnifiques sites dignes du pinceau des meilleurs artistes, sur-tout dans ses ponts et dans ses torrens et cascades. Dans le cours de cette vallée à travers Conwy, ces torrens prennent un grand caractère en formant une forte rivière. La partie haute de la vallée de *Clwyd* est plus propre à la proportion exigée par les peintres. Mais dans son ensemble, cette vallée est trop étendue et trop riche pour un tableau ; et il faut l'admirer, bien plus pour son aspect riche et pour sa fertilité que pour ses grands tableaux et ses sites pittoresques.

Je ne peux oublier la délicieuse vallée de *Festiniog*, quoique la *dernière* (et non cependant *la dernière en beauté*), parce que de tous côtés, et sous quel aspect qu'on la considère, elle est digne de renommée, et renferme tous les genres de beautés qu'on peut trouver dans une vallée ; de beaux et grands arbres, des montagnes majestueuses, des ponts vraiment pittoresques, des ruisseaux rapides, et une masse de sites qui ne sont pas d'une proportion trop grande soit pour l'œil, soit pour le pinceau. Voici comment s'exprime lord Litleton, en parlant de la

vallée de *Festiniog* : « C'est la vallée la plus parfaitement belle de toutes celles que j'ai vues. On a, sur le haut du village, une vue qui s'étend sur la mer. Les collines sont tapissées d'un gazon toujours vert et couronnées de bois et de forêts. Là coule un charmant ruisseau qui serpente à travers la plaine ; de chaque côté sont de riches prairies, et plus loin des champs de blés sur le penchant des côteaux. A chaque extrémité s'élèvent de hautes montagnes, qui semblent placées pour préserver cette charmante retraite de toute invasion. On pourrait y vivre un siècle ; et ce siècle passerait comme un jour, si l'on y était avec une femme qu'on aimât, avec l'amie de son cœur, et avec quelques livres pour se livrer de tems en tems à l'étude. »

Cependant plusieurs de ces ruisseaux peu remarquables et quelques-uns de ces torrens tributaires, possèdent des beautés qui n'ont jamais été découvertes ou aperçues que par les pêcheurs, qui en poursuivant la truite ou le saumon, ne sont jamais occupés de suivre l'agréable cours de ces ruisseaux. Tous ces objets sont bien plus du ressort des *jeunes* artistes, parce qu'ils leur présentent de simples sujets de forêts, de bois, de rochers et d'eaux, plus analogues à leurs études.

Les comtés de Merioneth et de Caernarvon leur offriront de plus beaux sites et de plus beaux modèles de paysages montagneux. Ils pourront fixer leurs stations et leurs travaux dans le Tan-y-Bwich, dans Betgelerd, dans Cappel Cerrig et Dolgelley ; ils trouveront dans chacun de ces lieux de belles études à faire et de magnifiques vues à copier.

Les bordures écaillées de Fraeth Mawr Byehan, ainsi que les marées de la rivière Maw, depuis le pont de *Laneltid* ( près de *Dolgelley* ) jusqu'à *Barmouth*, offrent au dessinateur et au peintre les plus belles masses imaginables de rochers, de bois et d'eaux ; mais pour l'artiste ou le peintre qui voudra étudier *les grandes masses de rochers avec*

*quelque détail*, ils doivent visiter la côte de la mer de *Pembrokeshire*, et faire leur pélerinage au couvent de *Saint-Gowen*.

Quant aux amateurs de l'architecture religieuse et militaire, ils trouveront une ample moisson à faire dans les abbayes de *Tintern*, de *Lanthoni*, de *Margan*, de *Neth*, de *Valecrucis*, de *Wenloch*, etc., etc., etc.; ainsi que dans les églises cathédrales de Llandaff et de Saint-David. Les châteaux de *Goudrich*, de *Chepstow*, de *Cardiff*, de *Kidwelly*, de *Pembroke*, de *Manorbéer*; de *Newport*, de *Cilgarran*, de *Caernarvon* et de *Couwy*.

*Traduit par* M. B. Barère de Vieuzac.

---

Calamities of Authors, etc., *Calamités des Auteurs*, renfermant des recherches sur leurs caractères littéraires et moraux, par l'auteur des *Curiosités de la littérature*. Deux vol. in-8°. — A Londres, chez *John Murray, Fleet-Street; W. Blackwood*, à Edimbourg; et *F. Cumming*, à Dublin.

L'auteur de cet ouvrage a choisi pour épigraphe une phrase de Hume, honorable pour les lettres. Il eût peut-être mieux fait de citer ce vers de Térence :

*Hæc nosse omnia salus est adolescentulis.*

Son livre en effet paraît spécialement composé pour effrayer les jeunes gens qui tenteraient de s'aventurer dans la carrière des lettres, sans avoir d'ailleurs une existence indépendante; et le ciel sait si les exemples funestes manquent d'appuyer ses observations. Il ne faut cependant pas croire qu'il ait reproduit ces faits connus de tout le monde, et qui nous présentent à diverses époques et dans divers pays tant d'hommes doués

d'un rare génie, luttant contre l'infortune. Il ne rappelle ni Homère, ni le Tasse, ni Camoëns, etc.; les infortunés sur le sort desquels il veut nous attendrir sont tous nés en Angleterre, ou du moins dans l'un des trois royaumes; et il résulte de la lecture de son livre quelques démonstrations fort tristes et fort peu honorables pour son pays. On y voit d'abord que dans les tems reculés, plusieurs hommes de mérite n'ont pu y triompher de l'adversité; ensuite que chez une nation éclairée, et qui souvent a pu se vanter d'avoir encouragé le savoir et le talent, *de nos jours même*, je ne sais quelle fatalité a condamné au sort le plus rigoureux et à la mort funeste et précoce d'un Chatterton ou d'un Malfilâtre plus d'un jeune écrivain dont les veilles eussent honoré le Parnasse et sa patrie. *Insere nunc Melibœe pyros*.....

Il faut ajouter cependant, pour être équitable et ne pas présenter sous un aspect trop sombre un sujet fort peu gai en lui-même, que souvent, ces auteurs (poëtes pour la plupart), qui furent ainsi en butte à l'infortune auraient pu s'accuser d'avoir contribué à leurs malheurs. Par exemple, au chapitre intitulé : *Désespoir des jeunes poëtes*, nous voyons Pattison quitter brusquement le collége de Sydney à Cambridge où il était fort aimé, et faire à son tuteur et à ses maîtres des adieux satiriques en vers. Il vient à Londres, persuadé que les plus brillantes protections ne lui manqueront pas; et bientôt, il se voit obligé d'écrire une lettre où se trouve cette horrible phrase : « Depuis deux jours, » je n'ai pu satisfaire les premiers besoins de la vie! » A l'exemple de Pattison, l'auteur en joint un grand nombre d'autres. Il cite sur-tout plusieurs jeunes Irlandais ou Ecossais qui s'imaginèrent aussi que Londres leur offrirait la gloire et la fortune. Ils se virent cruel-

lement trompés ; et les sages réflexions que fait ici l'auteur peuvent s'appliquer aux *provinciaux* de tous les pays, qui seraient tentés de partager une erreur si funeste.

Quelquefois l'idée que l'on prend du caractère d'un jeune écrivain ne permet pas qu'on se livre à tous les sentimens de commisération que d'ailleurs son état pourrait inspirer. Voici un trait de Chatterton qui fera peut-être sourire, mais qui ne le montrera pas sous un aspect bien favorable. Le lord Maire, son protecteur, vient à mourir au moment où, sous ses auspices, le jeune auteur allait publier une brochure ; et Chatterton se console de sa mort par le calcul suivant. « Je perds, » dit-il, par cet événement, 1 livre 11 sous 6 deniers » (sterling), mais j'y gagne, en *essais* et en *élégies*, » 5 livres 5 sous. Ainsi je suis, de 3 livres 13 sous » 6 deniers, *charmé* (glad) qu'il soit mort. » Il faut avouer que de pareils traits ne sont pas propres à multiplier le nombre des Mécènes.

L'auteur de ce livre cite des écrivains qui méritaient l'admiration, qui l'avaient même obtenue ; et dont l'existence fut presque toujours malheureuse. Ainsi, malgré des succès multipliés et une réputation pour ainsi dire colossale, Dryden, auquel il donne le titre de *grand*, n'en fut pas moins obligé, à près de 70 ans, de s'engager à fournir dix mille vers à un libraire, à raison de six sous chacun (ou douze sous de notre monnaie). Nous voyons encore que l'*Histoire* de Hume, dont l'Ecosse et l'Angleterre sont aujourd'hui si fières, fut d'abord reçue avec l'indifférence la plus décourageante.

Mais dans cette liste lugubre, l'écrivain dont le sort accuse peut-être avec le plus de force ses compatriotes de dureté d'ame, c'est le laborieux Robert Héron, qui

a vécu de nos jours. Dans un écrit qu'il traça en 1807, il expose sa vie entière. Il en résulte que, ne se livrant à aucune illusion de gloire, adonné à l'étude au point de travailler, vingt ans de suite, de douze à seize heures par jour, il produisit un grand nombre d'ouvrages utiles, soit originaux, soit traductions. La liste en serait trop longue, je dirai seulement qu'on y trouve une Histoire d'Ecosse, en 6 vol. in-8°; les traductions des ouvrages de Fourcroy sur la chimie et des Voyages de Savary, etc. Héron, après tous ces détails, exposés avec autant de candeur que d'exactitude, annonce que depuis dix mois sur-tout il s'est vu en butte à la plus cruelle détresse; et finit en disant : « Je frémis à la pensée de mourir dans » une prison. » C'est qu'effectivement il écrivait ceci dans celle de Newgate, où trois mois plus tard la fièvre mit fin à sa triste et laborieuse existence.

L'auteur a eu l'idée singulière, mais heureuse, de placer au milieu de tant de tableaux affligeans, dont je n'ai pu donner qu'une légère indication, celui d'un écrivain très-favorisé de la fortune, et toutefois malheureux à sa manière. C'est Horace Walpole qui lui a fourni le sujet d'un de ses chapitres les plus curieux; Horace Walpole, fils d'un ministre célèbre, et qui, avare, insolent avec les gens de lettres, fut tourmenté toute sa vie du sentiment de sa médiocrité. Il est intéressant de voir l'auteur d'un roman absurde, qui n'a pas même le mérite du genre (*le Château d'Otrante*), s'efforcer de se croire un génie, et se désoler ensuite de ce que sa raison ne lui permettait pas de s'en fier tout-à-fait à son amour-propre. Il avait établi, pour ses ouvrages exclusivement, une imprimerie chez lui, à Strawberry-Hill. Jamais ses éditions n'étaient que d'un très-petit nombre d'exemplaires (trois cent, par exemple), il en

donnait beaucoup ; et toujours il remarquait avec dépit que l'ouvrage ne s'épuisait pas. Sa consolation était alors de traiter avec dédain les gens de mérite. Il écrivait un jour : « Je n'ai aucune envie de connaître le » reste des gens de lettres, mes contemporains ; depuis » l'absurde et emphatique docteur Johnson jusqu'au » simple docteur Goldsmith..... Ne me prenez pas pour » un homme dédaigneux. Rappelez-vous que j'ai vu » Pope, et vécu avec Gray. » Il oubliait ou faisait semblant d'oublier que ce même Gray l'avait quitté, au milieu d'un voyage qu'ils avaient entrepris ensemble sur le continent de l'Europe.

Si la carrière des lettres offre de grandes difficultés aux hommes sans fortune, elle est encore plus pénible pour les femmes qui ne la parcourent pas dans l'unique vue de s'occuper agréablement. L'auteur rapporte sur une dame Elisa Rives, qu'il avait connue, plusieurs particularités touchantes. « Cette martyre de la littérature, » comme il l'appelle, descendait d'une famille distinguée en Irlande, mais le monstre de la chicane avait dévoré le bien de ses ancêtres. Douée d'une imagination ardente et d'un cœur sensible, elle crut que les lettres lui procureraient le bonheur et l'aisance. Elle fit des vers, des comédies, elle voulut même entreprendre des ouvrages d'érudition. Rien ne lui réussit ; et pour dernière consolation, elle se vit réduite à retracer ses malheurs dans un roman intitulé : *l'Hermite de Snowden*. C'est là qu'elle se représente sous le nom de Lavinia, dans l'abandon et dans la détresse ; n'ayant d'autre compagnie que celle d'une chienne. « Mainte- » nant, dit-elle, je m'occupe d'elle plus qu'autrefois. » *Le cœur a besoin d'aimer quelque chose !* Et l'on se con- » sole d'être privé de société, en voyant même un animal

» heureux des soins qu'on prend de lui. » Elle mourut peu de tems après, jeune encore, et presqu'au moment où elle venait de déplorer sa destinée dans une petite allégorie pleine du sentiment le plus mélancolique.

Quoique l'ouvrage dont j'ai essayé de donner quelqu'idée ne soit pas précisément bien fait; qu'il manque d'ordre, et contienne un assez grand nombre d'inutilités; on voit qu'il offre souvent de l'intérêt, et que la pensée n'en a pu être conçue que par un véritable ami des gens de lettres; ce qui, joint aux réflexions utiles qu'il peut inspirer, doit, je crois, lui mériter plus que de l'indulgence.

R. J. Durdent.

*P. S.* Au moment où l'on imprimait cet article, j'apprends que l'auteur de l'ouvrage est M. D'Israeli, et que son livre obtient beaucoup de succès en Angleterre.

# LANGUE HOLLANDAISE.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΗΣ. *Magazyn*, etc., c'est-à-dire, *Hippocrate. Mogasin consacré à tout le domaine de la médecine, considérée comme science et art.* Publié par *Chrétien-Auguste-Louis Sander*, *Jacques-Jean Walop*, médecins attitrés de la ville, et *George-Henri Wachter*, maître-ès-arts, docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie (à Rotterdam). Tom. I, part. 1; à Rotterdam, chez J. Hendriksen; 1813, in-8° de VI, 26 et 102 pages.

M. Sander se propose d'établir dans le premier morceau de ce recueil l'axiome d'Hippocrate, que *la nature elle-même guérit les maladies*. Un peu trop d'ambages avant d'en venir à son sujet; une définition un peu trop diffuse et qui n'en est pas plus claire, de ce qu'il faut entendre ici par la *nature*, définition qui a encore le malheur de commencer par une faute grave contre la langue (*dien* rei); et trop peu de détails et de preuves pour la partie essentielle; voilà ce qui nous a frappés dans cette espèce de préambule.

Suivent des considérations générales sur la médecine pratique, et enfin des observations:

1°. Sur un traitement du *morbus maculoso-hæmorrhagicus Werlhofii*, par M. Walop;

2°. Sur les tumeurs de la matrice, et spécialement sur les squirres de ce viscère, ainsi que sur le traitement qu'en a proposé M. le conseiller aulique Biander de Gottengue, par M. Wachter;

3°. Sur deux cas de paralysie de la paupière supérieure, traités avec succès par M. Van Onsselen, chirurgien-accoucheur à Rotterdam.

Cette annonce suffit pour faire voir combien ce recueil peut devenir utile.

Ἀριστοτέλους Μηχανικὰ Προβλήματα. *Aristotelis Quæstiones Mechanicæ. Recensuit et illustravit Joannes Petrus Van Cappelle.* A Amsterdam, chez P. den Hengst et fils; 1812, in-8° de XVI et 288 p.

Il n'est pas commun de réunir le goût des sciences exactes à celui de la littérature ancienne. M. Van Cappelle a puisé l'un et l'autre dans les meilleures sources; le premier à l'école de M. le professeur Van Swinden; le second dans les leçons de M. le professeur Van Lennep. Aussi leur a-t-il dédié son ouvrage, et cet hommage est digne d'eux, digne de lui. Notre jeune savant s'est attaché à donner le texte original dans toute sa pureté, à le rendre fidèlement en latin, à en éclaircir dans ses remarques les passages les plus difficiles. Six éditions différentes et trois manuscrits, dont deux de la bibliothèque impériale de Paris, et un de la bibliothèque de Leide, lui ont été utiles à ce dessein. Nicolas Léonici, professeur de médecine à Ferrare, donna dans l'édition Florentine des *Œuvres de Physique* d'Aristote, en 1527, une traduction latine de ses *Problèmes de Mécanique*, et c'est cette traduction que M. Van Cappelle a principalement suivie. Henri de Monanteuil, à l'école duquel se formèrent pour le grec les de Thou, les Lamoignon et d'autres personnages célèbres, fit imprimer ce traité avec un savant commentaire, à Lyon, en 1600, in-4°. Bernardin Balde, abbé de Guestalla, en 1621, et Jean de Guevara, en 1627, ont publié, le premier des *Exercitationes*, le deuxième des *Commentarii* sur le même ouvrage. M. Van Cappelle a encore bien mérité après eux. Il a quelquefois osé introduire de ses corrections dans le texte, mais jamais sans en avertir et sans justifier cette espèce de licence.

*Mengeldichten*, c'est-à-dire, *Poésies mêlées* d'*A. Loosjes* P. Z. A Harlem, chez l'auteur, 1813, in-8° de 138 p.

Nous avons déjà honorablement mentionné M. Loojes. Nous ne manquerons pas d'occasions de reparler de ce

poëte : il est également fécond en vers et en prose ; mais peut-être oublie-t-il trop qu'on risque de ne pas aller à l'immortalité avec un si gros bagage. Sa tendresse paternelle pour ses productions l'alarme sur le danger d'en voir périr la moindre. Il est lui-même imprimeur ; n'aurait-il pas d'autant plus à se reprocher cette perte ? il nous a semblé toutefois que plusieurs des pièces recueillies dans ce volume auraient pu, sans inconvénient, rester dans le portefeuille du poëte ou dans l'*incognito* de sa société. Il y en a d'un peu trop insignifiantes ou même de niaises. Dans d'autres qui sont à prétention (dans la première, par exemple, intitulée *La Jeunesse*), il y a trop de vague ; on n'y voit pas un but assez déterminé ; la redondance de la rime y frise quelquefois le *non-sens* ; et puis, quelles rimes que celles de *schoonheid* et *ten toon spreid* dans la troisième strophe de la pièce déjà citée ! cela ne sent-il pas le *Arnold Van Overbeek ?* Dans la strophe qui précède, nous remarquons une faute contre le genre. *Uur* (heure) est neutre (*het uur*) ; mais *ure*, comme l'emploie l'auteur, est féminin (*de ure*). L'estime pour M. Loosjes nous a seule inspiré ces observations.

*Museum, of Verzameling*, etc., c'est-à-dire, *Muséum*, ou Recueil de pièces relatives aux beaux arts et aux sciences ; par *Mathieu Siegenbeek*, tom II ; à Harlem, chez Loosjes, 1813, in-8° de 231 pag.

Cette deuxième partie ne dépare pas la première que nous avons annoncée. Elle contient 1° un Mémoire sur *Coornhert* (Dideric fils de Volcard), considéré comme moraliste ; 2° un morceau sur le *Dante* et sa *divine comédie* ; 3° quelques notices sur des poëtes hollandais peu connus, accompagnées d'extraits de leurs ouvrages ; 4° la traduction des six premiers chapitres du deuxième Discours de Cicéron contre *Rullus* ; 5° un morceau sur le *Tasse* et sur la *Jérusalem délivrée*, avec la traduction en vers hollandais.

*Derde Zestal*, etc., c'est-à-dire, *Troisième sixain de Sermons*, par *J. H. Van der Palm*. A Leide, chez D. Du Mortier et fils ; 1813, in-8° de 235 pag.

M. Van der Palm est un homme du premier mérite comme philologue, comme orateur sacré, comme littérateur hollandais. Les langues orientales sont la partie de la littérature ancienne à laquelle il s'est spécialement voué. Il est chargé de les enseigner à l'Académie de Leide, et il se montre digne de marcher dans cette carrière sur les traces des trois Schultens, ses illustres devanciers. Sa nouvelle traduction hollandaise du prophète *Isaïe* (Leide, 1805, 3 vol. in-8°), et les notes à la fois savantes et populaires qui l'accompagnent, suffiraient seules pour le placer ici en première ligne. Comme orateur sacré, il est également sage, élégant, profond ; il sait parler à l'esprit et au cœur avec la persuasion la plus entraînante et la véritable onction évangélique. Il réimprime aujourd'hui, en les réunissant par sixains, une suite de *Sermons* qui avaient déjà eu, à leur première publication, le même succès qu'ils ne manquent jamais d'avoir quand il les prononce ; car il est aussi doué, dans un degré peu commun, du talent de la parole. Comme littérateur hollandais, son idiôme natal lui a des obligations toutes particulières. Dans le tems qu'il était agent de l'éducation nationale (ce qui, en d'autres termes, équivalait au ministère de l'instruction publique), il s'est spécialement occupé du soin de fixer l'orthographe hollandaise ; c'est lui qui a provoqué les utiles travaux de MM. Weiland et Siegenbeek, et qui y a honorablement concouru. Dans tout ce qui sort de sa plume, mais surtout dans ses *Sermons*, son style est pur, sa diction claire et facile ; tout en s'élevant avec son sujet, il se tient toujours à la portée de son auditoire ou de ses lecteurs. En un mot, il orne également et la chaire professorale, et la chaire évangélique.

*Redevoeringen*, etc., c'est-à-dire, *Discours sur des sujets pris dans l'histoire naturelle*, par *A. H. Van Gelder*,

pasteur anabaptiste à Amsterdam. A Leide et à Amsterdam, chez Mortier et Ten Brink, 1813, in-8° de 134 pages.

Dans les réunions de la respectable Société hollandaise dite *tot nut van 't Algemeen* (c'est-à-dire de l'Utilité générale), M. Van Gelder a prononcé depuis quelque tems des discours sur des sujets pris dans l'histoire naturelle, et ayant spécialement pour objet de faire bénir le créateur dans la créature. Il s'est occupé successivement des diverses espèces d'animaux, et a consacré trois premiers discours à ceux qu'il appelle *bêtes de proie*, c'est-à-dire, aux animaux carnassiers ou carnivores en général. Il fait à l'homme l'honneur de le mettre à leur tête. Il décrit la nature, la manière d'être et le régime de ces animaux; il traite de leur utilité spéciale pour l'homme, et il y trouve les preuves de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu. Cet ouvrage prouve beaucoup de lecture, d'observations, de recherches, unies à une piété éclairée et sentie. C'est dans le même esprit qn'on nous a fait une *Théologie astronomique* (*Derham*), une *Théologie de physique* (le même), une *Théologie des insectes* (*Fabricius*), etc. Un grand nombre des auditeurs de ces discours ayant témoigné le désir de les voir imprimés, l'auteur y a consenti. L'accueil que ceux-ci recevront du public le déterminera sans doute à faire imprimer les autres.

*Dichcœfeningen*, etc., c'est-à-dire, *Essais de poésie de la Société* ayant pour devise : *Kunstliefde spaart geen vlyt* (c'est-à-dire : L'amour de l'art n'épargne point sa peine). Tom. I; à La Haye, chez les frères Van Cleef, 1813, in-8° de 188 pag.

Aucun préambule ne nous fait connaître quel rapport il y a entre la société qui publie ce volume, et une autre qui, dès 1773, se forma à la Haye sous la même rubrique et à laquelle nous sommes redevables d'un assez grand nombre de volumes de *poésies*, qui ont servi de ré-

ponse à ses programmes et avaient été couronnées par elle, ou qui sont émanées de ses membres. Quoi qu'il en soit, la Société se compose de vétérans et d'élèves qui se font imprimer les uns et les autres. Parmi les vétérans, nous avons reconnu avec plaisir M. le sénateur comte de Meerman, qui a fourni à ce volume deux pièces traduites de Klopstock. Nous avions cru reconnaître aussi le coryphée du parnasse batave, M. Feith; mais une initiale de plus dans les prénoms nous a détrompés. Nous présumons seulement que c'est ici le cas d'appliquer le *fortes creantur fortibus* d'Horace. L'ode signée P. R. Feith et intitulé l'*Avenir*, bien qu'elle n'ait pas l'élévation ordinaire des odes de M. Rhynvis Feith, prête beaucoup plus à l'éloge qu'à la critique. En général les pièces contenues dans ce volume sont du genre sérieux, marquées au coin de la morale et de la piété; mais nous aimerions encore dans ces recueils un peu plus de choix, et ce volume laisse aussi à désirer du côté de la correction typographique.

# LANGUE ALLEMANDE.

---

HISTOIRE DES CROISADES D'APRÈS LES AUTEURS OCCIDENTAUX ET ORIENTAUX; par FRED. WILKEN, professeur d'histoire à l'université de Heidelberg, et correspondant de l'Institut de France.

DES deux volumes de cette histoire qui ont déjà paru, le premier, qui a été publié en 1807, contient la fondation du royaume de Jérusalem; le second, publié en 1813, l'agrandissement de ce royaume, ses guerres contre les Infidèles jusqu'à la perte du comté d'Edesse, et la croisade de Conrad III et de Louis VII dans l'an 1146.

L'auteur de cet ouvrage possède toutes les qualités requises dans un historien: il sait un grand nombre de langues, et peut en conséquence choisir, confronter les récits différens des Arabes, des Grecs et des auteurs occidentaux; et à cet avantage, il joint le zèle infatigable qu'exige une pareille entreprise. Pour écrire une *Histoire complète des Croisades*, il y a une foule d'auteurs à comparer; il faut avoir en même tems sous les yeux plusieurs nations différentes, et savoir démêler entre des récits le plus souvent contradictoires, le récit le plus vrai ou le plus vraisemblable: c'est donc un des ouvrages dont l'exécution offre le plus de difficultés.

L'introduction nous fait d'abord connaître le talent de l'auteur: cette partie d'un ouvrage, toujours très-importante, l'est sur-tout dans une histoire où l'on doit commencer par détruire l'opinion mal fondée que les croisades ont été un événement inattendu et subit, prouver qu'une longue série d'années les avait pré-

parées et presque rendues inévitables, et qu'elles furent un résultat de l'esprit de religion et de chevalerie dominant à cette époque. C'est là le but que l'auteur a parfaitement atteint dans son introduction. Nous y trouvons aussi très-bien développées les causes des pélerinages. Nous citerons celle-ci entre autres. Les peuples qui envahirent la partie occidentale de l'Empire romain, en recevant une nouvelle religion, durent sans doute concevoir une grande vénération pour les lieux d'où elle tirait son origine; mais ils étaient déjà enclins aux pélerinages par leur religion ancienne. En effet, Tacite nous apprend que les peuples du Nord faisaient des pélerinages vers le *saint bois*, dans le pays des Senons, et vers le bocage de Hertha, sur une île située dans la mer du Nord.

L'auteur finit son introduction en donnant l'histoire de ces pélerins allemands qui, au nombre de septmille, partirent pour le pays saint, et qui, par le nombre et le nom qu'on leur donnait d'armée du Seigneur, firent pressentir les croisades : il trace aussi le tableau de la malheureuse situation des pélerins et des chrétiens orientaux sous la domination des Turcs dans la Palestine.

Nous devons remarquer ici que M. Wilken, à l'occasion des affaires des Croisés avec les Grecs, donne l'exemple d'une grande impartialité. La plupart des auteurs occidentaux sont prévenus contre ces derniers, et expliquent tout à leur désavantage. M. Wilken reconnaît leurs torts, comme ceux des Occidentaux, mais il n'aggrave pas ceux des Grecs pour excuser la brutalité et l'orgueil des Occidentaux.

L'auteur, après avoir raconté la prise d'Antioche, explique, avec cette clarté qui lui est propre, pourquoi les musulmans ne s'opposèrent pas davantage aux succès

des chrétiens, sur-tout lorsque ces derniers firent le siège de Jérusalem. A cette occasion, il passe en revue l'histoire des Turcs, leur politique et l'état de leurs affaires après la mort de Malekschah, et fait voir qu'il était impossible alors au sultan de Bagdad de faire de plus grands efforts.

Enfin, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel l'auteur a décrit le caractère des chrétiens qui, après s'être rassasiés du sang des infidèles à la prise de la ville sainte, allaient remercier le fils du Dieu de paix, de la victoire qu'il leur avait accordée, et donnaient avec libéralité à l'église ces biens pour l'acquisition desquels ils venaient de massacrer hommes, femmes, enfans et vieillards.

Le dernier chapitre du premier volume contient les lois et la constitution du royaume de Jérusalem, que M. Wilken a cru nécessaire de faire connaître plus que n'avait fait aucun des auteurs qui ont traité des croisades. La raison en est que ces lois ont eu une très-grande influence sur le sort de ce royaume, et qu'ainsi le lecteur pourra trouver plus aisément les ressorts secrets des événemens les plus importans.

Parmi les pièces justificatives, qui sont au nombre de six, on en remarque une sur l'origine des Turcs Seljoucides d'Iconium. Cette pièce, qui est un récit fait d'après les auteurs arabes et byzantins, jette beaucoup de jour sur cette grande question.

Dans le second volume, l'auteur ne s'est pas beaucoup éloigné de la marche qu'il a suivie dans le premier. Il n'a pas voulu s'abstenir des citations et de la comparaison des sources, ce qui sans doute ne peut être que très-agréable au lecteur savant : celui qui ne lit que pour s'amuser, n'a qu'à se dispenser de les lire.

L'auteur a eu un autre motif pour ne les pas omettre : c'est que la fidélité et la bonne-foi avec laquelle les historiens de tous les partis ont rendu compte de ces guerres, sont d'une grande conséquence pour bien apprécier ce siècle en général si naïf et de bonne foi. Enfin, M. Wilken n'a rien négligé pour offrir au lecteur un tableau fidèle et attrayant du zèle pieux, de la confiance inébranlable en Dieu et en la sainte croix qui animait les héros chrétiens combattant contre les musulmans, et leur faisait souvent oublier les plus sages précautions.

M. Wilken observe dans la préface du second volume, que le tableau de ces aventures, la plupart très-embrouillées, et dont la confusion et le défaut de plan caractérisent bien ce siècle, lui aurait été plus facile à tracer s'il n'eût dédaigné de donner aux chevaliers pieux, mais la plupart imprévoyans et animés plutôt par le sentiment de leurs forces que par aucun autre avantage, des motifs bien raisonnés, et la manière de penser de notre tems; s'il eût voulu juger et mesurer leurs plans et leurs entreprises d'après nos opinions et nos connaissances actuelles.

On trouve dans ce second volume des descriptions très-détaillées de batailles ou de tout autre événement important. L'auteur a cru devoir les donner pour mieux faire connaître les mœurs de ce tems, comme il le dit au sujet de la belle et intéressante description de la défaite et de la mort du prince Roger. L'auteur pense que si les chrétiens ne perdirent pas entièrement courage après de telles défaites, c'était parce qu'ils les regardaient comme une punition méritée de leurs péchés, et qu'ils espéraient qu'après les avoir expiés, ils pourraient aisément rétablir leurs affaires, et se rendre de nouveau la divinité favorable.

Les caractères des principaux héros des croisades

sont très-bien tracés dans cet ouvrage; on y distingue sur-tout ceux du prince Boemond et des deux rois Baudouin.

Plusieurs écrivains ayant regardé les croisades comme un résultat de la superstition générale, d'autres comme celui de la cupidité des chefs qui voulaient s'enrichir en dépouillant la Syrie, il est important de savoir sous quel point de vue l'auteur considère ce grand évènement. Nous dirons donc qu'il en attribue la cause à l'*esprit du moyen âge*. Mais voici comment M. Wilken termine la préface de son second volume: « Sans doute » Godefroy de Bouillon, les Baudouins, Boemond, » Tancrède, paraissent devant le tribunal du bon sens » comme des insensés qui sacrifient la douceur d'une » vie commode et tranquille dans leurs châteaux, à une » vie inquiète, pleine de dangers et n'offrant que peu » de jouissances, dans la Syrie et dans le voisinage du » saint sépulcre : nous nommons le siècle des croisades » le siècle d'un fol enthousiasme. La postérité saura » trouver le nom qui convient au nôtre.... »

M. Wilken, dans la préface, nous promet encore deux volumes, dont le premier contiendra les combats contre les deux plus grands héros de l'Islamisme, Nureddin et Salaheddin. Dans le second on verra le zèle pour la conquête des saints-lieux s'affaiblissant de plus en plus; l'histoire de la croisade forcée de l'empereur Frédéric Second, et celle des efforts pieux, mais malheureux, de Saint-Louis; celle de la destruction de la puissance chrétienne dans la Syrie, de même que les tentatives et les plans faits dans le quatorzième siècle pour son rétablissement. L'auteur nous promet qu'il y joindra peut-être un cinquième volume sur les effets des croisades, sur la littérature, la poésie, la politique, le commerce à cette époque et dans les siècles suivans.

Les pièces justificatives de ce second volume sont au nombre de dix, toutes plus ou moins intéressantes.

Il reste encore un mot à dire sur les auteurs que M. Wilken a cités dans son ouvrage. Sans faire ici une liste des noms arabes, grecs, latins de ces auteurs, il suffira d'observer que ce savant infatigable a consulté tous les ouvrages écrits sur ce sujet, dont il a eu connaissance et qu'il a pu se procurer.

Après avoir rendu un compte fidèle de cette histoire, ainsi que peuvent le vérifier tous ceux qui entendent l'allemand, je n'hésite nullement à la présenter comme un ouvrage recommandable, et qui fait beaucoup d'honneur à la littérature allemande déjà si riche dans tous les genres. M— H.

*N. B.* Il ne sera pas inutile sans doute de dire ici quelque chose d'un compte qui a été rendu de l'ouvrage de M. Wilken dans un autre journal français. Noter les erreurs que contient cet article, ce sera le réfuter: 1° le critique avance d'abord que M. Wilken a entrepris de traiter le sujet des croisades, encouragé par le succès qu'avait obtenu l'ouvrage de M. Michaud. — Il n'y a ici qu'un mot à répondre: l'ouvrage de M. Wilken est antérieur à celui de l'auteur français. 2° En parlant des auteurs cités par M. Wilken, le critique paraît oublier que ce savant est professeur de langues orientales; que, bien loin de suivre les traductions données par Dom Berthereau, il le corrige souvent dans ses notes. 3° M. Wilken n'a pas *pu consulter principalement* la traduction française de l'*Histoire d'Alep* de Kemaleddin, publiée par M. de Sacy, puisque ce savant orientaliste n'a jamais publié cette histoire.

Je pourrais prouver encore à l'auteur de la critique qu'il ne sait pas l'allemand, ou qu'il n'a pas lu le livre

dont il s'agit ; mais ce serait m'occuper plus qu'elle ne mérite, de cette critique superficielle, inexacte, erronnée sur tous les points. Je prierai seulement son auteur de me nommer les journaux dans lesquels il prétend que l'on a reproché au style de M. Wilken d'être plein de néologismes du plus mauvais goût, et à son ouvrage de n'offrir qu'une compilation décousue. Je sais moi, de bonne source, que les savans Allemands sont fort contens et de l'ouvrage et du style. J'en excepte les envieux; ils ne manquent jamais à l'homme de mérite.

Notre critique dit à la fin que si l'auteur publie son troisième volume, on pourra décider sur le mérite de l'ouvrage entier. Est-ce qu'on a besoin d'attendre le second ou le troisième volume de l'Histoire des Croisades de M. Michaud, pour prononcer que son ouvrage fait autant d'honneur à la littérature française qu'il a procuré de gloire à son auteur?...

---

# LANGUES DU NORD.

## Précis historique sur les Académies de Stockholm.

Suite ou *Précis sur l'Académie des beaux-arts, précédé d'observations générales sur les progrès des beaux-arts en Suède.*

En cherchant l'origine des beaux arts en Suède, on en trouve les premières traces vers la fin du treizième siècle. Les historiens suédois rapportent qu'en 1287, le roi Magnus, surnommé *Ladulas*, fit venir de Paris un architecte, nommé *Bounveil* ou *Bonveil*, pour diriger la construction et l'embellissement de la cathédrale d'Upsal. Cet édifice qui, pour le plan, ressemble d'une manière assez frappante, à l'église de Notre-Dame de Paris, reçut, sous les règnes suivans, plusieurs décorations intérieures qui furent l'ouvrage de quelques autres artistes étrangers. Environ dans le même tems, les habitans de Wisby, à l'île de Gothlande, affiliés à la ligue anséatique, et enrichis par le commerce, firent élever dans leur ville plusieurs temples dont il n'existe maintenant que des ruines; à en juger par ces ruines, quelques-uns des temples étaient d'une étendue considérable et avaient des ornemens, en peinture et en sculpture. Les ruines des principales églises de Wisby ont été dessinées et gravées depuis quelques années à Stockholm et ce travail est très-intéressant pour l'histoire de l'architecture gothique,

Sous le règne de Gustave Wasa, au seizième siècle, Hubert Langnet (1) passa de Dantzig en Suède. Le roi

(1) Savant français, connu par plusieurs ouvrages; né à Vitteaux en Bourgogne, l'an 1518, il mourut à Anvers en 1581, après avoir

qui voulait embellir le château de Gripsholm (2), et en faire construire quelques autres, eut un entretien avec Langnet, et le chargea de lui procurer des artistes français. Ce trait, long-tems inconnu, est rapporté par le professeur Fandt dans son histoire de Suède, publiée il y a quelques années. Les deux fils de Gustave Wasa, Eric XIV et Jean III eurent le goût des arts et rassemblèrent des tableaux, des gravures, des médailles. Au commencement du règne de Charles IX, troisième fils de Gustave, arriva en Suède un Flamand, nommé Jean de Besche, qui avait étudié le dessin et l'architecture dans son pays et en Allemagne; il reçut le titre d'architecte du roi, et fut chargé de construire deux tours pour orner l'église d'Upsal et divers édifices publics; il arriva aussi peu après en Suède, un autre architecte flamand ou français, nommée Simon de la Vallée; mais il n'eut pas dans ce pays une destinée heureuse; un baron Oxenstiern avec qui il était en procès, l'assomma dans une place publique. Il laissa un fils, Jean de la Vallée, qui s'appliqua également à l'architecture, construisit plusieurs églises à Stockholm, et donna le plan de l'hôtel, où la noblesse tient ses séances pendant la diète. Cet édifice est d'un style simple, mais noble, et forme encore avec ses entours un des principaux ornemens de la capitale (3).

Marie-Eléonore de Brandebourg, femme de Gustave Adolphe et mère de Christine avait la passion des arts;

---

voyagé en Allemagne où il se lia avec Melanchton, et dans plusieurs contrées du Nord. Le fameux curé de Saint-Sulpice, J. B. Langnet, était son arrière petit-neveu.

(2) Situé à seize lieues environ de Stockholm, au bord du lac Maelar.

(3) La grande salle est décorée des armoiries des familles nobles du pays.

mais elle n'y joignait pas assez de goût et de discernement, et le dérangement continuel de ses finances l'empêcha d'encourager efficacement les travaux utiles, ou glorieux. Pendant les voyages qu'elle faisait dans le pays, elle était ordinairement accompagnée de deux architectes italiens, qu'elle payait avec une trop grande générosité, et à chaque site intéressant qu'elle rencontrait sur sa route, elle s'arrêtait pour faire dessiner le plan d'une maison de plaisance ou d'un château. Christine dit un jour en parlant de ce goût dispendieux de sa mère : il est nouveau qu'on se ruine à ne pas bâtir; mais si la reine, ma mère, veut toujours faire des châteaux en l'air, je ne suis pas disposée à les lui payer.

Les généraux suédois, pendant la guerre de trente ans, s'emparèrent dans les villes d'Augsbourg, Wurtzbourg, Olmutz, Prague d'une multitude de tableaux, de médailles, et d'autres objets des arts. Ces objets passèrent en Suède et furent placés les uns à Stockholm, dans le palais, les autres à Upsal dans la bibliothèque de l'université; parmi les tableaux, se distinguaient ceux que le général Koenigsmarck avait pris à Prague en 1648; cette collection composée de chefs-d'œuvre des premiers peintres d'Italie, et en particulier du Corrège, venait originairement du prince de Mantoue, Louis de Gonzague, et avait été enlevée de Mantoue, lors de la prise de cette ville par les Impériaux. Les tableaux retournèrent ensuite en Italie lorsque Christine fixa son séjour à Rome, et après la mort de la reine, la plupart furent achetés par le régent de France.

Si l'on en croit quelques mémoires et quelques recueils d'anecdotes, tous ces trésors ne furent pas d'abord appréciés sur les bords de la Baltique. Quelques tableaux du Corrège furent, dit-on, employés à servir

de contrevens dans les écuries de la cour, et on découpa ceux du Titien, de Carrache, de Paul Véronèse pour décorer le plafond d'une gallerie, de manière qu'on appliqua une tête, un bras ou une jambe selon que les dimensions et les formes du plafond s'y prétaient le mieux. Quoi qu'il en soit de ces rapports, ce qui est sûr, c'est que Christine, parvenue à régner elle-même, accorda aux beaux-arts une protection éclatante, et que son palais devint un vaste musée où elle recueillit ce que le dessin, la gravure, la peinture, la sculpture offraient d'intéressant et de curieux. On peut en juger par ce passage d'une lettre que Nandé, bibliothécaire de la reine, adressa à Gassendi en 1652.

« Pour la bibliothèque de la reine, elle est très-riche en manuscrits tant à cause de ceux de M. Pétau, de M. Gaulmin, de monseigneur le cardinal Mazarin, de ceux d'un nommé Stephanidès, de Ravius et d'autres..... Outre cela, elle a une gallerie de statues, tant en bronze qu'en marbre, de médailles, tant d'or et d'argent, que de bronze, de pièces d'ivoire, d'autres de corail, de cristal travaillé, de miroirs d'acier, d'horloges de table, d'esquisses, bas-reliefs et autres choses non moins artificielles que naturelles, telles que je n'en ai jamais vu en Italie de plus riches. Restent les tableaux desquels elle a aussi une merveilleuse quantité, et ainsi vous voyez que *habet animum apertum ad omnia*..... M. Bochart travaille ici sur son livre de *animalibus sacræ scripturæ*, où il mettra bien de l'Arabe; M. Meibomius prétend démontrer bientôt quelques fautes dans Euclide : *Cæteraturba silet*. Pour moi, j'ai assez d'affaires à ranger les livres, à cause qu'il y en a beaucoup qu'il faut quasi porter tous les jours d'un lieu à l'autre, celui où ils doivent être à demeure ne pouvant encore

être prêt d'un an. » (Tiré de l'*append. epistolarum Naudæi ad Gassendum* (4).

Le peintre Bourdon s'étant rendu en Suède, Christine lui fit un accueil très-flatteur; on a dit qu'elle voulut lui faire présent des tableaux de Corrège, mais que Bourdon refusa de les accepter; cette anecdote peut cependant être révoquée en doute, parce qu'elle n'est fondée que sur un rapport rempli d'anachronismes, inséré assez long-tems après dans une feuille périodique de Paris. Mais Bourdon reçut de riches présens et même une pension. La reine récompensa aussi très-généreusement Nanteuil et Parise qui, l'un et l'autre, avaient travaillé pour elle. Dufrêne Trichet fut le garde de ses médailles. On prétend qu'il en fit fondre plusieurs qu'il croyait peu importantes, et que Christine lui fit présent des lingots d'or et d'argent provenus de la fonte. Il est sûr que cette princesse poussa quelquefois l'abandon de ses intérêts et la générosité jusqu'à l'excès, et que des savans mêmes abusèrent de ce penchant d'une manière peu délicate. Le moins scrupuleux fut Isaac Vossius, qui se fit payer au poids de l'or les manuscrits, et les livres qu'il procura, et qui même en emporta plusieurs, lorsqu'il quitta la cour de la reine de Suède.

Christine, en partant pour l'Italie, fit transporter à Rome la plupart des objets précieux, dont elle pouvaient disposer, et la Suède en fut privée. Mais ils avaient déjà servi à former le goût des arts dans ce pays, et il en resta assez, tant à la cour que chez les

---

(4) Gassendi s'était mis en relation avec Christine, en lui adressant une lettre où il applaudissait à son zèle pour les sciences. La reine lui répondit dans les termes les plus flatteurs, et l'appela l'oracle de la vérité.

grands (5), pour offrir des modèles, et pour aiguillonner le talent. Charles X ne régna pas assez longtems pour s'occuper d'autres soins que de ceux qui se rapportaient aux circonstances politiques. Pendant son séjour à l'île d'Oeland, comme prince royal, il avait cependant fait construire le château de Borgholm, et il avait créé un vaste parc, qui est encore une des choses remarquables qu'on trouve dans l'île. Charles XI, son successeur, quoique dirigé pendant tout son règne par les principes d'une économie sévère, donna de grands encouragemens aux beaux-arts. Louis XIV qui connaissait son goût pour le dessin et la sculpture, lui fit présent d'une collection de plâtres des plus belles antiques, qui est répandue maintenant dans les salles de l'académie des beaux-arts (6). Ce fut la première fois qu'on pût admirer, près du cercle polaire, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, l'Hercule Farnèse, et se faire une idée, dans ces régions septentrionales, du beau idéal conçu sous l'heureux ciel du midi. Les batailles de Charles XI furent peintes avec un grand succès par Lemke, venu de Livonie. Le tableau du couronnement de ce prince fut l'ouvrage de David Klocker Erenstrahl, né en 1628 à Hambourg, mais attaché au service du roi de Suède dès ses plus jeunes années. Le gouvernement lui fit faire un voyage à Rome où il travailla sous la direction de Pierre de Cortone, et se fit remarquer par son talent pour le dessin et le coloris. Le tableau du couronnement de

---

(5) On en voit sur-tout au château de Skogkloster, bâti par le feld-maréchal Wrangel, et possédé maintenant par le comte de Brahè.

(6) Nous avons donné une notice plus détaillée de ces plâtres dans le N° IX du *Mercure Etranger*.

Charles XI est sa production la plus distinguée; celui du Jujement dernier, qu'on voit dans la cathédrale de Stockholm, est d'une conception et d'un goût bizarre; il peignit aussi des animaux, des fruits, des fleurs, et laissa un grand nombre de portraits. Il fit lui-même une histoire et une description de ses ouvrages, qui parut à Stockholm en 1694. Le roi lui donna des lettres de noblesse, et lui fit ériger un monument : il mourut en 1698. Sous le même règne, on vit en Suède, le premier graveur de médailles suédois Arvid Kiellander, ennobli sous le nom de *Karlstein*. Il avait commencé par faire dans son pays des pièces monnayées au grand atelier de cuivre d'Avestad en Dalécarlie; mais ayant fait un voyage dans l'étranger, il apprit l'art de graver les médailles, et s'y perfectionna au point que le roi de Pologne et l'électeur de Brandebourg voulurent l'engager à leur service. Il préféra de retourner en Suède, et Charles XI l'attacha à sa cour. Ses médailles pêchent quelquefois par le dessin et les draperies; mais elles sont estimées pour le naturel et la vivacité d'expression des figures. Karlstein, né en 1647, mourut en 1718 (7).

Pendant que ces divers artistes produisaient les ouvrages qui les ont rendus fameux, le feld-maréchal comte de Dahlberg, les encourageait, non-seulement par sa protection, mais par son exemple. Ce grand capitaine, distingué par son courage et ses exploits, ne l'était pas moins par ses connaissances dans les arts, et son talent pour le dessin, dont il avait fait une étude approfondie en dirigeant la construction des places fortes. Ce fut lui qui donna le plan du *Suecia antiqua et hodierna* (*Suède ancienne et moderne*), recueil qui contient plus de trois cents estampes, faisant connaître

(7) *Voyez* Gezelius, Dictionnaire biographique de la Suède.

les châteaux, les sites remarquables, les ports, les antiquités du pays; il fit lui-même plusieurs dessins, dont quelques-uns offrent cependant des édifices qu'on chercherait vainement en Suède, et qui n'ont existé qu'en projet. Le comte de Dahlberg donna aussi les dessins des gravures qui accompagnent la grande histoire de Charles X par Pufendorf.

Quoique Charles XII, fils de Charles XI, n'ait pu laisser aucun monument de son goût pour les arts, il est connu en Suède qu'il aimait à s'en occuper. Pendant son séjour à Bender, il écrivit plusieurs lettres à Nicodème Tessin, connu sur-tout par son talent pour l'architecture. Dans ces lettres, qui ont été conservées, mais qui n'ont pas été rendues publiques, le roi indique ses idées sur les embellissemens qu'il se proposait de faire dans sa capitale lorsqu'il serait de retour et jouirait de plus de calme. Il voulait que le palais fût reconstruit sur un plan vaste et noble, qu'il fût orné de sculptures, et que les places publiques fussent décorées de statues représentant les grands hommes du pays.

Nicodème Tessin, que nous venons de nommer, fit époque dans les beaux-arts en Suède. Son père, né à Stralsund en Poméranie, avait été architecte de la cour de Suède, et s'était fait connaître par la construction de plusieurs édifices, dont l'église de la ville de Calmar est le plus remarquable. Le fils, envoyé très-jeune en Italie, étudia avec la plus grande attention les monumens de l'architecture, et donna à son retour des preuves du fruit qu'il avait retiré de ses observations et de ses travaux. Chargé de reconstruire le palais du roi, consumé en grande partie par les flammes, il fit de cet édifice un modèle de noblesse et d'élégance. Le palais de Stockholm est admiré par tous les voyageurs, et il y a peu de demeures royales dont l'aspect soit plus frap-

pant. Tessin donna aussi le plan du château de Drottningolm, à quelques lieues de la capitale, et celui d'un très-beau monument érigé au sénateur Benoît Oxenstiern dans la cathédrale d'Upsal. Charles XII faisait le plus grand cas de cet homme aussi distingué par ses vertus que par son talent. Il lui donna les titres de comte et de grand maréchal, le nomma sénateur et lui confia la surintendance de tous les châteaux, parcs et jardins de la couronne de Suède. Mais le crédit de Nicodème Tessin baissa après la mort de Charles, et les dissensions politiques le firent tomber dans la disgrâce du roi Frédéric. Il fut cependant défendu avec beaucoup de dignité par son fils Charles Gustave. Né en 1654, il mourut en 1728.

Sous le règne de Frédéric, le célèbre graveur Hedlinger fut appelé en Suède, et fit une suite de très-belles médailles. Ce grand artiste forma plusieurs élèves, parmi lesquels on doit remarquer le graveur de médailles Fehrman. Quelque temps après on appela de France Larchevêque, sculpteur d'un talent supérieur. Il fit les modèles de la statue pédestre de Gustave Wasa, placée en face de l'hôtel de la noblesse, et de la statue équestre de Gustave-Adolphe-le-Grand, érigée sur la plus belle place de la ville, en face du palais.

Le comte Charles Gustave Tessin avait étudié les arts dès sa première jeunesse sous les yeux de son père. Il en prit l'enthousiasme pendant ses voyages en France et en Italie, et il s'en occupa toujours avec la plus grande ardeur, malgré les travaux des charges importantes dont il fut revêtu. Ce fut lui qui, secondé par le surintendant des bâtimens Horleman, jeta, en 1733, les fondemens d'une académie destinée à former des élèves pour la peinture, l'architecture, la sculpture, et à répandre le goût de ces arts. Cette académie fut con-

firmée par Frédéric et Adolphe Frédéric, mais ne parvint à une consistance solide que sous le règne de Gustave III. Ce prince, dont le comte de Tessin avait dirigé l'éducation pendant plusieurs années, fit les plus grands efforts pour donner aux beaux-arts de l'éclat dans son royaume. En 1773, il fit rédiger les nouveaux réglemens pour l'académie, et en 1775, il lui assigna des fonds. Il encouragea les professeurs, en leur accordant des titres et des distinctions flatteuses, et en se rendant souvent dans leurs atteliers pour s'entretenir avec eux et pour examiner leurs travaux. Un artiste nommé Meier fit don à l'académie d'une maison bien située, et d'un capital pour l'entretenir. Il naquit une grande émulation, et le public prit un grand intérêt à une institution qui honorait le pays. Le comte de Tessin, qui en avait été le premier promoteur, était mort en 1770, dans sa terre d'Akesoe, où il avait vécu loin des affaires pendant plusieurs années; mais une médaille conserva le souvenir du service qu'il avait rendu aux arts dans sa patrie. Cette médaille représente, d'un côté, le buste du comte, et de l'autre, une boussole dont l'aiguille se dirige vers le nord : elle a pour inscription : *Arctos ubique scopus*, et pour légende : *Ob merita et institutam picturæ academiam.*

L'ensemble des travaux que les réglemens de Gustave III prescrivent à l'académie, embrasse la peinture, la sculpture, l'architecture, et le dessin appliqué aux arts et métiers. L'enseignement étant gratuit, un grand nombre de jeunes gens en profitent; il y a ordinairement deux à trois cents élèves, dont la plupart se répandent ensuite dans les ateliers de la capitale, et appliquent les connaissances qu'ils ont acquises à la menuiserie, à l'ébénisterie, à l'orfévrerie, et à divers genres de manufactures. Tous les ans ou tous les deux ans, selon les progrès des élèves, il y a un concours,

et l'on distribue des médailles dont la première donne droit à une pension pour faire le voyage d'Italie. Après le concours, il y a une exposition qui fait connaître au public les travaux des principaux élèves, et ceux des professeurs de l'Académie et des autres artistes de la capitale. A l'exposition de 1784, on vit un portrait de Monvel, qui était alors engagé au service de la cour de Suède. Le peintre, M. Van Breda, l'avait représenté dans le rôle de Ladislas de la tragédie de Venceslas, au moment où il exprimait la jalousie du prince apercevant Cassandre avec le duc de Courlande. A l'exposition de 1786, une espèce de phénomène étonna le public : parmi les tableaux exposés, il y en avait plusieurs d'un paysan de la province de Smolande, que l'instinct avait rendu peintre, et qui n'avait reçu d'autre instruction que celle d'un mauvais maître de dessin de la campagne. Ses ouvrages indiquaient le germe d'un talent remarquable, et il reçut beaucoup d'encouragemens. Ayant fréquenté pendant quelques années les leçons de l'Académie, il retourna dans sa province, et fut employé à décorer des églises et des châteaux : les tableaux d'autel qu'il a faits pour plusieurs églises se font remarquer par la richesse de la composition ; mais ils péchent par le dessin et le coloris.

L'Académie a un président, un vice-président, un directeur, plusieurs professeurs, quelques sous-maîtres et des membres choisis parmi les artistes et les amateurs. La charge de directeur étant très-importante, on la confie ordinairement à des hommes d'un mérite éminent, et qui au talent joignent une longue expérience. Elle a été occupée long-tems par C. Pilo, qui sans avoir voyagé avait le goût très-formé, et réussissait dans le genre de l'histoire. Son principal tableau est celui du couronnement de Gustave III : la mort l'enleva, avant qu'il pût y mettre la dernière main ; mais tel qu'il est, ce

tableau assure au peintre qui l'a produit un rang distingué parmi les artistes modernes. Pilo fut remplacé par J. Pasch, qui peignait le portrait, et qui eut pour successeur P. Marelier, mort depuis peu. Cet habile artiste était né à Paris, mais avait passé très-jeune en Suède avec sa famille. Le gouvernement l'envoya en Italie, où il resta plus de dix années, et ensuite il fit un voyage en France. Il a fait peu de tableaux; mais un grand nombre de dessins pour les decorations des châteaux du roi, c'était la partie où il excellait : son crayon était aussi correct qu'agréable et brillant, et son goût toujours pur, lui indiquait les formes et les attitudes les plus heureuses.

Le directeur Marelier était lié d'une amitié ancienne au célèbre sculpteur Sergel, professeur de l'Académie. Ces deux artistes avaient séjourné ensemble à Rome, et s'étaient formés l'un et l'autre dans cette terre classique des arts. M. Sergel est né à Stockholm d'une famille allemande. Son grand talent pour la sculpture a été admiré en Italie, et il n'aurait jamais quitté ce pays sans les sollicitations réitérées de Gustave III, qui lui fit les offres les plus généreuses pour le fixer à Stockholm. Mais les souvenirs de Rome sont toujours restés dans son cœur, et il n'a cessé de regretter ce beau ciel, cette nature inspirante, et toutes ces productions immortelles des arts, qu'il avait admirés pendant près de vingt ans. Il est même tombé depuis quelque tems dans une mélancolie qui le consume, et qui paralyse son talent. Le groupe de *Psyché et de l'Amour* est la production la plus remarquable de ce grand artiste, c'est celle qui atteste le mieux l'étude profonde qu'il a faite de l'antique (8). Le

(8) Ce groupe fut acheté par Gustave III, et placé au pavillon de Haga.

groupe de *Mars et de Vénus* qu'il a commencé il y a déjà quelque tems n'est pas encore terminé, et il est à craindre qu'il ne le soit jamais, la santé de M. Sergel lui laissant peu d'intervalles pour le travail. Les bustes qu'il a faits pour la cour et pour plusieurs grandes familles portent tous l'empreinte de la justesse de son coup-d'œil, de la vérité de son expression et de la pureté de son goût. C'est aussi M. Sergel qui a fourni le modèle de la statue pédestre de Gustave III, érigée à Stockholm depuis la mort de ce prince. Quoiqu'il ait été gêné par le costume prescrit, il a donné à ce monument un caractère frappant de noblesse et de grandeur. Des travaux aussi dignes d'attention, un caractère élevé, une conduite toujours dirigée par la sagesse et l'honneur, ont assuré à M. Sergel la plus haute considération. Son talent est d'ailleurs connu dans l'Europe entière : le sculpteur Schadow de Berlin a fait le voyage de Stockholm pour voir son attelier et pour s'entretenir avec lui; on lui a demandé des bustes de plusieurs pays, et l'Institut de France l'a placé parmi ses associés.

Nous devons encore citer parmi les professeurs de l'académie M. Von Breda, d'origine hollandaise, mais né à Stockolm. Il a un talent supérieur pour le portrait, et il s'est principalement formé à l'école de Reinholz, pendant son séjour à Londres. S'il avait pu séjourner en France et en Italie, il aurait perfectionné sa manière, qui est un peu froide et monotone. Il possède une collection précieuse de tableaux, la plupart flamands (9) et il a une connaissance très-étendue de l'histoire des beaux-arts. On a de lui quelques productions dans le genre de l'histoire, qui ne sont pas sans

---

(9) Il s'y trouve plusieurs Vandyk d'un très-grand prix.

mérite, et qui présentent des conceptions neuves, des rapprochemens ingénieux et des détails terminés avec soin.

Parmi les membres de l'Académie, il y a plusieurs artistes connus très-avantageusement, et nous pouvons surtout nommer MM. Lavrence, Spargrén, Kraft, Sundwall. Le vice-président, M. de Piper, se distingue par son talent pour la décoration du payage. C'est lui qui a dirigé les embellissemens des jardins de Drottningholm et de Haga, et il a fourni un grand nombre de dessins à plusieurs riches propriétaires, qui ont formé autour de leurs habitations des jardins et des parcs. Ayant séjourné en Angleterre, en Italie et en France, il s'est fait une théorie qui combine les divers genres reçus dans ces pays, et qu'il applique avec discernement au climat et aux sites du Nord.

L'Académie s'était attachée par des rapports étroits, un artiste français, Louis Desprez, mort en 1805. Il était né à Lyon, et avait cultivé la peinture d'abord dans cette ville, et ensuite à Paris. S'étant rendu en Italie, il eut part au *Voyage pittoresque de Naples* par Saint Non. Gustave III apprit à le connaître à Rome, et le nomma peintre de sa cour. L'imagination vive et ardente de Desprez embrassait tous les genres. Il se fit connaître d'abord par les belles décorations de l'opéra de Gustave Wasa, ; il traça ensuite les dessins d'un château et d'un parc près du pavillon de Haga, à une demi-lieue de Stockholm. Le projet du roi n'a pu être exécuté, et il n'existe du château que les fondemens ; mais à en juger par les dessins, cet édifice eût été un des beaux monumens de l'architecture moderne. Après la guerre entre la Suède et la Russie, Desprez fit les batailles de Hogland et de Suensksund, qui sont remarquables par la hardiesse de la composition

la chaleur et la verve répandue dans toutes les parties. L'exagération se montre quelquefois, et le gigantesque prend la place de ces formes vraiment nobles et grandes que le goût ne réprouve point; c'était le penchant de Desprez; il le manifestait dans ses ouvrages, et sa conversation en portait également l'empreinte; son imagination s'exaltait facilement, et l'entraînait au-delà du vrai et même de la vraisemblance; mais d'un autre côté que d'idées neuves et belles, que d'aperçus brillans elle lui fournissait! qu'on aimait à le voir s'enflammer au souvenir des grandes scènes de la nature, et des monumens fameux qu'il avait vus dans ses voyages! avec quelle éloquence il parlait des phénomènes du Vésuve et de l'Etna, du laurier de Virgile, des ruines d'Herculanum, de la basilique de Saint Pierre! A ces élans de l'imagination se mêlaient les saillies d'un esprit fin, et les observations d'une raison supérieure aux intérêts, aux idées vulgaires. Le talent d'observer inspirait souvent à Desprez les sujets de petits tableaux allégoriques ou satiriques, pleins d'originalités; il aimait aussi à peindre les costumes, et il a laissé un recueil considérable de ceux du Nord.

Avant que l'Académie eût été réorganisée par Gustave III, elle avait déjà eu un très-habile professeur, *Jean-Pasch*, né en 1706, à Stockholm. Il fit ses études en Flandres et en France, et fut en état, à son retour, de remplacer Lapiée, Baptiste, et Domt, qu'on avait fait venir de France pour les décorations du palais. Il peignait aussi le portrait, les fleurs, les animaux, et réussissait dans le paysage. On lui donna le titre d'intendant des bâtimens. Les connaisseurs regardent comme son chef-d'œuvre le plafond de la chapelle du palais, que le peintre français Taraval avait commencé, mais dont Pasch fit la partie principale. Il

s'appliqua à former des élèves habiles, et mourut en 1769, laissant une très-belle collection de tableaux et de gravures, qui ont servi à répandre dans le pays le goût et les bons principes (10).

Les jeunes gens qui fréquentent maintenant les leçons de l'Académie ont occasion de voir et d'étudier des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture dans le Musée du palais, mis en ordre depuis plusieurs années, et ouvert à tous les artistes. Il renferme un grand nombre de tableaux italiens, français, flamands des meilleurs maîtres, une suite considérable de dessins et de médailles, et plusieurs antiques, parmi lesquels on remarque surtout l'Endymion, acheté par Gustave III pendant son séjour à Rome.

J. P. Catteau-Calleville.

---

(10) *Voyez* le Diction. biograph. de Gezelius.

# VARIÉTÉS.

## NOTICE *sur le Docteur* HENRI MOYES, *aveugle, traduite d'un Journal anglais.*

LE docteur Henri Moyes, qui faisait de tems en tems des discours sur la chimie à Manchester, avait, comme Saunderson, le célèbre professeur de Cambridge, perdu la vue dans son enfance par la petite-vérole. Il ne se rappelait pas d'avoir jamais joui de ce sens; mais, disait-il, les premiers souvenirs que j'aie se rapportent à quelques idées confuses du système solaire. Il eut le bonheur de naître dans un pays où les sciences sont cultivées, et d'appartenir à une famille adonnée à l'étude.

Possédant naturellement du génie, il fit de rapides progrès dans diverses parties du savoir, et non-seulement acquit des principes fondamentaux des mécaniques, de la musique et des langues, mais encore il se rendit habile dans la géométrie, l'optique, l'algèbre, l'astronomie, la chimie, en un mot, dans la plupart des branches de la philosophie Newtonienne.

Des travaux mécaniques furent dans sa jeunesse son occupation favorite. A un âge peu avancé, il savait si parfaitement employer les outils, que, malgré sa cécité complète, il faisait de petits moulins à vent; il fabriqua même un métier de tisserand.

Quand il allait en société, il gardait, pendant quelque tems, le silence. Le son le mettait à portée de juger les dimensions de l'appartement; et les voix différentes lui indiquaient le nombre des personnes. Sa mémoire était, à cet égard, excellente: il reconnut un jour, au seul son de la voix, une personne avec laquelle il ne s'était pas trouvé depuis deux ans. Il déterminait assez bien la taille de ceux qui lui parlaient, par la direction de leurs voix, et faisait d'assez bonnes conjectures sur leur caractère par la manière dont ils conversaient.

Ses yeux n'étaient pas tout-à-fait insensibles à une lumière éclatante. Le rouge lui faisait éprouver une sensation désagréable qu'il comparait au toucher d'une scie. A mesure que les couleurs diminuaient de vigueur, l'impression pénible s'affaiblissait jusqu'à ce que le vert le flattât agréablement. Les surfaces polies et douces lui fournissaient les moyens de rendre l'idée qu'il avait de la beauté, et il exprimait l'aversion ou la terreur par les surfaces irrégulières, pointues et hérissées. Il excellait dans la conversation, faisait d'heureuses allusions aux objets visibles, et discourait sur la nature, la composition et la beauté des couleurs avec exactitude et précision.

Dans le voisinage de cette même ville de Manchester, vit Jean Metcalf, qui, dans un âge très-peu avancé, est devenu aveugle au point de ne plus connaître la lumière ni ses effets. Cet homme passa la plus grande partie de sa jeunesse dans l'état de voiturier, et, par occasion, il servit de guide, pendant la nuit, dans les chemins difficiles ou couverts de neige. Maintenant il a un emploi encore plus extraordinaire, et que l'on ne soupçonnerait pas un aveugle capable d'exercer. Il est constructeur et inspecteur de grandes routes dans un pays montagneux et difficile. A l'aide seulement d'un long bâton, il parcourt les chemins, les précipices, les vallées, et détermine leur étendue, leurs formes et leurs situations, de la manière la plus exacte. Tel est en ceci son talent bien reconnu, qu'il est constamment employé. Plusieurs chemins du Derbyshire ont été modifiés d'après ses plans, et il en a fait pratiquer un qui communique avec la grande route de Londres. On est étonné de la sagacité avec laquelle il décrit l'étendue et la nature des différens terrains sur lesquels ce chemin est pratiqué. On lui parla un jour d'un endroit marécageux. Il remarqua que c'était le seul endroit de toute la route qui ne lui parut pas bon; et ajouta qu'il craignait bien que, s'écartant de son projet, ses ouvriers n'y eussent trop épargné les matériaux.

## NÉCROLOGIE.

### *A MM. les Rédacteurs du* MERCURE ÉTRANGER.

Parme, le 6 décembre 1813.

LA ville de Parme, ou plutôt les lettres et les beaux-arts, ont perdu le célèbre typographe Bodoni. Il est décédé le 30 novembre à la suite d'une fièvre catarrhale, âgé de 73 ans, universellement regretté, non-seulement pour ses talens supérieurs, sa vaste érudition et son profond savoir, mais aussi pour ses excellentes qualités morales, civiques et domestiques : les hommes du premier rang ou du premier mérite s'honoraient de son amitié.

Il était né à Saluce en Piémont le 13 mars 1740. Il étudia son art à Rome et fut appelé à Parme sous le ministère du célèbre Dutillot, Français qui portait dans ce petit État le goût de sa patrie pour les grandes choses.

Les magnifiques éditions qu'on lui doit sont le résultat de la vie la plus laborieuse. Sans ressources pour cet art, dans un pays où l'on n'avait aucune aptitude pour les arts mécaniques, il fabriqua ses poinçons, ses matrices, et il n'a pas cessé jusque sur son lit de mort de travailler à les perfectionner.

Sa modestie, sa grandeur d'ame, sa générosité et la simplicité de ses mœurs autant que ses talens, lui méritèrent les plus honorables distinctions. Plusieurs souverains et grands princes l'ont visité et récompensé honorablement.

En 1803, la ville de Parme lui décerna publiquement une médaille d'honneur et le rang de chevalier.

Il reçut du roi de Naples l'ordre des Deux-Siciles, et enfin du Grand-Napoléon celui de l'ordre de la Réunion.

La ville de Parme vient de lui donner un second témoignage de son affection, en lui décernant les honneurs funèbres dans sa cathédrale. Le 2, l'intérieur de l'église fut tendu de noir, un catafalque reçut le corps sur un lit de mort couvert et surmonté de ses décorations, entouré de ses principaux ouvrages.

L'office fut célébré en grande pompe; un littérateur distingué, son ancien ami, prononça son oraison funèbre, le cœur pénétré d'une douleur qui fut vivement partagée. Monsieur le préfet, les autorités civiles et mililaires, la garde départementale, la gendarmerie, et un grand concours de citoyens, assistèrent à cette pompe funèbre.

Un caveau creusé à cet effet dans une des chapelles de la cathédrale, a reçu les restes de cet homme célèbre, auquel le vœu de ses concitoyens consacre déjà un monument.

Ces détails vous paraîtront sans doute mériter d'être consignés dans les journaux consacrés à la littérature et aux sciences.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

SIRET, *ingénieur en chef du corps impérial des Ponts-et-Chaussées.*

# Gazette Littéraire.

## ANGLETERRE.

*Revue de quelques ouvrages publiés depuis peu en Angleterre.*

Parmi ces productions dont le nombre est assez considérable, on a cru devoir indiquer comme les plus intéressantes celles dont voici les titres.

*Voyages dans les années* 1809, 1810 *et* 1811, *à Gibraltar, en Sardaigne, en Sicile, à Malte, à Cérigo et en Turquie*; par John Galt. L'auteur est un de ces hommes éclairés qui savent à-la-fois plaire et instruire; mais on peut lui reprocher, comme à plusieurs de ses compatriotes, quelques-uns de ces préjugés nationaux qui seront toujours très-peu philosophiques, lors même que les écrivains aspireront au titre de philosophes.

— « Aujourd'hui, disait Voltaire, on écrit in-folio l'his- » toire de quelques villages. » Cette pensée revient à la mémoire lorsque l'on a sous les yeux une *Histoire d'Aberdeen*, petite ville d'Ecosse, par M. Walter Thom : elle n'est, à la vérité, imprimée qu'in-12, mais elle a deux volumes.

— L'histoire et les antiquités du comté de Leicester, par M. John Nicols, est à sa seconde édition. C'est un ouvrage savant et bien fait.

— *Galerie de portraits*, in-fol. — Tous sont anglais. On y trouve plusieurs personnes titrées et quelques hommes célèbres.

— On a réimprimé en douze vol. in-8° les ouvrages de l'évêque Warburton, commentateur de Shakspeare, et à qui Voltaire a fait en France une réputation dans le genre de celles de Lefranc de Pompignan, La Baumelle, etc.;

ce qui n'empêche pas que Warburton ne soit considéré comme un des plus savans prélats d'Angleterre.

— Un ouvrage qui fixera l'attention des amis de la morale, est celui qu'a publié M. William Hale, sous le titre de *Considérations sur les causes et les progrès de la prostitution des femmes*. Par malheur, la société est aujourd'hui constituée de manière que l'on range ce mal très-réel au nombre des maux dits nécessaires. On connaît ce mot d'un ancien lieutenant de police au fameux curé de Saint-Sulpice, Langnet, qui avait prêché contre les prostituées. « Monsieur, tout ce que vous venez de dire est excellent : » on n'y peut rien répondre ; mais il m'en faut encore » quinze cents pour cet hiver. »

— Le *Pélerinage du jeune Harold*, poëme par lord Byron, a obtenu les honneurs d'une seconde édition. Il les doit à l'imagination de l'auteur, à la vigueur de ses tableaux, et peut-être aussi au ton de misanthropie qui domine dans l'ouvrage. Lord Byron paraît être un de ces poëtes qui pourraient acquérir une réputation durable, si le goût réglait davantage les élans de leur muse.

— Puisqu'il s'agit de goût, on sait que celui des écrivains anglais n'est pas toujours sûr. Le *roman historique*, genre bâtard qui gâte l'histoire pour la rapprocher du roman, est, on le pense bien, cultivé en Angleterre comme parmi nous, et y obtient aussi de déplorables succès. Mistriss West a donné sous le titre des *Loyalistes* un ouvrage de cette sorte, où du moins les sentimens honnêtes et le but moral rachètent autant qu'il se peut les défauts du genre.

— On vient de plus de faire paraître à Londres un ouvrage en deux vol. in-4°, intitulé : *a Tour through Italy*, etc. ; Voyage en Italie, etc. Il renferme des remarques classiques et d'autres observations propres à le faire distinguer dans ce nombre immense de livres dont l'Italie est depuis si long-tems l'objet. Dans un prochain N° du *Mercure étranger* on en donnera une analyse.

## HOLLANDE.

Il vient de paraître à Leyde et à Utrecht, une traduction hollandaise du roman d'*Adriana*, ou *les Passions d'une jeune Indienne*, de M. R. J. Durdent, un des collaborateurs du *Mercure étranger*.

## ALLEMAGNE.

On a publié à Heidelberg, chez le libraire Engelman, un ouvrage allemand intitulé l'*Architectonique de toutes les connaissances humaines et des lois des nations*, présentée en six tableaux, par F. C. Weiss. Ces tableaux, disent les journaux étrangers, sont accompagnés d'une introduction dans laquelle l'auteur établit un nouveau système de philosophie, qu'il nomme *philosophie de la raison éclairée*, par opposition à la philosophie expérimentale. Ce n'est autre chose qu'une espèce d'idéalisme fondée sur le dogmatisme et le panthéisme de Spinosa, Schelling et autres élèves de l'école de Kant. Ce dernier cependant ne paraît grand aux yeux de l'auteur que dans ses erreurs. Son héros est Schelling, qui, dit-il, a été choisi par la Providence pour rétablir le panthéisme dans toute sa splendeur.

## DANNEMARCK.

M. Baggessen, un des poëtes danois les plus distingués, vient de publier à Copenhague un écrit satirique contre les Juifs. Le public ignore les motifs qui ont excité la bile de M. Baggessen contre les sectateurs de Moyse.

Ce même poëte annonce un ouvrage dans lequel il prouvera que la langue danoise, d'après son affinité avec le sanscrit, doit être une des plus anciennes du monde. Il promet encore un poëme en dix chants, intitulé *la Chute d'Adam*.

Il avait également promis un poëme en vingt chants, sur les voyages du capitaine Cook; mais cet ouvrage n'a pas encore paru.

## HONGRIE.

M. Pethe de Kissántó, ci-devant professeur de mathématiques, d'économie rurale et de technologie, auteur de plusieurs ouvrages importans, vient d'obtenir du gouvernement un privilége pour la publication, en langue hongroise, d'un journal économico-technologique. Il a déjà annoncé, dans un prospectus écrit en hongrois, le plan qu'il a adopté. Comme M. Pethe s'est associé plusieurs savans, on doit attendre de leurs travaux et de leur zèle réunis beaucoup d'avantages pour la Hongrie et la Transylvanie, soit du côté de l'utilité, soit du côté du style, par lequel M. Pethe se distingue particulièrement.

— Le premier volume de l'ouvrage intitulé, *Monumenta hungarica, nativo sermone scripta*, par le professeur Rumi, vient d'être achevé, et il est dans ce moment sous les yeux de la censure à Vienne.

## ITALIE.

M. Onofrio Gargiuli, professeur de littérature grecque à Naples, qui a déjà traduit en italien les hymnes de *Tyrtée*, de *Callimaque*, et d'autres poètes grecs, vient de publier une bonne traduction de la *Cassandra* de *Lycophron*, dont il n'existait jusqu'ici aucune traduction italienne.

— Le roi de Naples a ordonné la formation d'une bibliothèque publique dans le ci-devant monastère de Monte-Olivetto. Elle portera le nom de *Biblioteca Gioacchina*.

— M. Nicolas a publié à Naples une espèce de Guide des Voyageurs, rédigé par M. R. Paolini, sous ce titre : *Memorie su i monumenti di antichita e di belli arti ch' esistono in Miseno, Baoli, Baja, Cuma, Pozzuoli, Napoli, Capua antica, Ercolaus, Pompeji et in Pesto;* 1 vol. in-4° de 410 pages.

— L'académie de Lucques a couronné, dans sa séance du 18 mai, les deux mémoires suivans :

1. Sur les progrès des langues, et particulièrement de la langue italienne, faits pendant le dix-huitième siècle, par les efforts des savans italiens ; par M. Cesare Lucchesini.

2. Sur les changemens introduits dans la médecine par le système de Brown, par le docteur Anselmo Prato.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

# TABLE

## DU TOME SECOND. — 1813.

## MERCURE ÉTRANGER.

### Langue Allemande.


Extrait d'un ouvrage ayant pour titre : *De l'Action sympathique des êtres*. (Article de M. *Œ****.). . . *Page* 81

Le Germe et le Fruit du talent. — Anecdote sur le célèbre graveur *Schmitz*. . . . . 95

Histoire des Croisades ; par *Fréd. Wilken*. (Article par M. *M. H.*). . . . . 351


### Langue Anglaise.


Ingénieuse leçon sur l'existence de Dieu ; traduite de l'anglais par M. *S..é*. . . . . 20

Le Naufrage ; par M. *Guillaume Falconner*. . . . . 23

*The Death-Song, etc.* — Chanson de mort d'un guerrier de la nation des Iroquois. — Le Cacique mourant. . . . . 74

Notice biographique sur *John-Anter*. . . . . 77

*Optimus* et *Pessimus*, conte traduit de l'anglais ; par M. *S..é*. 163

De l'Origine, etc., des établissemens consulaires ; par M. *Warden*. . . . . 221

*Little Things, etc.* — Les petites choses sont les meilleures. — Vers. . . . . 295

Sur les traits distinctifs et les beautés pittoresques des paysages anglais. . . . . 296

Conseils aux Peintres de paysages. — Morceau traduit de l'anglais ; par M. *Barrère de Vieuzac*. . . . . 336

*Calamities of authors, etc.* — Calamités des auteurs, etc. (Article de M. *Durdent*.). . . . . 339


### Langue Espagnole.


Ode de *Frai Luiz de Léon ;* avec sa traduction. . . . . 10

*Del Commercio, etc.* — Du Commerce des Romains, (suite de l'article commencé dans le n° VI). . . . . 14

Coup-d'œil sur la Littérature espagnole, tant ancienne que moderne; par M. *Esmenard*. . . . . 203
*Al Viento*. — Le Zéphire, ode. . . . . 211
Traduction en vers français de cette Ode; par M. *A. M.* 265
Lettre de M. *Esmenard* au Rédacteur, sur un Journal publié à Géronne. . . . . 266
Les ruines d'Italica, Ode par *François de Rioja;* traduite par M. *Esmenard*. . . . . 332

## Langue Hollandaise.

Revue de plusieurs Ouvrages publiés en l'an 1812 et 1813. 224 *et* 345

## Langue Hongroise.

Suite des Observations sur la Littérature hongroise; par M. *Charles de Bérony*. . . . . 32

## Langue Italienne.

*Storia della Scultura, etc.* — Histoire de la Sculpture depuis sa renaissance en Italie; par M. *Leopold Cicognara*. (Article de M. *Ginguené*.). . . . . 149
*Pigmalione*. — Poëme. (Article de M. *Durdent*.). . . . . 214
Revue de quelques Ouvrages italiens, nouveaux ou nouvellement réimprimés. . . . . 299

## Langues du Nord.

Imitation en vers français du Chant de Mort du roi *Ragnar Lodbrog;* par M. *Bourgeat*. . . . . 45
Analyse du poëme de Lidner, intitulé *la Mort de la comtesse Spartara*. . . . . 38
— d'un poëme du même auteur, intitulé *l'An* 1783. . . 175
Observations sur la Finlande, extraites d'ouvrages suédois. . 102
Précis historique sur les Académies de Stockholm. 238, 300 *et* 358

## Langues Orientales.

*Grandeur et puissance de Dieu*. — Pièce traduite du persan. . 3
*Le Printems, les Fleurs et les Louanges* d'Aly-Pacha. — Traduction de la laugue turque. . . . . 7
Les Quatre saisons de l'Amour. — Traduction du grec moderne. . . . . 67
Behram Gour et son fils. — Traduction de l'arabe. . . . . 70
Poésies de Montenabby, poëte arabe. . . . . 132
— d'Hâfiz, poëte persan. . . . . 135
Chant d'*Assafady*, traduit de l'arabe. . . . . 194

La *Diomédiade*, poëme épique, en grec moderne, de M. *Michel Perdicaris*. . . . . 257
Histoire du Schérif d'Halep; traduit de l'arabe. . . . . 321
Poésies turques; traduction. . . . . 330
(Tous ces articles sont de MM. *Grangeret de la Grange* et *Duval-Destains*.)
*Littérature grecque moderne*. — Art oratoire; par *Constantinos Oikonomos*. (Article de M. *Canstantin Nicolopoulo*, de Smyrne. . . . . 141
Tableau général de l'Arménie; par M. *Chahan de Cirbied*, Arménien. . . . . 197

## Langue Polonaise.

Fragment extrait d'une Histoire inédite de Pologne; par M. *Gley*. . . . . 229

## Langue Portugaise.

Chanson pour la lyre. . . . . 65
*O Ricco, etc.* — Le Riche et le Pauvre, fable, avec sa traduction. . . . . 129
Le Goupillon, poëme héroï-comique. (Article de M. *S..é.*). . 277

## Variétés.

*Correspondance. — Anecdotes. — Découvertes, etc.*

Antipathie nationale. — Anecdote extraite du *Monthly Repertory*. . . . . 51
Notice sur *Alexandre Adam*. . . . . 54
Notice sur le docteur *Hurd*, évêque de Worcester. . . . 56
La Sorcière de Berne. — Fragment des Lettres inédites de mademoiselle *Bondeli*. . . . . 115
Lettres inédites de *Cesarotti*. . . . . 184. 312
L'Amour peintre de paysages; traduit de *Gœthe*. . . . . 187
*Notes et Correspondance*. — Sur la filasse de Genêt. . . . . 192
Déclaration d'un médecin à qui l'on attribue divers ouvrages. 191
Notice sur le docteur *Henry Moyes*, aveugle; traduite d'un Journal anglais. . . . . 374
*Nécrologie*. — Lettre sur le célèbre typographe *Bodoni*, mort à Parme. . . . . 376

## Gazette Littéraire.

Allemagne. — Moyens pris pour enrichir le musée *Johanneum*. 60
Aperçu des Journaux de Vienne. . . . . 61
Monument érigé à *Wieland*; — Romans nouveaux. . . 121
Œuvres de *Wieland*, proposées par souscription. . . . 189

Livres grecs publiés à Vienne. . . . . 251
Ouvrage nouveau de métaphysique. . . . . 379
ANGLETERRE. — Annonce d'un Mémoire géographique sur l'empire persan. . . . . 59
Ouvrages qui paraissent à Londres ; — Sur l'éruption de la soufrière de l'île de Saint-Vincent ; — Toits en papier ; — Filasse de genêt ; —Ouvrrges imprimés à Calcuta. 122 *et suiv.*
De Quelques ouvrages d'érudition publiés à Londres. . . 315
Revue de quelques ouvrages publiés depuis peu à Londres. 377
AMÉRIQUE. — Dictionnaire Biographique, publié à Salem et à Boston. . . . . 189
DANNEMARCK. — Ouvrage contre les Juifs, par un poëte danois. . . . . 379
HELVÉTIE. — Livres nouveaux. . . . . 127
HOLLANDE. — Mort de *Jean Fred Henniert*. . . . . 251
Nomination des Présidens de l'Institut ; — Exposition de tableaux ; — Prix proposé. . . . . 320
Traduction d'un roman français. . . . . 379
HONGRIE. — Annonce de la Statistique de ce royaume. . . 63
Société latine à *Œdenbourg*. . . . . 64
Mort du docteur *Grigely*. . . . . 120
Nomination des membres de l'Universitée de Pest. . . 252
Publication d'un journal d'économie, etc., en langue hongroise. . . . . 380
ILES IONIENNES. — Publication de l'Histoire de Corcyre ; par M. *Mustoxidi*. . . . . 253
ITALIE. — Ouvrage sur *les Costumes des différens peuples*, publié à Milan. . . . . 191
Prix proposé par le gouvernement de Naples. . . . . 128
Traduction en vers italiens de la 1re *Néméene* de Pindare. 256
Livres nouveaux publiés à Gênes, etc. . . . . .
Etablissemeut d'une nouvelle bibliothèque à Naples. . . 380
Ouvrages d'antiquités. . . . . *Ib.*
Prix décernés pai l'Académie de Lucques. . . . . *Ib.*
TURQUIE-D'EUROPE. — Legs fait par un grec. . . . . 120
VALACHIE. — Nomination d'un directeur de l'instruction publique à Bucharest. . . . . 253

**FIN DU TOME SECOND.**

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

INV
Z5